

Département d'histoire
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

L'ÉTABLISSEMENT DES SOLDATS DES TROUPES AUXILIAIRES
ALLEMANDES DANS LA SEIGNEURIE DE BEAURIVAGE : UNE HISTOIRE
D'ENRACINEMENT À LA FIN DU XVIII^E SIÈCLE

Par

Audrey Desrochers

Mémoire présenté pour obtenir
la Maîtrise ès arts (Histoire)

Université de Sherbrooke

9 novembre 2020

Résumé

Pendant la révolution américaine, la Grande-Bretagne fait face à un manque criant de soldats et doit avoir recours à des armées de mercenaires. Certains princes des länder germaniques acceptent de lui en louer. Ce sont ainsi 30 000 soldats des troupes auxiliaires allemandes qui sont transportés en Amérique entre 1776 et 1783. Après la guerre, entre 1200 et 1400 de ceux-ci s'installent dans la Province de Québec. Cependant, cette vague d'immigration reste encore assez méconnue. Afin de combler le silence historique qui entoure l'intégration de ces hommes à la société canadienne, ce mémoire s'intéresse à un groupe de 23 vétérans allemands qui s'est installé dans le fief de Beaurivage, un front pionnier habité par quelques colons canadiens-français.

Cette recherche permet d'apporter une nouvelle compréhension à l'enracinement des auxiliaires allemands et de leurs descendants à Saint-Gilles, dans une perspective d'histoire rurale axée sur la famille. Le groupe de soldats qui s'installe dans la seigneurie de Beaurivage est hétérogène et leur choix d'épouses, qui sont Allemandes et Canadiennes, est aussi diversifié. La canadianisation des vétérans commence durant la guerre, mais le fait d'avoir une épouse, toutes origines confondues, les aide à s'enraciner dans la Province de Québec. De plus, vivre au sein d'une communauté allemande leur permet de conserver des marqueurs identitaires germaniques, tels que la langue, la religion et d'autres pratiques culturelles. Les auxiliaires allemands ne s'installent pas tous durablement à Saint-Gilles, mais les agriculteurs sont plus nombreux à le faire. L'étude des descendants a également exposé que ceux-ci se sont canadianisés rapidement. Pour les familles de ce corpus, la reproduction familiale est surtout passée par la transmission des professions.

Mots clés : soldats des troupes auxiliaires allemandes, enracinement, canadianisation, immigration, mariages mixtes, stratégies familiales et matrimoniales, Allemands, Canada préindustriel.

Remerciements

Ce long parcours n'aura pas été de tout repos, mais il a tellement été riche en expériences! J'en ressors grandie autant sur le plan humain que sur le plan professionnel.

Je tenais à remercier mon directeur de maîtrise, Benoît Grenier. Merci pour ta patience, ton écoute, tes conseils, ton souci du détail, ton professionnalisme, ton temps et tant d'autres choses encore. Je te remercie aussi d'avoir été là à toutes les étapes de ce long marathon. Merci pour les opportunités, d'avoir été présent et pour avoir essayé de me faire comprendre que la perfection n'existe pas. Je l'ai dit à plusieurs reprises et je le redis : « j'ai eu le meilleur directeur de maîtrise ».

D'autre part, j'adresse toute ma gratitude à la Professeure Christine Hudon. Ses commentaires étaient plus que pertinents et m'ont permis d'améliorer ce projet. Je suis également reconnaissante au Professeur Maurice Demers d'avoir accepté d'agir comme évaluateur. J'espère que tu en apprendras davantage sur l'histoire de Saint-Gilles.

J'ai eu le privilège de recevoir deux bourses du Département d'histoire de l'Université de Sherbrooke durant mon parcours, je remercie donc le Département pour le soutien. Merci à Évelyne Ferron, Patrick Dramé, Patrick Snyder et Christine Labrie pour les opportunités que vous m'avez offertes. Les compétences que j'ai développées dans ces contrats me sont et me seront très utiles. Je souligne également l'importance du travail de Claude Kaufholtz-Couture et de Claude Crégheur. Sans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*, je n'aurais pas pu mener à bien cette recherche. D'ailleurs, merci à Claude Crégheur d'avoir accepté de me rencontrer et d'avoir répondu à mes nombreuses questions.

David, merci de m'avoir laissé vivre mes rêves et d'être resté à mes côtés malgré ces longues années à distance. Merci aussi d'avoir été là pour tous mes moments de doutes et de stress et de m'avoir soutenue pendant toutes ces années. Sans toi, je ne sais pas si j'y serai arrivée.

Je remercie également mes amies Julie, Myriam et Chérine. Vous m'avez toujours encouragée et vous avez été présentes pour moi dans les beaux moments comme dans les moins bons. Votre amitié est l'une des choses les plus précieuses dans ma vie et je n'oublierai jamais nos années passées ensemble à Sherbrooke. Je salue au passage plusieurs autres amis à Sherbrooke, sans vous mes études n'auraient pas été les mêmes!

Je tenais à dire un petit mot à mes parents, Laurent Desrochers et Diane Laitre, et à mes sœurs Lysane et Mélanie. Merci pour votre soutien, d'avoir toujours cru en moi et d'avoir suivi mon parcours avec attention.

Merci à Marie-Hélène Boulay de m'avoir fait comprendre que la vie passe!

Table des matières

Résumé	i
Liste des figures et des tableaux	vi
Liste des abréviations	vii
Introduction	1
Problématique	3
Historiographie.....	4
<i>L'histoire de l'immigration dans le Québec préindustriel.....</i>	<i>5</i>
<i>L'immigration française</i>	<i>5</i>
<i>La formation de l'identité canadienne.....</i>	<i>8</i>
<i>L'immigration d'autres minorités</i>	<i>11</i>
<i>L'immigration des soldats des troupes auxiliaires allemandes.....</i>	<i>13</i>
Hypothèse	16
Méthodologie et sources	16
<i>Cadre conceptuel.....</i>	<i>16</i>
<i>Cadre d'analyse</i>	<i>20</i>
<i>Sources.....</i>	<i>21</i>
Plan.....	25
Chapitre 1 : Des länder germaniques à la seigneurie de Beaurivage : l'arrivée des soldats des troupes auxiliaires allemandes.....	27
1.1. Beaurivage : un front pionnier sur la rive sud du Saint-Laurent	30
<i>1.1.1. Le contexte géographique de Lévis-Lotbinière aux XVII^e et XVIII^e siècles.....</i>	<i>31</i>
<i>1.1.2. De Gilles Rageot à Alexander Fraser : Le développement pionnier de Saint-Gilles ..</i>	<i>38</i>
1.2. Des « Brunswickers » à Saint-Gilles à la fin de la révolution américaine	42
<i>1.2.1. Composition du corpus</i>	<i>43</i>
<i>1.2.2. Les origines géographiques.....</i>	<i>45</i>
<i>1.2.3. L'origine socioprofessionnelle</i>	<i>51</i>
<i>1.2.4. Le statut matrimonial.....</i>	<i>55</i>
<i>1.2.5. La confession religieuse.....</i>	<i>56</i>
<i>1.2.6. La question de la langue</i>	<i>59</i>
Conclusion	62
Chapitre 2 : La vie familiale : fonder un foyer à Saint-Gilles.....	64
2.1. Un élément fondamental de la cellule familiale : les épouses.....	66

2.1.1. <i>Des Länder germaniques au Canada : Elisabetha Louise, Maria Magdalene, Eva Lavina Sophia et d'autres encore</i>	67
2.1.2. <i>Des Canadiennes qui se marient à contre-courant</i>	76
2.1.2.1. <i>Leurs origines géographiques</i>	76
2.1.2.2. <i>Leurs origines socioprofessionnelles</i>	79
2.1.2.3. <i>Le statut matrimonial</i>	82
2.1.2.4. <i>Traces de l'agentivité des Canadiennes</i>	83
2.2. <i>Ego conjungo vos in matrimonium : convoler en justes nocces</i>	90
2.2.1. <i>Les alliances mixtes : le long chemin vers un mariage catholique</i>	91
2.2.2. <i>Les temples protestants dans le gouvernement de Québec : un choix plus facile?</i>	98
2.3.1. <i>Faire baptiser ses enfants : le « choix » de la confession</i>	103
2.3.2. <i>Les parrains et les marraines : un réseau de sociabilité</i>	108
2.3.3. <i>Le choix des prénoms : un marqueur identitaire?</i>	114
2.4. <i>La fin du cycle familial</i>	121
2.4.1. <i>Les couples face à la mort : veuvage et remariage</i>	122
2.4.2. <i>Les testaments et les lieux de sépulture : le désir de se faire enterrer dans sa foi</i>	125
Conclusion	131
Chapitre 3 : Prendre racine à Saint-Gilles : liens sociaux et enracinement	134
3.1. <i>Partir ou rester : un enracinement à Saint-Gilles?</i>	136
3.1.1. <i>L'impact des conjointes dans l'enracinement des vétérans allemands</i>	137
3.1.2. <i>Un enracinement réussi? Réflexion sur le succès de l'enracinement</i>	143
3.2. <i>Des habitants notables et prospères?</i>	150
3.2.1. <i>Les fonctions exercées</i>	151
3.2.2. <i>L'alphabétisation et la capacité à signer</i>	156
3.2.3. <i>Indice du niveau de vie, culture matérielle et autres indicateurs de richesse</i>	162
3.3. <i>La reproduction familiale : la seconde génération</i>	175
3.3.1. <i>Un héritage germanique chez ces enfants?</i>	177
3.3.2. <i>Les fonctions exercées par les enfants : de soldats à agriculteurs/agricultrices</i>	183
3.3.3. <i>Les choix de la seconde génération : le mariage et l'établissement</i>	187
Conclusion	197
Conclusion	200
Bibliographie	206
Annexe 1 : Liste d'Allemands s'étant installés à Saint-Gilles à la fin du XVIII^e siècle	225

Annexe 2 : Lieux d'origine dans les länder germaniques des Allemands de l'échantillon..	226
Annexe 3 : Liste des unions du corpus.....	227
Annexe 4 : Indices pour déterminer la religion d'origine des Allemands	228
Annexe 5 : Liste des femmes ayant épousé un Allemand du corpus.....	230
Annexe 6 : Lieux d'origine et lieux de résidence au mariage des Canadiennes du corpus .	231
Annexe 7 : Récurrence des prénoms selon le sexe des enfants et l'origine des parents	232
Annexe 8 : Signature des Allemands de Saint-Gilles.....	234
Annexe 9 : Indice du niveau de vie	241
Annexe 10 : Liste des unions des enfants des vétérans allemands du corpus	243
Annexe 11: Renchaînements d'alliance entre les familles canadiennes et allemandes de Saint-Gilles.....	245
Annexe 12 : Fiche de famille de la famille Berla et Bois.....	246

Liste des figures et des tableaux

Carte 1 : Les seigneuries de la région de Lévis-Lotbinière	32
Carte 2 : Carte du gouvernement de Québec : levée en l'année 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain, commandeur des ordres du roy, ministre et secrétaire d'état par le S. Catalogne, lieutenant des troupes, et dressée par Jean Bt. Decouagne	34
Carte 3 : Portrait de certaines seigneuries de la région de Lévis-Lotbinière	37
Carte 4 : Principaux länder germaniques à la fin du XVIII ^e siècle	46
Carte 5 : Lieux d'origine dans les länder germaniques des Allemands de l'échantillon ..	49
Carte 6 : Trajet de la baronne von Riedesel de Wolfenbüttel à l'Angleterre	73
 Extrait de document 1 : Liste des tenanciers de Saint-Gilles en 1791	145
Extrait de document 2 : Calligraphie d'Anton Adam Hoffmann en 1808	161
 Figure 1 : Le devenir des enfants – Moyenne du corpus.....	176
Figure 2 : Le devenir des enfants du corpus par famille	177
 Tableau 1 : Nombre de soldats et d'officiers allemands envoyés en Amérique et nombre de ceux-ci qui repartent dans les länder germaniques à la fin du conflit	47
Tableau 2 : Troupes dans lesquelles les soldats de l'échantillon ont servi durant la révolution américaine	48
Tableau 3 : Postes occupés dans l'armée par les soldats des troupes auxiliaires allemandes du corpus	53
Tableau 4 : Statut marital des soldats au moment de leur démobilisation en 1783	55
Tableau 5 : Lieux où les baptêmes des descendants d'Allemands ont été célébrés dans la province de Québec	104
Tableau 6 : Répartition des parrains et des marraines des enfants de l'échantillon.....	110
Tableau 7 : Récurrence des prénoms des filles en fonction de l'origine de leurs parents	232
Tableau 8 : Récurrence des prénoms des garçons en fonction de l'origine de leurs parents	233
Tableau 9 : Répartition des lieux de sépulture selon le sexe des individus du corpus....	128
Tableau 10 : Professions exercées par les colons allemands au cours de leur vie	152
Tableau 11 : Indice du niveau de vie des individus dont les biens ont été recensés	166
Tableau 12 : Professions exercées par les descendant(e)s et par leurs conjoint(e)s	184
Tableau 13 : Type de reproduction familiale effectué par les familles du corpus	194

Liste des abréviations

AAQ : Archives de l'Archidiocèse de Québec

BAC : Bibliothèque et Archives Canada

BAnQ : Bibliothèque et archives nationales du Québec

PRDH : Programme de recherche en démographie historique de l'Université de
Montréal

Introduction

À la fin de la guerre de Sept Ans, la Grande-Bretagne se voit céder presque l'ensemble du territoire nord-américain au détriment de la France. L'administration des nouveaux territoires est dispendieuse, l'Angleterre fait donc payer des taxes aux Treize colonies afin de diminuer ses dettes, ce qui est loin de plaire aux colons¹. Les relations entre les deux partis se dégradent, les tensions montent et la révolution américaine éclate en 1775. Le roi, George III, refuse de perdre ses possessions et entreprend une lutte armée dans une guerre qui durera huit ans. Toutefois, la Grande-Bretagne fait face à un manque criant de soldats, car son armée ne compte que 45 000 soldats réguliers qui sont répartis dans son empire². La Couronne doit donc avoir recours à des armées de mercenaires. Certains princes d'États allemands de l'Empire germanique, dont le landgraviat de Hesse-Cassel, le duché de Brunswick-Wolfenbuettel, le comté de Hesse-Hanau, la principauté de Waldeck, le margraviat d'Anspach-Bayreuth ainsi que la principauté d'Anhalt-Zerbst, attirés par l'appât du gain, mais aussi sensibles aux alliances et aux jeux de la parenté, acceptent de lui louer des soldats³. En effet, par son grand-père, George I^{er}, George III a des liens de parenté avec certains des dirigeants des États allemands et est aussi électeur du Hanovre. Ces éléments facilitent les accords entre les principautés allemandes et la dynastie britannique des Hanovre.

¹ Bernard Caillot, *La guerre d'indépendance américaine. Prototype des guerres de libération nationale?*, Paris, Harmattan, 2009, p. 35.

² Jean-Pierre Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*, Québec, Septentrion, 2009 (1997), p. 25-26.

³ *Ibid.*, p. 27.

Ainsi en 1776, les premiers *Brunswickers*⁴ prennent la mer et se retrouvent en Amérique. 30 000 au total y seront transportés entre 1776 et 1783⁵. 20 000 d'entre eux combattent en territoire américain et les 10 000 autres sont postés dans les colonies restées fidèles à la couronne britannique, c'est-à-dire la Province de Québec et la Nouvelle-Écosse, où la plupart demeurent chez les habitants. Les soldats des troupes auxiliaires allemandes reconduisent les Américains en dehors de la Province de Québec dans les débuts de la guerre, mais pour la grande partie du conflit ils s'occupent davantage de la surveillance du territoire et des habitants⁶. La fin des hostilités est marquée par la défaite de la Grande-Bretagne et le Traité de Paris de 1783, lequel reconnaît la souveraineté des États-Unis d'Amérique. Les soldats allemands sont démobilisés. Pour diverses raisons, certains d'entre eux restent en Amérique⁷. Environ 2300 auxiliaires allemands décident de s'établir au Canada et entre 1200 et 1400 de ceux-ci s'installent dans la Province de Québec⁸. Il s'agit d'un apport significatif à la population canadienne qui compte à cette époque environ 110 000 habitants.

Le seigneur de Beaurivage, Alexander Fraser, un ancien militaire écossais, qui cherche à développer son fief, concède des terres à une vingtaine de soldats allemands démobilisés⁹. Beaurivage est alors une jeune seigneurie, qui n'est habitée que depuis une dizaine d'années par quelques colons canadiens qui ont commencé le défrichement

⁴ Autre façon de désigner les soldats des troupes auxiliaires allemandes. Voir Arthur Caux, « Les colons de Saint-Gilles et leurs descendants dans Lotbinière », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 57, n° 1 (1951), p. 50.

⁵ Claude Kaufholtz-Couture et Claude Crégheur, *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*, Québec, Septentrion, 2013, p. 22.

⁶ Caux, *loc. cit.*, p. 50.

⁷ Certains sont autorisés à y demeurer alors que d'autres désertent l'armée et d'autres encore sont laissés derrière, comme les malades et les blessés ne pouvant plus combattre : voir Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 132-133.

⁸ *Ibid.*

⁹ Roch Samson, dir., *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 99.

autour de ce qui deviendra la paroisse de Saint-Gilles¹⁰. Ce groupe de vétérans accepte l'offre du seigneur Fraser et vient s'établir sur ce front pionnier. C'est dans ce contexte qu'ils s'installent à Saint-Gilles et commencent leur intégration à la société canadienne.

Problématique

Ce projet de mémoire s'intéresse à l'un des peuples fondateurs du Canada, dont l'apport à la société canadienne et québécoise reste assez méconnu. Les Allemands¹¹ constituent, en effet, le troisième peuple fondateur « européen » du Canada¹². Ils sont présents dans les environs de Québec dès la fin du XVII^e siècle, ils combattent en sol canadien lors de la guerre de Sept Ans et la révolution américaine et ils contribuent à la création du Nouveau-Brunswick et du Haut-Canada¹³. De plus, de nombreux Québécois portent des patronymes tels Payeur, Lettre ou Marchand, mais ignorent que ces noms sont d'origine germanique et encore moins que leur ancêtre est probablement un soldat des troupes auxiliaires allemandes. Ces militaires composent en effet la plus grande vague d'immigration allemande avant les guerres du XIX^e siècle et la première migration d'importance au lendemain de la Conquête. Cela illustre bien l'intérêt d'apporter un éclairage nouveau sur ces hommes à la solde de la Grande-Bretagne, plus particulièrement ceux s'étant installés dans la Province de Québec.

À la fin du XVIII^e siècle, la Province de Québec est composée d'une population à majorité canadienne et catholique. Dans la seigneurie de Beaurivage, les vétérans

¹⁰ Caux, *loc. cit.*, p. 52.

¹¹ L'ethnonyme « Allemands » est anachronique. Il sera défini plus loin dans le cadre conceptuel.

¹² Ils composent même 70 % de la population autre que britannique ou française du Canada au moment de la Confédération : voir K. M. McLaughlin, *Les groupes ethniques du Canada*, vol. 11 : *Les Allemands au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, 1985, p. 3.

¹³ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 21-22.

allemands constituent une minorité ethnique. Dans ce contexte, il est intéressant de se demander quels comportements ou marqueurs identitaires issus de leur culture d'accueil les vétérans allemands ont adoptés et lesquels ils ont conservés de leur culture d'origine avec le temps. Comment leur origine germanique a-t-elle influencé leurs pratiques matrimoniales, leurs stratégies d'établissement foncières de même que la configuration de leur réseau social? Quels sont les marqueurs identitaires qui favorisent leur enracinement dans la culture de leur pays d'accueil? D'autre part, il y a lieu de se demander si ces Allemands se sont enracinés de manière durable dans cette seigneurie à la fin du XVIII^e siècle.

L'objectif de cette recherche est d'apporter une nouvelle compréhension à l'enracinement des auxiliaires allemands et de leurs descendants dans la seigneurie de Beaurivage, plus particulièrement à Saint-Gilles, dans une perspective d'histoire rurale axée sur la famille. Il s'agira d'étudier les comportements démographiques ainsi que les pratiques sociales de ces vétérans tout en observant les traces de la germanité et de la canadienité selon les critères suivants : alliances matrimoniales, transmission des patronymes et des prénoms, transmission de la religion (baptêmes, mariages, sépultures), établissement dans la seigneurie, lieux d'établissement des descendants, afin de mieux comprendre le processus d'intégration d'une minorité ethnique au sein de la société canadienne rurale préindustrielle.

Historiographie

Cette étude s'inscrit dans l'histoire de l'immigration dans le Québec préindustriel. L'évaluation des études marquantes portant sur les différentes vagues d'immigration et

sur la formation de l'identité canadienne permet d'observer l'enracinement de plusieurs groupes ethniques et de mieux saisir la société canadienne préindustrielle.

L'histoire de l'immigration dans le Québec préindustriel

Tout pays issu de la colonisation porte un intérêt particulier à l'immigration, et le Canada n'y fait pas exception puisque l'historiographie canadienne a longuement exploité cette thématique. La tendance la plus forte a été d'étudier l'immigration dite établie, particulièrement celle provenant de la France et les immigrants qui ont laissé une descendance¹⁴. Cette section abordera cette historiographie, mais également celle de la formation de l'identité canadienne, de l'immigration des minorités autres que germaniques pour terminer avec l'immigration des *Brunswickers* comme telle.

L'immigration française

L'histoire de l'immigration française dans le Québec préindustriel a fait couler beaucoup d'encre. Jusque dans les années 1950, l'historiographie nationaliste¹⁵ se concentrait à établir le nombre d'immigrants qui se sont établis en Nouvelle-France tout en glorifiant les soldats de Carignan-Salières et les Filles du roi puisqu'ils avaient mené à la création de la population canadienne-française¹⁶. C'est le cas des historiens du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, tels que François-Xavier Garneau¹⁷ et, surtout, Lionel

¹⁴ Gervais Carpin, *Étude du mode migratoire de la France vers la Nouvelle-France (1628-1662)*, Paris et Sillery, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, p. 13.

¹⁵ Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1978, p. 9.

¹⁶ Alain Laberge, « Une terre d'accueil et d'essaimage continental aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans Michel De Waele et Martin Pâquet, dir., *Québec, Champlain, le monde*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 127-128.

¹⁷ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, Québec, Aubin, 1845, 314 p.

Groulx¹⁸ qui exploitaient cette veine nationaliste en insistant sur les racines françaises et catholiques¹⁹.

L'avènement de l'histoire sociale dans les années 1960, et par le fait même, de la démographie historique, change la donne, car ces courants permettent aux historiens de mieux saisir les comportements et les structures des populations du passé. La création du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal (PRDH) est d'ailleurs une étape cruciale dans l'avancement des recherches puisque grâce à celui-ci, on retrouve, à partir de 1966, un registre informatisé de la population du Québec ancien. Les travaux de démographie historique de Jacques Henripin²⁰ et d'Hubert Charbonneau, notamment, sont novateurs. Grâce à l'utilisation de statistiques, ils ont permis l'obtention de nouvelles indications concernant la vie et la mort des Canadiens, rendant cohérents leurs comportements sociaux²¹. Parallèlement au développement de la démographie historique, l'ouvrage *Habitants et marchands de Montréal au XVIII^e siècle* de Louise Dechêne marque un réel tournant dans l'historiographie de la Nouvelle-France puisque l'auteure s'inspire de l'historiographie française et des méthodes de l'école des Annales, délaissant ainsi l'histoire politique, militaire, institutionnelle et ecclésiastique au profit d'une approche se réclamant de l'histoire totale. L'historienne aborde la formation d'une société coloniale en provenance de France ainsi que l'adaptation à la réalité

¹⁸ Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, Montréal, L'Action nationale, 1950, 4 volumes.

¹⁹ Jean Blain, « Économie et société en Nouvelle-France : le cheminement historiographique dans la première moitié du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, n° 1(1972), p. 19; Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*, Montréal, Boréal, 1996, p. 9 et Gagnon, *op. cit.*, p. 414.

²⁰ Jacques Henripin, *La population canadienne au début du XVIII^e siècle*, Paris, INED et Les Presses universitaires de France, 1954, 129 p.

²¹ Hubert Charbonneau, *Vie et mort de nos ancêtres. Étude démographique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1975, p. 20 et Hubert Charbonneau, *et al.*, *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*, Paris et Montréal, Institut national d'études démographiques et Presses de l'Université de Montréal, 1987, p. 3.

américaine des habitants et des marchands qui la composent, dans l'optique d'étudier les individus en eux-mêmes²². Cette façon de faire l'histoire par le bas s'observe dans les travaux des décennies suivantes, où l'immigrant passe de figurant à figure de premier plan²³.

Après s'être beaucoup concentrés sur les migrations intérieures, plusieurs historiens se sont mis à observer les émigrants plutôt que les immigrants²⁴. L'ouvrage de Leslie Choquette a notamment élucidé une facette de la mobilité française, celle des migrations de travail, tout en étudiant le mouvement migratoire de la France vers le Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles²⁵. Gervais Carpin, quant à lui, a su exposer les réseaux de recrutement et les chaînes migratoires vers la Nouvelle-France, ce qui a permis d'éclairer qui étaient les individus qui partaient et quelles étaient leurs motivations²⁶. Ces travaux ont révélé toute la complexité de l'expérience migratoire tout en tenant compte de l'ensemble des migrants, dépassant le cadre des seuls pionniers. Ce renouvellement de l'historiographie a permis de rendre compte que le voyage vers la

²² Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Montréal, Boréal compact, 1988, 2e éd. (1974), p. 7-8.

²³ Voir notamment Yves Landry, André Légaré, François Nault et Réal Bates, *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*, Paris et Montréal, Presses universitaires de France et Presses de l'Université de Montréal, 1987, 232 p.; Allan Greer, *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1998, 165 p.; Robert Larin, *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France*, Québec, Septentrion, 2000, 226 p. et Jacques Mathieu, *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, 271 p.

²⁴ Peter N. Moogk, « Reluctant Exiles : The Problems of Colonization in French North America », *The William and Mary Quarterly*, vol. 46, n° 3 (1989), p. 153-177 ; Yves Landry, « Les Français passés au Canada avant 1760 : le regard de l'émigrant », *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol. 59, n° 4 (2006), p. 481-500; Yves Landry, « L'émigration française au Canada avant 1760 : premiers résultats d'une microanalyse », dans Martin Pâquet et Andrée Courtemanche, dir., *Prendre la route. L'expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XIV^e au XX^e siècle*, Hull, Éditions Vents d'Ouest inc., 2001, p. 81-105; Mario Bolea, « Trente mille Français à la conquête du Saint-Laurent », *Histoire Sociale/Social History*, vol. 23, n° 45 (1990), p. 153-160; Leslie Choquette, *De Français à paysans : modernité et tradition dans le peuplement du Canada français*, Québec, Septentrion, 2001, 323 p. et Carpin, *op. cit.*, 555 p.

²⁵ Choquette, *op. cit.*, p. 2.

²⁶ Carpin, *op. cit.*, p. III et p. 9.

Nouvelle-France ne menait pas toujours à un établissement permanent. C'est ce qu'Alain Laberge a également montré dans ses travaux, dans lesquels il avance que l'immigrant reste souvent longtemps un migrant puisque les individus sont à la recherche des meilleures conditions possibles et que les chemins vers l'enracinement sont multiples, car il y a autant de possibilités de parcours qu'il y a d'immigrants²⁷. Les auxiliaires allemands ont dû s'intégrer à la société canadienne, nous ne pouvions passer outre l'étude de ce groupe majoritaire à l'époque de leur établissement. Cependant, nous verrons à présent que l'identité de cette population n'est pas si aisée à définir.

La formation de l'identité canadienne

De nombreux historiens ont réfléchi à la question de la « canadianisation ». Toutefois ils ne s'entendent pas sur le moment du développement de cette canadianité ni sur la nature de celle-ci. L'immigration française était hétérogène²⁸. Néanmoins, pour la plupart des historiens, les colons vont passer de Français à Canadiens au cours du XVIII^e siècle,

²⁷ Laberge, « Une terre d'accueil... », *loc. cit.*, p. 129 et *Idem.*, « L'immigrant migrant ou les chemins de l'enracinement au Canada sous le régime français », dans Philippe Joutard et Thomas Wien, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France : Actes des premières rencontres franco-québécoises sur les lieux de mémoires communs* (Poitiers et La Rochelle, novembre 2001), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 167-178. D'autres travaux ont souligné la complexité et la distance de ces migrations à l'intérieur de l'empire français d'Amérique voir notamment : Rénald Lessard, Jacques Mathieu et Lina Gouger, « Peuplement colonisateur au pays des Illinois », dans Philip P. Boucher et Serge Courville, dir., *Actes du douzième colloque de la Société d'histoire coloniale française* (Sainte-Geneviève, mai 1986), Lanham, University Press of America, 1988, p. 57-68; Jacques Mathieu *et al.*, « Mobilité et mariage dans le gouvernement de Québec au XVIII^e siècle », dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural : structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises, XVII^e-XX^e siècles* (Rochefort-sur-Mer, 1982), Montréal et Paris, Presses de l'Université de Montréal et Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1986, p. 305-313 et Jacques Mathieu, Pauline Therrien-Fortier et Rénald Lessard, « Mobilité et sédentarité : stratégies familiales en Nouvelle-France », *Recherches sociographiques*, vol. 28, n° 2-3 (1987), p. 211-227.

²⁸ Les immigrants étaient de provenance diversifiée et appartenaient à des univers culturels distincts : voir notamment Choquette, *op. cit.* et Jacques Mathieu et Sophie Imbeault, *La guerre des Canadiens 1756-1763*, Québec, Septentrion, 2013, 280 p.

puisque c'est à cette époque qu'ils auraient commencé à se penser comme Canadiens²⁹. Lionel Groulx et Guy Frégault affirment que les Canadiens formaient une nation dès le XVIII^e siècle³⁰. Ce discours caractérise toujours, même nuancé, une part importante de la production historique. Jacques Mathieu considère que la migration, l'adaptation au milieu, l'influence des cultures amérindiennes ont contribué à l'évolution d'une nouvelle société française, mais il rappelle que cette identité n'est pas entièrement nouvelle puisque ses racines sont bel et bien françaises³¹. Pour ces derniers, au moment de la Conquête, les habitants de la colonie ne sont déjà plus des Français, ils sont des Canadiens³². Dans la même visée, Gérard Bouchard évalue que la société de la Nouvelle-France a bien une identité culturelle spécifique, mais que l'idée d'une ascension nationale n'aurait pas été possible pour l'époque, car cela aurait nécessité la formation d'un discours et d'une conscience politique articulée, ce qui n'était pas le cas³³.

²⁹ Voir notamment Denis Vaugeois, « De Français à Canadiens » et *idem.*, « Pour les Français, les Canadiens de 1763 ne sont plus des Français », dans Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssière, dir., *1763, Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*, Québec, Septentrion, 2013, p. 32-46 et p. 206-219; Gérard Bouchard, « Un vieux pays neuf? Formation et transformations de la culture et de la nation au Québec », dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, p. 77-182; Guy Frégault, *La civilisation de Nouvelle-France, 1713-1744*, Ottawa, Fides, 1969, 2^e éd. (1944), p. 211; Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, « Nouvelle-France/Québec/Canada », dans Nicolas Canny et Anthony Pagden, dir., *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1987, p. 100 et Jacques Mathieu, « L'identité québécoise : l'approche de l'historien », dans Jacques Mathieu, dir., *Approches de l'identité québécoise*, Sainte-Foy, CELAT, 1985, p. 14.

³⁰ Par exemple, Guy Frégault affirme qu'il y avait une conscience nationale à l'époque de la Nouvelle-France. Voir Frégault, *op. cit.*, p. 209 et Groulx, *op. cit.*, p. 308.

³¹ Mathieu, *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e*, *op. cit.*, p. 128. Cela revient à ce que Denis Vaugeois appelle une « autre France » plutôt qu'une Nouvelle-France : voir Vaugeois, « De Français   Canadiens », *op. cit.*, p. 46. Quant à lui, Réal Ouellet est en accord avec Mathieu, mais pour lui le nomadisme de la population canadienne est vraiment ce qui pose une identité différente de l'identité française : voir Réal Ouellette, « Français canadiens ou Canadiens? Construction et mutation d'une identité originale au XVIII^e siècle », *Lumen : travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 21 (2002), p. 39.

³² Vaugeois, « Pour les Français, les Canadiens de 1763 ne sont plus des Français », *op. cit.*, p. 219 et Frenette, *op. cit.*, p. 33.

³³ Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, *op. cit.*, p. 88.

À l'opposé de tous ces historiens, Louise Dechêne met en doute dans son dernier livre l'existence d'un sentiment d'identité collective qui transcenderait les clivages sociaux pour opposer les Canadiens et les Français³⁴. Pour elle, au XVIII^e siècle, les Canadiens ne se différencient pas des Français, l'identité canadienne que leur collent les historiens nationalistes serait un construit anachronique et ne ferait que masquer leur réelle identité³⁵. Christophe Horguelin, quant à lui, amène une nuance. Il soumet l'hypothèse que ce sont surtout les élites qui ont adopté une identité canadienne pour se distinguer des Britanniques après la Conquête, mais que la paysannerie se définissait possiblement plus comme « habitants » que comme Canadiens³⁶. Benoît Grenier, ajoute qu'au XVIII^e siècle, on aurait affaire à l'émergence d'un sentiment d'appartenance à la terre à petite échelle plutôt qu'à l'émergence d'une conscience nationale et que les « principaux habitants » auraient joué un rôle dans le développement de cette identité collective à l'échelle locale en contribuant à la cohésion sociale dans les seigneuries³⁷. Notre étude s'inscrit dans la foulée des analyses mettant en lumière la difficulté de saisir les identités nationales, car il s'agit d'un phénomène complexe sur lequel on dispose d'un nombre limité de sources historiques. Comme le mentionne Grenier, nous ne connaissons

³⁴ Louise Dechêne, *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le Régime français*, Montréal, Boréal, 2008, p. 34.

³⁵ *Ibid.*, p. 71.

³⁶ Être habitant, c'est-à-dire un propriétaire-exploitant, aurait été une meilleure condition que celle d'un paysan, ce dont les classes subalternes de la société canadienne seraient conscientes bien avant la Conquête, ce qui les amène à se distinguer très tôt des Français. Il faut selon lui plus que du temps et de l'éloignement pour que les habitants du Canada au XVIII^e siècle en viennent à se concevoir comme Canadiens : voir Christophe Horguelin, « Le XVIII^e siècle des Canadiens : discours public et identité ». Dans Joutard, Wien et Poton, dir., *op. cit.*, p. 217-219.

On retrouve une analyse semblable dans les écrits de Fernand Dumont. Ce dernier avance que le sentiment de la patrie n'était pas homogène entre les différentes strates de la société et que bien qu'il s'exprime davantage chez l'élite, cela n'aurait pas été suffisant pour qu'on puisse parler d'une conscience nationale à l'époque de la Nouvelle-France : voir Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Québec, Boréal, 1996, 2^e éd. (1993), p. 84 et p. 86.

³⁷ Benoît Grenier, « Pouvoir et contre-pouvoir dans le monde rural laurentien aux XVIII^e et XIX^e siècles : sonder les limites de l'arbitraire seigneurial », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 1 (2009), p. 151.

jamais le point de vue des Canadiens du XVIII^e siècle sur leur identité³⁸. Nous pouvons toutefois penser que le fait qu'ils se considèrent comme habitants et qu'ils aient un attachement envers leur terre coïncide avec l'émergence d'un sentiment d'appartenance envers leur « pays ». Les immigrants autres que français auront également à s'intégrer et à trouver leur place dans cette société canadienne en construction.

L'immigration d'autres minorités

De toute évidence, l'immigration des minorités est moins bien représentée dans l'historiographie que celle des Français³⁹. On retrouve quelques études sur les protestants⁴⁰, les Juifs⁴¹, les Acadiens⁴² et les Écossais⁴³. Les recherches d'Hélène Grenier sur les étrangers en Nouvelle-France⁴⁴ ont permis de démontrer qu'ils étaient présents en grand nombre et que leurs origines étaient diversifiées⁴⁵. Elle conclut que ces derniers se sont intégrés surtout en contractant des alliances matrimoniales avec la

³⁸ Grenier, « Pouvoir et contre-pouvoir... », *loc. cit.*, p. 157.

³⁹ Dans cette étude, il ne sera pas question de l'immigration postérieure à 1815 puisque s'amorcent à partir de cette période les grandes vagues de migrations des « prolétaires », largement imputables à l'industrialisation des îles britanniques. Martin Paquet, « Une aire de passage. Immigration et émigration aux XIX^e et XX^e siècles », dans Michel De Waele et Martin Paquet, dir., *Québec, Champlain, le monde*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 136.

⁴⁰ Marc-André Bédard, *Les protestants en Nouvelle-France*, Québec, Société historique de Québec, 1978, 141 p.

⁴¹ Denis Vaugeois, *Les premiers Juifs d'Amérique, 1760-1860 : l'extraordinaire histoire de la famille Hart*, Québec, Septentrion, 2011, 378 p.

⁴² André-Carl Vachon, *Les déportations des Acadiens et leur arrivée à Québec, 1755-1775*, Tracadie-Sheila, La Grande marée, 2014, 220 p.; Mathieu et Imbeault, « Le deuxième drame acadien », *op. cit.*, p. 235-253; John A. Dickinson, « Réseaux familiaux, itinéraires migratoires et l'installation des Acadiens dans la vallée du Richelieu, 1760-1800 », dans Christian Dessureault, John A. Dickinson et Joseph Goy, dir., *Famille et marché XVI^e-XX^e siècles*, Québec, Septentrion, 2003, p. 217-229 et Pierre-Maurice Hébert, *Les Acadiens du Québec*, Montréal, Éditions de L'Écho, 1994, 478 p.

⁴³ Jack I. Little, *Crofters and Habitants : Settler Society, Economy and Culture in a Quebec Township, 1848-1881*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991, 368 p. et Jean-Claude Massé, « L'intégration des soldats britanniques au Canada : le cas des Écossais », dans Laurent Veyssière, dir., *La Nouvelle-France en héritage*, Paris, Armand Colin /Ministère de la Défense, 2013, p. 175-198.

⁴⁴ Peu d'autres études portent sur plusieurs groupes d'étrangers à la fois, d'où sa singularité.

⁴⁵ Elle retrace 900 étrangers en provenance des colonies anglaises, de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Écosse, de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Espagne, de l'Italie, de la Belgique et de la Hollande. Hélène Grenier, « Les étrangers sous le Régime français », dans André Lachance, dir., *Les marginaux, les exclus et l'autre au Canada aux 17^e et 18^e siècles*, Québec, Fides, 1996, p. 213.

population locale⁴⁶. Malgré les interdictions faites aux protestants et aux Juifs de venir s'établir au Canada, leur présence y est attestée tout au long du régime français, ce que rappellent Marc-André Bédard et Denis Vaugois. Bédard dresse le portrait de l'intégration des protestants en Nouvelle-France et expose que leur intégration passe par une adhésion plus ou moins forcée au catholicisme par les autorités. Cette contrainte et l'absence de lieux de culte protestant ont fait en sorte qu'ils ont été nombreux à s'acculturer⁴⁷. Vaugois, quant à lui, révèle que les Juifs ont pu relativement bien s'intégrer puisqu'ils étaient disséminés dans le territoire et que ce faisant, ils ont été « en quelque sorte oubliés » par la population canadienne⁴⁸. En ce qui concerne les Acadiens au Québec, ils ont aussi moins retenu l'attention des chercheurs⁴⁹. Un article de John A. Dickinson ressort du lot puisqu'il aborde les stratégies d'enracinement des Acadiens qui se sont installés dans la vallée du Richelieu au lendemain du « Grand dérangement ». Ces derniers auraient accordé plus d'importance à établir de nouveaux réseaux d'alliance avec leur communauté d'accueil afin de s'intégrer rapidement qu'à s'implanter dans un endroit où ils auraient retrouvé l'ensemble des membres de leur famille⁵⁰. Ce comportement semble particulier, puisque pour d'autres groupes d'Acadiens s'étant établis au Québec, la famille a primé dans la stratégie d'intégration, ce qui a mené à la fondation des « petites Cadies⁵¹ ». Quant aux Écossais, Jean-Claude Massé remarque que ces soldats, venus durant la guerre de Sept Ans, ont créé des liens d'amitié avec les Canadiennes en résidant chez les habitants. Ces Écossais se seraient donc intégrés par le biais des

⁴⁶ Hélène Grenier, *op. cit.*, p. 228 et p. 240.

⁴⁷ Bédard, *op. cit.*, p. 86.

⁴⁸ Vaugois, *Les premiers Juifs d'Amérique...*, *op. cit.*, p. 144.

⁴⁹ Plusieurs Québécois ignorent qu'ils comptent des Acadiens parmi leurs ancêtres : voir Vachon, *op. cit.*, p. 187.

⁵⁰ Dickinson, *loc. cit.*, p. 226 et p. 228.

⁵¹ Vachon, *op. cit.*, p. 174.

alliances matrimoniales, notamment dans la région de Charlevoix⁵². Les études sur l'immigration d'autres minorités sont intéressantes, car elles permettent de cerner les particularités de l'enracinement des mercenaires allemands.

L'immigration des soldats des troupes auxiliaires allemandes

L'immigration des soldats des troupes auxiliaires allemandes au Québec est au cœur de notre recherche. Très peu d'historiens se sont penchés sur le sujet, hormis Virginia Easley De Marce⁵³ et Stephen Francis Gradish. Bien que l'ouvrage de la première reste peu connu, il est l'un des seuls à traiter de ces soldats et à les identifier⁵⁴. Dominique Ritchot, généalogiste, a d'ailleurs traduit, revu, corrigé et augmenté le travail de De Marce⁵⁵. Quant à Gradish, il a consacré son mémoire de maîtrise au rôle qu'avaient joué les troupes auxiliaires allemandes dans la défense du Canada pendant la révolution américaine⁵⁶. D'autres historiens ont effleuré le sujet dans leur histoire globale des Allemands au Canada en écrivant quelques pages à leur propos⁵⁷. Gerard P. Bassler juge

⁵² Massé, *op. cit.*, p. 181-182.

⁵³ Virginia Easley De Marce, *The Settlement of Former German Auxiliary Troops in Canada after the American Revolution*, Sparta, Wisconsin, Joy Reisinger, 1984, 350 p. L'historien Edward J. Lowell traite des *Brunswickers* au Canada dans l'un des chapitres de son livre. C'est toutefois leur rôle pendant la guerre qui est souligné et non leur établissement après leur démobilisation. À noter que son étude est assez ancienne (1884). Edward J. Lowell, *The Hessians and Other German Auxiliaries of Great Britain in the Revolutionary War*, Westminster, Heritage Books, 2008 (1884), p. 117 à 125.

⁵⁴ Cependant, il s'agit plutôt d'un guide de référence pour faciliter les futures recherches sur les soldats des troupes auxiliaires allemandes et aider les gens à retrouver leurs ancêtres qu'un livre proposant une analyse historique.

⁵⁵ Dominique Ritchot, *Les troupes allemandes et leur établissement au Canada, 1776-1783*, Longueuil, Institut Drouin, 2011, p. 6. Voir aussi Johannes Helmut Merz, *The Hessians of Quebec : German Auxiliary Soldiers of the American Revolution Remaining in Canada*, Hamilton, J.H. Merz, 2001, 245 p. puisqu'il s'agit d'un autre livre qui a la même vocation que celui de Ritchot.

⁵⁶ Stephen Francis Gradish, « The German Mercenaries in Canada, 1776-1783 », mémoire de maîtrise, University of Western Ontario, (histoire) 1963, 174 p. Seule une petite partie de sa conclusion parle de l'établissement de ces soldats au Canada, le reste du mémoire est consacré à leur carrière militaire.

⁵⁷ Voir McLaughlin, *loc. cit.*, p. 7. Dans cette brochure historique, McLaughlin n'évoque qu'une seule fois les auxiliaires de Hesse et il les considère comme faisant partie des Loyalistes. Desmond Morton, J. Mackay Hitsman et Hilda Neatby, quant à eux, ne font que mentionner que les soldats allemands sont de piètres soldats qui ont une forte tendance à désertir. Desmond Morton, *A Military History of Canada*, Edmonton, Hurtig Publishers, 1985, p. 45 ; J. Mackay Hitsman, *Safeguarding the Canada, 1763-1871*,

que c'est l'ensemble de l'histoire des Canadiens allemands qui a été négligée par les historiens, en particulier l'histoire des *Brunswickers*, qui n'est simplement pas apparue dans les livres d'histoire du Canada⁵⁸.

Le vide laissé par les historiens a été comblé partiellement par des généalogistes et d'autres amateurs d'histoire, mais une contribution historique à l'étude de l'établissement des auxiliaires allemands au Québec reste à faire. L'ouvrage de Jean-Pierre Wilhelmy, qui consiste en une histoire globale de ces militaires, est un pilier dans l'historiographie des soldats des troupes auxiliaires allemandes au Québec, car ce dernier a jeté les bases de la recherche en français portant sur ces individus⁵⁹. Pour sa part, le démographe Marc Tremblay a mené une étude sur l'apport des immigrants germaniques à la population québécoise en analysant leur contribution à cinq régions du Québec⁶⁰. Son article permet d'observer que la contribution généalogique des fondateurs allemands est plus faible que celle qu'on aurait pu escompter compte tenu de leur nombre à la base⁶¹. Récemment, Claude Kaufholtz-Couture et Claude Crégheur ont produit le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves du Québec* permettant un survol de l'immigration des Allemands, commençant par la situation dans les *Länder* germaniques et en se terminant par l'établissement des soldats allemands au Québec après la révolution

Toronto, University of Toronto Press, 1968, p. 43 et Hilda Neatby, *Quebec: The Revolutionary Age, 1760-1791*, Toronto, McClelland and Stewart, 1966, p. 175. Heinz Lehmann ne leur consacre qu'une seule page : voir Heinz Lehmann, *The German Canadians 1750-1937. Immigration, Settlement and Culture*, Nouvelle édition par Gerhard P. Bassler, St-John's, Jespersen Press, 1986, 541 p.

⁵⁸ Gerhard P. Bassler, « Silent or Silenced Co-founders of Canada? Reflections on the History of German Canadians », *Canadian Ethnic Studies*, vol. 22, n°1 (1990), p. 38-47.

⁵⁹ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, 276 p.

⁶⁰ Lanaudière, Mauricie, Montérégie, Chaudière-Appalaches et Bas-Saint-Laurent.

⁶¹ Selon lui, ils seraient nombreux à ne pas avoir fait souche. À noter qu'il a seulement analysé les mariages catholiques, ce qui exclut fort probablement beaucoup d'immigrants allemands. Marc Tremblay, « La contribution des immigrants d'origine germanique au peuplement des régions de Lanaudière, de la Mauricie, de la Montérégie, de Chaudière-Appalaches et du Bas-Saint-Laurent », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 39, n° 2 (2010), p. 196.

américaine⁶². Puis en 2017, Crégheur a publié un ouvrage portant plus loin la recherche sur les auxiliaires allemands au Québec puisqu'il se consacre à un régiment en particulier : les chasseurs de Hesse-Hanau⁶³. Pour ce qui est des *Brunswickers* s'étant établis à Saint-Gilles, on retrouve l'article ancien d'Arthur Caux, qui comprend essentiellement une liste de noms de vétérans allemands et une notice généalogique pour chacun d'eux⁶⁴. Joseph-Edmond Roy évoque aussi leurs noms et leur arrivée dans la seigneurie de Beaurivage⁶⁵. Dans le cadre de notre mémoire, nous n'entendons pas faire une étude aussi large que celle de Jean-Pierre Wilhelmy. Nous nous concentrons sur le groupe de soldats établis à Saint-Gilles. Ces individus ont été davantage que des soldats et aborder le sujet dans une perspective d'histoire rurale axée sur la famille permet de les comprendre au lendemain de leur carrière militaire. En regard de l'historiographie, c'est en cela que se démarque ce mémoire.

⁶² Ce dictionnaire est un incontournable pour la recherche sur les *Brunswickers* puisqu'il comprend l'ensemble des immigrants germaniques et scandinaves s'étant établis au Québec. Pour le survol historique voir Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 11-51. Il existe également plusieurs autres articles à teneur généalogique qui abordent les auxiliaires allemands : René Le Conte, « Colonisation et émigration allemandes en Amérique », *Journal de la Société des Américanistes*, n° 14-15 (1922), p. 83-105; Gabriel Nadeau, « L'apport germanique dans la formation du Canada français », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 1, n° 4 (1944), p. 274-280; Pierre-Georges Roy, « Les Brunswickers au Canada », *Bulletin de recherches historiques*, vol. 21 (1915), p. 146-147. ; Sylvie Tremblay, « L'apport démographique des soldats sous le régime anglais, 1759-1871 », *L'Ancêtre, Bulletin de la Société de généalogie de Québec*, vol. 13, n° 7 (mars 1987), p. 243-247 et Jean-Pierre Wilhelmy, « Les mercenaires allemands au Québec au XVIII^e siècle et leur apport à la population », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 33 (1982), p. 275-288.

⁶³ Crégheur, *op. cit.*, 360 p.

⁶⁴ Caux, *loc. cit.*, p. 50-60. Raymond Gingras leur consacre une page dans son ouvrage : voir Raymond Gingras, *Liste annotée de patronymes d'origine allemande au Québec et notes diverses*, Québec, n.e., 1975, p. 114.

⁶⁵ Joseph-Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, tome 3, Québec, s.e., 1900, p. 159 à 164. De plus, il parle aussi de la cohabitation des soldats allemands avec les habitants dans la seigneurie de Lauzon pendant la guerre d'indépendance américaine et de l'établissement des premiers après le conflit : voir *Ibid.*, p. 70 à 75.

Hypothèse

Les soldats des troupes auxiliaires allemandes qui s'établissent à Saint-Gilles à la fin du XVIII^e siècle, grâce à la campagne de recrutement du seigneur de Beaurivage, Alexander Fraser, optent pour un endroit leur permettant de se regrouper au lendemain de leur démobilisation. On peut donc émettre l'hypothèse que l'établissement en communauté germanique a fait en sorte qu'ils ont pu conserver des marqueurs identitaires germaniques tels que la langue, la religion, la transmission de prénoms et de patronymes ainsi que la transmission de certaines pratiques culturelles. Toutefois, il faut considérer que ces anciens soldats se sont aussi partiellement canadianisés, d'une part, grâce aux nombreuses années passées au sein de la population canadienne durant la guerre en logeant chez l'habitant, et d'autre part, grâce aux alliances matrimoniales qu'ils contractent et leur permettent de s'insérer dans la communauté locale, donc de s'enraciner durablement dans cette seigneurie rurale et ses environs et, par conséquent, dans cette société « canadienne ». Ce faisant, ils ont acquis des marqueurs identitaires canadiens tels la langue, les coutumes adaptées au climat environnant, le cadre de vie seigneurial et paroissial propre aux Canadiens du XVIII^e siècle et, possiblement, même la religion pour certains.

Méthodologie et sources

Cadre conceptuel

Des précisions s'imposent d'abord concernant l'ethnonyme « Allemand » et l'utilisation de l'appellation « soldat des troupes auxiliaires allemandes ». L'ethnonyme « Allemand » est en fait anachronique puisqu'à l'époque, on ne parle pas d'Allemagne, mais bien du

Saint-Empire romain germanique. L'Allemagne ne s'est unifiée qu'en 1871. Par conséquent, l'identité allemande telle qu'on l'entend aujourd'hui n'émerge qu'après cette unification⁶⁶. De plus, par « Allemand », il faut entendre le mot proprement dit, c'est-à-dire un habitant de l'Allemagne, mais aussi les individus provenant des « pays » qui composaient autrefois le Saint-Empire romain germanique. Compte tenu de cela, nous emploierons aussi l'adjectif « germanique » et le concept de « germanité », qui correspondent à l'identité culturelle et ethnique des individus à l'étude et qui sont plus larges que l'ethnonyme « Allemand ». Pour ce qui est de l'appellation « soldat des troupes auxiliaires allemandes », nous l'avons préféré à celle de « mercenaire allemand »⁶⁷. C'est d'abord sous ce nom que ces militaires se sont fait connaître au Québec grâce à l'étude de Wilhelmy⁶⁸. Nous avons choisi de nous ranger du côté des études plus récentes, dont les auteurs préfèrent utiliser la première appellation⁶⁹, mais aussi parce que les soldats allemands se voyaient comme des « auxiliaires » de l'armée britannique⁷⁰. À noter cependant que le mot « mercenaire », qui désigne un soldat qui n'appartient pas à l'armée régulière d'un État et qui perçoit un salaire pour participer à un conflit, n'a pas toujours eu la connotation négative qui prédomine de nos jours⁷¹.

Ensuite, pour saisir qui sont en fait ces Allemands qui s'établissent à Saint-Gilles, il faut se pencher sur le concept d'identité. Selon la définition de Louis-Jacques Dorais, l'identité est la façon dont l'être humain construit son rapport personnel avec

⁶⁶ Jacques Droz, *L'histoire de l'Allemagne*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, 14^e éd. (1945), coll. « Que sais-je », p. 46.

⁶⁷ Nous utilisons aussi l'appellation « auxiliaires allemands » pour désigner les soldats des troupes auxiliaires allemandes.

⁶⁸ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*

⁶⁹ Créghneur, *op. cit.*, p. 8 et Ritchot, *op. cit.*, p. 5.

⁷⁰ Brady J. Crytzer, *Hessians. Mercenaries, Rebels, and the War for British North America*, Yardley, Westholme Publishing, 2015, p. xi.

⁷¹ Michel Klen, *L'Odyssée des mercenaires*, Paris, Ellipses, 2009, p. 3.

l'environnement en fonction de son histoire personnelle et de sa culture spécifique⁷². C'est un rapport interactif avec autrui, car c'est cette rencontre avec l'Autre qui permet à un individu de se définir par identification et/ou par opposition⁷³. C'est par ce processus que l'être humain en vient à posséder sa propre conscience identitaire, composée de différents marqueurs identitaires⁷⁴. Ce sont ces marqueurs qui vont nous intéresser dans le cadre de cette recherche.

L'un des objectifs de ce mémoire est de discerner le processus d'intégration d'une minorité ethnique à la société canadienne préindustrielle. Dans cet esprit, le concept d'adaptation au sens de choc culturel est pertinent puisqu'avant de s'enraciner, les auxiliaires allemands ont dû s'adapter à leur société d'accueil. Nous reprendrons ici la définition de Dominique Groulx et Louis Porcher : « lorsqu'un individu entre en immersion dans une culture autre que la sienne, le choc culturel fera en sorte qu'il va soit tenter de s'adapter à cette nouvelle culture ou bien la rejeter⁷⁵ ». C'est un processus progressif. Au départ, il s'agit de s'habituer à d'autres codes culturels. Ensuite, vient une phase plus difficile, souvent c'est durant celle-ci que les individus renoncent à s'intégrer et repartent. Puis pour ceux qui sont restés, vient un temps où l'adaptation devient plus aisée et c'est à ce moment qu'on peut dire qu'un individu s'est adapté à sa nouvelle culture⁷⁶. Au-delà de l'adaptation, il faut voir le concept plus spécifique de canadianisation dans le sens d'assimilation. Les Allemands sont en effet une minorité qui passe par un processus de canadianisation, synonyme pour eux d'intégration à la société

⁷² Louis-Jacques Dorais, « La construction de l'identité », dans Denise Deshaies et Diane Vincent, éd., *Discours et constructions identitaires*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 2.

⁷³ Jean-François Dortier, dir., « Identité », dans *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2004, p. 322.

⁷⁴ Dorais, *loc. cit.*, p. 2.

⁷⁵ Dominique Groulx et Louis Porcher, *L'altérité*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 41-42.

⁷⁶ *Ibid.*

dominante sur le plan démographique⁷⁷. Leur culture et leurs marqueurs identitaires germaniques seront progressivement modifiés au contact des Canadiens. Les soldats allemands vont graduellement acquérir des caractères ethniques propres à leur environnement physique et social qui les différencieront des habitants du continent européen. Ce sont des caractères ethniques tels les comportements démographiques et les pratiques alimentaires, architecturales, militaires, linguistiques et autres, qui auraient été influencés par le milieu notamment par le climat et les Amérindiens⁷⁸.

Finalement puisque l'on tente de voir si ces anciens soldats se sont enracinés, il convient de définir le concept même d'enracinement. L'enracinement survient lorsque « le pays d'immigration devient une nouvelle “patrie”, un nouveau pays dans lequel a été réalisé “le projet de vie”, où de nouveaux ancrages, de nouveaux liens familiaux et sociaux, de nouvelles références culturelles, de nouvelles valeurs et pratiques se sont développés⁷⁹ ». On entend aussi par enracinement que les descendants ont aussi pris racine sur ces terres, c'est-à-dire un établissement pour plus d'une génération, en somme dans une perspective d'histoire ruraliste la constitution d'un patrimoine qu'ils cherchent à transmettre à leurs enfants⁸⁰. Le choix du lieu d'inhumation contribue aussi à l'enracinement des générations suivantes puisque la terre d'accueil devient le lieu où reposent les ancêtres, créant ainsi un sentiment d'appartenance.

⁷⁷ Shmuel Eisenstadt, « Assimilation », dans *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin, 2011, 4^e édition (1991), p. 14-15.

⁷⁸ Voir notamment : Horguelin, *loc. cit.*, p. 210-211.

⁷⁹ Tiziana Protti, « Stratégies d'enracinement dans le pays “d'immigration” et de ré-enracinement dans le pays “d'origine” de familles italiennes de Suisse romande », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 1, n° 9 (2016), p. 151-175.

⁸⁰ Laberge, « L'immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 174.

Cadre d'analyse

En ce qui a trait au cadre spatial, Saint-Gilles est le lieu le plus propice afin d'étudier les auxiliaires allemands et leur enracinement dans la Province de Québec à la fin du XVIII^e siècle étant donné qu'ils sont un groupe (23 individus) à s'y installer. Étudier un endroit où seulement quelques-uns de ces vétérans se seraient installés ne nous aurait pas permis de voir si des marqueurs identitaires germaniques avaient perduré. Pour le cadre temporel, le choix de la fin du XVIII^e siècle pour débiter l'analyse repose sur le fait que c'est à cette époque que les vétérans s'établissent. Notre étude se poursuit jusqu'au début du XIX^e siècle dans le but de pouvoir étudier l'enracinement de la première génération des descendants allemands. Cette balise terminale est donc tributaire des cycles de vie des familles et non d'un contexte sociopolitique.

Quelques champs d'expertise de l'histoire sociale ont été mis à profit dans cette recherche, dont l'histoire de la famille et la démographie historique. Nous avons recouru aux méthodes de la démographie historique pour constituer des fiches de famille pour chacun des auxiliaires allemands⁸¹. Des fiches ont été également conçues pour les familles des épouses canadiennes de ces migrants afin d'en apprendre davantage à leur sujet (origine géographique, sociale, rang dans la fratrie, etc.) L'analyse n'a pas été poussée au-delà de la seconde génération puisque cela représentait un trop grand nombre d'individus à analyser, mais aussi parce que l'influence de la germanité était moins certaine à la troisième génération. Ces fiches consistent à analyser le cycle de vie familiale d'un couple, qui débute à son mariage et se termine au décès du conjoint

⁸¹ Un exemple de fiche de famille se trouve à l'annexe 12.

survivant⁸². De cette manière, il a été possible d'observer de façon suivie les comportements démographiques à partir des informations trouvées dans les registres paroissiaux, disponibles par l'intermédiaire du PRDH. Cela a permis de repérer des informations essentielles concernant les vétérans allemands et leurs descendants, mais aussi de déceler des marqueurs identitaires germaniques ou canadiens.

Sources

Il a été nécessaire de croiser plusieurs types de sources pour parvenir à retracer les soldats des troupes auxiliaires allemandes et leurs descendants, mais aussi des informations les concernant. D'abord, ces soldats n'ont pas laissé d'écrits du for privé (correspondance, journaux intimes, etc.), ce qui fait en sorte que nous avons dû aller chercher les informations ailleurs. Le fonds d'archives de la famille Ross (P233), qui se trouve au centre BAnQ de Québec a été très pertinent pour ce projet. Il retrace l'évolution de la seigneurie de Beaurivage, le fief étant resté aux mains de la même famille après 1782 (date de l'achat de la seigneurie par Alexander Fraser)⁸³. Le fonds couvre largement la période étudiée⁸⁴. Il contient des documents textuels sur microfilm, dont des livres de comptes, des reconnaissances de dettes, des actes de concession, des actes d'arpentage, des terriers et censiers, etc⁸⁵. Ce fonds a été analysé afin de déterminer si les Allemands

⁸² Yves Landry et Jacques Légaré, « Le cycle de vie familiale en Nouvelle-France : méthodologie et application à un échantillon », *Histoire sociale*, vol.17, n° 33 (1984), p. 8.

⁸³ En effet, les Ross deviennent seigneurs de Beaurivage, car la petite fille d'Alexander Fraser, Jane Davidson, qui a hérité de la seigneurie, a épousé David Ross. Ils le demeureront au-delà de l'abolition. D'ailleurs, Benoît Grenier qualifie l'abolition du régime seigneurial de « partielle progressive » puisqu'il est possible d'observer des survivances du régime seigneurial bien après son abolition en 1854 comme l'illustre l'ouvrage collectif : Benoît Grenier et Michel Morissette, *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec*, Québec, Septentrion, 2016, 483 p.

⁸⁴ Le fond couvre les années 1738 (date de la concession à Gilles Rageot) à 1967.

⁸⁵ Bibliothèque et Archives nationales du Québec — centre de Québec (2006), Fonds P233 — Famille Ross [en ligne]. Consulté le 4 décembre 2016.

se sont enracinés dans la seigneurie de Beaurivage et si c'était le cas également pour leurs descendants. Dans la même optique, les recensements de 1825 et 1831 ont également été consultés⁸⁶. Ces sources n'ont pas permis, par contre, de dévoiler les marqueurs identitaires de ces immigrants et de leurs familles.

Pour pallier à cette limite, les sources classiques de l'histoire sociale — soit les registres paroissiaux et les archives notariales — ont été également mises à contribution dans ce mémoire. Ces sources nous ont permis d'abord de repérer les soldats allemands s'étant établis à Saint-Gilles, mais aussi leurs descendants. Elles nous ont permis aussi d'observer des aspects de leur germanité par exemple des mariages contractés dans des chapelles protestantes, des noms germaniques donnés aux enfants, des sépultures dans un cimetière protestant, des marques de piétés dans les testaments, etc. En premier lieu, les registres paroissiaux catholiques du Québec ancien ont été utilisés notamment pour élaborer les fiches de famille et pour percevoir des marqueurs identitaires germaniques ou canadiens, ainsi que certaines traces de sociabilité à travers la présence de témoins, le choix des parrains et des marraines entre autres, qui pourraient révéler le maintien d'une cohésion sociale entre Allemands. Toutefois, la base de données du PRDH se concentre sur les registres paroissiaux catholiques, ce qui fait en sorte qu'il est plus difficile de retracer des individus protestants⁸⁷. Les églises protestantes ne conservaient pas leurs

http://pistard.banq.qc.ca/unite_chercheurs/description_fonds?p_anqid=201308081307291171&p_centre=03Q&p_classe=P&p_fonds=233&p_numunide=1301

⁸⁶ BAC, « Saint-Gilles (seigneurie), district de Buckinghamshire », dans *Recensement de 1825 Bas-Canada*, microfilm C-717 et BAC, « Saint-Gilles, district de Lotbinière », dans *Recensement de 1831 Bas-Canada*, microfilm C-720. Nous n'avons pas consulté le recensement de 1851 étant donné que la population était trop nombreuse à cette époque, qu'il était plus rare de croiser des noms allemands et qu'il aurait fallu connaître le nom des descendants de la troisième génération ainsi que le nom des époux des descendantes.

⁸⁷ Karine Pépin fait d'ailleurs part de cette problématique dans son mémoire portant sur les mariages mixtes chez la noblesse canadienne après la Conquête : voir Karine Pépin, « Mariage et altérité : les alliances

registres de manière aussi rigoureuse que les églises catholiques, qui conservaient une copie de l'acte et en envoyaient une autre à l'État, ce qui complexifie évidemment les recherches. La plupart des Allemands du corpus sont protestants (luthériens), ce sont par conséquent des individus difficiles à retracer⁸⁸. De plus, les fiches sur le PRDH ne comprennent pas toutes les informations contenues dans les registres paroissiaux originaux. Le nom des parrains/marraines, la religion des parents dans les baptêmes, les témoins du mariage, la capacité à signer, les signatures, les professions parfois et plusieurs autres détails importants sont souvent absents. Nous avons donc consulté chacun des actes originaux via le site Généalogie Québec pour trouver ces éléments essentiels pour la présente recherche. De surcroît, les baptêmes, les mariages, les sépultures des *Brunswickers* et de leur famille étaient éparpillés entre plusieurs paroisses et même entre différentes confessions au sein d'une même famille en fonction de la disponibilité des prêtres protestants et des églises, d'où la nécessité de recourir à des sources complémentaires, dont des travaux de généalogistes. Mentionnons surtout le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*, un ouvrage calqué sur le dictionnaire généalogique de René Jetté, bien connu des généalogistes québécois⁸⁹, qui comprend l'ensemble des immigrants germaniques et scandinaves s'étant établis au Québec. Cet outil, consacré à la germanité québécoise, s'est avéré indispensable pour cette recherche⁹⁰. L'ouvrage de Virginia Easley De Marce et la traduction de Dominique

mixtes chez la noblesse canadienne après la Conquête (1760-1800) », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, p. 22.

⁸⁸ Les Allemands étant souvent de confession luthérienne : voir Musée virtuel du Protestantisme (2016), *Le protestantisme en Allemagne* [en ligne]. Consulté le 15 décembre 2016. <http://www.museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-allemande/>

⁸⁹ René Jetté, *Dictionnaire généalogique des familles du Québec : des origines à 1730*, Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 2003, 2^e éd. (1983), 1176 p.

⁹⁰ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, 550 p.

Ritchot ont également été d'une grande utilité⁹¹. De plus, nous avons eu recours à *Ancestry*, une base de données en généalogie, pour combler les vides laissés par les autres sources.

Enfin, les greffes de notaires ont été très pertinents pour ce mémoire. Les contrats de mariage, les actes de vente, les inventaires après décès, les donations ou encore les testaments nous ont permis d'avoir accès aux réseaux de sociabilité des anciens soldats et à ceux de leurs enfants également, mais aussi à des informations socioéconomiques les concernant, aux mentions des personnes présentes au mariage, aux témoins aux différents actes, de même qu'à des indicateurs de notabilité. Les archives notariales ont aussi été utiles pour voir les marqueurs culturels comme la langue de rédaction, la capacité à signer, les épithètes d'honneur, les mentions de professions ou de fonctions et les réseaux de sociabilité⁹². Il est possible de repérer ces actes via la banque de données *Parchemin*⁹³. Malheureusement, cette banque de données terminait sa recension en 1799 au moment où nous avons fait nos recherches⁹⁴. Après cette date, les recherches ont été effectuées dans les actes mentionnés dans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves*⁹⁵. Il y a donc des risques d'une exhaustivité moins grande pour la période postérieure à 1800. Il a ensuite fallu consulter les documents sur des microfilms disponibles à BAnQ et les enregistrer afin d'en avoir une copie. La recherche a également été compliquée par la

⁹¹ Ritchot, *op. cit.* et De Marce, *op. cit.*

⁹² Jonathan Fortin, « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, p. 102.

⁹³ Hélène Lafortune et Normand Robert, dir., Société de recherche historique Archiv-Histo, *Parchemin*, banque de données notariales, 1626-1801 [en ligne]. Consulté le 4 décembre 2016.
<https://www-archiv-histo-com.ezproxy.usherbrooke.ca/recherche.php>

⁹⁴ Maintenant, la base de données se rend jusqu'en 1802.

⁹⁵ Pour la majorité des individus dans le dictionnaire, il y a une liste d'actes notariés qu'ils auraient contractés au courant de leur vie. Cela a grandement facilité les recherches. Sinon, il aurait fallu consulter plusieurs greffes de notaires et espérer trouver des actes concernant les Allemands à l'étude.

francisation des patronymes. Les noms germains étaient alors écrits de façon phonétique, ce qui a fait en sorte qu'on retrouve le même nom écrit sous diverses formes. Il a donc fallu considérer toutes les formes possibles qu'auraient pu prendre un nom de famille pour pouvoir trouver des résultats, accentuant d'autant le risque d'erreurs ou d'oublis⁹⁶. Bien que cette recherche documentaire soit d'une grande ampleur, le croisement de toutes ces sources a été nécessaire pour produire ce mémoire et contourner les lacunes liées à l'absence d'écrits du for privé.

Plan

Ce mémoire se décline en trois chapitres. Le premier chapitre dresse d'abord le portrait du développement de la seigneurie de Beaurivage tout au long du XVIII^e siècle afin d'exposer le milieu dans lequel les soldats allemands s'intègrent. Une attention particulière est portée au contexte géographique du fief et à son développement pionnier. Ensuite, les principaux aspects sociodémographiques des vétérans du corpus sont présentés afin de mettre ces hommes méconnus en lumière. Le deuxième chapitre, dans lequel sont d'abord présentées les femmes qui ont choisi d'unir leur vie à un soldat des troupes auxiliaires allemandes, s'intéresse aux différentes étapes du cycle familial des familles de Saint-Gilles. Cette analyse permet d'avoir une vision longitudinale de ces familles, d'observer leurs comportements démographiques ainsi que leurs pratiques sociales. Le troisième chapitre se concentre sur l'enracinement des auxiliaires allemands du point de vue spatial et social, mais aussi sur le devenir des enfants. L'analyse de la reproduction sociale des familles allemandes permet d'observer la transmission de

⁹⁶ Il a notamment été difficile d'effectuer les recherches sur le PRDH puisque souvent la base de données ne ressortait pas les résultats qui ressemblaient aux noms que nous avions entrés. De plus, certains individus avaient plus d'une fiche, simplement parce que leur nom n'avait pas été écrit de la même façon.

marqueurs identitaires germaniques et de constater si celles-ci se sont bien intégrées dans la seigneurie de Beaurivage et, plus largement, à la société canadienne.

Chapitre 1 : Des länder germaniques à la seigneurie de Beaurivage : l'arrivée des soldats des troupes auxiliaires allemandes

« Les conditions imposées aux concessionnaires [allemands] étaient de défricher un arpent carré la première année et de payer chaque an une rente de trois livres tournois par arpent de front et trois sols de cents ».

Joseph-Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, tome 3, Québec, s.e., 1900, p. 160.

Le régime seigneurial, présent dès les débuts de la Nouvelle-France, a constitué la forme dominante d'appropriation et de répartition du territoire peuplé par les Français dans la vallée du Saint-Laurent¹. De la fin du XVII^e siècle au début du XVIII^e siècle, les concessions et l'augmentation des seigneuries vont bon train le long du littoral laurentien. L'immigration en provenance de France diminue grandement durant cette période pour laisser place à l'accroissement naturel de la population². Il n'y a pas suffisamment d'individus pour peupler l'ensemble des terres déjà concédées en seigneuries. Les autorités métropolitaines considèrent que le mouvement de colonisation n'est pas assez rapide et menacent de réunir au domaine royal toutes les seigneuries non habitées³. L'accent est alors mis sur la mise en valeur des terres. Cela explique l'accalmie qui s'ensuit au niveau du rythme des concessions. Au début de la décennie 1730, une deuxième vague s'amorce, caractérisée par l'attribution de seigneuries de grande superficie par le développement de nouveaux axes de colonisation, notamment près de la vallée de la Chaudière, du lac Champlain et du Haut-Richelieu. Certaines de ces terres sont concédées certes, mais elles ne deviennent pas dès lors des fronts pionniers

¹ Christian Dessureault, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Montréal, Fides, 2018, p. 135.

² Benoît Grenier, *Brève histoire du régime seigneurial*, Montréal, Boréal, 2012, p. 60.

³ Serge Courville, dir., *Population et territoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, coll. « Atlas historique du Québec », p. 47.

puisqu'elles ne sont pas situées dans des régions que le peuplement a atteintes⁴. Il faudra attendre la fin du Régime français pour que des colons aillent s'y établir, car le contexte de la guerre de Sept Ans n'y est pas favorable. C'est le cas notamment de la seigneurie de Beaurivage.

Les soldats des troupes auxiliaires allemandes qui restent au pays, après la guerre d'indépendance des États-Unis, essaient un peu partout dans l'écoumène de la province de Québec, autant dans les villes, telles que Montréal, Trois-Rivières, Québec, Chambly ou Sorel, que dans de petites localités où ils ont vécu durant les hostilités⁵. Une vingtaine de ceux-ci se fait recruter pour coloniser les terres de la jeune seigneurie de Beaurivage. En choisissant l'aventure canadienne, ces derniers tentent de s'intégrer à la population, mais s'insèrent aussi dans le régime seigneurial, une institution qui régit à la fois le territoire et les rapports sociaux. Cependant, ils ne sont pas étrangers à cette institution. Le régime seigneurial est établi presque partout en Europe, bien que son fonctionnement diffère d'un bout à l'autre du continent⁶. En effet, dans l'Europe occidentale, la réalité des paysans est plutôt semblable à celle des habitants de la vallée du Saint-Laurent⁷. À l'est de l'Elbe, le servage prévaut pour la paysannerie, c'est-à-dire que les ruraux sont « frappés par des interdictions juridiques qui les soumettent à l'autorisation du seigneur pour vendre et hypothéquer leur bien, déguerpir, témoigner et plaider en justice, et ils

⁴ Grenier, *Brève histoire...*, *op. cit.*, p. 140.

⁵ Jean-Pierre Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*, Québec, Septentrion, 2009 (1997), p. 133. Marc Tremblay, « La contribution des immigrants d'origine germanique au peuplement des régions de Lanaudière, de la Mauricie, de la Montérégie, de Chaudière-Appalaches et du Bas-Saint-Laurent », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 39, n° 2 (2010), p. 179-200.

⁶ Guy Lemarchand, *Paysans et seigneurs en Europe. Une histoire comparée XVI^e – XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 97.

⁷ Bien qu'une grande partie du Saint-Empire romain germanique fasse partie de l'Europe occidentale, on y retrouve tout de même certaines pratiques associées au servage tel que le chevage, une capitation que les habitants doivent au seigneur : voir *Ibid.*, p. 38.

doivent payer le formariage pour convoler⁸. » La plupart des auxiliaires allemands proviennent de l'ouest de l'Elbe, on peut penser qu'ils sont plus familiers avec le fonctionnement du régime seigneurial canadien qu'avec le servage⁹.

Ainsi pour bien comprendre l'enracinement de ces vétérans, il faut connaître le milieu dans lequel ils s'établissent et observer la composition de l'échantillon à l'étude. Dans un premier temps, ce chapitre nous permet de dresser le portrait du développement de la seigneurie de Beaurivage tout au long du XVIII^e siècle. Il y sera question du contexte géographique de la région de Lévis-Lotbinière afin d'exposer les traits communs des différents fiefs la composant, dont l'emplacement par rapport à la ville de Québec, le milieu géographique et la qualité des sols, mais aussi les principales caractéristiques de Beaurivage pour en faire ressortir les particularités. Ensuite, nous nous intéresserons au développement pionnier de la seigneurie : l'environnement est-il le seul facteur à avoir un impact sur l'essor du peuplement de Saint-Gilles? Qui sont les premiers colons à venir s'y établir? Ces interrogations nous permettront de voir à quoi ressemble la population locale lorsque les mercenaires viennent s'installer. Dans un deuxième temps, étant donné que le groupe d'Allemands de notre corpus est assez méconnu, une présentation de ces individus s'avère nécessaire. Pour commencer, nous expliquerons comment l'échantillon a été composé et qui en fait partie. Puis, un tour d'horizon des principaux aspects sociodémographiques de ces soldats sera effectué, dans lequel leurs origines géographiques, leurs origines socioprofessionnelles, leur statut matrimonial, leur confession religieuse et les langues qu'ils parlaient seront analysés. En somme, ce premier chapitre permet de répondre à l'un des objectifs de ce mémoire, soit d'apporter

⁸ Lemarchand, *op. cit.*, p. 38 et p. 97.

⁹ Les lieux d'origine des auxiliaires allemands seront abordés dans la sous-partie 1.2.2.

une nouvelle compréhension à l'enracinement des auxiliaires allemands dans la seigneurie de Beaurivage tout en faisant ressortir certains de leurs marqueurs identitaires germaniques.

1.1. Beaurivage : un front pionnier sur la rive sud du Saint-Laurent

La seigneurie de Beaurivage, aussi appelée Saint-Gilles, doit son nom à son premier propriétaire, Gilles Rageot de Beaurivage¹⁰. Le premier village en son sein, Saint-Gilles, porte également son nom. Ce fief se trouve derrière les seigneuries de Gaspé et Des Plaines et est délimité au Nord-Est par celle de Lauzon et au Sud-Ouest par celle de Sainte-Croix. Beaurivage est concédée assez tardivement comparativement à ses voisines de la rive sud de Québec. Sainte-Croix, par exemple, est la propriété des Ursulines depuis plus d'un siècle lorsque Gilles Rageot acquiert son bien en 1738. D'une superficie plutôt imposante (plus de 40 000 hectares), typique des concessions de la fin du régime français, Beaurivage se démarque des fiefs de la région de Lévis-Lotbinière. Elle est la seigneurie la plus reculée dans les terres et l'une des seules à ne pas prendre son front sur le fleuve Saint-Laurent¹¹. Bien qu'elle partage de nombreuses caractéristiques sur le plan géographique avec les autres seigneuries de la rive sud, ces traits auront aussi une influence sur son développement.

¹⁰ Marcel Masse, « La seigneurie de Saint-Gilles de Beaurivage », *L'Ancêtre*, vol. 8, n°2 (1981), p. 38.

¹¹ La seigneurie de Gaspé, concédée en mars 1738, ne débouche pas non plus sur le fleuve Saint-Laurent.

1.1.1. Le contexte géographique de Lévis-Lotbinière aux XVII^e et XVIII^e siècles¹²

La région de Lévis-Lotbinière est colonisée assez tardivement malgré sa proximité avec la ville de Québec. La seigneurie de Lauzon, située juste en face de Québec, est la première concédée en 1637. Cette même année, les Ursulines deviennent les seigneuresse de Sainte-Croix et la seigneurie de Sainte-Foy est concédée. Toutefois, le propriétaire de cette dernière, Pierre Puiseaux, rentre en France sans l'avoir mise en valeur¹³. Elle est donc réunie au domaine royal. S'ensuivent au cours de la décennie 1670 les concessions de Bonsecours, Duquet, Tilly, Deschaillons et Lotbinière. Plus tardivement, en 1737 et 1738, les fiefs Des Plaines, Gaspé et Beaurivage viennent compléter le portrait de l'extrémité ouest du gouvernement de Québec. Un seul kilomètre sépare la seigneurie de Lauzon de la ville de Québec à son point le plus étroit. Néanmoins, l'envie d'aller s'établir en plein bois et de défricher sa censive ne tente pas l'entièreté des habitants. La population a plutôt tendance à s'agglutiner autour de Québec ou de Montréal puisque les villes représentent la sécurité¹⁴. Les invasions iroquoises, qui cessent graduellement dans les années 1660, ont longtemps freiné l'élan de colonisation vers la rive sud¹⁵. Les colons préfèrent s'établir à proximité de Québec, car elle est

¹² L'appellation « Lévis-Lotbinière » est anachronique pour l'époque étudiée. Dans ce mémoire, elle est utilisée pour faire référence au territoire des comtés de Lévis et de Lotbinière, créés au XIX^e siècle, qui s'étale de Lévis à Deschaillons et qui comprend le territoire des seigneuries suivantes : Lauzon, Tilly, Gaspé, Beaurivage, Duquet (père et fils), Bonsecours, Des Plaines, Sainte-Croix, Lotbinière, Deschaillons et Beauvais. Voir Roch Samson, dir., *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, 812 p.

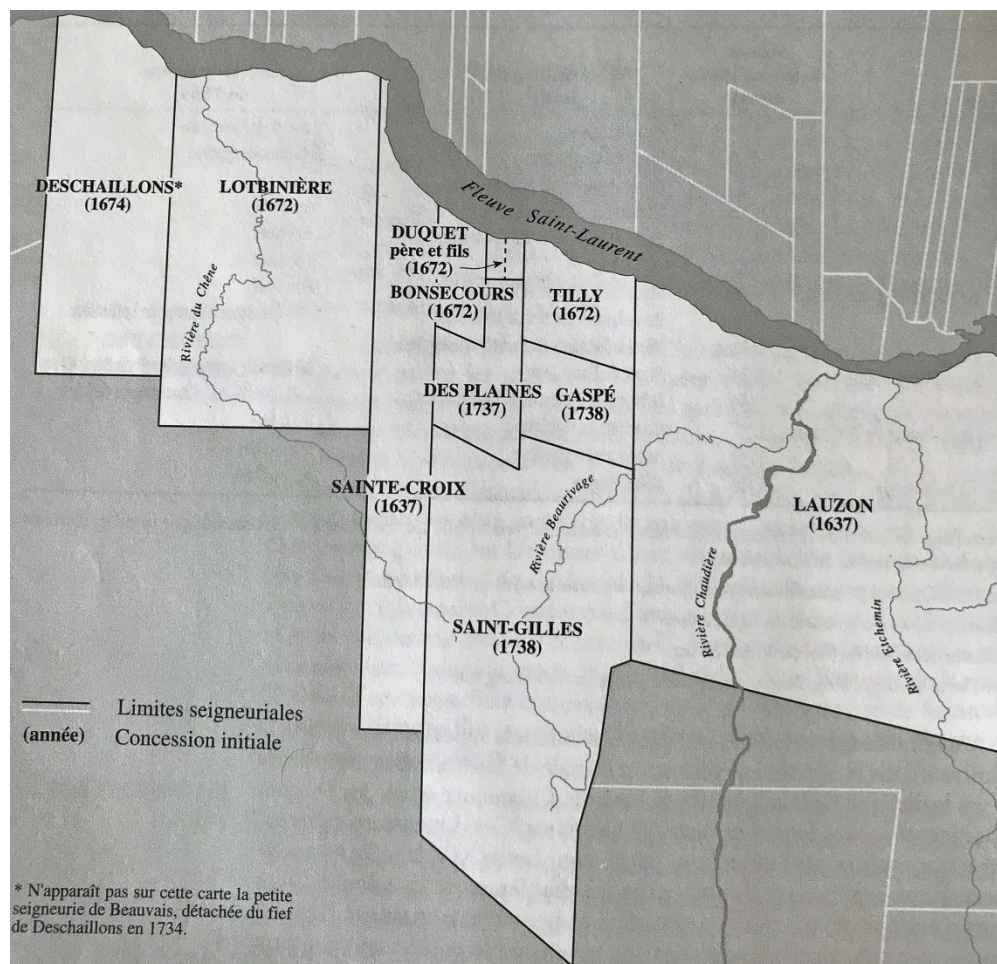
¹³ *Ibid.*, p. 82.

¹⁴ Allan Greer, *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Québec, Boréal, 1998 (1997), p. 44.

¹⁵ À noter que les Autochtones sont encore présents sur la Rive-Sud au XVIII^e siècle, ils seront nombreux à y habiter ou à y séjourner jusqu'en 1849. L'épidémie de choléra et l'Acte de 1851, qui mènera à la création de nouvelles réserves en 1853, font en sorte que leur affluence dans ce secteur diminue. Samson, *op. cit.*, p. 64. Le territoire n'est donc pas inhabité avant l'arrivée des colons européens. Leur présence est d'ailleurs attestée dans les registres paroissiaux. « Un petit sauvage nommé Pierre fils de Pierre Joseph et Marguerite Sauvage Abénaquis [est d'ailleurs inhumé en même temps qu']un petit Allemand » : voir Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de sépulture de Pierre Sauvage et Philippe Wagner, 25 janvier 1792. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

fortifiée¹⁶. De plus, il faut relativiser la courte distance entre Québec et Lévis puisqu'entre elles un obstacle de taille se dresse : le fleuve Saint-Laurent. Traverser ce cours d'eau n'est pas chose facile avec les transports de l'époque. Il faut entreprendre le trajet dans de petites embarcations (canots, chaloupes, barques), qui sont soumises aux vents, aux courants et aux marées.

Carte 1 : Les seigneuries de la région de Lévis-Lotbinière



Source : Samson, *op. cit.*, p. 84.

À d'autres emplacements sur le fleuve, la distance entre les deux rives est beaucoup plus grande, ce qui rend le passage encore plus périlleux. Au printemps et à

¹⁶ Samson, *op. cit.*, p. 27.

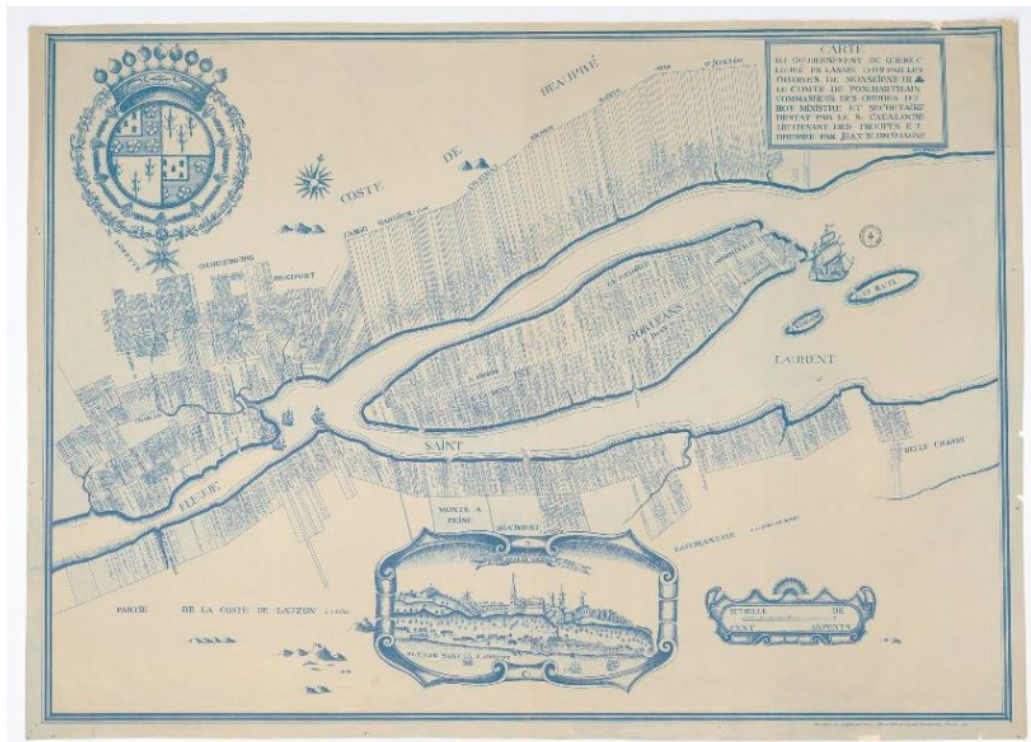
l'automne, la fonte des neiges et la saison des pluies font augmenter le niveau des cours d'eau et rendent les chemins impraticables¹⁷. L'hiver la glace complique la navigation. Si le temps est assez froid, on peut atteindre l'autre rive par un pont de glace, ce qui facilite grandement la communication et les échanges¹⁸. La traversée reste plus aisée durant l'été, mais chaque saison amène son lot de dangers et de difficultés. Une fois le fleuve franchi, le littoral aussi pose problème. Les rives de la région de Lévis-Lotbinière sont assez abruptes et il n'est pas aisé d'y accoster. Les aléas de la vie font en sorte que les colons de la rive sud aient affaire à Québec à plusieurs reprises au cours de l'année, que ce soit pour des nécessités de culte ou pour aller au marché. Une fois installé de l'autre côté du fleuve, cela prend un certain temps avant que les colons s'éloignent des rives pour s'enfoncer dans les terres¹⁹. On attend que les terres de la bande riveraine soient peuplées puisque s'établir à l'intérieur des terres sous-entend s'éloigner encore davantage de Québec.

¹⁷ Samson, *op. cit.*, p. 208.

¹⁸ *Ibid.*, p. 28.

¹⁹ Il est d'ailleurs possible d'observer ci-dessous à la carte 2, dressée par Gédéon de Catalogne en 1709, que la colonisation est à peine commencée à l'intérieur des terres sur la rive-sud dans le secteur de Lévis-Lotbinière. Les habitants vivent aux abords du fleuve.

Carte 2 : Carte du gouvernement de Québec : levée en l'année 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain, commandeur des ordres du roy, ministre et secrétaire d'estat par le S. Catalogne, lieutenant des troupes, et dressée par Jean Bt. Decouagne



Source : Gédéon de Catalogne (1921), « Carte du gouvernement de Québec : levée en l'année 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain, commandeur des ordres du roy, ministre et secrétaire d'estat par le S. Catalogne, lieutenant des troupes, et dressée par Jean Bt. Decouagne », sur le site de BANQ. Consulté le 12 septembre 2020. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2244521>

De plus, au début du XVIII^e siècle, il existe peu de chemins en Nouvelle-France. Seulement 14 des 37 seigneuries entre Québec et Montréal en possèdent des sommaires, qui permettent de se rendre au moulin seigneurial ou à l'église de la paroisse²⁰. Le transport n'est ainsi pas évident, car il n'y a pas de route qui relie les fiefs les uns aux autres avant l'avènement du chemin royal de Québec à Montréal, dont la construction débute en 1706²¹. Les colons se déplacent alors sur les cours d'eau, car l'autre option est

²⁰ Roland Sanfaçon, « La construction du premier chemin Québec-Montréal et le problème des corvées (1706-1737) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 12, n°1 (1958), p. 3.

²¹ *Ibid.*, p. 4.

de passer en plein bois. Cette alternative est peu intéressante étant donné que la navigation s'avère beaucoup plus rapide en temps normal. Les principales rivières qui irriguent les terres de la région de Lévis-Lotbinière sont l'Etchemin et la Chaudière. Ces affluents du Saint-Laurent traversent plusieurs seigneuries de la région par l'intermédiaire de leurs rivières tributaires. On compte aussi de plus petits cours d'eau qui coulent dans ce secteur de la rive sud, telles que la rivière du Chêne, située à la hauteur de la seigneurie de Lotbinière et la rivière à la Scie, qui passe dans la seigneurie de Lauzon. La seigneurie de Beaurivage, quant à elle, est drainée par la rivière du même nom. Elle est l'un des affluents de la rivière Chaudière et sa position par rapport à celle-ci lui a valu autrefois le nom de Bras du Sud-Ouest²². Elle traverse les villages de Saint-Gilles, de Saint-Patrice et de Saint-Sylvestre et passe furtivement dans la seigneurie de Sainte-Marie en Beauce. L'un des segments de la rivière du Chêne coule aussi dans le sud du territoire de Saint-Gilles. Les rivières Etchemin, Chaudière et Beaurivage sont des avenues périlleuses. Il n'est pas possible d'y voguer à plusieurs endroits puisqu'elles sont parsemées de chutes de rapides et de hauts-fonds²³. Les voyageurs doivent ainsi faire du portage à plusieurs reprises durant leur trajet. En 1815, Joseph Bouchette, arpenteur général du Bas-Canada, qualifie même ces cours d'eau d'impraticables : « Neither of them are navigable for boats, or even canoes to any distance, on account of the great number of falls and rapids : their banks [...] are lofty and steep, presenting in many places almost perpendicular rocky cliffs²⁴. » Cela complique grandement les déplacements des colons et contribue à expliquer la lente exploitation des seigneuries de

²² Masse, *loc. cit.*, p. 42.

²³ Samson, *op. cit.*, p. 32.

²⁴ Joseph Bouchette, *A Topographical Description of the Province of Lower Canada*, Saint-Lambert, Canada East Reprints, 1973 (1815), p. 484.

la région situées plus loin dans les terres, telle que la seigneurie de Beaurivage. Pour cette dernière, l'ouverture du chemin Craig en 1810 changera la donne autant pour l'approvisionnement à la ville de Québec et les déplacements que pour l'établissement des nouveaux habitants²⁵.

Pour ce qui est du relief et de la qualité des sols de la région de Lévis-Lotbinière, il est possible de dire qu'ils sont assez diversifiés. Aux abords du fleuve, les rives restent abruptes et difficiles d'accès, mais les terres près de celles-ci sont fertiles et d'une très bonne qualité. L'intérieur des terres est constitué d'un vaste plateau au faible dénivelé en son centre²⁶. Les terres dans ces environs sont plus marécageuses et moins fertiles puisque l'eau de surface ne s'écoule pas suffisamment. La pente du terrain s'élève vers l'intérieur des terres, qui correspond au secteur du piémont des Appalaches. Les sols y sont de meilleure qualité, car ils sont mieux drainés. La configuration du paysage de la région fait en sorte que le potentiel des terroirs est varié. L'ancien comté de Lévis, dont le sol est généralement d'une qualité supérieure, est plus avantage que l'ancien comté de Lotbinière, dont les sols les plus fertiles se trouvent aux extrémités des seigneuries, près du fleuve et vers les Appalaches²⁷. Même d'un bout à l'autre d'une seigneurie, le rendement des sols peut être bien différent. Par exemple, le village de Saint-Gilles, au nord de la seigneurie de Beaurivage, est situé dans une zone marécageuse au sol argileux. Les récoltes n'y sont pas des plus rentables. Plus au sud, dans le même fief, les terres bien égouttées du village de Saint-Sylvestre offrent de meilleures possibilités²⁸.

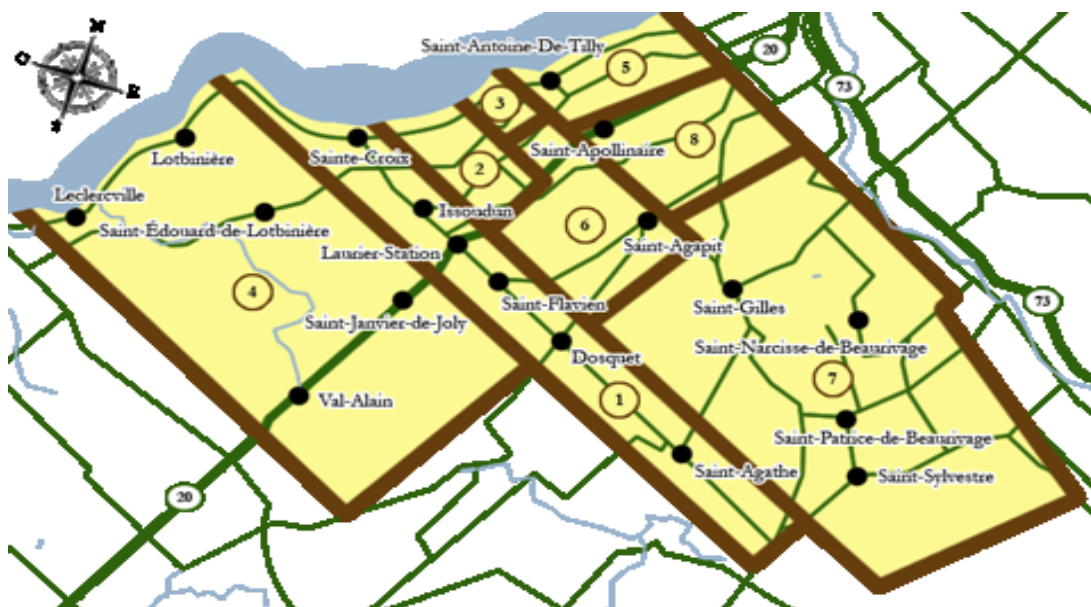
²⁵ Masse, *loc. cit.*, p. 42.

²⁶ Samson, *op. cit.*, p. 37.

²⁷ *Ibid.*, p. 38.

²⁸ *Ibid.*, p. 37.

Carte 3 : Portrait de certaines seigneuries de la région de Lévis-Lotbinière



1. Sainte-Croix (1637) 2. Bonsecours (1672) 3. Duquet (1672) 4. Lotbinière (1672)
 5. Tilly (1672) 6. Des Plaines (1737) 7. Beaurivage (1738) 8. Gaspé (1738)

Source : Société patrimoine et histoire des seigneuries de Lotbinière (s.d.). *Les premières seigneuries* [site Web]. Consulté le 4 février 2019. <http://www.sphslotbiniere.org/Seigneuries/Default.aspx>

Au final, bien qu'à certains endroits la fertilité des sols entrave l'établissement des colons et l'activité agricole, de bonnes techniques d'agriculture permettent d'accroître leur rendement. Des terres moins fertiles lors des observations de Gédéon de Catalogne en 1712, par exemple celles de Sainte-Croix, que ce dernier a qualifiées de « médiocrement bonnes²⁹ » le sont bien davantage lorsque Joseph Bouchette en fait la description en 1815 : « the soil is a light-coloured loam, greatly improved by a very superior style of cultivation³⁰. » L'environnement a certes une influence sur la colonisation et le développement de la région de Lévis-Lotbinière, la seigneurie de

²⁹ Gédéon de Catalogne, « Mémoire de Gédéon de Catalogne sur les plans des seigneuries et habitations des gouvernements de Québec, les Trois-Rivières et Montréal », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 21, n°1 (1915), p. 328.

³⁰ Bouchette, *op. cit.*, p. 405.

Beaurivage ne fait pas exception. Toutefois, l'implication des seigneurs et le travail des censitaires, en ce qui a trait à son exploitation, pèsent aussi dans la balance.

1.1.2. De Gilles Rageot à Alexander Fraser : Le développement pionnier de Saint-Gilles

Gilles Rageot de Beaurivage, bourgeois et négociant à la Basse-Ville de Québec, obtient la seigneurie de Beaurivage du marquis de Beauharnois, le gouverneur de la Nouvelle-France et de l'intendant Gilles Hocquart en 1738. Rageot et son épouse, Élisabeth Douaire de Bondy, ont sept enfants. Seulement trois fils se rendent à l'âge adulte, Louis-Thomas-Étienne, Joseph-Gilles et Charles. Le premier seigneur acquiert ce domaine « dans le dessein où il est de procurer à ses trois enfants [...] des établissements solides dont ils puissent jouir après son décès et celui de son épouse³¹. » Il obtient du gouvernement le privilège de séparer son apanage entre ses trois fils advenant son décès et celui de sa femme « dérogeant en tant que de besoin à toutes coutumes à ce contraires pour ce regard seulement³². » C'est un incitatif pour qu'il fasse fructifier son bien, malgré qu'il soit difficile d'accès et coûteux à développer. La coutume de Paris, qui établit les règles du partage successoral en Nouvelle-France, ne prévoit pas toujours une même transmission des biens égalitaires entre les héritiers et les héritières. Il y a une distinction entre les terres nobles, telles que les seigneuries, et les terres roturières que sont les censives. Dans le premier cas, le droit d'aînesse prévaut et l'aîné hérite généralement du manoir, de la cour et du deux tiers ou de la moitié du fief dépendamment du nombre

³¹ Pierre-George Roy, *Inventaire des concessions en fief et en seigneurie, fois et hommages, aveux et dénombremens conservés aux Archives de la province de Québec*, vol. 5, Beauceville, « L'éclaireur », 1929, p. 52.

³² *Ibid.*

d'enfants dans la fratrie³³. Toutefois, si les enfants sont toutes des filles, le fief est divisé en parts égales, car le droit d'aînesse ne s'applique pas entre filles³⁴. Dans le cas des censives, les terres étaient séparées également entre les descendants et les descendantes. La clause dans la concession de Beaurivage est donc particulière.

Gilles Rageot de Beaurivage fait tirer les bornes de son fief, mais ne l'exploite pas davantage³⁵. La guerre avec la Grande-Bretagne, qui éclate en 1744, fait en sorte que les priorités sont ailleurs. Le conflit prend fin en 1748, mais Gilles Rageot trépassa en 1754, année où reprennent les hostilités avec les Anglais. Joseph-Gilles, le fils cadet marin de profession, devient capitaine de vaisseau en 1758. Il n'est pas des plus disponibles pour prendre possession de sa part du domaine paternel. Le plus jeune des héritiers, Charles, suit son père dans la tombe en 1763. Après la Conquête, Joseph-Gilles part s'installer de façon définitive à La Rochelle. Dans les années qui suivent, l'aîné, Louis-Thomas-Étienne, quant à lui, s'enfonce dans les bois avec sa mère et se fait lui-même colon dans son fief³⁶. Il fait quelques tentatives d'établissement, mais sans grands moyens financiers le coseigneur n'arrive pas à exploiter la seigneurie³⁷. En 1772, la Cour des plaidoyers communs de Québec le condamne même à construire un moulin à farine suite à la requête des habitants de Beaurivage³⁸. Ces derniers devaient sans doute, sans moulin sur place, aller faire moudre leur grain dans la seigneurie de Lauzon. Ce n'est pas très attrayant

³³ Serge Courville, *Le Québec : genèses et mutations du territoire : synthèse de géographie historique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 96.

³⁴ Benoît Grenier, « Femmes et propriété seigneuriale au Canada (XVII^e - XIX^e siècles) : les formes de l'autorité des « seigneuresse » », *Histoire, Économie et Société*, n°4 (2019), p. 18.

³⁵ Voir Pierre-George Roy, *Inventaire des ordonnances des intendants de la Nouvelle-France conservées aux archives provinciales de Québec*, vol. 2, Beauceville, « L'éclaireur », 1919, p. 241-242 et p. 247.

³⁶ Massé, *loc. cit.*, p. 39. À noter que nous ne sommes pas en mesure de dire en quelle année exactement Louis-Thomas-Étienne Rageot s'installe dans la seigneurie puisqu'aucune source que nous avons trouvée ne permet de l'attester.

³⁷ Joseph-Edmond Roy, *op. cit.*, p. 157.

³⁸ Pierre-George Roy, *Inventaire des concessions en fief et en seigneurie...*, *op. cit.*, p. 53.

pour les colons étant donné que jusqu'au XIX^e siècle le pain est à la base de l'alimentation quotidienne³⁹. Élisabeth Douaire de Bondy décède en 1779, les deux co-seigneurs sont maintenant les seuls bénéficiaires du fief.

Le 18 septembre 1782, par l'intermédiaire de Jacques Dénéchaud, Joseph-Gilles vend sa part à un Écossais, Alexander Fraser, pour la somme de 250 livres. Louis-Thomas-Étienne, ayant contracté une dette auprès de Jacques Dénéchaud qu'il n'arrive pas à rembourser, doit aussi se départir de son héritage. Le 1^{er} octobre 1782, pour le même montant, Alexander Fraser acquiert finalement la totalité de la seigneurie de Beaurivage. Cette dernière passe ainsi aux mains d'un anglophone. Le cas n'est pas unique, tel que le mentionne Benoît Grenier : « l'acquisition de fiefs par des Britanniques est un processus progressif, mais constant à partir des années 1760⁴⁰ ». Le statut de seigneur est en effet une position enviable socialement pour la bourgeoisie anglaise. Également à cette période, les seigneuries commencent à se peupler davantage, ce qui favorise les grands propriétaires terriens puisque leur bien est plus rentable ou le deviendra à moyen terme. Assez vite, Alexander Fraser se charge d'attirer des colons dans sa propriété, notamment les vétérans allemands dès 1783⁴¹. En juin 1791, il cède Beaurivage à son petit-fils, Walter Davidson, âgé de 10 mois. Arthur Davidson s'occupe d'administrer et de faire fructifier l'héritage de son fils jusqu'à sa majorité. Il s'attèle

³⁹ Samson, *op. cit.*, p. 123.

⁴⁰ Grenier, *Brève histoire...*, *op. cit.*, p. 156.

⁴¹ Joseph-Edmond Roy faisait mention que François Dominique Rousseau était le notaire personnel d'Alexander Fraser et qu'il avait préparé les titres de concession pour les Allemands à la demande du seigneur le 14 octobre 1783 : voir Joseph-Edmond Roy, *op. cit.*, p. 159. Nous avons consulté la bobine de microfilm associée à ce notaire et à cette date. Nous avons regardé les actes notariés un à un d'octobre 1783 jusqu'à la fin de l'année 1784 et nous n'avons pas trouvé de concession faite au nom des soldats des troupes auxiliaires allemandes, outre celle accordée à Georg Konrad Rust le 6 septembre 1784. Nous pouvons ainsi affirmer que Fraser a eu recours à d'autres notaires que Rousseau, ce qui complique les recherches pour trouver les actes de concession. Pour la concession à Georg Konrad : voir BAnQ, greffe du notaire François Dominique Rousseau, Québec, Concession à Georg Konrad Rust, 6 septembre 1784.

rapidement à la tâche, puisque l'année de sa prise de possession, il fait construire le moulin à scie et à farine tant attendu et le chemin reliant Saint-Gilles à Saint-Nicolas. Le développement et l'exploitation de la seigneurie s'amorcent de façon plus marquée sous les Davidson et seront poursuivis par les descendants de la famille, les Ross, bien au-delà de l'abolition du régime seigneurial⁴². Ces derniers vendent finalement le domaine seigneurial en 1946 à l'entreprise Les Papeteries Reed Itée⁴³.

En ce qui a trait aux premiers colons francophones dans la seigneurie, ils s'y trouvent pour sûr depuis la décennie 1770⁴⁴. Dans les sources, on observe leur présence depuis 1772, année de la plainte pour la construction du moulin. Il est difficile de déterminer avec certitude qui étaient les premiers censitaires. Ce qu'il est possible de dire, c'est qu'ils ont suivi l'établissement du seigneur Louis-Thomas-Étienne Rageot et se sont établis en plein bois près des rives de la rivière Beaurivage, dans le secteur de l'actuel village de Saint-Gilles. Le choix de l'emplacement est logique, même si la rivière est impraticable, il est toujours plus facile de se déplacer près des rives qu'en forêt et la proximité de l'eau est utile tant pour la consommation, la pêche que les tâches quotidiennes. Les premiers à défricher des terres dans les parages seraient Étienne Simoneau, Jérôme Delâge dit Larivière, Joseph Jalbert, Jean-Baptiste Audet dit Lapointe, Pierre Gouin, Pierre Relet (capitaine de milice de Saint-Gilles), Pierre Matte, François Desrosiers dit Boucher, Basile Lamothe et Joseph Soucy. Ce sont les noms à consonance francophone des tenanciers qui ont soit signé ou apposé leur croix sur l'accord de

⁴² Benoît Grenier, « “Le dernier endroit dans l'univers”. À propos de l'extinction des rentes seigneuriales au Québec, 1854-1974 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 64, n° 2 (2010), p. 76.

⁴³ Masse, *loc. cit.*, p. 40.

⁴⁴ Samson, *op. cit.*, p. 106.

l'ouverture du chemin vers Saint-Nicolas en septembre 1791⁴⁵. Deux d'entre eux sont des immigrants français, les autres sont issus pour la plupart de Saint-Nicolas, dont Beaurivage devient un front pionnier. Les autres chercheurs à avoir effectué des recherches sur la seigneurie de Beaurivage les mentionnent aussi comme pionniers canadiens de Saint-Gilles⁴⁶. Quoiqu'il en soit, ce sont à ces individus que se joignent les soldats allemands. Ils viendront appuyer leurs efforts pour transformer la forêt en terre arable et défricher ce qui deviendra le village de Saint-Gilles.

1.2. Des « *Brunswickers* » à Saint-Gilles à la fin de la révolution américaine

Écossais et anglophone d'âge mûr, Alexander Fraser, le nouveau seigneur de Beaurivage, qui possède aussi les seigneuries de La Martinière et de Vitré, n'appartient pas au même monde que les habitants de son fief, qui sont Canadiens et francophones⁴⁷. Durant sa carrière militaire, Fraser a servi comme enseigne et lieutenant dans le 78^e régiment d'infanterie pendant la guerre de Sept Ans puis comme capitaine dans les *Royal Highland Emigrants* durant la Révolution américaine⁴⁸. Il termina sa carrière en 1779 comme capitaine dans les milices stationnées à Saint-Jean sur le Richelieu sans jamais avoir pu

⁴⁵ Joseph-Edmond Roy cite cet accord : Joseph-Edmond Roy, *op. cit.*, p. 163. Nous avons commandé l'acte auprès de BANQ de Québec et il est introuvable. Nous n'avons donc pas pu le consulter de nos propres yeux. On retrouve aussi une mention de René Simoneau, d'un Demers et d'un Bergeron dans une lettre que Jean Renaud, le grand voyer du district de Québec avait envoyée à Pierre Relet au sujet de la construction de cette même route. Nous n'avons pas mis la main sur la version originale de la lettre, mais une retranscription de celle-ci se trouve dans *Ibid.*, p. 162-163.

⁴⁶ Voir Masse, *loc. cit.*, p. 39, Arthur Caux, « Les colons allemands de Saint-Gilles et leurs descendants dans Lotbinière », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 57, n° 1 (1951), p. 52 et Joseph-Edmond Roy, *op. cit.*, p. 163.

⁴⁷ Alexander Fraser est né vers 1729 en Écosse. Il avait donc environ 53 ans lorsqu'il a acquis la seigneurie de Beaurivage en 1782 : voir William G. Godfrey (1980), « Fraser, Alexander », dans *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne]. Consulté le 8 août 2020. http://www.biographi.ca/fr/bio/fraser_alexander_1799_4E.html

⁴⁸ Dans les actes de concession, il est indiqué qu'Alexander Fraser fait partie du 84^e régiment, c'est le nom donné après l'incorporation des Royal Highland Emigrants à l'armée régulière. Pour les actes de concession : voir BANQ, greffe du notaire Jean Antoine Panet, Québec, Concession de Joseph-Gilles Rageot de Beaurivage à Alexander Fraser, 18 septembre 1782. BANQ, greffe du notaire Jean Antoine Panet, Québec, Concession de Louis Rageot de Beaurivage à Alexander Fraser, 1^{er} octobre 1782.

rejoindre l'armée régulière⁴⁹. Est-ce parce qu'il était un « étranger » et un militaire qu'il a offert des terres aux vétérans allemands? Peut-être était-il sensible à leur situation? Sans qu'il ait combattu avec eux, ils avaient tout de même pris part au même conflit et avaient combattu pour le même camp. Il se peut aussi qu'il ait simplement perçu la bonne affaire : il avait des terres disponibles et ces hommes étaient justement en quête d'un endroit où s'établir. Faute d'écrits du for privé qui auraient permis de connaître ses intentions, il n'est pas possible de le déterminer. La réponse se trouve probablement quelque part entre les deux. Pour cette même raison, la façon dont il a sélectionné les 15 premiers censitaires germaniques à s'établir dans son fief reste énigmatique, d'autant plus que ces individus proviennent de divers horizons. Il est possible néanmoins d'exposer qui ils étaient et d'analyser les principales caractéristiques les concernant soit leur origine géographique, leur origine socioprofessionnelle, leur statut matrimonial ainsi que leur confession religieuse. Il convient d'abord d'expliquer les choix méthodologiques qui sous-tendent la composition de l'échantillon de ce mémoire.

1.2.1. Composition du corpus

Au début de la recherche, il a été observé que certaines sources secondaires mentionnaient que 15 soldats des troupes auxiliaires allemandes s'étaient établis à Saint-Gilles⁵⁰. Les noms de ces individus étaient les mêmes, malgré qu'ils n'étaient pas écrits de la même façon. Il s'est avéré que ces auteurs faisaient référence à une liste des premiers censitaires allemands citée par Joseph-Edmond Roy dans son *Histoire de la seigneurie de Lauzon* :

⁴⁹ Godfrey, *loc. cit.*

⁵⁰ Caux, « Les colons allemands de Saint-Gilles... », *loc. cit.*, p. 51, Société patrimoine et histoire des seigneuries de Lotbinière, *loc. cit.* et Raymond Gingras, *Liste annotée de patronymes d'origine allemande au Québec et notes diverses*, Québec, Bibliothèque nationale, 1975, p. 114.

Nous avons sous les yeux la liste de ces nouveaux arrivés préparée par Fraser lui-même, et nous donnons les noms teutons tel qu'il les inscrivit avec son orthographe un peu primitive : Jean Leders, Jean Kasman, George Rust, George Ahdenstel, Martin Braunn, Christophe Hesseler, Henry Kremer, Philippe Gehrhart, Conrat Bohdenbinder, Vilhem Hartman, André Ronpenheimer, George Leder, Jacob Telle, Conrat Beyer, Antoine Knapp⁵¹.

Cette liste a été le point de départ de nos recherches. Il fallait s'assurer que ces individus avaient bien été des colons de Saint-Gilles et savoir s'ils étaient les seuls soldats des troupes auxiliaires allemandes à s'y être installés à la fin du XVIII^e siècle. Différents outils de recherche ont été mis à contribution afin de les cibler⁵². Ces ressources ont permis de situer les vétérans allemands dans le temps et l'espace, mais aussi de voir qui semblait avoir pris racine dans le fief de Beaurivage. Le cas échéant, nous pouvions déterminer où ils s'étaient établis. Au final, nous avons pu identifier vingt-et-un soldats des troupes auxiliaires allemandes ainsi que deux individus qui proviennent des länder germaniques, mais qui n'ont pas servi dans ces régiments, qu'il convient de connaître plus en profondeur⁵³. Cette liste est reproduite en annexe 1. Notre mémoire permet donc de bonifier la liste généralement citée des soldats des troupes auxiliaires allemandes s'étant établis à Saint-Gilles à la fin du XVIII^e siècle.

⁵¹ Joseph-Edmond Roy, *op. cit.*, p. 159. Il ne nous a pas été possible de consulter la version originale de la liste malheureusement. Il est fort probable qu'elle n'ait pas subsisté jusqu'à nos jours.

⁵² Notamment les outils développés par les généalogistes : Claude Kaufholtz-Couture et Claude Crégheur, *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*, Québec, Septentrion, 2013, 550 p.; Dominique Ritchot, *Les troupes allemandes et leur établissement au Canada, 1776-1783*, Longueuil, Éditions historiques et généalogiques Pépin, 2011, 315 p.; Virginia Easley DeMarce, *The Settlement of Former German Auxiliary Troops in Canada after the American Revolution*, Sparta, Wisconsin, Joy Reisinger, 1984, 350 p. Pour les sources primaires utilisées : voir la section méthodologie en introduction.

⁵³ Les deux hommes qui n'ont pas servi dans les troupes auxiliaires allemandes sont Heinrich August Berla et Martin Friederich Ewaldt. Le premier est vraisemblablement un soldat des troupes britanniques et le deuxième semble être venu en immigration libre : voir Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 106-107 et p. 173.

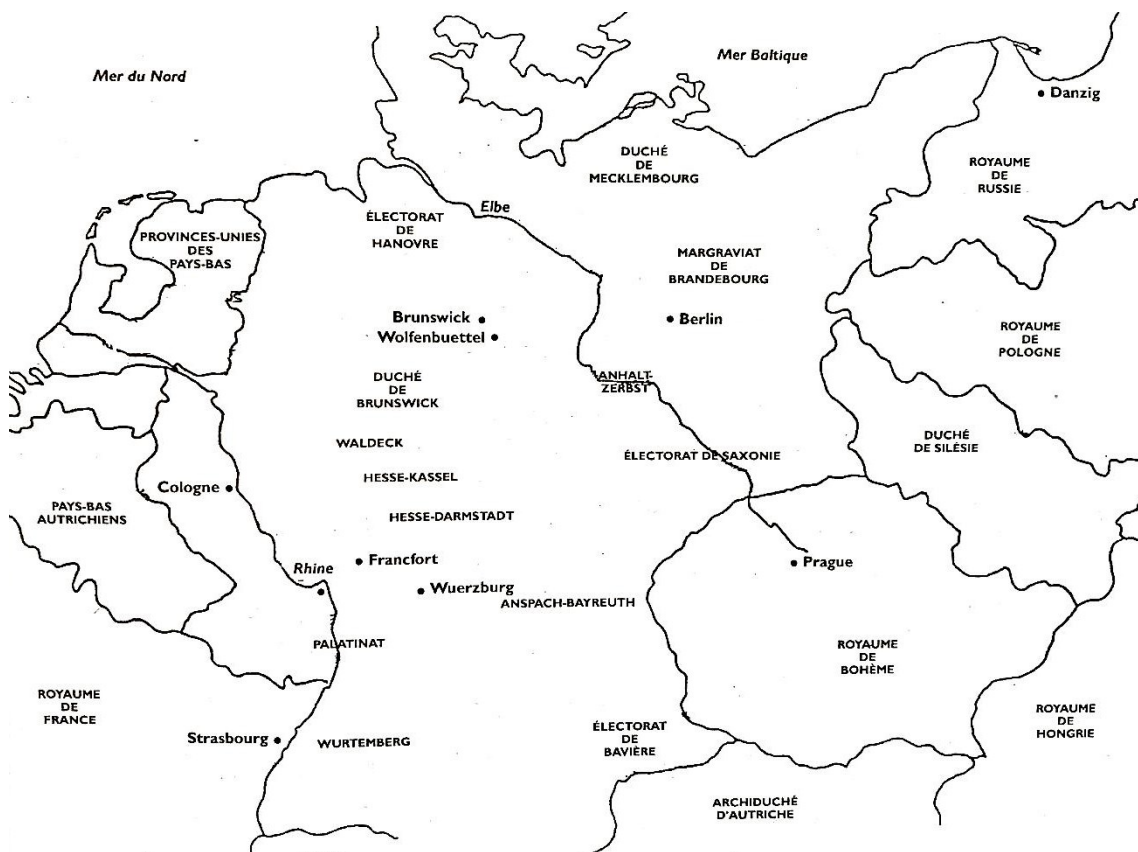
1.2.2. *Les origines géographiques*

Au XVIII^e siècle, le Saint-Empire romain germanique est composé d'environ 350 États, tous différents les uns des autres et qui se définissent comme principautés, électorats, duchés, margraviats, landgraviats, évêchés, abbayes, seigneuries ou encore comme villes libres⁵⁴. Bien qu'il y ait un empereur à la tête de l'Empire germanique, il revenait à chaque État, dirigé par des laïcs ou par des ecclésiastiques de confession protestante ou catholique, de prendre ses décisions concernant la guerre et la diplomatie, tant que celles-ci ne sont pas contradictoires avec les intérêts de l'Empire⁵⁵. En 1776, six d'entre eux consentent à louer des soldats à la couronne britannique qui veut reprendre le contrôle des Treize colonies : le landgraviat de Hesse-Cassel, le duché de Brunswick-Wolfenbuettel, le comté de Hesse-Hanau, la principauté de Waldeck, le margraviat de Anspach-Bayreuth ainsi que la principauté d'Anhalt-Zerbst.

⁵⁴ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*, op. cit., p. 27-28.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 28.

Carte 4 : Principaux länder germaniques à la fin du XVIII^e siècle



Source : Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776 - 1783*, op. cit., p. 23.

Selon Wilhelmy, au total, entre 1776 et 1783, ces États allemands ont envoyé 29 875 soldats et officiers en Amérique et de ceux-ci, 17 272 repartiront dans les länder germaniques⁵⁶. 4549 vétérans allemands s'établissent sur le continent américain selon Herbert Wilhelm Debor⁵⁷. De ce nombre, entre 2300 et 2400 s'installent au Canada, soit entre 1300 et 1400 dans la Province de Québec et entre 950 et 1000 dans le Haut-Canada

⁵⁶ Voir le tableau 1 : Nombre de soldats et d'officiers allemands envoyés en Amérique et nombre de ceux-ci qui repartent dans les länder germaniques à la fin du conflit.

⁵⁷ Cité par Wilhelmy : voir Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1786*, op. cit., p. 132. Herbert Wilhelm Debor, « German Soldiers of the American War of Independence as Settlers in Canada », trad. de l'allemand par Udo Sautter, dans Hartmut Fröschle éd., *German Canadian Yearbook*, vol. 3, Toronto, 1976, p. 2.

et les provinces maritimes⁵⁸. Le devenir de 8054 soldats reste incertain, ils sont soit tombés au combat ou ont déserté.

Tableau 1 : Nombre de soldats et d'officiers allemands envoyés en Amérique et nombre de ceux-ci qui repartent dans les länder germaniques à la fin du conflit

États allemands qui louent des soldats à la Grande-Bretagne	Nombre de soldats et d'officiers envoyés en Amérique	Nombre de soldats et d'officiers qui repartent dans les länder germaniques
Duché de Brunswick-Wolfenbuettel	5723	2708
Landgraviat de Hesse-Cassel	16 992	10 492
Comté de Hesse-Hanau	2422	1400
Principauté de Waldeck	1225	505
Margraviat de Anspach-Bayreuth	2353	1183
Principauté d'Anhalt-Zerbst	1160	984
Total :	29 875	17 272

Source : Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*, op. cit., p. 31-35. Pour arriver à ces chiffres, Wilhelmy a utilisé les sources suivantes : pour les troupes de Waldeck, de Anspach-Bayreuth et de Anhalt-Zerbst voir Friedrich Kapp, *Der Soldatenhandel deutscher Fürsten nach Amerika*, Berlin, Julius Springer, 1874, p. 209-210 ; pour les troupes de Brunswick et de Hesse Hanau voir Bernhard A. Uhlendorf, *Revolution in America - Confidential Letters and Journals 1776-1784 of Adjutant General Major Baurmeister of the Hessian Forces*, New Brunswick (New Jersey), Rutgers University Press, 1957, p. 5 et p. 8 et pour les troupes de Hesse-Cassel voir *Parliamentary Register*, 1^{re} série, vol. III.

Le corpus comprend seulement des soldats en provenance des troupes de Brunswick et de Hesse-Hanau. Pour les Hessois, cela n'est pas étonnant puisque la moitié des chasseurs de Hesse-Hanau se sont établis au Québec après leur démobilisation⁵⁹. Dans le cas présent, on compte plus du double de soldats ayant servi dans les troupes de Hesse-Hanau que de soldats provenant de celles de Brunswick.

⁵⁸ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, op. cit., p. 132 et Debor, op. cit., p. 2.

⁵⁹ Claude Crégheur, *Les chasseurs de Hesse-Hanau, un régiment d'élite au Canada, 1777-1783*, Québec, Les Éditions GID, 2017, p. 7 et Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, op. cit., p. 181.

Tableau 2 : Troupes dans lesquelles les soldats de l'échantillon ont servi durant la révolution américaine

Troupes du corps militaire allemand	Nombre de soldats de l'échantillon ayant servi dans ces troupes
Hesse-Cassel	0
Brunswick	6
Hesse-Hanau	15
Waldeck	0
Anspach-Bayreuth	0
Anhalt-Zerbst	0
Total :	21

Source : Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.* et Ritchot, *op. cit.*

En analysant les lieux d'origine des soldats des troupes auxiliaires allemandes du corpus, il a été constaté que la plupart résidaient dans le territoire qui constitue l'Allemagne de nos jours. Comme l'illustre le tableau 2, 15 des 22 auxiliaires allemands de l'échantillon faisaient partie des troupes de Hesse-Hanau. Il est possible de le constater lorsqu'on observe les lieux d'origine des mercenaires à l'étude sur la carte 4. Les soldats faisant partie du corps allemand de Hesse-Hanau sont originaires d'endroits qui sont relativement à proximité de ce comté. C'est la même chose pour ce qui est des Brunswickois. Cela s'explique par le fait que le recrutement de soldats se faisait à l'intérieur de leur territoire ou à proximité. Les villes d'origine des Allemands à l'étude ont été identifiées grâce au *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*⁶⁰. Nous avons établi pour sûr le lieu d'origine de 14 soldats des troupes auxiliaires allemandes.

⁶⁰ Les auteurs ont utilisé une panoplie de sources afin de les recenser, dont les registres militaires et les différents actes de l'état civil : Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.* Les lieux d'origine recensés par

Carte 5 : Lieux d'origine dans les länder germaniques des Allemands de l'échantillon



Cette carte ne comprend que les lieux d'origine dont la validité était assurée.

Source : Carte réalisée à partir des données de Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*

Par contre, pour certains vétérans il était impossible d'y arriver parce que le nom de leur ville d'origine existait dans plusieurs États allemands. C'était le cas de Johann Lotz, qui viendrait d'une ville nommée Weisskirchen, de Baltasar Koch, qui aurait vécu dans une ville nommée Stockheim et d'Andreas Heinrich Bernhard, qui proviendrait d'un lieu nommé Hausen. De plus, les villes dont sont originaires Martin Friederich Ewaldt et Henrich August Berla, les deux hommes qui ne sont pas des vétérans des troupes auxiliaires allemandes, restent inconnues. En regardant la carte 4, il est possible de

Kaufholtz-Couture et Crégheur ont été compilés à l'annexe 2 : Lieux d'origine dans les länder germaniques des Allemands de l'échantillon.

constater que les individus à l'étude viennent de localités diversifiées. Seulement deux d'entre eux, Christoph Hessler et Heinrich Krämer, sont de la même cité, Francfort.

Un individu, Philipp Gerhard, venait de Sarrebourg, qui se situe en Moselle dans la généralité de Metz en France. Toutefois, le territoire de l'Alsace-Lorraine, où se trouve Metz, a longtemps fait partie du Saint-Empire romain germanique⁶¹. Ce dernier a été annexé par le royaume de France entre le XVI^e siècle et le XVIII^e siècle⁶². Pour expliquer la présence de Philipp Gerhard, il faut considérer la proximité de ce secteur avec la frontière de l'Empire après son annexion. Cette zone géographique comprenait non seulement des germanophones, mais elle était aussi une aire culturelle d'influence germanique. Il est possible qu'il ait été attiré par l'appât du gain ou par l'appel de l'aventure. Son cas n'est pas unique puisque plusieurs soldats allemands venaient de cette région⁶³. Une autre explication serait que les officiers qui s'occupaient de recruter les troupes avaient pour consigne d'enrôler en premier lieu les « étrangers », qui pouvaient s'avérer être des déserteurs des armées des autres länder⁶⁴. Philipp aurait pu se trouver en Hesse-Hanau au moment du recrutement. Ce facteur explique aussi pourquoi on retrouve de nombreux individus provenant d'Alsace, de Mainz ou de Bavière même si ces territoires n'ont pas loué de soldats à l'Angleterre⁶⁵. Maintenant que nous avons exploré

⁶¹ Christian Drouin, « Le patrimoine génétique germanique des Québécois », *Cap-aux-Diamants*, n°109 (2012), p. 25.

⁶² Marcel Pacaut (s.d.), « Saint-Empire romain germanique », dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Consulté le 1^{er} avril 2019. <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/saint-empire-romain-germanique/>

⁶³ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 139. Marcel Fournier dénombre 52 soldats d'origine française qui ont servi dans les troupes auxiliaires allemandes durant la révolution américaine dans son étude sur l'établissement des Français au Québec entre 1765 et 1865. La plupart d'entre eux sont originaires de la Lorraine ou de l'Alsace voir Marcel Fournier, *Les Français au Québec, 1765-1785, un mouvement migratoire méconnu*, Québec et Paris, Septentrion et Éditions Christian, 1995, p. 25.

⁶⁴ Ritchot, *op. cit.*, p. 180.

⁶⁵ *Ibid.*

la facette de leur origine géographique, il convient de donner davantage de détails concernant leur origine socioprofessionnelle.

1.2.3. L'origine socioprofessionnelle

Il a été observé que les soldats de notre échantillon n'étaient pas issus des hautes sphères de la société. Le premier indice l'exposant est qu'aucun d'entre eux n'a dans son nom de famille la particule « von », titre porté seulement par des gens de la noblesse. On la retrouve surtout dans les noms des commandants, des majors, des lieutenants-colonels, des capitaines, par exemple, le major général Friedrich Adolf von Riedesel ou le lieutenant-colonel Carl Adolf von Creutzbourg⁶⁶. Ils étaient pour la plupart des individus provenant des couches sociales inférieures ou moyennes, qui se sont enrôlés comme simples soldats, sans doute issus de la paysannerie. Nous avons la confirmation cependant que Johann Christoph Bayer s'élevait au-dessus de la paysannerie. Il était tisserand en soie et son père était huissier⁶⁷.

Il faut dire que les gens issus des milieux moins nantis de la société ont toujours représenté un fort pourcentage dans les armées sous l'Ancien régime⁶⁸. Il est possible de le voir lorsqu'on observe les rangs que les auxiliaires allemands du corpus occupaient dans l'armée. En effet, neuf hommes sur 21 étaient des soldats réguliers dans l'infanterie. Il y a certes davantage de postes de soldats à pourvoir que postes d'officiers, mais des facteurs font en sorte que les défavorisés sont plus susceptibles de se retrouver dans ces troupes de mercenaires. Au XVIII^e siècle, les conditions de vie des paysans et des petits

⁶⁶ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 190.

⁶⁷ Gérard Payer, « Johann Christoph Bayer ancêtre des Payer et Payeur », *Mémoire de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 39, n° 3 (1988), p. 175-176.

⁶⁸ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 29.

artisans sont précaires. Les États allemands ne font pas exception à la règle surtout que la réalité des travailleurs de la terre à l'Est se rapproche de celles des serfs du Moyen Âge⁶⁹. Ils sont pauvres et sont soumis à diverses crises, telles que des disettes. Le fait de s'enrôler dans l'armée permet d'avoir un revenu et d'échapper à la misère. Malgré le revenu peu élevé, la solde couvrant souvent seulement les dépenses quotidiennes, certains enchaînent les contrats dans l'armée tout au long de leur vie active⁷⁰. C'est le cas notamment de Georg Konrad Rust, démobilisé en 1783 après 20 ans et 1 mois de service. Dans l'acte de concession de terre d'Alexander Fraser à Georg Konrad, ce dernier déclare la profession de maître peintre⁷¹. Il est possible que ses gains ne lui permettent pas de vivre seulement de ce métier. En effet, ce ne sont pas tous les combattants qui peuvent se risquer de quitter ce gagne-pain. Il faut considérer également qu'un nombre élevé de soldats des troupes auxiliaires allemandes se sont fait recruter de force et qu'il est assurément plus probable que cette situation survienne chez les moins nantis⁷². Il reste qu'il peut y avoir aussi des raisons personnelles qui les ont poussés à s'enrôler auxquelles nous n'avons pas accès puisqu'ils n'ont pas laissé d'écrits personnels.

⁶⁹ Lemarchand, *op. cit.*, p. 101.

⁷⁰ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 29.

⁷¹ BAnQ, greffe du notaire François Dominique Rousseau, Québec, Concession de terre d'Alexander Fraser par Alexander Fraser à Georg Rust, 6 septembre 1784.

⁷² Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 30 et Wilhelmy, *op. cit.*, p. 42.

Tableau 3 : Postes occupés dans l'armée par les soldats des troupes auxiliaires allemandes du corpus

Postes occupés dans les troupes auxiliaires allemandes	Nombre de soldats de l'échantillon ayant occupé ces postes
Soldat	9
Grenadier	2
Chasseur	7
Caporal	3
Total :	21

Source : Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*

Pour ce qui est des autres militaires du corpus, ils sont sept à avoir occupé le poste de chasseur. Ce corps faisait partie de l'élite de l'armée britannique en Amérique du Nord puisque les soldats qui le composaient étaient d'excellents tireurs. Ils étaient résistants et habitués au type de terrain dans lequel se déroulait le conflit puisqu'ils étaient recrutés dans les forêts allemandes⁷³. Ils étaient équipés des meilleures armes, des fusils à canon rayé qui accentuaient la précision de leurs tirs⁷⁴. Johann Christoph Bayer, Konrad Bodenbender, Wilhelm Hartmann, Anton Adam Hoffmann, Baltasar Koch, Johann Lotz et Johannes Wagner occupaient cette fonction dans les troupes de Hesse-Hanau. Johann Christoph, en plus d'être chasseur, était aussi hautboïste, c'est-à-dire un musicien militaire qui joue du hautbois, un instrument à vent. Depuis l'Antiquité, la musique a toujours été un élément important pour accompagner le mouvement des armées puisque c'est grâce à celle-ci qu'était déterminée la cadence (marche lente ou rapide)⁷⁵. Les hautboïstes occupaient des postes du personnel militaire, qui étaient très restreints⁷⁶. En

⁷³ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 205.

⁷⁴ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 33

⁷⁵ Ilene McKenna, « La culture musicale militaire au Canada au temps de la Guerre de 1812 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 25, n° 2 (2017), p. 85-86.

⁷⁶ Le personnel militaire des régiments de Brunswick est composé d'un colonel et son aide de camp, d'un major et son aide de camp, de deux capitaines et leurs aides de camp, d'un quartier-maître, d'un auditeur, d'un armurier, d'un chirurgien major et son aide-de-camp, d'un commis, d'un tambour major, de quatre

effet, dans les régiments de Brunswick à titre d'exemple, il y avait seulement 25 postes dans le personnel militaire et seulement 4 d'entre eux étaient réservés aux hautboïstes⁷⁷. Il y en avait encore moins dans les régiments qui avaient peu de personnel militaire. Le corps personnel militaire du corps des chasseurs de Hesse-Hanau était composé de 12 personnes. Nous ne savons pas combien de hautboïstes il y avait dans ce corps, mais il ne devait pas y en avoir plus de deux⁷⁸.

Deux des membres de l'échantillon, Andreas Heinrich Bernhard et Philipp Gerhard, ont été grenadiers dans les troupes de Hesse-Hanau. Ceux-ci avaient, entre autres, le rôle de lancer des grenades à l'ennemi et étaient considérés comme l'élite de l'infanterie. De plus, trois hommes étaient des caporaux. Anton Grindler et Johann Adam Andreas Raubenheimer ont occupé ce rang dans les troupes de Hesse-Hanau tandis que Georg Konrad Rust servait dans les troupes de Brunswick. Cette fonction aussi était plus rare. Dans les troupes de Brunswick, composées de cinq compagnies d'infanterie, il y avait cinq caporaux par compagnie. Donc, seulement 35 hommes pouvaient atteindre ce poste. Ces individus devaient se distinguer de la masse, sans doute grâce à certaines compétences ou à leur expérience sur le terrain et cela leur a permis d'occuper ce rang. Malgré cela, ils restaient tout de même des bas-officiers⁷⁹. Les origines géographiques et socioprofessionnelles de ces vétérans permettent d'en savoir davantage à leur sujet, mais il convient de porter un regard sur un autre aspect important

hautboïstes, d'un prévôt et son aide de camp, d'un assistant au prévôt et de deux préposées au wagon médical : voir Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 42.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Kaufholtz-Couture et Crégheur mentionnent combien il y a de postes dans le personnel militaire du corps, mais pas combien il y a de hautboïstes dans celui-ci. C'est pourquoi cette information nous échappe. Voir *Ibid.*

⁷⁹ Dans l'armée de l'Ancien Régime, les bas-officiers étaient les militaires qui étaient de grade inférieur à celui d'officier. Dictionnaire Larousse (s.d.), « Bas-officier, bas-officiers », dans *Dictionnaire Larousse* [en ligne]. Consulté le 9 août 2020. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bas-officier/8236>

de leur identité : leur statut matrimonial. Étaient-ils vraiment tous des célibataires qui ont convolé en justes noces avec des Canadiennes?

1.2.4. Le statut matrimonial

« Plusieurs de ces concessionnaires sont catholiques et nul doute que de gentilles Canadiennes ne tarderont pas à venir briser leur solitude et seconder leurs efforts de défricheurs.⁸⁰ », ainsi s'exprime Raymond Gingras à propos des Allemands qui s'établissent à Saint-Gilles. On peut supposer qu'il croyait que tous, ou du moins presque tous, ces hommes étaient célibataires et qu'ils ne le restèrent pas bien longtemps après la guerre. Nos recherches révèlent qu'il faut nuancer l'affirmation de Gingras⁸¹. En effet, certains de ces soldats étaient mariés avant de se retrouver dans les troupes auxiliaires et puisque leur union précède leur arrivée en Amérique ils n'étaient pas mariés avec des Canadiennes, mais bien avec des Allemandes.

Tableau 4 : Statut marital des soldats au moment de leur démobilisation en 1783

Statut marital des soldats au moment de leur démobilisation en 1783	Nombre de soldats
Célibataire	10
Veuf	2
Marié	6
Total	18

Source : Fiches de famille

Nous avons constaté, tel qu'il est exposé dans le tableau ci-dessus, que six soldats sur vingt-deux étaient mariés lorsqu'ils sont démobilisés en 1783. Ce sont les soldats

⁸⁰ Gingras, *op. cit.*, p. 114.

⁸¹ Voir la liste des mariages des soldats allemands et de leurs épouses à l'annexe 3 : Liste des unions du corpus.

mariés à des Allemandes. Georg Konrad Rust et Johann Adam Andreas, quant à eux, étaient veufs. Les dix vétérans qui étaient célibataires à ce moment ne le resteront pas pour la plupart. Nous croyons que seulement trois d'entre eux, Anton Grindler, Martin Braun et Georg Adenstadt, sont demeurés célibataires puisque nous n'avons trouvé aucune preuve qu'ils se seraient mariés ou qu'ils auraient eu des enfants. Si cela avait été le cas, leur nom aurait fini par apparaître dans les registres paroissiaux⁸². Durant la décennie 1780, huit vétérans convolent en justes noces, dont l'un des veufs. Trois unions ont eu lieu dans les années 1790, période durant laquelle l'autre veuf se remarie également. Heinrich August Berla et Martin Friederich Ewaldt étaient tous les deux célibataires lorsqu'ils se sont mariés. Leurs unions ont lieu plus tardivement en 1805 pour Heinrich August et en 1814 pour Martin Friederich. Au final, le corpus compte plusieurs célibataires et peu passent le reste de leur vie seul, mais une part de ceux-ci sont mariés lorsque vient le moment de s'établir dans la seigneurie de Beaurivage, qui plus est avec des compatriotes⁸³. Les mariages offrent un autre angle de vue que celui du statut matrimonial. Les lieux où sont célébrés les cérémonies et les contrats de mariage, lorsqu'il y en a, donnent de bons indices sur la confession religieuse.

1.2.5. La confession religieuse

En 1555, la paix d'Augsbourg met fin à la lutte entre les luthériens, des protestants qui font partie de l'Église chrétienne fondée par Martin Luther, et les catholiques dans l'espace du Saint-Empire-romain-germanique. Les premiers sont maintenant considérés

⁸² Nous croyons qu'ils sont quand même demeurés au Canada. Nous abordons le sujet dans la sous-partie 3.1.2.

⁸³ Nous abordons les mariages plus en détail dans le chapitre 2.

au même pied d'égalité que les derniers⁸⁴. Elle garantit la liberté des princes allemands de déterminer la confession religieuse dans leurs territoires par le principe *cuius regio eius religio*. Toutefois, il est reconnu, par le principe *ius emigrandi*, à la population d'émigrer si elle n'est pas satisfaite de la religion en place⁸⁵. Par exemple, un catholique pourrait décider d'émigrer d'un État protestant pour se rendre dans une principauté où la religion pratiquée est le catholicisme. S'il décide de rester, par contre, il doit se convertir à la religion locale. À partir de ce moment, il y a une prédominance des protestants au nord et des catholiques au sud de l'Empire germanique⁸⁶.

Dans le cas présent, il n'était pas possible de se fier au lieu d'origine des soldats dans les länder germaniques pour identifier leur foi puisque cette information n'est pas connue pour chacun d'entre eux et que certains vétérans provenaient d'États n'ayant pas levé d'armée pour le compte des Britanniques. Il était alors nécessaire de se tourner vers d'autres sources, notamment les actes de mariage, qui sont très révélateurs de la foi pratiquée⁸⁷. En effet, si les auxiliaires allemands avaient été catholiques, ils auraient pu se marier dans une église de cette confession, et ce, sans se convertir. Au contraire, le fait que certains se soient mariés dans des chapelles protestantes indique une appartenance à cette religion, surtout compte tenu de la domination du catholicisme dans la Province de Québec. Les baptêmes et les actes de sépulture ont aussi été scrutés, afin de tenir compte des endroits où étaient célébrés les baptêmes des enfants et des lieux de sépulture

⁸⁴ Hagen Schulze, *Germany : A New History*, traduit de l'allemand par Deborah Lucas Schneider, Cambridge, Harvard University Press, 1998, p. 55.

⁸⁵ Matthias Koenig et Sabine Trittler (2012), « Allemagne : géographie religieuse », sur le site Web d'*Eurel*. Consulté le 11 avril 2019. <http://www.eurel.info/spip.php?rubrique90>

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Nous revenons sur les mariages dans le chapitre 2, plus précisément dans la sous-partie 2.2.

(cimetière protestant ou catholique)⁸⁸. Il a été conclu de ce croisement de sources que 13 individus sur 23 étaient protestants⁸⁹. Seul Johannes Wagner était calviniste. Le calvinisme est un système théologique protestant formulé par Jean Cauvin dit Calvin⁹⁰. La majorité des pratiquants proviennent de France, le lieu où a émergé le mouvement au XVI^e siècle. La foi de Johannes est attestée lors du baptême de son fils Philippe, le curé de Saint-Nicolas le déclare lui et sa femme « protestants de la secte calviniste⁹¹ ». Les 12 autres protestants devaient être luthériens, la branche du protestantisme la plus répandue dans les länder germaniques⁹².

Les pratiquants du catholicisme étaient au nombre de sept. La confession était plus facile à établir pour certains que pour d'autres. En effet pour quelques individus, il y avait beaucoup de sources dans lesquelles était confirmée leur appartenance religieuse. C'est notamment le cas de Johann Georg Löder, de Philipp Gerhard et d'Andreas Heinrich Bernhard. Le premier a été parrain dans des baptêmes catholiques à quelques reprises pour des enfants de Saint-Gilles, il a béni la fosse d'un enfant et a même ondoyé une enfant à sa naissance⁹³. Pour ce qui est de Philipp Gerhard et d'Andreas Heinrich Bernhard, ils ont tous les deux effectué des contrats de mariage dans lesquels il était

⁸⁸ Il faut relativiser l'importance du lieu des baptêmes pour les familles habitant la seigneurie de Beaurivage. Nous aborderons le sujet dans le chapitre 2 à la section 2.3.1.

⁸⁹ Voir l'annexe 4 : Indices pour déterminer la religion d'origine des Allemands. À noter que la confession d'Heinrich August Berla et de Martin Friederich Ewaldt ont été comptabilisées.

⁹⁰ John S. Moir (2013), « Calvinisme », dans l'*Encyclopédie canadienne* [en ligne]. Consulté le 23 août 2020. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/calvinisme>

⁹¹ Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de baptême de Philippe Wagner, 24 juillet 1791. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁹² Koenig et Trittler, *loc. cit.*

⁹³ Pour la bénédiction de fosse voir Généalogie Québec, Registres paroissiaux de Saint-Nicolas, bénédiction de fosse de Philippe Wagner, 25 janvier 1792. Pour l'ondolement voir Généalogie Québec, Registres paroissiaux de Saint-Nicolas, cérémonies de baptême suppléées à Marie Angélique Bayer, 21 mars 1795. Nous reviendrons sur les parrainages et les marrainages dans la sous-partie 2.3.2.

indiqué qu'ils devaient se marier dans une église catholique⁹⁴. Par la suite, leurs mariages ont bien eu lieu dans cette foi et c'est aussi le cas pour les baptêmes des enfants de Philipp⁹⁵. Ce dernier s'est fait enterrer dans un cimetière catholique, et bien que la sépulture d'Andreas Heinrich n'ait pas été retrouvée, il avait déclaré qu'il était catholique et qu'il voulait se faire enterrer conformément à sa confession⁹⁶. Pour d'autres auxiliaires allemands, il y avait très peu de sources prouvant la religion qu'ils pratiquaient. Par exemple pour Anton Grindler, seul un acte de baptême dans une église catholique dans lequel il était le parrain nous permet de dire qu'il était catholique⁹⁷. Il n'aurait pas pu être parrain dans ce lieu de culte s'il avait été protestant. Dans le cadre de cette recherche, la religion protestante est considérée comme un marqueur identitaire germanique, puisque cette foi se distingue de celle pratiquée par la très grande majorité de la population canadienne. C'est un élément important à considérer, surtout compte tenu du fait que d'autres marqueurs, tels que la langue, sont moins accessibles.

1.2.6. La question de la langue

Il est possible de dire hors de tout doute que tous les Allemands du corpus étaient germanophones. Cependant, cette certitude ne s'applique pas pour le français et l'anglais. Le degré de compréhension ou de capacité à s'exprimer dans ces langues devait être

⁹⁴ BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, contrat de mariage entre Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, 9 février 1786 et BAnQ, greffe du notaire Pierre-Louis Descheneaux, Québec, contrat de mariage entre Philipp Gerhard et Magdeleine Audet dit Lapointe, 12 juin 1787.

⁹⁵ Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de mariage d'Andreas Heinrich Bernhard et d'Élisabeth Couët, 19 février 1786. Consulté via le site Web Généalogie Québec. et Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de mariage de Philipp Gerhard et Magdeleine Audet dit Lapointe, 12 juin 1787. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Pour les enfants de Philipp Gerhard et Magdeleine Audet dit Lapointe : voir PRDH, Famille de Philipp Gerhard et de Magdeleine Audet dit Lapointe, # 64 576.

⁹⁶ PRDH, Sépulture de Philipp Gerhard, # 4 586 649 et BAnQ, greffe du notaire Damase Ernest Larue, Québec, testament d'Andreas Heinrich Bernhard, 16 juillet 1810.

⁹⁷ Registre paroissial de Notre-Dame-de-Montréal, Acte de baptême d'Antoine Spiess, 25 juin 1808. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

différent d'un soldat à un autre. Pour ce qui est de l'anglais, on peut penser qu'ils devaient avoir un minimum de compréhension de cette langue étant donné que les troupes germaniques servaient dans l'armée britannique. Des ordres ont dû leur être donnés dans la langue de Shakespeare et ils ont certainement dû côtoyer des soldats anglais. Les hauts gradés dans l'armée devaient en avoir une meilleure connaissance que les soldats néanmoins. Certains des vétérans du corps, dont Georg Konrad Rust, Johann Christoph Bayer, Martin Friederich Ewaldt, Philipp Gerhard et Anton Adam Hoffmann, ont eu recours à des notaires anglais pour certains actes notariés⁹⁸. On peut supposer qu'ils comprenaient cette langue et que cette compréhension s'est probablement acquise durant la guerre d'Indépendance américaine. Pour Anton Adam, nous en avons la certitude puisque sur une concession de terre on retrouve une phrase qu'il a écrite en anglais : « has bin granted lend 1803⁹⁹ ». Il y a beaucoup de fautes d'orthographe pour peu de mots, cela expose qu'il n'avait pas une maîtrise parfaite de la langue, du moins à l'écrit.

Il y avait plus de chances que les Allemands parlent le français que l'anglais, car la culture française avait une influence considérable dans les länder germaniques. Après la défaite de l'empereur du Saint-Empire romain germanique, Léopold I^{er}, face à Louis XIV, la France s'est ingérée dans les affaires des länder germaniques, notamment en

⁹⁸ BAnQ, greffe du notaire Peter Lukin, Montréal, Vente de terre de George Rust à Patrick Murray, 30 mars 1795; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Christoph Bayer à John Rinshaw, 20 septembre 1820; BAnQ, greffe du notaire René Gabriel Belleau, Québec, Bail à Martin Friederich Ewaldt, 16 mars 1831; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Philipp Gerhard père et Philippe Gerhard fils à John Gardner et George Husne, 22 juin 1822. Pour Anton Adam on retrouve beaucoup d'actes notariés en anglais alors voir en autres : BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre par Adam Hoffmann à William Hettchter, 6 juin 1809; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Prolongation de bail par Adam Hoffmann à William Stilling, 18 janvier 1809; BAnQ, greffe du notaire Jacques Voyer, Québec, Bail par George Pozer à Adam Hoffmann, 14 janvier 1829.

⁹⁹ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre par Adam Hoffmann à François Gouin, 20 février 1810.

créant la ligue du Rhin, un regroupement des princes allemands visant à affaiblir les positions de l'empereur, et en aidant la maison des Habsbourg à se reconstruire¹⁰⁰. Dans les cours allemandes, l'influence de la France était perceptible dans les domaines de l'administration, de l'architecture, mais aussi de la langue¹⁰¹. Il était important d'y parler en français. Le parcours vers le Canada de la baronne Frederika Charlotte Louise von Massow, l'épouse du général Friedrich Adolf von Riedesel, expose bien ce phénomène. En effet, lorsque celle-ci est arrivée à Londres en 1776, elle ne parlait pas l'anglais¹⁰². Elle savait parler en français puisque c'est dans cette langue qu'elle communiquait avec ses hôtes puisque ceux-ci ne savaient pas parler en allemand¹⁰³. Le français était la langue qu'ils avaient en commun. Claude Crégheur a remarqué la même chose dans son étude de la correspondance du lieutenant-colonel Carl Adolf von Creutzbourg : la correspondance des officiers allemands et des officiels britanniques est presque toujours en français¹⁰⁴. Toutefois, le rayonnement de la langue de Molière n'était pas le même dans la paysannerie, à l'extérieur des cercles des intellectuels et des hauts gradés de l'armée¹⁰⁵. Certains soldats ne devaient pas parler en français avant leur arrivée au Canada, mais ils ont dû l'apprendre à force de côtoyer les Canadiens, particulièrement durant l'hiver lorsqu'ils résidaient chez les habitants¹⁰⁶. D'autres devaient déjà avoir une certaine maîtrise de la langue, notamment les soldats, comme Philipp Gerhard, qui provenaient de

¹⁰⁰ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 17-18.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 18.

¹⁰² Brady J. Crytzer, « Frederika Charlotte Louise von Massow, Baroness von Riedesel », dans *Hessians. Mercenaries, Rebels, and the War for the British North America*, Yardley, Westholme Publishing, 2015, p. 96.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 98-99.

¹⁰⁴ Crégheur, *op. cit.*, p. 9 et p. 47.

¹⁰⁵ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 18.

¹⁰⁶ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 140.

la région du Rhin ou de l'Alsace ou même de France¹⁰⁷. Nous savons qu'Anton Adam savait parler en français, car il écrivait en français. En effet, un petit nombre de documents liés à la gestion de la seigneurie de Beaurivage arboraient sa plume¹⁰⁸. Étant donné que les autres Allemands du corpus n'ont pas laissé d'écrits, il n'est pas possible de savoir quelle langue ils maîtrisaient ou dans quelle langue ils communiquaient au quotidien.

Conclusion

Au terme de ce chapitre, nous avons une meilleure vue d'ensemble du contexte dans lequel s'insèrent les vétérans allemands. L'environnement a une influence sur la colonisation et le développement de la région de Lévis-Lotbinière. De nombreux obstacles se dressent dans le chemin de pionniers et des pionnières désirant fonder un foyer sur la rive sud de Québec, dont la crainte de se retrouver loin des murs de la ville, les aléas de la traversée du fleuve, les impétueuses rivières à parcourir et la piètre qualité des sols à certains endroits. Le fait que la seigneurie de Beaurivage se trouve encore plus enfoncée dans les terres que certaines de ses voisines n'a certainement pas joué en sa faveur. Toutefois, la faible implication des seigneurs dans le développement du fief avant la prise de possession par le seigneur Fraser contribue aussi à expliquer le nombre peu élevé de censitaires autour de Saint-Gilles. Pour ce qui est des soldats du corpus, nous pouvons affirmer qu'ils proviennent presque tous des länders germaniques et qu'ils ont servi dans les troupes de Brunswick et de Hesse-Hanau. Ceux pour lesquels nous savons

¹⁰⁷ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, op. cit., p. 139-140.

¹⁰⁸ Voir entre autres BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à George Hessler, 20 mai 1812 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de François Gouin et son épouse à Pierre Jourdain, 20 février 1810. Pour voir sa calligraphie voir l'image 2 dans la sous-partie 3.2.2.

avec certitude d'où ils viennent sont issus de ces deux États. Ils occupent majoritairement des grades de soldats, bien que quelques-uns aient des fonctions de bas-officier. De plus, nous avons pu remarquer également qu'il y avait un plus grand nombre de célibataires au moment de leur démobilisation en 1783. Toutefois, tel que nous l'avons exposé, il faut aussi compter un certain nombre d'hommes mariés. Pour ce qui est de leur appartenance religieuse, le protestantisme est la confession la plus pratiquée par les Allemands du corpus. Il n'est pas possible de dresser un portrait aussi clair pour ce qui est des langues qu'ils parlaient. Des indices laissent penser que certains des vétérans savaient parler le français ou l'anglais, mais la plupart ont dû apprendre ces langues au Canada. Maintenant que le portrait de ces soldats des troupes auxiliaires allemandes a été brossé, il convient de se pencher sur les femmes qui ont uni leur vie avec ces derniers ainsi que sur le cycle familial de ces familles.

Chapitre 2 : La vie familiale : fonder un foyer à Saint-Gilles

« Ont promis et promettent de prendre l'un et l'autre pour mari et femme par nom et loi de mariage, et icelui faire célébrer en face de notre mère sainte Église Catholique apostolique et Romaine le plus tôt que faire se pourra et quavisé sera entre eux et leurs dits parents et amis ».

BAnQ, greffe du notaire Pierre-Louis Descheneaux, Québec, Contrat de mariage entre Philipp Gerhard et Magdeleine Audet dit Lapointe, 12 juin 1787.

À l'époque moderne, la famille est le cadre de vie fondamental de la population. Elle est le lieu de la socialisation et de l'apprentissage des individus, mais ce n'est pas tout puisqu'elle est aussi une unité de production¹. Avec la montée du capitalisme industriel, les sphères masculines et féminines deviennent graduellement très distinctes. Aux hommes sont réservés l'espace public et la responsabilité de subvenir aux besoins de leur famille tandis que les femmes deviennent les gardiennes de l'espace privé². Avant cette ère d'industrialisation, les tâches entre les hommes et les femmes sont réparties certes, mais elles sont complémentaires afin d'assurer la survie de la famille. Les femmes participent même à des tâches dites « masculines » sur la ferme, par exemple pendant les moissons puisque cette tâche nécessite plus de paires de bras³. La famille est une équipe, où chaque membre, y compris les enfants, doit mettre la main à la pâte. Pour qu'il y ait une famille toutefois, il faut bien commencer par trouver un conjoint ou une conjointe.

Qu'on soit dans les débuts de la Nouvelle-France ou au moment où les auxiliaires allemands s'installent dans la province de Québec, il est inconcevable pour un homme de s'établir sans avoir pris épouse⁴. Du côté des femmes, le mariage est considéré comme

¹ Allan Greer, *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1998 (1997), p. 88.

² Scarlett Beauvalet-Boutouyrie et Emmanuelle Berthiaud, *Le Rose et le Bleu. La fabrique du féminin et du masculin*, Paris, Belin, 2016, p. 89.

³ Greer, *op. cit.*, p. 88.

⁴ Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 22.

une destinée naturelle, celles-ci étant perçues comme inférieures tant sur le plan tant physique que moral, elles se doivent de vivre sous la « protection » d'un homme⁵. Les femmes célibataires, bien plus que les hommes célibataires, risquent la marginalité et l'insécurité financière⁶. La norme reste de se marier, à l'exception bien sûr des prêtres et des religieuses. Qui plus est, les Allemands, en arrivant dans la nouvelle colonie anglaise, sont sans famille. Le mariage, pour un immigrant s'établissant sur un front pionnier, devient ainsi une étape cruciale⁷. C'est à cette étape importante que s'amorce le cycle de la vie familiale. Ce dernier est jalonné par différentes étapes de la vie du couple telles que l'arrivée des enfants, la fin de la formation de la famille, la mort de l'un des conjoints, etc. Le cycle se termine au trépas ou au remariage du conjoint survivant. L'étude du cycle familial des familles de Saint-Gilles, composées d'un moins un conjoint allemand, qui sera effectuée dans ce deuxième chapitre permettra d'avoir une vision longitudinale de ces familles, d'observer leurs comportements démographiques ainsi que leurs pratiques sociales.

Ce chapitre débutera par la présentation de l'un des éléments fondamentaux de la cellule familiale : les épouses. Ensuite, les mariages et le choix du lieu où ils sont célébrés, de même que les implications de cette décision, seront mis en perspective. Puis, les prénoms attribués aux enfants issus de ces couples, les lieux où sont célébrés les baptêmes et les parrainages/marrainages seront mis à l'avant-plan afin de tenter d'entrevoir des marqueurs identitaires germaniques ainsi que les réseaux de solidarité à Saint-Gilles. Finalement, la dernière section de ce chapitre s'intéressera à la fin du cycle

⁵ Baillargeon, *op. cit.*, p. 26.

⁶ Le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, éditeur, 1992 (1982), p. 101.

⁷ Jacques Mathieu, *et al.*, « Mobilité et sédentarité : stratégies familiales en Nouvelle-France », *Recherches sociographiques*, vol. 28, n° 2-3 (1987), p. 218.

familial, c'est-à-dire à la mort, aux décisions l'entourant ainsi qu'aux remariages. Si l'on peut dire que les soldats des troupes auxiliaires allemandes sont méconnus en regard à l'historiographie, leurs femmes le sont bien davantage, d'où la nécessité de les mettre en lumière.

2.1. Un élément fondamental de la cellule familiale : les épouses

Qu'en est-il des femmes qui ont choisi d'unir leur vie à ces soldats? Sont-elles Allemandes ou Canadiennes⁸? En effet, certains des soldats des troupes auxiliaires étaient mariés avant leur venue en Amérique. Il faut bel et bien compter des Allemandes parmi les conjointes des soldats allemands s'étant établis dans la province de Québec, notamment parmi ceux qui se sont installés à Saint-Gilles. La réponse à cette question en soulève bien d'autres. Si elles sont Allemandes, ont-elles suivi leur époux en Amérique pendant la guerre ou sont-elles venues les y rejoindre en temps de paix? Il faut se dire que traverser l'océan Atlantique n'est pas une mince affaire à la fin du XVIII^e siècle en particulier pour les femmes. Du côté des Canadiennes, le fait qu'elles optent pour un mari « étranger » alors que la norme voudrait qu'elles pratiquent l'endogamie culturelle nous pousse à réfléchir à leur agentivité dans la conclusion de ces alliances matrimoniales. On compte un total de 18 femmes, dont 6 Allemandes et 12 Canadiennes⁹. Toutefois, 20

⁸ Pour voir la liste des femmes ayant épousé un Allemand voir l'annexe 5.

⁹ Nous avons considéré que Mary Ann Hill était une Allemande. Dans les actes notariés, son nom de famille se trouve sous plusieurs formes, dont Gely, Geli, Uline, Heil, Hille, Trelle, Veille. Le fait que son patronyme soit constamment écrit sous des formes différentes indique, selon nous, que les prêtres avaient de la difficulté à le saisir parce qu'il était allemand. Ils l'écrivaient donc comme ils l'entendaient. De plus, le fait que le PRDH indique qu'elle soit immigrante et que son acte de mariage avec Heinrich Krämer reste introuvable nous indique que l'union aurait probablement eu lieu dans les länders germaniques plutôt que dans la province de Québec. Nous avons tout de même choisi d'écrire son nom de cette façon : « Mary Ann Hill » pour faciliter les recherches des potentiels chercheurs, sinon ils ne la trouveront pas sur le PRDH et dans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*. Voir PRDH, Marie Anne Mary Hill, # 366 110 et Claude Kaufholtz-Couture et Claude Crégheur, *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*, Québec, Septentrion, 2013, p. 300.

unions sont contractées puisqu'Eva Lavina Sophia Mankerin et Elizabeth Jacob ont épousé en secondes noces des vétérans allemands du groupe à l'étude¹⁰.

2.1.1. Des Länder germaniques au Canada : Elisabetha Louise, Maria Magdalene, Eva Lavina Sophia et d'autres encore

Le fait qu'il y ait des Allemandes parmi les épouses de soldats des troupes auxiliaires allemandes étonne. Cela suscite des réflexions autour de la présence et du rôle des femmes dans l'armée, des aspects qui ne sont pas considérés de prime abord lorsqu'il est question des forces militaires à l'époque moderne. Toutefois, leur présence n'est pas surprenante puisque les femmes ont toujours accompagné les armées, bien que l'histoire les passe souvent sous silence¹¹. Outre cette raison, trois facteurs contribuent selon nous également à invisibiliser ces femmes. D'abord, il y a peu d'études sur les soldats des troupes auxiliaires allemandes, en particulier sur le devenir de ces individus après la guerre. Ce faisant, ils restent des anonymes dans la masse et cela rend peu propice l'étude de leurs conjointes. Ensuite, ce sont surtout des généalogistes et des amateurs d'histoire qui se sont penchés sur ces Allemands. Toute discipline a ses biais et la généalogie n'y fait pas exception. La généalogie est une science qui a une orientation patriarcale puisqu'elle s'aligne presque toujours sur les patronymes hérités du père¹². Les chercheurs, bien souvent, tentent de retracer leur lignée paternelle ou de trouver qui est leur premier ancêtre à s'être venu au Canada. Les femmes n'occupent en effet qu'une très

¹⁰ Voir l'annexe 3 pour observer les différentes unions du corpus. La date du mariage et le lieu où a eu lieu la cérémonie ont aussi été compilés dans cette liste.

¹¹ Brady J. Crytzer, *Hessians. Mercenaries, Rebels, and the War for the British North America*, Yardley, Westholme Publishing, 2015, p. 94.

¹² Francine Cousteau Serdongs, « Le Québec, paradis de la généalogie et "re-père" du patriarcat : où sont les féministes? : De l'importance d'aborder la généalogie avec les outils de la réflexion féministe », *Recherches féministes*, vol. 21, n° 1, 2008, p. 131.

maigre place en généalogie comparativement aux hommes. Elles sont souvent « invisibles, anonymes et inconnues¹³ ». Dans le cas qui nous intéresse, des généalogistes ont écrit des articles sur l'apport des *Brunswickers* à la formation du Canada français et dans ceux-ci ils y relèvent que les gens ignorent souvent qu'ils en ont parmi leurs ancêtres¹⁴. Cela permet, certes, de faire passer ces oubliés de l'histoire à l'avant-plan, mais qu'en est-il des oubliées derrière les oubliés¹⁵? Il n'est pas illustré dans ces articles que les Québécois ont des ancêtres allemandes, comme si aucune des femmes ayant suivi leur mari en Amérique durant la révolution américaine n'était restée au Canada. Puis, Gérard Noiriel, l'un des piliers de l'histoire de l'immigration en France, avance le troisième facteur : « l'histoire des femmes immigrées, ou issues de l'immigration » est largement méconnue, car « elle se heurte à une double lacune de la recherche historique » : « celle qui touche l'histoire de l'immigration et celle qui touche l'histoire des femmes¹⁶ ». En effet, l'histoire de l'immigration s'est peu intéressée aux femmes et, inversement, l'histoire des femmes ne s'est pas concentrée sur la question de

¹³ Cousteau Serdongs, *loc. cit.*, p. 136.

¹⁴ Voir Gabriel Nadeau, « L'apport germanique dans la formation du Canada français », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 1, n° 4 (1944), p. 274-280; Paul Fortin, « Les mercenaires allemands chez nous », *Québecensia*, vol. 20, n° 1 (2001), p. 7-11; Jean-Paul Richer, « Apport des Allemands, des Écossais et des Irlandais dans la formation du Canada français », *Le Louperivois*, n°3-2 (1992), p. 5 et Jean-Pierre Wilhelmy, « Les mercenaires allemands au Québec au XVIII^e siècle et leur apport à la population », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 33 (1982), p. 275-288.

¹⁵ Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, p. IV.

¹⁶ Les propos de Gérard Noiriel sont issus d'une communication de ce dernier sur « l'histoire des femmes immigrées » à la rencontre-débat intitulée : *Femmes immigrées. Quelles chances pour quelles insertions sociales et professionnelles?* Ils ont été publiés par la suite dans le cahier du *Groupe de recherches et d'échanges et de communication*, l'organisme responsable de la journée-débat. Voir Gérard Noiriel, « L'histoire des femmes immigrées », dans *Groupe de recherches et d'échanges et de communication, Cahier du GREC*, n°9, Vincennes, 1991, p. 11-19.

l'immigration¹⁷. Il faut attendre les années 1990 avant que ces deux disciplines se croisent. C'est un champ de recherche récent où il reste beaucoup à faire.

Pour ce qui est de leur nombre, Virginia Easley De Marce avance qu'entre 200 et 250 Allemandes auraient fait la traversée de l'Atlantique avec l'armée, toutes troupes confondues¹⁸. Marvin L. Brown illustre, quant à lui, qu'en 1781, 300 femmes suivaient les troupes de Brunswick¹⁹. Il y aurait eu bien davantage de femmes que le croyait De Marce puisque cette dernière comptabilisait celles venues avec l'ensemble des troupes. Claude Crégheur en a compté 15 à venir avec les troupes de Hesse-Cassel et 111 avec celles de Hesse-Hanau²⁰. Bien entendu, il est difficile de savoir combien elles étaient en réalité, car les femmes n'apparaissent pas toutes dans les registres militaires. Par exemple, environ 2000 femmes ont suivi, à un moment ou un autre, les troupes sous le commandement de John Burgoyne, mais seulement 300 d'entre elles ont été enregistrées²¹. Beaucoup d'entre elles n'ont donc pas été recensées. Les femmes issues des classes supérieures étaient sans doute plus nombreuses, mais les simples soldats étaient aussi en mesure de faire venir leur compagne, en moins grand nombre il va sans dire. Par exemple, 34 lavandières épouses de soldats sont venues au Canada avec le

¹⁷ Linda Guerry (2009), « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche », *Genre et Histoire* [en ligne], n° 5. Consulté le 26 septembre 2018. <https://journals.openedition.org/genrehistoire/808>

¹⁸ Son calcul est approximatif par contre. La première division des troupes auxiliaires allemandes, sous le commandement de Friedrich Adolf von Riedesel, arrive à Québec en 1776 et compte 77 femmes. Le régiment d'Anhalt-Zerbst, quant à lui, comporte 34 lavandières épouses de soldats. De Marce se fie sur ces deux chiffres pour établir la proportion de femmes dans les navires des troupes auxiliaires allemandes. Si la proportion s'est maintenue, selon elle, entre 250 et 300 Allemandes seraient venues au Canada entre 1776 et 1783. Virginia Easley De Marce, *The Settlement of Former German Auxiliary Troops in Canada after the American Revolution*, Sparta, Wisconsin, Joy Reisinger, 1984, p. 4.

¹⁹ Marvin L. Brown, *Baroness von Riedesel and the American Revolution*, Chapel Hill, University of Carolina Press, 1965, p. XXII.

²⁰ Claude Crégheur, *Les chasseurs de Hesse-Hanau, un régiment d'élite au Canada, 1777-1783*, Québec, Les Éditions GID, 2017, p. 37 et p. 49-51.

²¹ Brown, *op. cit.*, p. XXII.

régiment d'Anhalt-Zerbst²². Cela illustre qu'il y avait bien des roturières qui accompagnaient les armées, qu'elles répondaient à un besoin et qu'elles accomplissaient des tâches nécessaires pour le bien-être des troupes. Il y avait davantage de femmes bien nanties parce que les officiers et les bas-officiers avaient l'autorité nécessaire pour imposer la présence de leur famille. La plus célèbre des Allemandes ayant séjourné au Canada durant la révolution américaine est Frederika Charlotte Louise von Massow, l'épouse du général von Riedesel. Celle-ci ne s'est pas contentée de faire la traversée, elle a aussi suivi son mari dans les campagnes militaires avec ses filles en bas âge²³. Ces femmes d'officiers ne sont pas livrées à elles-mêmes pendant les campagnes militaires, elles sont accompagnées de domestiques. Des femmes en provenance des länder germaniques auraient pu occuper cette fonction et avoir suivi le sillage des troupes sans qu'elles soient recensées dans les registres. S'il est difficile de percevoir la présence des femmes dans l'armée, cela l'est plus encore pour les servantes. À titre d'exemple, la baronne von Riedesel ne mentionne pas très souvent ses domestiques dans son journal, mais quelques extraits permettent de voir qu'elles sont bien là²⁴ : « I send him some pillows and blankets, and my maids sent a mattress²⁵. », « When we marched on I had a large calash readied, with room for myself and the three children and my two maids²⁶ », « He ordered my children and the maidservants to be brought to the calashes and told me I

²² Max von Eelking, *The German Allied Troops in the North American War of Independance, 1776-1783*, Albany, Joel Munsell's Sons Publishers, 1893 (éd. allemande 1863), Réimpr., Londres, Forgotten Books, 2015, p. 238.

²³ Lorraine McMullen, « Massow, Friederike Charlotte Louise von », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, Université Laval et Université de Toronto, vol. 5, 1983. Consulté le 26 septembre 2018. http://www.biographi.ca/fr/bio/massow_friederike_charlotte_louise_von_5E.html

²⁴ Son journal a été révisé et traduit en anglais par Marvin L. Brown. Brown, *op. cit.*

²⁵ *Ibid.*, p. 49.

²⁶ *Ibid.*

had to leave immediately²⁷. » La baronne von Riedesel n'était pas la seule dame sur place et certainement pas la seule à avoir des domestiques²⁸. Toutefois, qu'ils soient officiers, bas-officiers ou soldats, tous doivent voir à l'entretien de leur conjointe et de leurs enfants par le biais d'un montant retiré à même leur solde²⁹. En effet, des enfants ont aussi accompagnés les troupes, bien qu'ils fussent encore moins nombreux que les femmes³⁰. Dans notre corpus, il est possible que Marie Krämer soit née dans les länder germaniques et qu'elle ait fait la traversée avec ses parents³¹. Tous les autres couples composés de deux Allemands sont venus sans enfant. Il est à noter que les femmes étaient particulièrement nombreuses dans les troupes de Hesse-Hanau. Celles-ci étaient moins rigides que d'autres régiments à ce sujet, elles auraient autorisé jusqu'à six femmes par compagnie³². À titre de comparaison, celles de Brunswick n'en permettaient que seize femmes par bataillon et deux par compagnie³³. Cette situation se reflète dans notre échantillon puisque sur les six Allemandes, cinq étaient mariées à des vétérans des troupes de Hesse-Hanau. Une seule était mariée à un soldat des troupes de Brunswick.

De ces femmes qui ont accompagné leur mari en Amérique, beaucoup sont rentrées en Europe à la fin de la guerre, mais certaines ont bien fait souche dans l'actuel territoire du Québec. Il est aussi possible que des Allemandes aient pris la décision de venir rejoindre leur mari au Canada après leur démobilisation. Toutefois, elles ne devaient pas être nombreuses compte tenu des difficultés que comportait la traversée de

²⁷ Brown, *op. cit.*, p. 53.

²⁸ Crytzer, *op. cit.*, p. 150.

²⁹ Dominique Ritchot, *Les troupes allemandes et leur établissement au Canada, 1776-1783*, Longueuil, Institut Drouin, 2011, p. 181.

³⁰ Sur le sujet voir notamment Crégheur, *op. cit.*, p. 49-51.

³¹ Nous supposons cela étant donné que son acte de baptême est introuvable et qu'elle est le premier enfant de la famille. Nous revenons sur cette hypothèse dans la sous-partie 2.3.1.

³² De Marce, *op. cit.*, p. 4.

³³ *Ibid.*

l'Atlantique à partir des Länder germaniques. Par exemple, pour les troupes de Hesse-Hanau qui voyageaient sous le commandement du lieutenant-colonel Creutzbourg en partance d'Hanau, il aura fallu dix-neuf jours pour atteindre l'Angleterre. Elles ont navigué sur le Main et puis sur le Rhin, le voyage était ponctué d'arrêts dans les villes sur les rives. Ensuite, elles ont traversé la mer du Nord en direction de Portsmouth, pour finalement faire la grande traversée en direction de Québec, qui dura environ 67 jours³⁴. Le périple du régiment de Hesse-Hanau laisse penser que la grande partie des Allemandes sont fort probablement venues en même temps que leur époux. Il faut dire aussi que des femmes pourraient ne pas avoir eu à passer par toutes ces embûches. Elles pouvaient passer par la terre ferme contrairement aux troupes de Hesse-Hanau, mais le trajet n'en était pas moins périlleux³⁵. Les voleurs de grand chemin étaient nombreux sur les routes et sur les navires elles étaient à risque de contracter de dangereuses maladies infectieuses, sans compter les frais encourus par un tel voyage. À titre d'exemple, la baronne von Riedesel ne voyageait en calèche que de jour et était accompagnée de domestiques, dont un serviteur qui veillait à sa sécurité, lui évitant ainsi des rencontres infortunes³⁶. De plus, son long parcours de Wolfenbüttel à Dover en Angleterre, qu'il est possible d'observer grâce à la Carte 6, a été parsemé de frais de transport pour ses bagages et de frais d'hébergement³⁷. Il est difficile de voir comment des roturières

³⁴ Crégheur, *op. cit.*, p. 54-96.

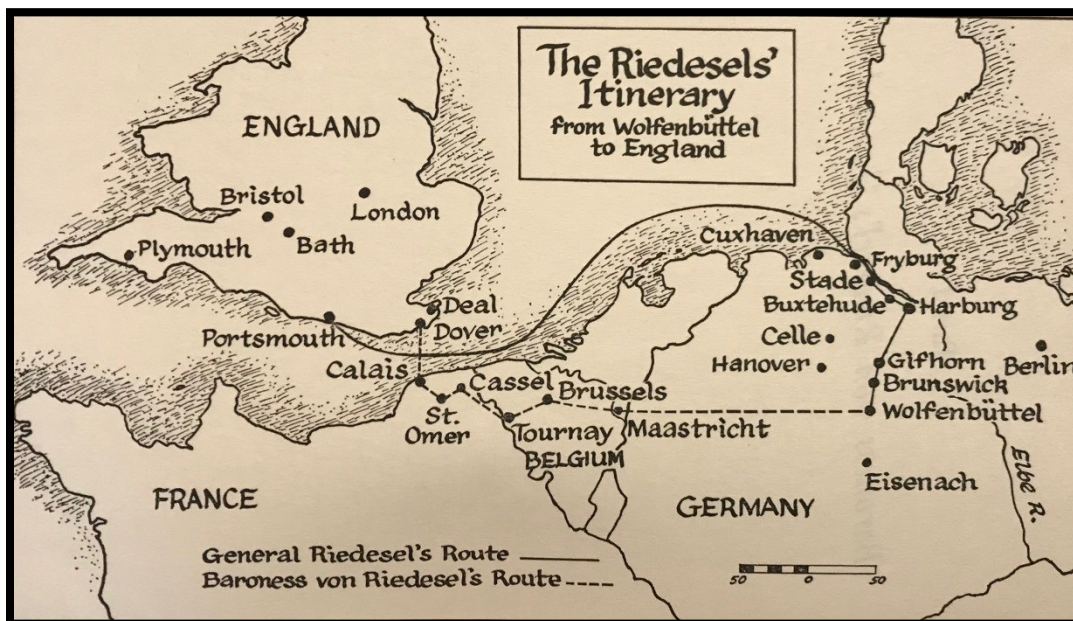
³⁵ À noter que les troupes de Waldeck, de Brunswick et de Hesse-Cassel ont pu marcher jusqu'à leur port d'embarquement. Géographiquement, ils n'avaient pas à traverser des États allemands qui n'étaient pas favorables à leur cause comme ce fut le cas pour les troupes de Hesse-Hanau, de Anspach-Bayreuth et de Anhalt-Zerbst, qui ont dû faire passer leurs soldats par bateaux sur le Rhin. Voir Edward J. Lowell, *The Hessians and Other German Auxiliaries of Great Britain in the Revolutionary War*, Westminster, Heritage Books, 2008 (1884), p. 46-47 et Jean-Pierre Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*, Québec, Septentrion, 2009 (1997), p. 48-49.

³⁶ Brown, *op. cit.*, p. 5.

³⁷ *Ibid.*, p. 7.

auraient pu se payer un tel trajet et passer ces difficultés sans les moyens financiers d'une femme issue de la noblesse.

Carte 6 : Trajet de la baronne von Riedesel de Wolfenbüttel à l'Angleterre



Source : Brown, *op. cit.*, p. 2.

Pour ce qui est des six Allemandes de notre échantillon, quelques informations nous échappent, comme leur lieu d'origine puisqu'il n'existe pas de registres militaires qui le mentionnent comme pour leurs époux. Le fait qu'elles soient déjà mariées nous empêche aussi de trouver leur ville d'origine dans les actes de l'état civil, une information qui est présente habituellement dans les actes de mariage notamment. Ainsi, il nous est seulement possible de dire qu'elles proviennent des länder germaniques. Leur statut matrimonial reste également un mystère. Quant à leur statut socioprofessionnel, on ne retrouve pas la particule « von » dans leur nom, ce qui indique qu'elles n'appartenaient pas à la noblesse. Leur choix d'époux, qui étaient tous soit des soldats ou

des bas-officiers, laisse penser qu'elles étaient toutes des roturières provenant fort probablement de la paysannerie.

En ce qui a trait à leur confession religieuse, sur les six Allemandes, quatre sont protestantes pour sûr. Maria Magdalene Hessler, Elisabetha Louise Krusie et Elizabeth³⁸, l'épouse de Johann Jacob Tölle étaient luthériennes. Elizabeth Jacob, quant à elle, était calviniste³⁹. Le cas de Maria Magdalene Hessler est intéressant. D'abord, au baptême de sa fille Marie Catherine, il est mentionné qu'elle et son époux, Anton Knapp, sont « reconnus catholiques apostoliques et romains »⁴⁰. Ensuite, les deux conjoints font faire leur testament la même journée par le même notaire, mais dans celui du mari il est indiqué qu'il est « chrétien catholique apostolique et romain » tandis que dans celui de l'épouse il est écrit qu'elle est « chrétienne »⁴¹. Cela laisse croire qu'elle est protestante puisque le notaire a pris le temps de faire une différence entre les deux conjoints. Sa sépulture dans le cimetière protestant de la Holy Trinity Anglican Church confirme sa confession religieuse⁴². Nous croyons que Maria Magdalene laissait croire qu'elle était catholique en public, mais qu'au fond elle était bel et bien protestante, mais ce en privé.

Eva Lavina Sophia Mankerin est la seule des Allemandes pour laquelle nous avons la confirmation qu'elle était catholique. Son premier époux, Johann Georg Löder,

³⁸ Nous ne connaissons pas le nom de famille d'Elizabeth, l'épouse de Johann Jacob Tölle. Les seules informations que nous avons à son sujet est son prénom et qu'elle est marraine dans un baptême protestant à la Metropolitan Anglican Church voir Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, « Tölle, Johann Jacob », p. 484 et Registre paroissial de la Metropolitan Anglican Church, acte de baptême d'Anna Elizabeth Hoffman, 15 novembre 1789. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

³⁹ Elizabeth est déclarée protestante dans les différents actes de l'état civil, mais au baptême de son fils Philippe, on apprend qu'elle était calviniste : voir PRDH, Baptême Philippe Wagner, #67 837.

⁴⁰ PRDH, Baptême Marie Catherine Knapp, #647 890.

⁴¹ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, testament d'Anton Knapp, 24 novembre 1808 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, testament de Maria Magdalene Hessler, 24 novembre 1808.

⁴² Registre paroissial de la Holy Trinity Anglican Church, acte de sépulture de Maria Magdalene Hessler, 31 mars 1825. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

était catholique, mais c'est son deuxième mariage avec Johann Adam Andreas Raubenheimer, un protestant, qui donne le plus d'indices concernant sa confession. Le 16 novembre 1803, Eva Lavina Sophia, dûment autorisée par son époux, fait passer chez le notaire un acte de séparation⁴³. Ils semblent se séparer pour un différend religieux :

Il serait survenu des scrupules de conscience à l'une d'elle qui auraient récemment interrompu la bonne entente qui a toujours régné entre eux [...] que la dite Lavina Mankerin sa femme aille demeurer et résider dans tel endroit où bon lui semblera [...] et qu'elle professe telle religion que sa conscience lui dictera⁴⁴.

En quittant son mari, Eva Lavina Sophia pouvait continuer de pratiquer la religion catholique. La confession de Mary Ann Hill, quant à elle, reste inconnue. Elle était probablement catholique, mais faute de sources concluantes il est préférable de ne pas se prononcer⁴⁵.

Deux des six femmes sont devenues veuves et ont épousé un autre allemand du groupe. Il s'agit d'Eva Lavina Sophia Mankerin, dont le parcours a été évoqué précédemment et d'Elizabeth Jacob, la veuve de Baltasar Koch, qui a convolé en deuxième noce avec Johannes Wagner. Les seconds maris sont tous deux protestants. Pour Elizabeth, il est possible de voir le désir de rester fidèle à sa religion puisque Johannes Wagner était aussi calviniste. Il se peut également que les deux femmes aient voulu partager leur vie avec un compatriote, et ce, dans le cas d'Eva Lavina Sophia peu importe la religion de son nouvel époux⁴⁶. Cela représenterait un choix logique puisque la

⁴³ BAnQ, Greffe du notaire Jacques Voyer, Québec, Séparation de Johann Adam Andreas Raubenheimer et d'Eva Lavina Sophia Mankerin, 16 novembre 1803.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ La confession de son premier mari est inconnue, ses enfants se sont fait baptiser dans des églises catholiques, son deuxième mariage était un mariage protestant, elle n'a pas de testament qui aurait pu donner davantage d'indices et elle se fait enterrer dans un cimetière catholique.

⁴⁶ Eva Lavina Sophia a donné naissance un fils à peine six mois après son mariage avec Johann Adam Andreas Raubenheimer. Ils se sont peut-être mariés aussi par nécessité.

première génération d'immigrants choisit plus souvent de s'unir avec un des leurs⁴⁷. Pour les autres vétérans de notre corpus, outre trois d'entre eux, qui restent célibataires, leur chemin croisera celui de Canadiennes.

2.1.2. Des Canadiennes qui se marient à contre-courant

Comme ce ne sont pas tous les auxiliaires allemands qui sont mariés avec des compatriotes et que le marché matrimonial est composé en très grande majorité de Canadiennes dans la province de Québec, ces hommes chercheront à prendre épouses parmi celles-ci pour faire face aux défis de la colonisation. Toutefois, les Canadiennes dans cette situation ont voix au chapitre, particulièrement celles qui ne font pas partie de l'élite. Avant tout, il convient d'en apprendre davantage sur les 12 Canadiennes de notre échantillon qui ont choisi d'unir leur destinée à un soldat des troupes auxiliaires allemandes. Il est heureusement possible de trouver davantage d'informations les concernant que pour leurs consœurs allemandes.

2.1.2.1. Leurs origines géographiques

D'abord, il faut faire une différence entre le lieu où les Canadiennes sont nées et leur lieu de résidence au moment du mariage. Les familles sont encore très mobiles au XVIII^e siècle surtout sur les fronts pionniers, même si elles le sont moins qu'au siècle précédent⁴⁸. C'est pourquoi il ne faut pas déduire automatiquement que les Canadiennes vivent au lieu où elles ont été baptisées et qu'il faut porter attention aux lieux de

⁴⁷ Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 91.

⁴⁸ Alain Laberge, « L'immigrant migrant ou les chemins de l'enracinement au Canada sous le régime français », dans Philippe Joutard et Thomas Wien, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France : Actes des premières rencontres franco-québécoises sur les lieux de mémoires communs* (Poitiers et La Rochelle, novembre 2001). Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 176-177.

résidence déclarés dans les actes de mariage. Par exemple, il ne faudrait pas penser que Georg Friedrich Gründler soit allé jusqu'au fort Michilimackinac, situé dans le territoire actuel de l'État du Michigan, pour rencontrer Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur, qui deviendra son épouse. Celle-ci, bien qu'elle soit née dans les Pays d'en haut, résidait à Québec au moment des épousailles. Les autres ne vivent pas aussi loin de leur lieu de naissance, mais il y a tout de même des différences⁴⁹. La moitié des Canadiennes (6 sur 12) sont originaires de Québec ou des environs⁵⁰. Les autres proviennent d'un peu plus loin soit de Cap-Saint-Ignace et de Montmagny. Il est à noter que l'une des Canadiennes, Magdeleine Audet dit Lapointe, est née à Saint-Gilles en 1766, ce qui confirme bel et bien la présence de colons dans ce secteur de la Beaurivage au moment où Louis-Thomas-Étienne Rageot de Beaurivage est coseigneur⁵¹. En observant l'endroit que les femmes déclarent comme lieu de résidence au mariage, il est possible de voir qu'elles sont plus nombreuses à vivre à Québec et les environs avec le temps (8 sur 12). On retrouve toujours une résidente à Montmagny, mais on compte deux femmes de plus qui déclarent vivre à Saint-Gilles. Ces dernières ont sans doute suivi leur famille lors de leur établissement sur le front pionnier.

Pour se marier, il faut bien que les deux partis se soient rencontrés et courtisés quelque part. Durant la révolution américaine comme il n'y a pas assez de place pour loger les auxiliaires allemands dans les édifices publics durant l'hiver, ces derniers sont

⁴⁹ Pour observer les Canadiennes sont originaires de quel endroit et pour comparer leur lieu de naissance avec leur lieu de résidence au mariage voir l'annexe 7.

⁵⁰ Nous avons considéré Saint-Nicolas et Saint-François sur Île-d'Orléans comme faisant partie des environs de Québec.

⁵¹ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 200.

répartis chez les habitants des villages dans lesquels les troupes sont cantonnées⁵². Il y a lieu de se demander s'il y a un lien qui peut être établi entre les moments où les Allemands sont cantonnés dans leurs quartiers d'hiver et leur rencontre avec leur épouse. Du côté de notre corpus, il est trop hasardeux de nous prononcer sur le sujet. Il n'y a pas de liste qui permettrait de savoir chez quel habitant les soldats ont été distribués, ce qui rend impossible la possibilité de se prononcer avec certitude. En effet, la plupart des conjoints pourraient aussi bien s'être rencontrés avant qu'après la démobilisation des hommes. La situation serait possiblement tout autre si nous observions l'ensemble des soldats allemands s'étant établis au Québec. Il y a toujours des exceptions par contre. Nous pensons que Johann Christoph Bayer et Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau se sont rencontrés durant l'hiver 1780-1781 lorsque ce dernier était stationné à Saint-Thomas de Montmagny⁵³. D'abord, il n'y a rien dans les sources qui indique que Johann Christoph aurait vécu dans ce secteur après sa démobilisation. Ensuite, Saint-Thomas de Montmagny se situe assez loin de Saint-Gilles, environ 95 km les séparent. À la fin du XVIII^e siècle, il aurait fallu plus de dix heures pour parcourir cette distance⁵⁴. Ainsi, il serait presque impossible qu'ils se soient rencontrés au hasard après la guerre. Johann Christoph serait retourné chercher Marie Madeleine en 1786. C'est un délai qui est raisonnable pour lui laisser le temps de s'installer et d'avoir une bonne sécurité financière après sa carrière militaire. Finalement, l'analyse du lieu d'origine et du lieu de résidence

⁵² Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 69. Il est possible de voir à quel endroit les troupes de Hesse-Hanau passent leurs hivers grâce à la correspondance du lieutenant-colonel von Creutzbourg traduite par Claude Crégheur voir Crégheur, *op. cit.*, p. 146, 185, 213, 241, 269 et 291.

⁵³ Une partie des troupes de Hesse-Hanau est en effet à Saint-Thomas de Montmagny durant l'hiver 1780-1781 voir Crégheur, *op. cit.*, p. 245 et p. 247. Le généalogiste Gérard Payer avance aussi cette hypothèse voir Gérard Payer, « Johann Christoph Bayer ancêtre des Payer et Payeur », *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 39, n° 3 (1988), p. 178.

⁵⁴ Dans sa correspondance, le lieutenant-colonel von Creutzbourg situe que Saint-Thomas de Montmagny se trouve à dix heures en bas de Québec. Le chemin à parcourir pour atteindre Saint-Gilles serait encore plus long étant donné son accès difficile. Crégheur, *op. cit.*, p. 247.

au mariage des femmes canadiennes a permis de faire ressortir que plus de la moitié des Canadiennes résidaient à Québec ou dans les environs au moment où elles se sont mariées et qu'il n'est pas possible de savoir si ces dernières connaissaient leur prétendant avant la fin de la guerre. Ces constats établis sur leur origine géographique, il convient maintenant de jeter un regard sur leur origine sociale. Dans le chapitre 1, il a été exposé que les vétérans allemands étaient des roturiers. Qu'en est-il de leurs épouses? Des femmes nobles ont-elles traversé les frontières sociales pour prendre un époux germanique dans une position économique moins enviable? Se pencher sur la position sociale des Canadiennes nous permettra de le constater.

2.1.2.2. Leurs origines socioprofessionnelles

L'origine socioprofessionnelle des femmes reste un peu plus délicate à analyser puisque les curés et les notaires n'inscrivent qu'occasionnellement leurs professions même si elles en ont une⁵⁵. Il faut ainsi aller chercher des indices dans les sources concernant leurs parents. Le dépouillement des registres paroissiaux et des actes notariés relatifs aux parents des épouses canadiennes a permis de faire ressortir, dans certains cas (6 sur 11), les mentions de profession des pères, les chefs de famille. Quatre d'entre eux étaient des habitants, ils étaient présentés comme tels ou comme des laboureurs ou des cultivateurs. Ce sont des hommes qui vivaient du travail de la terre et qui tiraient leur subsistance presque entièrement des produits de leur ferme⁵⁶. On compte aussi un père qui était journalier à Québec. Les journaliers sont des travailleurs non qualifiés qui travaillent dans

⁵⁵ Louise Dechêne, « Quelques aspects de la ville de Québec au XVIII^e siècle d'après les dénombrements paroissiaux », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n° 7 (1984), p. 488 et Marie-France Prévost, « Le recensement de Québec de 1744 : une fenêtre sur le travail des femmes au Canada sous le régime français », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2019, p. 46.

⁵⁶ Greer, *op. cit.*, p. 47.

divers secteurs de la société⁵⁷. Ils sont rémunérés en fonction de l'emploi disponible, ce qui peut les laisser dans une situation financière précaire. Finalement, Laurent Lemelin, le père adoptif de Marie Josephe Lemelin et de Marie Reine Lemelin, qui ont toutes deux épousé un Allemand du groupe, déclare être navigateur à son contrat de mariage⁵⁸. Cela explique pourquoi il y a seulement 11 pères pour 12 femmes. Il est certain que la profession de navigateur se dégage du lot de travailleurs de la terre. Malheureusement, il n'y a pas d'autres mentions de cette fonction dans les autres actes de l'état civil ou dans les actes notariés concernant Laurent. Par conséquent, il n'est pas possible de savoir s'il était le propriétaire d'un navire ou un matelot, le fossé est bien entendu large entre les deux. Pour les cinq autres pères, nous n'avons pas trouvé de mention de profession. S'ils avaient pratiqué une profession particulière, il y aurait sûrement eu une mention dans les registres paroissiaux et dans les actes notariés. Ce faisant, nous considérons que ces hommes sont fort probablement des habitants puisque c'est le cas de la majeure partie de la population de l'époque⁵⁹. Cela ferait en sorte que leurs filles seraient issues de la paysannerie. D'autre part, lorsqu'on observe l'ensemble des soldats des troupes auxiliaires allemandes, très peu d'entre eux se sont mariés avec des nobles canadiennes. Karine Pépin, qui a recensé dans son mémoire l'ensemble des mariages mixtes de la noblesse dans la vallée laurentienne entre 1760 et 1800, n'en a comptabilisé que trois. Ces trois Allemands n'étaient pas de simples soldats, l'un d'eux était un avocat et les deux autres étaient des chirurgiens militaires, qui ont continué de pratiquer la médecine

⁵⁷ Dechêne, *loc. cit.*, p. 490.

⁵⁸ Les deux filles prennent le nom de Lemelin même si ce dernier n'est pas leur père. Leur père naturel n'est pas connu voir PRDH, Baptême de Marie Josephe Miville (Lemelin), #231647 et PRDH, Baptême de Marie Reine Miville (Lemelin), #231 720. Pour la mention de navigateur voir BAnQ, Greffe du notaire Louis-Charles Conscient de Saint-Aubin, Kamouraska, Contrat de mariage entre Laurent Lemelin et Reine Félicité Miville, 29 janvier 1776.

⁵⁹ Samson, *op. cit.*, p. 126.

une fois démobilisés⁶⁰. Les Canadiennes qui ont épousé des auxiliaires allemands de l'échantillon n'ont donc pas traversé les frontières sociales parce qu'elles étaient aussi d'origine modeste.

Comme nous l'imaginions, nous n'avons trouvé aucune mention de profession. Cela ne veut pas dire pour autant qu'elles ne travaillaient pas. Elles sont moins visibles que leurs époux dans les sources, toutefois elles n'en sont pas moins indispensables pour la survie de la famille⁶¹. Les tâches de la vie quotidienne sur un front pionnier comme la seigneurie de Beaurivage sont nombreuses et colossales, en particulier dans les débuts lorsqu'il faut défricher sa censive. Dans ce contexte, les conjointes sont indispensables. Elles participent à la transformation de leur propriété en terre cultivable, tout en s'occupant du poulailler et du bétail et en prenant part aux travaux agricoles⁶². Ce sont aussi elles qui cuisinent, qui confectionnent les vêtements pour la famille et qui s'occupent de la marmaille. Leur apport à l'économie reste incalculable et est bien souvent absent des sources, ce qui montre que les activités dites « féminines » étaient perçues comme accessoires⁶³. Si certaines choses tombent sous silence, ce n'est pas le cas du statut matrimonial des femmes que les curés et les pasteurs prennent bien le temps d'inscrire.

⁶⁰ Karine Pépin, « Mariage et altérité : les alliances mixtes chez la noblesse canadienne après la Conquête (1760-1800) », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, p. 47 et p. 54.

⁶¹ Greer, *op. cit.*, p. 43.

⁶² Baillargeon, *op. cit.*, p. 40.

⁶³ Greer, *op. cit.*, p. 87.

2.1.2.3. *Le statut matrimonial*

Virginia Easley De Marce a avancé suite à ses recherches que les soldats allemands semblaient avoir épousé en grand nombre des orphelines et des veuves⁶⁴. S'ils avaient davantage épousé des veuves chargées d'enfants ou criblées de dettes, cela pourrait témoigner d'une moins bonne intégration que s'ils avaient épousé de jeunes célibataires⁶⁵. Parmi les épouses des Allemands s'étant installés à Saint-Gilles, on retrouve trois veuves et neuf célibataires. On est loin d'une majorité de veuves et qui plus est aucune d'entre elles n'était orpheline⁶⁶. Également, l'âge moyen des célibataires de l'échantillon au moment de leur mariage est d'un peu plus de 20 ans et demi⁶⁷. Elles sont loin d'être de vieilles célibataires. Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau, qui était la plus âgée, avait seulement 29 ans. Pour les veuves, il n'est pas possible de calculer la moyenne d'âge lors de leur union à cause d'un problème de source. Il est possible néanmoins d'affirmer qu'elles sont toutes les trois plus âgées que les célibataires et qu'elles ont plus que 34 ans lorsqu'elles se marient pour la deuxième fois⁶⁸. De plus, ces veuves sont des partis intéressants puisqu'elles ne viennent pas avec une ribambelle d'enfants. Les enfants s'ils sont nombreux sont un facteur à considérer et peuvent même

⁶⁴ De Marce, *op. cit.*, p. 45. Ensuite, elle nuance cette affirmation en disant qu'elle n'a pas pu confirmer cette impression puisqu'elle n'a pas eu l'opportunité de faire des analyses statistiques. Pour confirmer ou infirmer cette hypothèse, il aurait fallu analyser l'ensemble des mariages contractés entre les soldats des troupes auxiliaires allemandes et les Canadiennes, ce qui n'est pas l'objectif de cette recherche.

⁶⁵ Hélène Grenier, « Les étrangers sous le Régime français », dans André Lachance, dir., *Les marginaux, les exclus et l'autre au Canada aux 17^e et 18^e siècles*, Québec, Fides, 1996, p. 229.

⁶⁶ Il est certain que le corpus à l'étude est très réduit comparativement aux 1300 à 1400 auxiliaires allemands qui se sont établis au Québec, mais nous croyons qu'il ne faut pas exagérer l'importance des mariages conclus entre les veuves canadiennes et les vétérans allemands.

⁶⁷ La moyenne a été calculée à partir de l'âge des neuf célibataires au moment de leur mariage tiré des fiches de famille : $(23 + 21 + 21 + 20 + 22 + 15 + 29 + 18 + 17) / 9 = 20,67$ ans.

⁶⁸ Marie Anne Perreault a 34 ans à son mariage et Marie Anne Campagna en a 44. Étant donné que l'acte de mariage entre Reine Félicité Miville et Konrad Bodenbender a été perdu et que nous ne savons pas en quelle année les époux ont convolé en justes noces, il nous est possible de dire quel âge avait la mariée au moment de l'union. Elle devait avoir plus de 46 ans puisque c'est l'âge qu'elle avait au décès de son premier époux Laurent Lemelin.

être un fardeau financier pour certaines unions parce que ce sont des bouches de plus à nourrir⁶⁹. Marie Anne Perreault n'a pas d'enfant issu de son premier mariage et elle n'en a pas eu non plus avec Wilhelm Hartmann. Les deux autres veuves, Reine Félicité Miville et Marie Anne Campagna ont eu des enfants dans leur première union, mais ceux-ci ne représentaient pas un très gros fardeau. Les deux filles de Reine Félicité étaient déjà mariées lors de l'union de leur mère avec Konrad Bodenbender et Marie Anne n'a eu qu'une seule fille avec son premier époux. Comment expliquer alors que ces femmes, qui représentaient de bons partis, aient choisi un Allemand comme conjoint plutôt qu'un Canadien vivant dans la paroisse d'à côté? Il est fort probable que ce soit simplement un choix personnel.

2.1.2.4. Traces de l'agentivité des Canadiennes

À l'époque préindustrielle, les mariages sont des événements marquants dans la vie des individus, mais aussi dans celle de leur famille. Les parents ont leur mot à dire en ce qui a trait aux alliances de leurs enfants, quelle que soit leur classe sociale. Le consentement des parents est en effet essentiel si la personne est mineure, c'est-à-dire si elle a moins de 21 ans, à la période qui nous intéresse, puisque le gouvernement britannique a fait passer l'âge de la majorité dans la province de Québec de 25 ans à 21 ans à partir du milieu du XVIII^e siècle⁷⁰. Même après avoir atteint l'âge de la majorité, il n'est pas bien vu de faire un mariage qui va à l'encontre de la volonté des parents. Les époux courent le risque de perdre leur réseau de solidarité et de se faire déshériter⁷¹. Certes, pour les familles paysannes, l'élaboration des alliances comporte moins d'enjeux que pour l'élite, mais il

⁶⁹ Hélène Grenier, *op. cit.*, p. 229.

⁷⁰ Serge Gagnon, *Mariage et famille au temps de Papineau*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 91 et p. 93.

⁷¹ Jean Gaudemet, *Le mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris, Éditions du Cerf, 1987, p. 323.

reste qu'elles tentent malgré tout de faire faire de « beaux mariages » à leurs enfants afin que ceux-ci conservent un statut social similaire au leur⁷².

Malgré ces considérations, il ne faut pas envisager les femmes comme des êtres passifs qui se font imposer un mari étranger. Leurs parents leur auraient sûrement trouvé un mari canadien-français avant de les « forcer » à marier un Allemand. Elles n'attendent pas non plus d'être sélectionnées et elles ne sont pas dépourvues de jugement tel que certains auteurs semblent le supposer : « Ils apprécièrent la cuisine canadienne, et la Canadienne elle-même, s'il faut en juger par les mariages qui se firent pendant et après les hostilités⁷³ » ou encore « il semble bien que ce soient les belles de chez nous qui, aveuglées par l'amour, et malgré l'emprise importante qu'exerce sur elles l'Église catholique d'alors, oublient momentanément leurs devoirs religieux et se marient sans autorisation dans la religion de leurs futurs époux⁷⁴ ». Sous l'Ancien Régime, les femmes ont voix au chapitre en ce qui concerne certains aspects de leur vie même si elles passent une grande partie de celle-ci sous la tutelle d'un homme⁷⁵. Le mariage notamment permet à celles-ci d'exercer leur libre arbitre en ce qui a trait à leur choix de conjoint. Cependant, toutes n'avaient pas la même liberté. Les paysannes avaient plus de latitude dans leur choix et pouvaient davantage faire des « mariages de sentiment » que les femmes nobles ou bourgeoises⁷⁶. De plus, marier un étranger, qu'il soit protestant ou non, devait être une décision mûrement réfléchie plutôt qu'un coup de tête puisque c'était une action qui

⁷² Benoît Grenier, *Seigneurs campagnards de la Nouvelle France : présence seigneuriale et sociabilité rurale dans la vallée du Saint-Laurent à l'époque préindustrielle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, coll. « Histoire », p. 107.

⁷³ Arthur Caux, « La famille Caux », *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 7, n° 4 (1956), p. 247.

⁷⁴ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...op. cit.*, p. 139.

⁷⁵ Baillargeon, *op. cit.*, p. 26.

⁷⁶ Grenier, *Seigneurs campagnards...*, *op. cit.*, p. 120.

sortait de la norme. C'est pourquoi il y a lieu de réfléchir à l'agentivité de ces femmes dans la conclusion de ces unions. L'agentivité correspond à la puissance d'agir d'un individu qui lui permet de s'autodéterminer et de prendre des décisions en accord avec ses désirs et ses valeurs dans l'horizon des possibles de son époque⁷⁷.

La plupart des Canadiennes se mariaient avec quelqu'un dans un cercle de connaissances relativement restreint, provenant de la même paroisse ou demeurant à proximité géographiquement⁷⁸. Les alliances étaient aussi habituellement homogames, donc contractées avec un individu qui était issu de la même classe sociale, de la même culture et de la même religion⁷⁹. Selon Lorraine Gadoury, les mariages mixtes, c'est-à-dire interethniques, échappaient à la norme et étaient assez rares⁸⁰. C'est ici que les Canadiennes de notre échantillon sortent du lot. Certes, leurs unions étaient homogames sur un aspect puisque les soldats allemands comme leurs épouses canadiennes sont issus de la paysannerie et ont donc un statut social équivalent et des moyens de subsistance semblables. Par contre, on ne peut pas dire que leurs mariages étaient homogames culturellement, elles ne se sont pas « mariées devant leur porte avec quelqu'un de leur sorte⁸¹ », comme le dit le proverbe. Elles ont épousé des hommes qui parlaient

⁷⁷ Jacques Guilhaumou, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes*, n° 41 (2012), p. 27.

⁷⁸ Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 91. Du point de vue géographique, nous avons considéré que toutes les alliances étaient exogames puisque les soldats des troupes auxiliaires allemandes proviennent tous du Vieux Continent. Certaines des alliances auraient pu être considérées comme endogames puisque les deux partis auraient pu résider à proximité au moment du mariage, mais nous avons choisi de mettre l'accent sur le caractère exogame des mariages.

⁷⁹ Gagnon, *op. cit.*, p. 138 et Grenier, *Seigneurs campagnards...*, *op. cit.*, p. 107.

⁸⁰ Lorraine Gadoury, *La noblesse de Nouvelle-France : familles et alliances*, Montréal, Éditions Hurtubise, 1991, p. 100. Dans son mémoire, Karine Pépin mentionne que seulement 8,7 % des mariages de la noblesse entre 1760 et 1800 sont mixtes. Le portrait reste à faire pour le reste de la population, mais reste que ce n'est pas une pratique si répandue. Pépin, *loc. cit.*, p. 44.

⁸¹ Pierre Des Ruisseaux, *Le livre des proverbes québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 2^e éd. (1974), p. 83.

probablement un français rudimentaire, qui avaient un bagage culturel bien différent du leur et qui ne professaient pas nécessairement la même foi.

Les Canadiennes qui ont épousé des protestants ont dû avoir de la volonté puisqu'elles étaient toutes catholiques et qu'il fallait être bien décidé pour aller à l'encontre de l'Église catholique et même de leurs propres croyances. N'arrivait pas à se marier dans une église catholique qui le voulait. La solution la plus simple pour un couple, qui ne partageait pas la même confession et qui voulait se faire unir dans les liens sacrés du mariage, restait d'aller dans un temple protestant⁸². Les femmes dans cette situation s'exposaient aux représailles de leur famille et au devoir de faire pénitence pour leur péché. Par exemple, elles pouvaient être privées de sacrement pendant plusieurs mois, ce qui est considérable pour l'époque⁸³. Le fait que les Canadiennes aient passé outre ces éléments dissuasifs laisse entrevoir leur capacité d'agir, leur capacité de prendre leur destin entre leurs mains. Nous pouvons également émettre l'hypothèse que les vétérans allemands avaient un capital de charme et de beauté ainsi qu'un patrimoine que ne possédaient pas les hommes issus de la communauté locale⁸⁴. Les femmes auraient pu être tentées par leur exotisme et par leur petit accent, ce qui a fait en sorte qu'elles n'ont pas opté pour un mari comme les autres.

Les femmes ont certes une puissance d'agir qu'il ne faut pas négliger tout en ne l'exagérant pas non plus, d'où l'importance d'apporter également des nuances à leur agentivité. D'abord, nous pensions être en mesure de voir des traces de l'agentivité des femmes dans les contrats et les actes de mariage. Si les parents étaient absents au moment

⁸² Nous reviendrons sur les enjeux des mariages mixtes dans les églises catholiques et sur les raisons pour lesquelles ces couples optent plus souvent pour les temples protestants à la section 2.2.

⁸³ Gagnon, *op.cit.*, p. 134.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 122.

de la signature du contrat ou de la cérémonie, il aurait été possible de penser que c'est parce qu'ils étaient en désaccord avec le choix de leur fille. Ces femmes montreraient alors leur agentivité puisqu'elles se marieraient sans l'assentiment de leurs parents. Il a fallu revoir cette hypothèse. Les contrats de mariage sont en effet des sources très riches en information, mais malheureusement seulement deux couples sont passés devant le notaire à cet effet⁸⁵. Dans les deux cas, le parent survivant était présent à la signature du contrat. On peut voir par cela que la famille supportait les fiancés dans leur engagement. Pour les actes de mariage, à 5 unions sur 12 les parents ou des membres de la famille élargie, tels que des oncles et des cousines, étaient présents. De l'autre côté, les parents étaient absents à 6 mariages sur 12. Il ne faut pas voir systématiquement des marques de l'agentivité des femmes lorsque leurs parents sont absents de leurs épousailles. Ce n'est pas parce qu'ils n'étaient pas là qu'ils étaient forcément en désaccord. Si le mariage a eu lieu à Québec, il est possible que les parents n'aient pas pu se déplacer de Saint-Gilles ou de Saint-Nicolas. Par exemple, les parents de Marie Thérèse Dubois étaient absents des noces de leur fille mineure avec Martin Friederich Ewaldt et le ministre a inscrit quand même que Marie Thérèse avait eu leur approbation⁸⁶. Celle-ci va à l'encontre de l'Église catholique, néanmoins, il n'y a pas de rupture avec sa famille. Seulement trois autres femmes étaient mineures à leurs noces, mais Marguerite Bois est la seule qui ne semble pas avoir l'accord familial⁸⁷. Ses parents étaient absents de la cérémonie et il n'est pas

⁸⁵ BAnQ, Greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Contrat de mariage entre Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, 9 février 1786. BAnQ, greffe du notaire Pierre-Louis Descheneaux, Québec, Contrat de mariage entre Philipp Gerhard et Magdeleine Audet dit Lapointe, 12 juin 1787.

⁸⁶ Registre paroissial de l'église presbytérienne St Andrew de Québec, acte de mariage de Martin Friederich Ewaldt et de Marie Thérèse Dubois, 22 avril 1814. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁸⁷ Lors de la signature du contrat de mariage entre Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, la mère de la mariée est là et donne son accord : voir BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Contrat de mariage entre Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, 9 février 1786. Pour ce qui est du mariage entre Johann Lotz et Marie Reine Lemelin, le père est présent à la cérémonie et signe l'acte de mariage :

mentionné dans l'acte de mariage qu'elle avait leur accord, ce qui est plutôt singulier. Se serait-elle mariée sans leur consentement? L'union a lieu dans une église protestante. Peut-être que les époux ont tenté de forcer la main des parents de la mariée? Les tourtereaux ont dû finir par avoir l'assentiment des parents puisque le mariage n'est pas déclaré nul⁸⁸. De plus à leur baptême, tous leurs enfants sont déclarés légitimes. D'autre part, il est difficile aussi de cerner si les parents s'opposaient lorsque leur enfant était majeur, car il n'avait plus besoin du consentement parental. Les couples devaient avoir des témoins, mais il n'était pas nécessaire que ce soit des membres de leur famille⁸⁹. Ils auraient aussi pu avoir la bénédiction des parents sans que ceux-ci soient présents physiquement.

Ensuite, d'autres éléments amènent à nuancer l'agentivité des femmes, dont la religion pratiquée par le conjoint et la culture familiale. D'abord, Andreas Heinrich Bernhard, Philipp Gerhard et Wilhelm Hartmann étaient catholiques avant leur arrivée en Amérique, ils n'étaient pas les seuls du groupe d'Allemands établis à Saint-Gilles à l'être. Par contre, ce sont les trois seuls qui pratiquaient cette religion qui ont épousé des Canadiennes. Ces derniers et leurs conjointes ont pu se marier dans des églises catholiques. Cela reste des mariages interethniques, mais qui sont probablement mieux acceptés. Comme le mentionne Serge Gagnon : « Si les prêtres avaient été sommés de hiérarchiser leur niveau de désagrément, ils auraient sans doute pointé du doigt la disparité de culte comme principal facteur d'hétérogénéité déparant la formation des

voir Registre paroissial de la cathédral anglicane Holy Trinity, acte de mariage de Johann Lotz et de Marie Reine Lemelin, 8 novembre 1785. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁸⁸ Gagnon, *op. cit.*, p. 91.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 155.

couples⁹⁰. » Élisabeth Couët, Magdeleine Audet dit Lapointe et Marie Anne Perreault, leurs épouses, n'ont alors pas eu à se mettre le clergé à dos. Puis, le fait qu'il y ait plus d'une femme dans une même famille à épouser un Allemand est un facteur à considérer puisqu'on a affaire à une forme de culture familiale. Les sœurs Marie Reine et Marie Josephe Lemelin ont épousé toutes les deux des vétérans allemands à trois mois d'intervalle et leur mère, Reine Félicité Miville, fait de même après la mort de son premier époux. Une fois que l'un d'eux a été accepté dans la famille, il était plus facile pour ses compatriotes de courtiser les femmes de l'entourage et, pour celles-ci, les fréquentations avec des Allemands étaient mieux acceptées⁹¹. Karine Pépin remarque le même phénomène dans son mémoire, car pour huit familles, il y a plus d'un mariage mixte au sein d'une même famille. Elle suppose que la présence d'un mariage mixte dans la fratrie en a favorisé d'autres⁹². Le fait de marier un Allemand devait être plus facile aussi pour une Canadienne ayant déjà été mariée à un individu de la même provenance. Prenons le cas de Marie Anne Perrault qui a épousé Wilhelm Hartmann en secondes noces par exemple. Cette dernière est la veuve de Johann Franz Josef Passeler, qui était aussi d'origine germanique. Son choix de conjoint devait être moins problématique puisqu'elle était déjà passée par là, de même que sa famille.

Il est difficile de connaître les motivations des femmes en dehors de celles de l'élite puisqu'elles ne laissent point d'écrits du for privé. Comme les Canadiennes de notre échantillon étaient issues de la paysannerie, nous n'avons pas accès à ce genre de source. Ce n'est pas pour autant qu'il faut les considérer comme des individus n'ayant

⁹⁰ Gagnon, *op. cit.*, p. 142.

⁹¹ De Marce, *op. cit.*, p. 45.

⁹² Pépin, *loc. cit.*, p. 29.

aucune capacité d'action. La contraction d'alliances avec les Allemands laisse donc entrevoir une certaine agentivité de ces Canadiennes. Il ne faut pas bien sûr faire une lecture erronée de leurs comportements, d'où l'importance de nuancer les propos. Nous avons vu que l'Église catholique ne rendait pas toujours les choses faciles pour les couples formés d'un Allemand et d'une Canadienne sans exposer la position de cette institution face aux mariages mixtes. La présentation de celle-ci et des différentes étapes que le parti protestant doit franchir avant de pouvoir se marier devant un curé catholique permettront de mieux comprendre pourquoi de nombreux couples choisissaient des lieux de culte protestant.

2.2. *Ego conjungo vos in matrimonium* : convoler en justes noces

Le chemin vers un mariage catholique pour un couple mixte en était un parsemé d'embûches. C'est une voie qu'un célibataire pouvait emprunter en prévision d'un futur mariage catholique sans avoir déjà une promesse, mais les choses s'accéléraient généralement lorsqu'il y avait un projet de mariage concret. Certaines étapes étaient obligatoires, notamment le témoignage de liberté au mariage, l'abjuration puisqu'on ne se marie pas en étant à la fois catholique et protestant ainsi que la publication des bans de mariage⁹³. D'autres étapes, comme la signature d'un contrat de mariage, n'étaient pas essentielles pour avoir l'approbation du curé. Pour bien comprendre pourquoi l'Église catholique ne laissait pas les couples mixtes s'unir sur-le-champ ou tout court, il faut jeter un regard sur ses positions théologiques. De plus, un bref portrait des lieux de culte

⁹³ Nous n'entrerons pas plus loin sur la publication des bans de mariage dans notre mémoire puisque ce n'est pas un élément que nous avons choisi d'analyser. Nous tenions tout de même à mentionner qu'il s'agit d'une étape essentielle pour la concrétisation d'un mariage.

protestant dans le district de Québec s'avère nécessaire afin de nuancer la possibilité des couples à s'épouser devant un pasteur⁹⁴.

2.2.1. *Les alliances mixtes : le long chemin vers un mariage catholique*

Le catholicisme est la religion officielle en la Nouvelle-France avant la Conquête⁹⁵. Après la défaite aux mains des Britanniques, l'Église anglicane commence lentement à s'établir et les Canadiens sont encouragés à se convertir au protestantisme⁹⁶. Ils seront peu à le faire puisque l'Église catholique exerce un très fort ascendant sur la population⁹⁷. En 1774, l'*Acte de Québec* change la donne. Les Canadiens n'ont plus besoin de se convertir pour occuper un poste dans la fonction publique et l'Église catholique peut à nouveau percevoir la dîme, ce qui assure l'avenir des paroisses⁹⁸. Le gouvernement britannique et le clergé catholique deviennent liés, étant dépendants l'un de l'autre. Les Britanniques veulent s'assurer que les Canadiens leur restent fidèles et l'Église catholique sait que sa survie dépend de la volonté de ses nouveaux maîtres. Cette alliance avec le pouvoir en place permet à l'Église de demeurer un acteur important dans le marché matrimonial à la fin du XVIII^e siècle, bien qu'elle n'ait pas l'emprise sur ses ouailles comme ce sera le cas à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

D'abord, si les autorités avaient un doute quant au statut matrimonial d'un étranger, celui-ci devait passer par une « enquête » avant de pouvoir prendre épouse, qui

⁹⁴ Les individus du corpus vont dans les églises protestantes de Québec pour se marier, faire baptiser leurs enfants ou se faire mettre en terre. C'est pourquoi il ne sera pas question des lieux de culte protestant ailleurs dans la province de Québec ou de ceux qui verront le jour plus tard en Nouvelle-Écosse.

⁹⁵ Jacques Mathieu, *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, p. 68-69.

⁹⁶ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, p. 38.

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ *Ibid.*, p. 39.

se nommait le témoignage de liberté au mariage⁹⁹. Au cours de celle-ci, l'individu devait démontrer qu'il était bien célibataire ou libre de tout engagement s'il était veuf. Cette démarche, menée à la fois par les autorités civiles et ecclésiastiques, servait à empêcher la bigamie. Pour que le témoignage ait lieu, le curé devait écrire à l'évêché. Ensuite, un vicaire général et parfois même l'évêque rencontrait l'immigrant accompagné d'un homme de loi et d'un juge de paix¹⁰⁰. Si l'homme était un soldat, comme c'est le cas individuellement de notre corpus, il fallait qu'il amène d'autres soldats de son régiment qui l'ont connu dans son pays¹⁰¹. Les témoins devaient indiquer depuis combien de temps ils connaissent le principal intéressé et assurer qu'il est garçon ou veuf¹⁰². Des facteurs pouvaient nuire à la requête de l'immigrant, dont son âge et son état matrimonial. En effet, plus l'individu était âgé, plus il était suspect qu'il n'ait jamais été marié auparavant et s'il s'était déclaré veuf, il était difficile de prouver que son épouse était bel et bien décédée¹⁰³. Seulement deux soldats des troupes auxiliaires allemandes s'étant établis à Saint-Gilles ont fait un témoignage de liberté avant de sceller leur union. Celui de Wilhelm Hartmann nous permet de savoir que ce dernier était libre de tout engagement et qu'il connaissait Heinrich Krämer et Johann Lotz depuis 11 ans puisqu'ils ont servi dans le même régiment¹⁰⁴. Dans celui de Philipp Gerhard, nous avons la confirmation qu'il était également garçon et que Johann Georg Löder et lui, en plus d'avoir servi dans le

⁹⁹ Les témoignages de liberté au mariage sont aussi des sources intéressantes puisqu'elles offrent une vision des relations et même des amitiés entre les soldats, qui sont peu visibles en dehors de celles-ci.

¹⁰⁰ Gagnon, *op. cit.*, p. 111.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 112.

¹⁰² *Ibid.*, p. 114.

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ AAQ, « Témoignage de liberté au mariage de Wilhelm Hartmann », dans *État de liberté au mariage*, 940 CD, vol. 1, p. 151.

même régiment, se connaissaient depuis plus de 15 ans¹⁰⁵. D'ailleurs, ces trois témoins font partie des soldats des troupes auxiliaires allemandes qui sont installés dans la seigneurie de Beaurivage. Cela illustre que certains des vétérans se connaissaient avant d'emménager à Saint-Gilles. Il va s'en dire que ce processus peut s'avérer long et éprouvant surtout lorsqu'on est dans l'attente de se marier, mais cela l'est sans doute moins que de se faire accepter au sein de l'Église catholique.

Techniquement, à l'époque de la Nouvelle-France, il était interdit aux Juifs et aux protestants de venir s'installer dans la colonie¹⁰⁶. Malgré cette interdiction, il y en avait quand même qui y vivaient, mais ils étaient peu nombreux à exercer ouvertement leur foi. Ils optaient plutôt pour la discrétion, c'est-à-dire de pratiquer extérieurement le catholicisme sans avoir abjuré¹⁰⁷. Le fait qu'il y ait quelques protestants sur le territoire ne veut pas dire pour autant que les mariages interethniques étaient permis. Avant la Conquête, ils étaient simplement interdits¹⁰⁸. À partir du moment où la Province de Québec est une possession britannique, il y a davantage d'étrangers qui s'installent sur le territoire. Plus ils sont nombreux, plus il y a de chances pour que des gens tentent de contracter des alliances mixtes. Ce n'est pas pour autant que l'Église catholique change son fusil d'épaule. L'évêque Pierre Denaut reçoit au début du XIX^e siècle la permission de Rome de bénir les unions mixtes, en accordant à ces couples une dispense « de disparité de culte »¹⁰⁹. Cette pratique a cours en Europe, mais l'évêque meurt avant de pouvoir l'appliquer au Bas-Canada. Son successeur, Joseph Octave Plessis, interdit

¹⁰⁵ AAQ, « Témoignage de liberté au mariage de Wilhelm Hartmann », dans *État de liberté au mariage*, 940 CD, vol. 1, p. 149-150.

¹⁰⁶ Marc-André Bédard, *Les protestants en Nouvelle-France*, Québec, La Société historique de Québec, 1978, p. 20.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰⁸ Gagnon, *op. cit.*, p. 130.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 131.

l'union de couples mixtes et cette position est maintenue par Bernard Claude Panet qui lui succède. La situation était donc plus sévère au Bas-Canada, car dans d'autres diocèses catholiques un protestant et une catholique auraient pu convoler en justes noces sans être inquiétés¹¹⁰. L'objectif des évêques derrière cette interdiction était de protéger le marché matrimonial afin d'éviter que les gentilshommes canadiens manquent de bons partis à épouser, car le risque que les Canadiennes optent pour époux des protestants était trop grand¹¹¹. Il faut attendre la moitié du XIX^e siècle pour que des changements s'amorcent. Les prêtres catholiques ont enfin la permission de bénir les unions mixtes, mais en contrepartie les couples doivent fournir une promesse écrite et jurer qu'ils élèveront leurs enfants dans la foi catholique¹¹².

Avant cette période, deux individus de religion différente pouvaient seulement se marier si le parti protestant ou juif se convertissait. C'est là où le bât blesse. Pour pouvoir le faire, l'individu devait prouver qu'il ne le faisait pas simplement dans le but de se marier, mais bien par conviction. Il devait s'engager dans un long processus afin de démontrer sa sincérité et montrer qu'il était convaincu par les dogmes catholiques¹¹³. Être catholique veut dire que l'on croit que l'Église a reçu la révélation de la foi et qu'elle en est la seule dépositaire légitime¹¹⁴. En définitive, le protestant devait avouer qu'en dehors de l'Église catholique il n'y a point de salut. Le prêtre ne pouvait pas non plus le faire abjurer sous l'effet de la contrainte, l'individu devait se convertir de son plein gré¹¹⁵.

¹¹⁰ Gagnon, *op. cit.*, p. 131.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 132-133.

¹¹² *Ibid.*, p. 137.

¹¹³ *Ibid.*, p. 128.

¹¹⁴ Ferretti, *op. cit.*, p. 19.

¹¹⁵ Gagnon, *op. cit.*, p. 128. Sous le régime français, les protestants subissaient des pressions pour qu'ils se convertissent, allant de la persuasion à la coercition. La situation est différente lorsque la colonie est régie par un roi protestant. Voir Bédard, *op. cit.*, p. 65.

Lorsque finalement la personne parvenait à convaincre le curé de sa paroisse de sa bonne foi, la cérémonie d'abjuration avait lieu¹¹⁶. Celle-ci se déroulait normalement à l'église paroissiale et marquait le moment où l'individu renonçait à sa confession protestante¹¹⁷. Il était finalement accepté parmi les fidèles catholiques et pouvait marier l'élue de son choix. Même après ce long parcours, il est difficile de savoir si le protestant était vraiment sincère dans sa démarche. Il pourrait se comporter extérieurement comme un bon catholique, mais ses convictions personnelles pourraient être tout autre¹¹⁸. Il faut attendre bien souvent que la personne passe chez le notaire pour son testament ou se fasse mettre en terre pour obtenir une réponse. Cependant, les protestants n'avaient pas tous envie de renoncer à la foi de leurs ancêtres alors ils se tournaient vers des institutions qui acceptaient les mariages mixtes : les chapelles protestantes. Autant pour les témoignages de liberté au mariage que pour les abjurations, plus les délais sont longs, plus il était tentant d'aller se présenter devant un pasteur protestant¹¹⁹.

Pour ce qui est des contrats de mariage, il n'était pas obligatoire d'y avoir recours, mais le fait d'en faire rédiger un ou non témoigne de l'intégration des immigrants à la culture locale. En venant en Nouvelle-France, les Français ont amené avec eux leurs systèmes de lois, qui s'apparentent pour la plupart au droit coutumier, mais dans la petite colonie il n'était pas réaliste de fonctionner avec différents cadres juridiques¹²⁰. En 1664, la Coutume de Paris devient la coutume officielle, elle détermine par le fait même les

¹¹⁶ Les abjurations devaient être des cérémonies publiques puisqu'elles étaient annoncées voir Gagnon, *op. cit.*, p. 127.

¹¹⁷ Bédard, *op. cit.*, p. 65.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 78-79.

¹¹⁹ Gagnon, *op. cit.*, p. 115.

¹²⁰ Alan M. Stewart et Bettina Bradbury, « Marriage Contracts as a Source for Historians », dans Donald Fyson, Colin M. Coates et Kathryn Harvey, dir., *Class, Gender and the Law in Eighteenth and Nineteenth-Century Quebec : Sources and Perspectives*, Montréal, Montreal History Group, 1993, p. 30.

règles matrimoniales et successorales. Selon cette dernière, tout couple n'ayant pas de contrat de mariage vit en communauté de biens, c'est-à-dire que les deux conjoints sont solidaires des dettes contractées avant et après le mariage et qu'ils sont propriétaires des biens meubles et conquêts immeubles acquis pendant la durée de leur union¹²¹. Si les couples voulaient faire autrement ou s'ils voulaient ajouter d'autres arrangements à leur régime matrimonial, ils devaient avoir recours à un contrat de mariage. Toutefois, nombreux étaient les couples qui passaient chez le notaire à cet effet simplement parce que c'était une pratique courante. Au milieu du XVIII^e siècle, presque la totalité des couples avait fait rédiger un contrat de mariage¹²². Il est intéressant de noter que très peu d'Allemands à l'étude y ont eu recours, seuls deux catholiques, Philipp Gerhard et Andreas Heinrich Bernhard, en ont eu un¹²³. Nous pouvons émettre l'hypothèse que les soldats des troupes auxiliaires allemandes avaient une culture différente sur le plan des pratiques matrimoniales et qu'ils ne comprenaient peut-être pas l'importance de ce genre de document. De plus, le coût des contrats est peut-être un autre facteur à prendre en compte. Cet acte notarié coûtait en moyenne 6 shillings et 3 pence lorsque les deux partis en étaient à leur premier mariage¹²⁴. Les couples n'avaient pas nécessairement l'argent pour se payer cette dépense surtout s'ils n'y accordaient pas une grande importance. On pourrait penser que le fait que les notaires ne vivaient pas à proximité ait joué un rôle

¹²¹ Serge Courville, *Le Québec : genèses et mutations du territoire : synthèse de géographie historique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, p. 95. L'objectif ici n'était pas d'expliquer toutes les particularités de la Coutume de Paris, mais simplement d'en faire un portrait succinct.

¹²² Stewart et Bradbury, *op. cit.*, p. 32-33. D'autres historiens ont aussi calculé un fort pourcentage de signataires. Marcel Trudel a recensé, qu'entre 1632 et 1662, 65 % des couples en Nouvelle-France avaient signé un contrat de mariage voir notamment Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France, vol. 3 : La seigneurie des Cent-Associés (1627-1663), tome 2 : La société*, Montréal, Fides, 1983, 2^e éd. (1979), p. 517-534.

¹²³ BAnQ, greffe du notaire Pierre-Louis Descheneaux, Québec, Contrat de mariage entre Philipp Gerhard et Magdeleine Lapointe dit Audet, 12 juin 1787 et BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Contrat de mariage entre Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, 9 février 1786.

¹²⁴ Stewart et Bradbury, *op. cit.*, p. 31.

dans le faible taux de contraction des contrats de mariage¹²⁵. Nous doutons que cela soit le cas puisque les Allemands se rendaient à Québec pour tous leurs autres actes notariés. Il faut dire toutefois que le nombre de contrats de mariage signés est globalement en chute à partir de la décennie 1780¹²⁶. Les protestants étaient peu nombreux à avoir recours au notaire avant la cérémonie de mariage, mais chez les catholiques il y avait aussi une baisse¹²⁷. Il reste qu'il est quand même notable que seulement deux couples sur 21 unions aient eu un contrat de mariage. Le fait qu'on retrouve davantage de contrats de mariage pour les enfants des soldats allemands nous laisse penser que ces derniers étaient sans doute plus intégrés à la population et aux façons de faire locales¹²⁸. Les vétérans des troupes auxiliaires, en tant qu'immigrants de première génération, n'étaient probablement pas encore familiers avec les us et coutumes du Canada. Les contrats de mariage sont des sources qui témoignent de l'accord entre l'époux et la famille de la mariée, mais aussi des liens de sociabilité entre les différentes personnes concernées dans l'acte. Dans le cas présent, étant donné qu'il y a très peu de contrats qui unissaient les soldats des troupes auxiliaires allemandes et leurs épouses, il a fallu consulter davantage de types de sources pour avoir accès à ces informations. Une culture différente au niveau des pratiques matrimoniales pourrait peut-être expliquer aussi le penchant des Allemands vers les mariages dans les chapelles protestantes. En réalité, ces lieux de culte étaient-ils si

¹²⁵ La grande majorité des notaires avec lesquels les Allemands du corpus ont fait affaire exerçaient leur pratique à Québec.

¹²⁶ Stewart et Bradbury, *op. cit.*, p. 33.

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Nous en avons comptabilisé huit. Il faut dire qu'au début du XIX^e siècle, il est plus difficile de trouver des actes notariés puisque la banque de données *Parchemin* se termine en 1800 (désormais en 1802). Pour trouver des actes après cette date, il faut analyser les actes les uns à la suite des autres sur microfilm, bobines après bobines. Nous n'avions pas le temps d'effectuer ce travail dans le cadre de notre mémoire. Les actes que nous avons dans notre corpus qui concernent les descendants des soldats allemands s'étant installés à Saint-Gilles nous viennent du *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*. Il se peut qu'il y ait des actes qui aient échappé à la recension.

nombreux à la fin du XVIII^e siècle dans la ville de Québec et était-ce vraiment plus « facile » de contracter une union mixte devant un pasteur protestant?

2.2.2. Les temples protestants dans le gouvernement de Québec : un choix plus facile?

L'isolement de la seigneurie de Beaurivage à la fin du XVIII^e siècle n'était pas propice à l'installation de lieux de culte. Même pour l'érection d'une chapelle catholique, il faut attendre l'année 1827¹²⁹. Il va sans dire que dans ces conditions, on ne retrouvait pas de chapelle protestante. La paroisse catholique la plus près se trouve à Saint-Nicolas, mais ce secteur ne comprend pas non plus d'institutions protestantes. Lorsque Johann Christoph Bayer et Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau prennent la décision de se marier devant un pasteur protestant, comme d'autres couples de l'échantillon, ils doivent se rendre à Québec puisque c'est l'endroit le plus près où se trouvent des lieux de culte protestant.

Sous le Régime français, il n'y avait pas de pasteur, de temple, ni de cimetière protestant puisque les pratiquants de cette confession n'étaient pas censés se trouver sur le territoire de la Nouvelle-France¹³⁰. Avec l'installation des Britanniques dans la colonie sous le Régime militaire, le catholicisme et le protestantisme devaient désormais coexister. Les lieux de culte ainsi que les cimetières devaient être partagés puisque les soldats anglais ne voulaient pas enterrer leurs morts dans des terres qui n'étaient pas consacrées. C'est au monastère des Ursulines à Québec, que les Anglais ont réparé à leurs

¹²⁹ Comité du livre du 150^e de Saint-Gilles, *Saint-Gilles se raconte, 1828-1978*, Saint-Gilles, Club Lions, 1978, p. 29.

¹³⁰ Bédard, *op. cit.*, p. 69.

frais, que se sont tenus les premiers offices anglicans les mercredis et les dimanches¹³¹. À partir de juin 1760, les nouveaux maîtres de la colonie occupaient la chapelle des Récollets, qu'ils renomment *Metropolitan Anglican Church*, jusqu'à son incendie en 1796¹³². La chapelle est reconstruite au début des années 1800 sous forme de cathédrale et est alors dénommée *Holy Trinity*¹³³. Durant l'occupation, il y avait aussi des Écossais sur place puisque le 78^e régiment des *Fraser Highlanders* avait été sélectionné pour faire partie de la garnison de Québec¹³⁴. Dès 1759, ces Écossais presbytériens ont organisé des messes dominicales dans l'ancien collège des Jésuites avant de les tenir au palais de justice. En 1802, la congrégation presbytérienne a obtenu l'autorisation du roi Georges III de construire une église. Celle-ci a ouvert ses portes en 1810 et porte le nom de St Andrew, qui est le patron de l'Écosse¹³⁵. La pratique du protestantisme s'est organisée ainsi autour de l'Église d'Angleterre et de l'Église d'Écosse, qui étaient les seules congrégations bien établies¹³⁶. Les Allemands qui étaient pour la plupart luthériens vont se rendre dans ces lieux de culte parce qu'il n'y a pas de chapelle luthérienne ou calviniste à Québec ou dans les alentours. Parmi les mariages protestants des vétérans allemands et de leurs conjointes, six se sont produits entre 1785 et 1790 et ils ont tous été célébrés à la *Metropolitan Anglican Church*. Pour ceux qui se sont produits plus tardivement, soit entre 1797 et 1814, deux se sont tenus dans la cathédrale *Holy Trinity* et

¹³¹ Caroline Galland, « In tempore tribulationis. L'Église canadienne de la capitulation de Québec (1759) à la proclamation royale (1763) », dans Laurent Veyssière, dir., *La Nouvelle-France en héritage*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 63.

¹³² Galland, *loc. cit.*, p. 63.

¹³³ Cette cathédrale existe d'ailleurs toujours de nos jours.

¹³⁴ Frances Kelly (2011), « L'église presbytérienne St. Andrew de Québec, lieu de culte des presbytériens depuis 1810 », sur le site Web du *Patrimoine immatériel religieux du Québec*. Consulté le 27 août 2019. <http://www.ipir.ulaval.ca/fiche.php?id=961>

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ Robert Larin, *Brève histoire des protestants en Nouvelle-France et au Québec (XVI^e – XIX^e siècles)*, Québec, Éditions de la Paix, 1998, p. 161.

deux autres ont eu lieu à l'église St Andrew. Le fait que l'église presbytérienne soit mieux établie au tournant du XIX^e siècle permet un plus large éventail de choix pour les protestants. La seigneurie de Beaurivage accueillera elle aussi des chapelles protestantes à partir de 1830 pour répondre aux besoins des immigrants irlandais et anglais qui s'y sont alors installés en grand nombre¹³⁷. Les soldats des troupes auxiliaires allemandes sont décédés pour la plupart à cette époque; ils n'ont pas pu profiter de ces établissements.

Pour ce qui est de la facilité pour les couples mixtes de se marier dans la foi protestante, il faut relativiser les choses. La foi protestante était plus inclusive, car il n'était pas obligatoire pour le parti catholique de se convertir pour que l'union soit célébrée par un ministre¹³⁸. Notamment, les femmes catholiques qui ont épousé des Allemands protestants ont toutes conservé leur foi. Cela simplifiait grandement les choses pour les couples qui ne partageaient pas la même confession parce qu'ils n'avaient pas à faire face aux longs délais ou à essuyer un refus de l'Église catholique. D'ailleurs, il ne faut pas oublier les réprimandes de l'Église qui touchaient le parti catholique après l'union. De plus, le fait que les institutions protestantes ne soient pas si nombreuses sur le territoire compliquait les choses du côté des déplacements. Le chemin vers Québec comprend son lot de difficultés et selon les saisons, il n'est pas aisé de s'y rendre. Au final, une fois mariés, que ce soit devant un curé ou un pasteur, les époux sont prêts à amorcer l'étape suivante de leur cycle familial : la formation de leur famille.

¹³⁷ Vers 1830, une chapelle presbytérienne est érigée sur le lot 21 à l'Ouest du Chemin Craig à Saint-Patrice. À Saint-Patrice, il y avait aussi une chapelle anglicane dont l'année de construction est inconnue. Les anglicans de Saint-Gilles, quant à eux, en ont construit une vers 1840 près de la rivière Beaurivage et du chemin Gosford. Une autre chapelle anglicane aurait été érigée sur le Chemin Craig en direction de Saint-Sylvestre. Voir Comité du livre du 150^e de Saint-Gilles, *op. cit.*, p. 71-72.

¹³⁸ Pépin, *loc. cit.*, p. 132.

2.3. *La famille s'agrandit : les enfants issus de ces unions*

Avant toute chose, certains époux n'auront pas l'occasion de devenir parents et l'âge des femmes au mariage n'est pas le seul facteur à considérer dans l'équation. Hier comme aujourd'hui, les couples sont confrontés à des difficultés à concevoir des enfants. Cinq couples à l'étude n'auront pas d'enfant. Parmi ceux-ci, seulement un couple n'en aurait pas eu parce que l'épouse était trop âgée. Il s'agit de Reine Félicité Miville, qui lorsqu'elle se marie en deuxièmes noces avec Konrad Bodenbender, a déjà deux filles qui sont assez âgées pour avoir elles-mêmes pris époux¹³⁹. Les 15 autres couples de l'échantillon sont devenus parents.

Les soldats des troupes auxiliaires allemandes et leurs conjointes ont eu au total 74 descendants, ce qui fait une moyenne de 4,93 enfants par famille¹⁴⁰. La famille typique serait celle de Philipp Gerhard et de Magdeleine Audet dit Lapointe, qui comptait cinq enfants¹⁴¹. Nous avons vérifié aussi s'il y avait une différence entre le nombre d'enfants qu'ont eus les familles composées de deux parents allemands et les familles composées d'un seul parent allemand. Le premier groupe comprenait 7 familles et le deuxième 8 familles. La moyenne était plus élevée chez les familles dont la mère était Canadienne avec 5,25 enfants par famille contre 4,57 enfants par famille. Cela représente

¹³⁹ Étant donné que l'acte de mariage de Konrad et Reine Félicité a été perdu, il n'est pas possible de calculer l'âge exact de Marie Josephe et Marie Reine Lemelin. On sait toutefois que le premier mari de Reine Félicité est décédé en 1789, alors son deuxième mariage s'est produit après cette date. Marie Joseph avait donc au moins 26 ans et Marie Reine au moins 24 ans.

¹⁴⁰ Cette moyenne est celle de toutes les familles confondues (complètes et incomplètes). La moyenne des enfants par famille pour les familles complètes est de 3,67 et pour les familles incomplètes elle est de 3,7. Il n'a pas été possible de classer toutes les familles dans l'une de ses deux catégories étant donné l'absence de certains des actes de sépulture. Nous ne savions pas à quel moment certains des conjoints étaient décédés. Quatre couples se trouvaient dans cette position et deux d'entre eux avaient eu des enfants. Donc, il y a 14 enfants qui n'ont pas été comptabilisés dans les moyennes d'enfants par famille pour les familles complètes et incomplètes. Toutes les moyennes calculées comprennent tous les enfants, y compris ceux qui sont morts à la naissance ou durant l'enfance.

¹⁴¹ Toutefois, seulement deux de leurs enfants, Philippe et Marie Angélique, se rendront à l'âge adulte.

près d'un enfant de plus. Étant donné que nous avons un nombre relativement restreint d'individus dans notre corpus, nous savons que ces chiffres sont peu parlants. Toutefois, il était intéressant de constater si leurs comportements démographiques sortaient particulièrement de la norme ou s'ils étaient semblables à ceux des familles canadiennes de l'époque.

Les familles canadiennes de la région de Lévis-Lotbinière auraient eu davantage d'enfants, car à la fin de leur période féconde, les femmes de ces familles auraient mis au monde neuf enfants en moyenne¹⁴². Pour l'ensemble du territoire de la vallée du Saint-Laurent, Hubert Charbonneau a comptabilisé qu'au XVII^e et au XVIII^e siècle, les familles avaient en moyenne 6,7 enfants si le cycle familial n'était pas interrompu par la mort de l'un des deux parents¹⁴³. Pour le début du XVIII^e siècle, Jacques Henripin, quant à lui, a obtenu une moyenne de 5,65 enfants par famille, mais lorsque les deux conjoints vivaient assez longtemps pour que se termine la période de fécondité de la femme le nombre d'enfants s'élevait plutôt à 8 ou 9 enfants par famille¹⁴⁴. Nous arrivons à une moyenne semblable à celle d'Henripin pour les familles dont la mère est Canadienne. Il est certain que les chiffres évoqués concernent une époque antérieure à l'arrivée des familles allemandes. Toutefois, les comportements démographiques ont peu changé entre le début et la fin du XVIII^e siècle, ce qui laisse penser que le nombre moyen d'enfants par famille canadienne à la fin de la révolution américaine est semblable à ce qu'il était au début du

¹⁴² Cette moyenne a été obtenue à partir des 56 femmes de Lévis-Lotbinière présentes dans le dénombrement de 1681 voir Samson, *op. cit.*, p. 93. Les auteurs du livre évoquent que l'écart avec la moyenne du reste du Québec est sûrement dû à la petite taille de leur échantillon.

¹⁴³ Hubert Charbonneau, *Vie et mort de nos ancêtres. Étude démographique*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, p. 84. Danielle Gauvreau a aussi dénombré que le ratio dans la colonie était de 7 enfants par famille voir Danielle Gauvreau, *Québec, une ville et sa population au temps de la Nouvelle-France*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1991, p. 149.

¹⁴⁴ Jacques Henripin, *La population canadienne au début du XVIII^e siècle. Nuptialité – Fécondité – Mortalité*, Paris, Les Presses universitaires de France, 1954, p. 51.

siècle. Somme toute, les familles allemandes établies à Saint-Gilles ont moins d'enfants que les familles canadiennes ailleurs dans la province de Québec. Il faut aussi mentionner qu'il est possible que l'écart entre les familles canadiennes et les familles de notre échantillon soit surtout dû à la taille réduite de celui-ci. Le fait d'aborder ces descendants de manière quantitative est intéressant il va sans dire, mais voir d'un peu plus près leur histoire personnelle et savoir où ils ont été baptisés, qui étaient leurs parrains et leurs marraines et quel prénom leurs parents ont décidé de leur donner, permet de les observer sous un nouveau jour et de constater la présence ou l'absence de certains marqueurs identitaires germaniques.

2.3.1. Faire baptiser ses enfants : le « choix » de la confession

Il n'est pas possible de retrouver l'ensemble des actes de baptême dans les registres de l'état civil malgré les nombreuses banques de données et ressources à la portée des historiens et des généalogistes. Cela peut être dû à divers facteurs, par exemple, au fait que certaines naissances ou sépultures n'aient pas été enregistrées dans les registres ou bien parce que les actes n'ont pas été associés aux bons individus¹⁴⁵. Il faut dire que les chances que les naissances n'aient pas été enregistrées étaient encore plus grandes sur un front pionnier. De notre côté, nous avons eu de la chance pour ce qui est des actes de baptême puisque nous en avons trouvé 69 sur 71¹⁴⁶. L'acte de baptême de Marie Anne

¹⁴⁵ Hubert Charbonneau évoque que certaines naissances n'ont pas été enregistrées, ce qui biaise la moyenne du nombre d'enfants par famille voir Charbonneau, *op. cit.*, p. 84. Si cela arrivait pour les naissances, il y a lieu de penser que c'est le cas également pour les sépultures. Pour les mariages, il y a peu de chances que ce soit le cas étant donné la législation sévère qui entoure cette institution.

¹⁴⁶ D'abord, le total est ramené à 71 actes de baptême plutôt qu'à 74, même si les Allemands que nous étudions ont eu 74 descendants, parce qu'il y a trois bébés qui sont mort-nés. Ils ont eu un acte de sépulture, mais pas de baptême. Ensuite, nous n'avons pas trouvé quand Louis Hoffman et de Marie Anne Krämer se sont fait baptiser ni dans les registres paroissiaux ni dans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*. Pour le premier, nous avons par contre son acte de sépulture, qui nous indique qu'il serait né sept ans avant son décès en 1800, donc en 1793. Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de

Krämer pourrait ne pas avoir été trouvé parce que cette dernière pourrait avoir été baptisée en Allemagne ou bien par un aumônier qui suivait les troupes¹⁴⁷. Certaines informations ressortaient du lot, dont le nombre élevé de baptêmes ayant été célébrés à Québec et à Saint-Nicolas. Cela s'explique par le fait que la plupart des familles de notre échantillon habitent à Saint-Gilles et à Québec au tournant du XIX^e siècle.

Tableau 5 : Lieux où les baptêmes des descendants d'Allemands ont été célébrés dans la province de Québec

Lieux où les baptêmes ont été célébrés (en ordre alphabétique)	Nombre de baptêmes qui ont eu lieu à ces endroits
Deschambault	1
La Prairie	1
Lotbinière	1
Montréal	1
Québec	24
Saint-Antoine-de-Tilly	1
Saint-Eustache	2
Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy	1
Saint-Martin de l'île-Jésus	1
Saint-Nicolas	36
Inconnu	2
Total :	71

Source : Fiches de famille

Saint-Gilles est érigé en paroisse seulement en 1828, la même année que Saint-Sylvestre, bien que ce village ait été fondé bien plus tardivement. Même lorsque

sépulture de Louis Hoffman, 6 septembre 1800. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Pour la deuxième, nous avons ses actes de mariage, étant donné qu'elle s'est mariée deux fois. Nous savons donc qu'elle a bel et bien existé et que ses parents étaient bien Henrich Krämer et Mary Ann Hill. Registre paroissial de St Andrew's Presbyterian Church, acte de mariage de Marie Anne Krämer et de Thomas Holdsworth, 22 août 1801. Consulté via le site Web Généalogie Québec et Registre paroissial de St Andrew's Presbyterian Church, acte de mariage de Marie Anne Krämer et de John Reinhard, 24 septembre 1812. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁴⁷ Des aumôniers suivaient la plupart des régiments allemands. Ceux-ci tenaient les registres ecclésiastiques militaires et prenaient donc en note les baptêmes, les mariages et les sépultures des soldats. Certains de ces registres se trouvent en Allemagne, cependant, environ la moitié d'entre eux restent introuvables de nos jours selon Virginia Easley De Marce : voir Virginia Easley De Marce, « Les aumôniers des régiments allemands au Canada pendant la Guerre de l'Indépendance Américaine », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 34, n° 3 (1983), p. 213 et p. 215.

l'érection est officielle, la jeune paroisse peine à obtenir un curé. Le curé de Saint-Nicolas continue de desservir les fidèles de Saint-Gilles comme il en a été depuis les débuts de ce front pionnier. À partir de 1833, ce dernier le fait conjointement avec le curé de Saint-Sylvestre¹⁴⁸. Le cas de Saint-Gilles n'est pas unique, car entre 1790 et 1833, il y a une pénurie de prêtres dans les campagnes¹⁴⁹. Près des deux tiers des lieux de culte des communautés rurales sont orphelins de curé¹⁵⁰. Saint-Gilles accueille son premier prêtre résidant seulement en 1843. Les soldats des troupes auxiliaires allemandes et leurs conjointes ne bénéficieront pas de la présence de cet homme de foi et même si de leur vivant le curé de Saint-Nicolas passe leur donner les sacrements, il n'est pas constamment à Saint-Gilles. Les enfants pouvaient être ondoyés si l'on craignait pour leur vie, mais pour les faire baptiser dans les plus brefs délais, il fallait faire la même chose que pour les mariages : se rendre à Saint-Nicolas, à Québec ou à un endroit à proximité où il y avait un prêtre. C'est pourquoi on retrouve de nombreux actes de l'état civil concernant la population de Saint-Gilles dans les registres de Saint-Nicolas.

Le nombre d'enfants baptisés à Saint-Nicolas (36 sur 71) est quand même plus important. Il est possible de penser que les familles y ont fait baptiser leurs enfants pour la facilité et l'accessibilité, car Saint-Nicolas se trouvait à 24 km de Saint-Gilles¹⁵¹. Par exemple, si un enfant vient au monde à la fin de l'hiver, il n'est pas réaliste de pouvoir se rendre à Québec en raison des chemins boueux et difficilement praticables. Il faut aussi penser que le père faisait le voyage avec un bébé naissant et sans être accompagné de la

¹⁴⁸ Comité du 150^e de Saint-Gilles, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴⁹ Serge Gagnon, *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 1.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 3.

¹⁵¹ Comité du 150^e de Saint-Gilles, *op. cit.*, p. 29. Sur Google Map, la distance entre Saint-Gilles et Saint-Nicolas est évaluée à 23,9 km.

mère puisque le baptême avait lieu rapidement après l'accouchement. Les catholiques avaient peur de la damnation éternelle et que leurs enfants ne puissent pas aller au paradis, alors ils se hâtaient d'aller les faire baptiser, car à cette époque la mortalité infantile frappait souvent les familles¹⁵². Les mères étaient la plupart du temps absentes de ce sacrement, car elles devaient attendre la fin des relevailles, une période de repos après l'accouchement durant laquelle les femmes étaient isolées et alitées, pour recommencer à fonctionner normalement¹⁵³. Le nourrisson n'aura pas de lait maternel pendant le trajet et court un grand risque de périr dans ces conditions. Se rendre à Québec une fois pour le mariage est une chose, mais y aller pour chacune des naissances n'est pas concevable surtout si l'on pense que les femmes accouchaient à intervalles réguliers et parfois même aux 12 mois¹⁵⁴. De plus, Joseph-Edmond Roy dans l'*Histoire de la seigneurie de Lauzon* rapporte que le curé de Saint-Nicolas « distribuait les soins de son ministère avec une charité vraiment évangélique, sans s'occuper des croyances. Il baptisait, mariait, enterrait comme si tous eussent appartenu au même troupeau¹⁵⁵. »

Si en plus les Allemands protestants pouvaient faire baptiser leurs enfants à Saint-Nicolas sans qu'ils aient besoin de se convertir eux-mêmes, cela leur facilitait vraiment la vie. Certains ont pu le faire à condition d'instruire leurs enfants dans la foi catholique. Le baptême de Philippe Wagner nous confirme cette façon de faire. Son père, Johannes Wagner, a dû promettre devant témoins, dont l'un d'eux était Johann Georg Löder, que

¹⁵² Marie-Aimé Cliche, « Les limbes : Opinions théologiques et croyances populaires au Québec au XVII^e et au XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 3-4 (2009), p. 371. À noter qu'au XVIII^e siècle, les gens n'ont pas encore peur des limbes, car au Québec, cette croyance commence seulement à se manifester au début du XX^e siècle : voir *Ibid.*

¹⁵³ Josée Gauthier, « Évolution des pratiques coutumières entourant la naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950) », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, (histoire) 1991, p. 150.

¹⁵⁴ Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 105.

¹⁵⁵ Joseph-Edmond Roy, *Histoire de la seigneurie de Lauzon*, tome 3, Québec, s.e., 1900, p. 160.

son fils serait élevé en bon catholique¹⁵⁶. Il est possible que les parents qui étaient tous deux Allemands et protestants, comme Johannes Wagner et Elizabeth Jacob, aient pu voir cette occasion comme une bonne façon pour que leurs enfants soient intégrés à la communauté locale, composée en grande majorité de Canadiens français catholiques¹⁵⁷. Ils ont peut-être aussi voulu leur faciliter la vie ayant eux-mêmes sans doute expérimenté des difficultés comme celle de pratiquer leur foi compte tenu de la faible présence de lieux de culte protestant dans les environs de Québec. Le fait que les couples mixtes établis à Saint-Gilles optent autant de faire baptiser leurs enfants à Saint-Nicolas concorde avec les propos de Jean-Pierre Wilhelmy. Celui-ci avance dans son étude que les baptêmes catholiques étaient chose commune pour les couples formés d'un Allemand et d'une Canadienne. Il constate en effet que les mariages se nouaient souvent devant un pasteur, mais que les baptêmes étaient davantage célébrés dans des églises catholiques¹⁵⁸. Wilhelmy mentionne également qu'il est possible que ce soit en raison du nombre limité de lieux de culte protestant sur le territoire, mais aussi que l'influence des mères canadiennes y était sûrement pour quelque chose¹⁵⁹. Après tout, la responsabilité première de l'éducation des jeunes enfants appartient aux mères de famille et ce sont elles qui leur transmettaient majoritairement l'instruction religieuse¹⁶⁰. Il est fort probable qu'elles tenaient à ce que leurs enfants partagent la même foi qu'elles.

¹⁵⁶ Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de baptême de Philippe Wagner, 24 juillet 1791. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁵⁷ En septembre 1794, le diocèse de Québec comptait 20 000 protestants et 160 000 catholiques, ce qui veut dire que les catholiques étaient huit fois plus nombreux que les protestants. Voir Larin, *op. cit.*, p. 161. Pour arriver à ces nombres, Larin a consulté les Archives nationales du Canada : voir Bibliothèques et Archives Canada, MG17, Série A25, vol. 2, f° 51-60, pièce 230.

¹⁵⁸ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...op. cit.*, p. 139.

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ Greer, *op. cit.*, p. 86-87.

Il y a parfois une exception à la règle. L'un des 74 baptêmes a lieu dans une église protestante, à la Metropolitan Anglican Church. Il s'agit du premier enfant de Georg Friedrich Gründler et de Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur, John Christopher, baptisé en 1788. Au moment de son baptême, le couple habitait à Québec, donc à proximité de la chapelle. Les trois autres enfants du couple ont été baptisés dans la religion catholique à Saint-Nicolas, à Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy et à Québec. Pour les baptêmes de leur deuxième et troisième enfant, le couple a sans doute été rattrapé par la réalité. La volonté de faire baptiser leurs enfants dans la foi protestante devait être présente, mais la distance entre le lieu de résidence et les temples protestants les empêchait de concrétiser ce désir. Nous n'arrivons pas à expliquer toutefois pourquoi leur dernier enfant a été baptisé dans une église catholique alors qu'ils avaient l'option de faire autrement. Il est possible que Marie Josephe ait eu son mot à dire dans la situation. Les actes de baptême recèlent beaucoup d'informations, telles que le nom des parents, leur lieu de provenance, la profession du père, mais aussi l'identité des parrains et des marraines, qui sont en fait les parents spirituels des enfants.

2.3.2. Les parrains et les marraines : un réseau de sociabilité

Les parrains et les marraines jouaient un rôle prépondérant sous l'Ancien Régime, car dans le christianisme, le baptême est une cérémonie sacrée, considérée comme une deuxième naissance. Elle crée entre les parrains/marraines et les filleuls une parenté symbolique, pensée et vécue sur le modèle de la relation parentale¹⁶¹. Les parrainages/marrainages peuvent autant être de notabilité que des signes d'amitié. Les parrainages/marrainages de notabilité survenaient lorsque les parents choisissaient un

¹⁶¹ Agnès Fine, *Parrains, marraines. La parenté spirituelle en Europe*, Paris, Fayard, 1994, p. 39-40.

parrain et/ou une marraine au statut social supérieur au leur en fonction de la prestance que cela apporte au nouveau-né et à la famille ou bien dans l'espoir d'obtenir un emploi ou des privilèges¹⁶². Entre l'amitié et le clientélisme, il y a toute sorte de nuance de relations, partant de la simple solidarité à la réelle affection¹⁶³. Le compérage établissait une relation entre les parents de l'enfant et le parrain et la marraine, ces derniers devenaient alors des membres de la famille élargie. Cela donnait aux parents des possibilités d'élargir les solidarités familiales et de créer des réseaux d'alliances¹⁶⁴.

Dans l'Europe de l'Ouest, qui comprend le Saint-Empire romain germanique, la tradition voulait que les parents sélectionnent les parrains et les marraines parmi les membres de la famille¹⁶⁵. Les Allemands avaient des coutumes semblables aux Canadiens français, qui ont hérité les leurs des Français, en ce qui concerne les baptêmes et la nomination de parrains et de marraines. Il existe en effet une étonnante similitude de certaines croyances de la péninsule balkanique à la Russie, en passant par l'Allemagne, la pointe de la Bretagne et l'Espagne¹⁶⁶. Les couples formés de deux Allemands n'avaient pas leurs proches à proximité dans la province de Québec contrairement aux couples mixtes. Pour ces derniers, il était possible que les grands-parents ou les frères et sœurs de l'épouse canadienne deviennent parrains ou marraines. Ces situations ne sont pas produites souvent néanmoins. À une seule reprise, un grand-père devient parrain et une sœur devient marraine¹⁶⁷. De plus, une seule grand-mère est nommée marraine et elle le

¹⁶² Fine, *op. cit.*, p. 132.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 125 et Rosalie Fellows Bailey, « Dutch Systems in Family Naming : New York and New Jersey Part II », *The National Genealogical Society*, vol. 41, n°4 (1953), p. 111.

¹⁶⁴ Fine, *op. cit.*, p. 125.

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 12.

¹⁶⁷ Jean Baptiste Audet dit Lapointe est le parrain de son petit-fils Philippe Gerhard voir Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de baptême de Philippe Gerhard, 18 mars 1788. Consulté via le site Web Généalogie

sera à deux reprises¹⁶⁸. Il va s'en dire que les belles-familles n'étaient pas très nombreuses à Saint-Gilles. Seuls deux couples qui ont eu des enfants avaient leur belle-famille à proximité¹⁶⁹. Face à cette absence de membres de la famille pour occuper ces rôles hautement symboliques, les nouveaux parents devaient se tourner vers des gens avec qui ils n'ont pas de liens de sang. Cela leur permet de se recréer une nouvelle famille ou du moins d'avoir de nouveaux alliés pour faire face aux défis de la colonisation.

Tableau 6 : Répartition des parrains et des marraines des enfants de l'échantillon

Portrait des catégories d'individus à être parrains ou marraines des enfants de l'échantillon	Nombre de fois que ces individus sont parrains ou marraines	
	Parrains	Marraines
Allemand de l'échantillon	7	-
Conjointe allemande	-	2
Conjointe canadienne	-	7
Allemand(e) en dehors de l'échantillon	13	1
Fils ou fille d'Allemands de l'échantillon	0	4
Canadien (ne)	39	43
Nom illisible	7	7
Manquant parce que les actes de baptêmes originaux sont introuvables	6	6
Total selon le sexe	72	70
Total :	142	

* Un enfant a eu une marraine, mais il n'a pas de parrain et un autre enfant en a eu deux au lieu d'un seul. Cela ramène néanmoins le total à 142.

Source : Actes de baptême consultés via le site Web Généalogie Québec et Kaufholtz et Crégheur, *op. cit.*

Québec. Marie Reine Lemelin est la marraine de sa nièce Marie Reine Hoffman voir Registre paroissial de la basilique Notre-Dame-de-Québec, acte de baptême de Marie Reine Hoffman, 17 septembre 1796. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁶⁸ Reine Félicité Miville est la marraine de Joseph Hoffman la fille de sa fille Marie Josephe Lemelin et la marraine de Marie Reine Lotz la fille de sa fille Marie Reine Lemelin voir Registre paroissial de la basilique Notre-Dame-de-Québec, acte de baptême de Joseph Hoffman, 12 août 1791. Consulté via le site Web Généalogie Québec et Registre paroissial de la basilique Notre-Dame-de-Québec, acte de baptême de Marie Reine Lotz, 14 avril 1789. Consulté via le site Web Généalogie Québec

¹⁶⁹ Il s'agit du couple de Philipp Gerhard et Magdeleine Audet dit Lapointe et d'Anton Adam Hoffman et Marie Josephe Lemelin. Le deuxième couple vit à Québec une grande partie de sa vie active. La belle-mère vivra seulement à proximité avant son mariage avec le colon de Saint-Gilles, Konrad Bodenbender.

Dans le cadre de cette recherche, les registres paroissiaux de Québec et de Saint-Nicolas n'ont pas été consultés pour noter si les vétérans allemands étaient parrains d'enfants Canadiens français¹⁷⁰. L'attention a été concentrée sur les actes de baptême des descendants allemands. En observant les résultats du tableau 6, il s'est avéré qu'il fallait compter certains des auxiliaires allemands du corpus et leurs épouses parmi les parrains et les marraines de ces enfants. Les Allemands de l'échantillon que l'on retrouve à la première ligne du tableau étaient des catholiques¹⁷¹. D'ailleurs, les curés n'auraient pas laissé des protestants être les pères spirituels de petits catholiques. C'est notamment pourquoi ils ne sont pas si nombreux (6 sur 23), car les colons allemands de Saint-Gilles étaient davantage des protestants¹⁷². La confession religieuse des épouses canadiennes est également la raison pour laquelle elles étaient plus nombreuses que leur mari à occuper cette fonction symbolique¹⁷³. En additionnant tous les parrains et toutes les marraines d'origine germanique dans le tableau, le constat est que les parents ont opté pour ce choix à 23 reprises. Il est possible d'émettre l'hypothèse que cela témoigne d'un désir des parents de perpétuer une certaine part de leur héritage germanique et de faire de leurs compatriotes des membres à part entière de leur famille. En tant que minorité dans une société majoritairement canadienne-française, il est normal que des liens d'amitié et de solidarité se soient tissés entre eux. On peut penser que ce fut particulièrement le cas de

¹⁷⁰ Cette décision est seulement due à des contraintes de temps. Il serait intéressant d'observer cet aspect toutefois dans le cadre d'une autre recherche pour constater encore plus leur intégration à la communauté locale (dans le cas des Allemands catholiques).

¹⁷¹ Il s'agit de Philipp Gerhard, Anton Grindler, Wilhelm Hartmann, Anton Knapp, Johann Georg Löder (à deux reprises) et Johann Lotz.

¹⁷² Voir l'annexe 4 pour voir la religion que pratiquaient les Allemands.

¹⁷³ Les conjointes canadiennes suivantes ont été marraines d'enfants de l'échantillon : Élisabeth Couët, Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau (à deux reprises), Marie Reine Lemelin et Reine Félicité Miville (à trois reprises). Le cas des deux dernières femmes est particulier. Marie Reine Lemelin est l'épouse d'un auxiliaire allemand et la marraine de la fille de sa Marie Josephe Lemelin, qui a aussi marié un Allemand du corpus. Pour Reine Félicité Miville, des trois où elle est marraine, elle l'est deux fois des filles de ses filles Marie Reine Lemelin et Marie Josephe Lemelin. Eva Lavina Sophia Manker est la seule épouse allemande à devenir marraine et elle le sera à deux reprises.

ceux qui ont passé leur vie sur le front pionnier de Saint-Gilles. De plus, nous n'avons pas accès à certains liens sociaux et affectifs puisqu'ils n'apparaissent pas dans les sources, ces éléments peuvent parfois expliquer le choix d'un individu plutôt qu'un autre¹⁷⁴. D'autre part, des Canadiens français et des Canadiennes françaises étaient aussi du nombre parmi les parrains et les marraines. Cela permet de voir, en particulier pour les habitants de Saint-Gilles, que les Allemands n'étaient pas rejetés de la communauté. Si c'était le cas, les Canadiens français n'auraient pas accepté de parrainer ou de marrainer leurs enfants. Cela permet de déceler qu'une bonne entente devait régner entre les compères et on peut même imaginer que des amitiés les liaient. Le fait que les Canadiens français et les Canadiennes françaises aient été plus nombreux à être parrains et marraines n'est pas étonnant puisque ce groupe est largement majoritaire dans la province de Québec.

En ce qui a trait au prestige occasionné lors de certains baptêmes, il y a lieu de réfléchir à la notabilité des parrainages et des marrainages qu'ont contractés les vétérans allemands et leurs conjointes. Suite à nos recherches, il a été conclu qu'ils avaient plutôt choisi les parrains et les marraines de leurs enfants en fonction de leurs liens d'amitié parce que la grande majorité d'entre eux étaient des travailleurs et des travailleuses de la terre. Certains des premiers concessionnaires de Saint-Gilles tels que Jérôme Delâge dit Larivière, Pierre Relet, Marie Boucher, l'épouse de Pierre Gouin, Jean-Baptiste Audet dit Lapointe, Michel Dubois et son épouse Marie Anne Simoneau, Luke Brown ainsi que sa femme Marie Louise Couët, étaient parrains et marraines des petits Allemands. Le fait que des premiers habitants soient leurs commères montre que les familles formées d'au

¹⁷⁴ Grenier, *Seigneurs campagnards...op. cit.*, p. 266.

moins un parent allemand étaient bien intégrées dans le réseau de Saint-Gilles. Toutefois, le statut social des parrains et des marraines de leurs enfants n'était pas supérieur au leur, on ne peut donc pas qualifier leur parrainage/marrainage comme étant de notabilité. Encore une fois néanmoins, il faut souligner quelques exceptions, car un parrainage et trois marrainages ont été de notabilité. La marraine de Louis Bayer était Marie Marguerite Lafontaine dit Marion, l'épouse de l'ancien coseigneur Louis-Étienne Rageot de Beaurivage et le parrain d'Euphrosine Théotiste Bayer était Charles Rageot de Beaurivage, le fils de Louis-Étienne¹⁷⁵. Le fait que le seigneur ou un membre de sa famille soit le parrain ou la marraine d'un enfant pouvait être une source de fierté pour les habitants¹⁷⁶. Au moment où ils sont devenus parrains et marraines, Louis-Étienne n'était plus le propriétaire du fief de Beaurivage. Par contre, la famille de l'ancien seigneur résidant avait probablement conservé une certaine notabilité due au fait que la seigneurie était ensuite passée aux mains d'un Écossais qui n'habitait pas sur son domaine. Ensuite, Marguerite Françoise Berla avait pour marraine dame Marie Anne Françoise Normand, qui signe sous le nom de son mari, Boutillier¹⁷⁷. Son époux est un gentilhomme qui a été huissier de la verge noire du Conseil législatif¹⁷⁸. Leur statut social était supérieur à celui de la famille Berla, dont le père était agriculteur. Finalement, la marraine de Joseph Gründler était Marie Angélique Bazin, l'épouse de l'avocat Michel Amable Berthelot

¹⁷⁵ Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de baptême de Louis Bayer, 7 août 1790. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Registre paroissial de Saint-Nicolas, acte de baptême d'Euphrosine Théotiste Bayer, 15 mai 1796. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁷⁶ Grenier, *Seigneurs campagnards...op. cit.*, p. 261.

¹⁷⁷ Registre paroissial de la basilique Notre-Dame-de-Québec, acte de baptême de Marguerite Françoise Berla, 26 octobre 1812. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁷⁸ Son époux est William (Guillaume) Boutillier. Assemblée nationale du Québec (2008), « Thomas Boutillier », dans *Assemblée nationale du Québec* [site Web]. Consulté le 1^{er} novembre 2019. <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/boutillier-thomas-2253/biographie.html>

Dartigny, elle appartenait elle aussi à un groupe social plus élevé¹⁷⁹. Ces cas illustrent qu'à quelques reprises les parents ont bien tiré leur épingle du jeu en choisissant les parents spirituels de leurs enfants. Les parrains et les marraines, toutes origines confondues, seront nombreux à transmettre leurs prénoms à leur filleul. Sous l'Ancien Régime, des transmissions de prénoms, celle du prénom du parrain ou de la marraine primait souvent¹⁸⁰. Cela fait ressortir leur importance au sein de la famille. Il arrive cependant que des nouveau-nés ne portent pas le nom de ceux-ci. Alors portent-ils le prénom de leur parent ou d'un autre membre de la famille? Ont-ils simplement un prénom original? Ces questionnements font ressortir des réflexions au niveau des enjeux de dénomination des enfants, notamment est-il possible de déceler des marqueurs identitaires germaniques dans le choix des prénoms?

2.3.3. Le choix des prénoms : un marqueur identitaire?

De nos jours, les prénoms ont la fonction d'identifier les personnes, mais ils ont aussi le rôle de les individualiser. Leur signification n'a pas toujours été la même cependant. Sous l'Ancien Régime, l'attribution des prénoms soulignait la primauté de la famille, car ils permettaient l'intégration et l'identification du nouveau-né à la famille¹⁸¹. Le choix d'un prénom était aussi une manière d'honorer des membres de la famille ou de faire revivre un proche décédé. C'est pour cette raison que d'une génération à l'autre certains des individus portaient le même prénom, la banque d'idées était sans cesse la même : la

¹⁷⁹ Registre paroissial de la basilique Notre-Dame-de-Québec, acte de baptême de Joseph Gründler, 4 octobre 1791. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁸⁰ Geneviève Ribordy, *Les prénoms de nos ancêtres. Étude d'histoire sociale*, Québec, Septentrion, 1995, p. 74-75.

¹⁸¹ Ribordy, *op. cit.*, p. 11.

famille¹⁸². Les parents ne pouvaient pas appeler leurs enfants comme bon leur semblait. En Nouvelle-France notamment, l'Église contrôlait l'attribution des prénoms¹⁸³. On retrouve le même genre de restrictions, plus tardivement, en France avec la loi du 11 Germinal de l'An XI adoptée en 1803, qui stipulait les parents pouvaient choisir des prénoms en usage dans les différents calendriers et ceux des personnages connus de l'histoire ancienne¹⁸⁴. Les prénoms étaient aussi des marqueurs identitaires, ils témoignaient certes de traditions familiales, mais également d'une culture comme le mentionne Geneviève Ribordy : « Car les prénoms ont une histoire à raconter. La leur d'abord, celles de modes et des traditions qui dictent leur attribution. Celle aussi de la société dont ils proviennent. Ils renseignent sur la culture qui les choisit, sur la langue qui les prononce¹⁸⁵. » Nous nous sommes penchés sur les prénoms des descendants des vétérans allemands afin d'observer la présence de marqueurs identitaires germaniques et de voir si ces familles avaient été nombreuses à transmettre des prénoms germaniques à leurs enfants. Pour ce faire, nous avons comptabilisé les prénoms des filles et des garçons dans des tableaux distincts afin de voir quels prénoms féminins et masculins revenaient le plus souvent. Nous avons également souligné dans ces tableaux l'origine des parents, à savoir si les deux parents étaient Allemands ou seulement l'un des deux. Le bassin des possibilités de prénoms n'était pas le même si la mère était Canadienne, car les membres de sa famille portaient des noms francophones et ses référents culturels étaient francocatholiques.

¹⁸² Ribordy, *op. cit.*, p. 73.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 61.

¹⁸⁴ Blandine Le Cain (s.d.), « De Marie à Daenerys, comment les prénoms racontent notre société », dans *Fig Data* [en ligne], sur le site de *Le Figaro.fr*. Consulté le 21 novembre 2019. <https://www.lefigaro.fr/fig-data/prenoms/>

¹⁸⁵ Ribordy, *op. cit.*, p. 10.

Avant d'analyser les résultats, il convient d'élaborer sur les caractéristiques générales des prénoms typiquement germaniques et canadiens. D'abord du côté du Saint-Empire romain germanique, certains prénoms sont parvenus à s'imposer à travers le temps, entre le haut Moyen Âge et le XIX^e siècle, et ce malgré les modes changeantes. Il s'agit d'anciens prénoms haut-allemands tels que : Friedrich, Heinrich, Konrat, Gerhart, Ludwig, Wilhelm, Albert, Rudolf, Adelheid, Gertrud, Hedwig, Mathilde et Gisela¹⁸⁶. Les prénoms chrétiens, quant à eux, se sont répandus à partir du XV^e siècle dans le Saint-Empire romain germanique et ils en sont venus à occuper une place prépondérante dans le paysage des prénoms¹⁸⁷. Du côté des garçons, les prénoms chrétiens les plus en vogue étaient Johannes, Nikolaus, Petrus, Jakob et Joseph et du côté des filles Anna, Margarethe, Katharina et Elizabeth étaient les favoris. Les prénoms Maria, Barbara et Magdalena gagnent en popularité, quant à eux, à partir du XVI^e siècle et côtoient les Anna, Katharina, Margaretha, Agnès, Klara et Ursula¹⁸⁸. Après la Réforme, dans les länder protestants, les prénoms tirés de l'Ancien Testament tels que Benjamin, Daniel, David, Jeremias, Elias, Rebekka, Sarah, Judith et Eva en viennent à supplanter les prénoms catholiques. La Nouvelle-France, au contraire, ne sera pas atteinte par cette tendance¹⁸⁹. La dernière grande tendance qui touche les prénoms, pour la période que nous étudions, est la montée des prénoms français¹⁹⁰. Il n'était donc pas rare de croiser en terres allemandes des petits Louis, Jean ou Jean-Baptiste et des petites Louise, Charlotte ou Claire.

¹⁸⁶ Adelheid von Nell, « Les noms de famille et les prénoms en Allemagne », dans Louis Henry, dir., *Noms et prénoms. Aperçu historique sur la dénomination des personnes en divers pays*, Dolhain, Ordina éditions, 1974, p. 8.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 9.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 10.

¹⁸⁹ Ribordy, *op. cit.*, p. 70.

¹⁹⁰ von Nell, *loc. cit.*, p. 11.

Pour ce qui est des prénoms canadiens, deux grandes tendances ressortent : la grande importance des prénoms religieux et leur origine française. Les prénoms canadiens sont en fait des témoins de la prégnance de la religion catholique, ils sont choisis dans le répertoire des noms des saints et sont dictés par les règles de l'Église. Ensuite, il est normal que l'attribution des prénoms reproduise les modèles de la mère patrie étant donné que la Nouvelle-France a été fondée par des Français¹⁹¹. Avec le temps toutefois, des particularités se sont dégagées dans l'attribution des prénoms avec la canadianisation de la société de la jeune colonie. La montée des prénoms doubles en est un exemple, mais le phénomène était davantage marqué chez les filles. Les prénoms doubles sont devenus tellement populaires qu'il est devenu singulier de donner un seul prénom féminin. Les prénoms doubles étaient presque tous composés du prénom « Marie » et les parents accolaient à ce préfixe des prénoms qui étaient déjà populaires : Jeanne, Madeleine, Anne, Catherine, Louise, Françoise ou Geneviève par exemple¹⁹². De plus, les Canadiens affectionnaient des prénoms qui n'étaient pas les favoris des habitants de la métropole, tels que Geneviève, Angélique ou Marie Josephe, la popularité fulgurante de ce dernier prénom est un phénomène typiquement canadien selon Ribordy¹⁹³. Du côté des garçons, le prénom double le plus porté était sans équivoque « Jean Baptiste » et les prénoms simples les plus répandus étaient Pierre, Joseph, Louis, François, Charles, Jean, Jacques et Antoine¹⁹⁴.

¹⁹¹ Ribordy, *op. cit.*, p. 10.

¹⁹² *Ibid.*, p. 21-22.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 56.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 24-25 et p. 158.

À première vue, ce qui ressort de l'analyse des prénoms portés par les descendants allemands est leur caractère très français¹⁹⁵. Cela peut s'expliquer par le nombre élevé de parrains et de marraines canadiens, car 35 enfants sur 71 portaient le nom de leur parrain ou de leur marraine¹⁹⁶. Il s'est avéré pour notre échantillon que les parents ont favorisé ce mode d'attribution des prénoms. Seulement 13 enfants sur 71 portaient le prénom d'un de leurs parents et 21 autres petits avaient un prénom qui ne correspondait ni au nom des parents naturels ni au nom des parents spirituels. De plus, il n'était pas possible de savoir si les Allemands avaient donné le prénom de leurs parents à leurs enfants étant donné que nous n'avons pas cette information pour la plupart des auxiliaires allemands du groupe. En effet, c'est un facteur important qui nous échappe. Certains des 21 enfants portant des prénoms dont on ne connaît pas l'origine pourraient s'appeler comme leurs grands-parents sans que nous le sachions. Également, il nous est impossible de nous prononcer pour trois des enfants puisque nous n'avons pas leur acte de baptême, ce faisant nous n'avons pas accès aux prénoms de leurs parents spirituels¹⁹⁷. Nous savons par contre qu'ils n'ont pas été nommés d'après leurs parents. Les deux tableaux à l'annexe 7 révèlent aussi la récurrence des prénoms. Les trois prénoms féminins les plus populaires étaient Marie, Marie Angélique et Marie Louise, mais de nombreux prénoms comprenaient le préfixe Marie, dix au total, si l'on compte « Marie » utilisé seul. Chez les garçons, les choix se sont davantage tournés vers Jean Baptiste, Jean Christophe, Jean George et Philippe. Les parents ont usé de davantage de diversité dans le choix

¹⁹⁵ Voir les tableaux où sont compilés les prénoms en fonction du sexe des enfants et de l'origine des parents à l'annexe 7.

¹⁹⁶ Marguerite Françoise Berla porte à la fois le prénom de sa mère Marguerite Bois et de sa marraine Marie Anne Françoise Bouthillier. Elle a donc été comptabilisée dans la catégorie des enfants nommés après leur parrain ou marraine et dans celle des enfants nommés après leurs parents.

¹⁹⁷ Il s'agit de Marie Louise Berla, de Louis Hoffman et de Madeleine Löder.

d'appellation de leurs garçons. Certains enfants portaient tout de même des noms dont l'origine est probablement germanique comme Agnès, Harriet, Ursule, Adam, Christophe, George, Henri, Philippe et tous les prénoms doubles formés de l'un de ceux-ci.

Néanmoins, de nombreux prénoms qui se trouvent dans les deux tableaux existaient dans les deux langues et ce n'est pas parce qu'ils sont écrits en français que les parents voulaient qu'ils se trouvent sur cette forme. Nous croyons donc qu'il y aurait eu davantage de prénoms typiquement germaniques que les résultats que nous avons obtenus. En Nouvelle-Hollande, les scribes et les magistrats responsables des registres paroissiaux avaient l'habitude de traduire les noms des étrangers en ce qu'ils pensaient être l'équivalent en néerlandais puisque la pratique était d'écrire l'ensemble du registre, incluant les noms des individus, dans la même langue¹⁹⁸. Il y aurait fort à parier que les curés catholiques ont fait la même chose dans la province de Québec avec les prénoms des enfants nés de parents allemands. C'était une coutume et non de la mauvaise volonté de la part des curés. Les prêtres devaient écrire les noms de la façon dont ils les entendaient. De plus, la prononciation n'est pas la même de l'allemand au français, surtout que ces deux langues, bien qu'appartenant à la famille linguistique indo-européenne, ne font pas partie du même groupe. L'allemand est une langue germanique tandis que le français est une langue romane, ce qui rend la compréhension plus difficile. Nous avons nous-mêmes trouvé des exemples de prénoms allemands qui ont été francisés. Sur le PRDH, Wilhelm Hartmann a été renommé Guillaume et Johann

¹⁹⁸ Fellows Bailey, *loc. cit.*, p. 115-116.

Kassmann, Jean Cassman¹⁹⁹. L'origine ainsi que les langues que les prêtres comprenaient et/ou parlaient pesaient aussi dans la balance dans la façon d'écrire un nom²⁰⁰. Par exemple, on peut penser que le prêtre qui a baptisé Joan Baptiste Lotz à Québec devait comprendre un peu l'allemand puisqu'il a indiqué aussi les prénoms du père et du parrain sous la forme germanique²⁰¹. Un autre prêtre aurait sans doute écrit Jean Baptiste à la place. D'autre part, les parents n'étaient pas nécessairement en mesure, non plus, d'épeler le prénom de leur enfant ou de vérifier s'il était bien écrit. Le baptême d'Ignace Lotz nous confirme aussi cette façon de faire. Dans l'acte de baptême, le curé a écrit que le parrain était Ignace Pleich alors que ce dernier était un auxiliaire allemand dénommé Elias Pleich²⁰². L'enfant aurait probablement dû s'appeler Elias. Les prénoms sont des marqueurs identitaires germaniques et nous pensons que ce sont des marqueurs qui ont été considérablement masqués. Les enfants maintenant baptisés et nommés commencent leur ascension dans la vie. Certains des parents auront l'occasion de voir grandir leurs enfants et de les voir convoler en justes noces, d'autres seront fauchés par la mort avant cela. Tous les couples, y compris ceux qui n'ont pas eu d'enfant, passeront par la dernière phase du cycle familial, car, peu importe leur statut social, une certitude reste : la mort viendra un jour.

¹⁹⁹ PRDH, Guillaume Hartman, #222 031 et PRDH, Jean Cassman, #2 305 106.

²⁰⁰ Fellows Bailey, *loc. cit.*, p. 114.

²⁰¹ Registre paroissial de la basilique Notre-Dame de Québec, acte de baptême de Joan Baptiste Lotz, 14 novembre 1790. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

²⁰² Registre paroissial de la basilique Notre-Dame de Québec, acte de baptême d'Ignace Lotz, 16 novembre 1792. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Voir le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec* pour la notice d'Elias Pleich : Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 384.

2.4. La fin du cycle familial

Au XVIII^e siècle, la mort faisait partie du quotidien. Le glas de l'église paroissiale sonnait régulièrement pour annoncer le décès d'un habitant que ce soit à cause d'un accident, d'une maladie ou de la vieillesse²⁰³. L'espérance de vie ne dépassait pas 40 ans, mais il n'était pas rare que les gens parviennent à atteindre entre 60 ans et 70 ans²⁰⁴. Même si la mort venait chercher l'un des époux, le cycle familial prenait fin seulement lorsque les deux conjoints étaient décédés ou lorsque le conjoint survivant se remariait, car une nouvelle union correspondait au début d'un nouveau cycle. En outre, si la bonne entente entre deux conjoints venait à se rompre et qu'ils demandaient une séparation de corps ou de biens, ils ne pouvaient pas mettre un terme à leur mariage et, par conséquent, au cycle familial²⁰⁵. Les liens du mariage sont sacrés et indissolubles, seule la mort peut y mettre fin²⁰⁶. Il convient d'abord de s'intéresser à une étape cruciale du cycle de vie des auxiliaires allemands et de leur épouse, celle qui suit la mort d'un conjoint, car le veuvage est loin d'être un phénomène marginal dans la colonie²⁰⁷. Nous observerons s'ils ont eu le temps d'avoir des familles complètes, c'est-à-dire que les deux époux ont été ensemble jusqu'à ce que la femme ait atteint 50 ans (l'âge de la stérilité biologique) et s'ils étaient nombreux à se remarier. Nous analyserons aussi la durée moyenne des unions et du veuvage afin de voir si les couples composés d'au moins un conjoint en provenance des länder germaniques sortaient de la norme. Puis, l'attention sera portée aux lieux de

²⁰³ André Lachance, *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France : la vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Montréal, Libre Expression, 2000, p. 189.

²⁰⁴ Mathieu, *op. cit.*, p. 168.

²⁰⁵ Lachance, *op. cit.*, p. 116.

²⁰⁶ Josette Brun, *Vie et mort du couple en Nouvelle-France : Québec et Louisbourg au XVIII^e siècle*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2006, p. 7.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 98.

sépultures des vétérans et de leurs épouses afin de constater où était dirigée leur allégeance religieuse.

2.4.1. Les couples face à la mort : veuvage et remariage

Les mariages étaient généralement de courte durée aux XVII^e et XVIII^e siècles, car les couples faisaient rarement plus de 20 ans de vie commune²⁰⁸. Les couples du corpus étaient plus chanceux que leurs voisins canadiens puisque la durée moyenne de leur union était de 25 ans. Il faut dire, par contre, que la durée de huit unions reste inaccessible, la moyenne pourrait être différente si elle comprenait ces résultats²⁰⁹. Le couple de Johann Christoph Bayer et de Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau, dont le mariage a été le plus long, a duré 52 ans tandis que celui qui a été le plus court était celui de Philipp Gerhard et de Magdeleine Audet dit Lapointe, avec 8 ans et 11 mois. Cette dernière union a été interrompue par la mort de Magdeleine, décédée vraisemblablement des suites d'un accouchement²¹⁰. Philipp n'a pas été le seul Allemand à survivre à son épouse. Sur les 20 unions, 6 femmes ont trépassé avant leur mari²¹¹. 11 fois sur 20, cependant, ce sont les épouses qui ont perdu leur compagnon²¹². Étant donné qu'il nous manque la sépulture d'au moins l'un des conjoints, nous n'avons pu déterminer qui était le premier à mourir entre l'homme et la femme pour trois couples²¹³.

²⁰⁸ Lachance, *op. cit.*, p. 103.

²⁰⁹ Il nous est impossible de calculer la durée des unions ayant été contractées dans les länder germaniques, car nous n'avons pas les dates de mariage. Les autres problèmes sont aussi dus à une absence de sources : l'acte de mariage de Konrad Bodenbender et de Reine Félicité Miville a été perdu et les actes de sépulture d'Heinrich Bernhard et d'Élisabeth Couët restent introuvables.

²¹⁰ Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 200.

²¹¹ Ce chiffre comprend l'union de Philipp Gerhard et de Magdeleine Audet dit Lapointe.

²¹² En moyenne, les hommes meurent plus souvent avant les femmes en Nouvelle-France voir Brun, *op. cit.*, p. 7.

²¹³ Il s'agit du couple d'Heinrich Andreas Bernhard et d'Élisabeth Couët, dont il nous manque les deux sépultures, du couple de Christoph Hessler et d'Elisabetha Louise Krusie, dont il manque la sépulture

Malgré la longue durée des unions, ce n'est pas la majorité des familles qui étaient complètes lorsque la mort est venue séparer les conjoints. Seulement neuf familles sont considérées comme complètes et parmi celles-ci deux couples n'ont pas eu d'enfants²¹⁴. Il y a presque autant de familles, sept pour être exacte, qui étaient incomplètes. Parmi celles-ci, on compte aussi un couple qui n'a pas eu de progéniture. Dans plusieurs cas, les époux ont été ensemble une grande partie de leur vie, mais les hommes se sont mariés à un âge plus avancé que leurs conjointes²¹⁵. Les unions sont donc souvent interrompues avant que les femmes aient atteint l'âge de la stérilité biologique. Par exemple, Marguerite Bois avait seulement 38 ans quand Heinrich August Berla est mort après presque 20 ans d'union. Il va sans dire qu'elle était loin d'avoir 50 ans. Leur famille n'était pas complète bien qu'ils soient restés longtemps ensemble. Également, on compte quatre familles pour lesquelles il n'est pas possible de savoir si elles étaient complètes ou non, encore une fois en raison du manque de sources.

Qu'il soit féminin ou masculin, le veuvage entraînait une désorganisation de la structure familiale et des désagréments²¹⁶. Il est particulier de noter que, malgré ces éléments négatifs, aucun des vétérans allemands ne s'est remarié, pas même Philipp Gerhard, qui a perdu sa femme à un jeune âge puisqu'il a vécu près de 30 ans après son décès. Cela est étonnant compte tenu de la propension de veufs à se remarier. En effet, à l'époque de la Nouvelle-France, les deux tiers (68 %) des veufs contractaient une seconde

d'Esalibetha Louise et du couple de Johann Jacob Tölle et d'Elizabeth X, dont il nous manque les deux sépultures.

²¹⁴ Les femmes issues des deux unions sans enfant sont décédées après l'âge de 50 ans, c'est pourquoi leur famille est considérée comme étant complète quand même. Si elles avaient eu à avoir des enfants, elles les auraient eus théoriquement.

²¹⁵ L'âge moyen des femmes célibataires au moment de convoler en justes noces était d'un peu plus de 20 ans et demi.

²¹⁶ Brun, *op. cit.*, p. 7.

union et ceux qui sont aux prises avec plusieurs bouches à nourrir, comme Philipp, le faisaient encore plus souvent (72 %)²¹⁷. On peut penser que le fait que les vétérans soient devenus veufs à un âge avancé y est pour quelque chose. L'âge des Allemands n'a pu être déterminé, faute d'avoir leur acte de baptême, néanmoins la longue durée de leur mariage nous indique qu'ils étaient relativement vieux. Quant à leurs épouses, cinq d'entre elles, Marguerite Bois, Mary Ann Hill, Elizabeth Jacob, Eva Lavina Sophia Mankerin et Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur, se sont remariées. Leurs nouveaux conjoints ont été respectivement Édouard Cardinal dit Leroux, Michael Cameron, Johannes Wagner, Johann Adam Andreas Raubenheimer et François Xavier Frigon. Sur ces cinq hommes, l'un était un scieur de long et les quatre autres étaient des agriculteurs²¹⁸. Les nouvelles épouses ont repris mari en moyenne après 1 an et demi de veuvage²¹⁹. Ce laps de temps est plus court que la durée moyenne du veuvage qui était de 3,1 ans durant la Nouvelle-France pour les femmes²²⁰. Signalons qu'elles étaient relativement âgées lors de leur deuxième union. Nous ne connaissons pas exactement l'âge de Mary Ann et d'Eva Lavina Sophia, mais on estime qu'elles étaient au moins dans la quarantaine, car elles avaient eu le temps d'avoir toutes deux une famille nombreuse²²¹. Quant à Marguerite, elle se remarie à 41 ans et Marie Josephe fait de même à 57 ans. C'est singulier puisque seulement 42 % des veuves se choisissaient un nouveau lorsqu'elles étaient dans la quarantaine, et plus elles vieillissaient, et moins elles avaient de chances de convoler à

²¹⁷ Brun, *op. cit.*, p. 36 et 39.

²¹⁸ Édouard Cardinal dit Leroux était scieur de long, c'est-à-dire que son métier consistait à scier les arbres sur la longueur.

²¹⁹ Durée moyenne de la période de veuvage des cinq femmes qui se remariaient : 19 mois + 15 mois + 11 mois + 12 mois + 34 mois = 91 mois / 5 = 18,2 mois ou 1 an et demi.

²²⁰ Lachance, *op. cit.*, p. 103.

²²¹ L'âge de Mary Ann Hill est estimé à 50 ans lors de son deuxième mariage voir Registre paroissial de l'église St. Andrew, acte de mariage de Mary Ann Hill et de Michael Cameron, 19 septembre 1809. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

nouveau²²². Cela était dû à l'idée promulguée par l'Église catholique que la procréation était le but premier du mariage, il n'était donc pas évident de justifier une union une fois que les femmes étaient ménopausées²²³. Le cas de Marie Josephe est intéressant. Elle a vécu 21 ans en séparation de corps avec Georg Friedrich Gründler et elle a convolé en justes noces avec François Xavier après seulement 11 mois, un mois avant la fin de l'an de deuil. Il était très irrespectueux, pour une femme en particulier, de ne pas pleurer son mari pendant ce délai de viduité²²⁴. Cela porte à croire qu'elle a usé de son agentivité et qu'elle devait avoir envie de se trouver un nouveau compagnon vie²²⁵. Finalement, Elizabeth est la seule exception, elle a eu trois enfants avec Johannes, ce qui veut dire qu'elle n'était pas si âgée lorsqu'elle a contracté sa deuxième union. Les remariages d'Elizabeth et d'Eva Lavina Sophia avec des compatriotes peuvent témoigner d'un désir de ces femmes de demeurer dans leur culture et leur religion, du moins pour Elizabeth pour ce dernier aspect. Le lieu où les individus se font mettre en terre reflète aussi cette volonté, surtout si celle-ci est consignée dans un testament ou une donation entre vifs.

2.4.2. Les testaments et les lieux de sépulture : le désir de se faire enterrer dans sa foi

Il arrive pour les mêmes raisons que les actes de baptême que les actes de sépulture ne soient pas retrouvés. Dans le cas de la présente étude, cela concerne presque le quart des actes de sépultures. Face à ces lacunes, les testaments s'avèrent essentiels puisque, même s'ils sont révocables, ils exposent les dernières volontés des personnes et témoignent

²²² Brun, *op. cit.*, p. 38 et Lachance, *op. cit.*, p. 103.

²²³ Brun, *op. cit.*, p. 38.

²²⁴ *Ibid.*, p. 49.

²²⁵ Il est possible que Marie Josephe Risbée dit Lagrandeur et François Xavier Frigon aient été un couple et qu'ils aient cohabité avant de se marier. Nous n'avons trouvé pas trouver beaucoup de sources les concernant et aucune de celles-ci ne nous permet de prouver cette hypothèse.

également de leur vécu religieux²²⁶. Il est possible de voir dans ces actes notariés où les individus voulaient être inhumés, à savoir si c'était dans cimetière catholique ou protestant, et de connaître la confession religieuse des Allemands et de leurs épouses si elle y était mentionnée. Il est certain que pour avoir une idée réelle de la conception religieuse des testateurs, l'idéal aurait été de croiser leur testament avec un journal personnel, où ils exposeraient leurs pratiques, mais les familles allemandes n'ont pas laissé ce genre de document malheureusement²²⁷.

À l'époque de la Nouvelle-France, les protestants risquaient de se faire enterrer dans les champs si leur allégeance était découverte. Il fallait qu'ils se fassent passer pour des catholiques ou qu'ils se convertissent en fin de vie pour éviter ce sort²²⁸. Comme ces croyants n'étaient pas censés se trouver sur le territoire de la colonie française, il n'y avait pas de cimetière protestant. À la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, les vétérans allemands, qui n'étaient pas catholiques, devaient moins craindre cette option étant donné qu'il existait des cimetières protestants à Québec. Gare à celui qui n'avait pas mis ses affaires en ordre avant de mourir toutefois. D'après les règlements ecclésiastiques en vigueur durant cette période, les enterrements devaient avoir lieu autant que possible dans le cimetière de la paroisse où résidaient les défunts²²⁹. Les Allemands catholiques n'avaient ainsi pas trop de souci à se faire, quant à leur dernière demeure. Marie-Aimée Cliche révèle d'ailleurs que si les personnes voulaient « être enterrées en dehors du

²²⁶ Aude Argouse (2005), « Archives notariales et témoignages de soi : sens et raison d'être du testament dans Les Andes au XVII^e siècle », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [revue électronique], n° 5. Consulté le 27 novembre 2019. <https://journals.openedition.org/acrh/1500?lang=fr>

²²⁷ Gaël Rideau, « Pratiques testamentaires à Orléans, 1667-1787 », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 4, n° 57-4 (2010), p. 108.

²²⁸ Bédard, *op. cit.*, p. 70.

²²⁹ Marie-Aimée Cliche, *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, p. 260.

cimetière paroissial [elles] devaient le demander expressément dans leur testament²³⁰. » Si les Allemands protestants n'avaient pas indiqué qu'ils voulaient se faire mettre en terre à Québec dans le cimetière protestant, ils auraient reposé dans le cimetière où ils résidaient, donc de Saint-Nicolas pour la plupart. Ils pouvaient aussi être inhumés à Saint-Gilles quand il n'était pas possible de se rendre à Saint-Nicolas, mais comme le sol du cimetière n'est pas consacré le prêtre desservant Saint-Gilles devait venir faire une bénédiction de fosse. Le clergé aurait pu refuser l'accès aux cimetières catholiques aux anciens soldats protestants, car bien que tous les catholiques aient droit à une sépulture en terre sainte, rien ne dit qu'il aurait accepté d'en faire autant pour des protestants notoires qui ne se seraient pas convertis²³¹. Ce n'est pas parce qu'ils étaient protestants qu'il n'était pas important pour eux de se faire enterrer en sol béni. Ils y tenaient autant que les catholiques, car la Réforme avait maintenu le concept de *locus sacer*²³². Ils considèrent que le cimetière est un lieu de repos saint pour les chrétiens morts dans la foi du Seigneur. Certains des auxiliaires allemands et leurs épouses devaient savoir qu'il fallait demander d'être enterré ailleurs, car quatre hommes et deux femmes ont spécifié qu'ils voulaient se faire enterrer selon leur foi. Pour certains protestants, nous n'avons pas trouvé de testament et pourtant ils se sont fait mettre en terre conformément à leur confession. Il est possible qu'ils aient dicté leurs dernières volontés à leur famille sans faire un testament et que leur demande ait été respectée.

Les résultats du tableau 9 illustrent qu'il y avait davantage d'hommes que de femmes qui se sont fait inhumer dans un cimetière protestant. En observant la confession

²³⁰ Cliche, *op. cit.*, p. 262.

²³¹ *Ibid.*, p. 259.

²³² Bernard Vogler, « Attitudes devant la mort et cérémonies funèbres dans les Églises protestantes rhénanes vers 1600 », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 20, n° 39 (1975), p. 145.

religieuse des auxiliaires allemands et de leurs conjointes, il avait été constaté que les premiers étaient plus nombreux à pratiquer la religion réformée. Il est donc normal que leur présence soit plus marquée.

Tableau 9 : Répartition des lieux de sépulture selon le sexe des individus du corpus

Lieux où les individus du corpus ont été enterrés	Nombre de vétérans allemands enterrés à cet endroit	Nombre de femmes enterrées à cet endroit
Montréal	0	2
Pointe-de-Lévy	1	0
Québec (cimetière catholique)	2	5
Québec (cimetière protestant)	8	2
Saint-Gilles	1	2
Saint-Nicolas	2	2
Saint-Pierre-les-Becquets	1	1
Saint-Sylvestre	0	1
Inconnu	8	3
Sous-total :	23	18
Total :	41	

Source : Actes de sépultures consultés via le site du *Programme de recherche en démographie historique* et le site Web *Généalogie Québec*.

Aussi, le nombre de sépultures (protestantes et catholiques) est élevé à Québec. Pourtant, ce n'est pas parce que tous ces hommes y ont vécu toute leur vie. Par exemple, des huit protestants qui se sont fait mettre en terre à Québec, six avaient élu domicile à Saint-Gilles. Ils ne l'ont simplement pas choisi comme dernière demeure, faute d'avoir un cimetière de leur confession sur place. La situation est la même du côté des femmes, les deux protestantes qui se sont fait inhumer à Québec résidaient à Saint-Gilles. Compte tenu de ce facteur, il convient d'ajouter ces sépultures à celles des paroisses de la seigneurie de Beaurivage et à celles de Saint-Nicolas. Cela permet de constater qu'il y a davantage de gens qui se sont enracinés à Saint-Gilles que ceux qui sont partis ailleurs. On obtient alors 8 sur 23 pour les hommes et 7 sur 18 pour les femmes. Anton Knapp s'est fait mettre en terre dans le cimetière de l'Hôtel-Dieu malgré qu'il ait vécu toute sa

vie à Saint-Gilles. Pour des raisons de commodités, les patients qui venaient de paroisses à l'extérieur de la citadelle qui décédaient à l'hôpital étaient enterrés dans le cimetière « des pauvres » situé près de l'établissement²³³. Les habitants de la seigneurie de Beaurivage sont donc nombreux à avoir été inhumés loin de leur domicile. Comme il manque 10 actes de sépultures sur 41, soit près du quart, il faut penser que les résultats auraient pu être différents, surtout si l'on considère la petite taille du corpus.

Les testaments sont des sources complémentaires aux actes de sépultures. Par contre, ce ne sont pas tous les individus du corpus qui se sont fait faire un testament, seulement 16 sur 41, dont 9 hommes et 7 femmes. Jonathan Fortin, qui a étudié les femmes célibataires à Québec et à Montréal au XVIII^e siècle, mentionne d'ailleurs dans son mémoire que les femmes sont nombreuses à mourir sans testament. Il suppose que c'est sans doute parce qu'elles n'avaient pas suffisamment de biens ou qu'elles sont mortes sans avoir le temps d'en rédiger un²³⁴. Il est possible d'appliquer ces hypothèses à l'ensemble de la population, en particulier aux agriculteurs, bien que cela doive être encore plus le cas pour les femmes. Sur les testateurs, quatre hommes étaient protestants et cinq étaient catholiques, quant aux testatrices cette proportion passe à deux contre cinq. La façon dont les notaires notaient l'affiliation religieuse des testateurs permet de connaître la confession qu'ils pratiquaient. Tous les testateurs protestants, les femmes y comprises, demandaient à être enterrés dans un lieu de leur confession tandis que les catholiques accordaient moins d'importance au lieu d'inhumation. Une seule catholique a précisé qu'elle voulait se faire enterrer dans le cimetière de sa paroisse avec le corps des

²³³ Cliche, *op. cit.*, p. 266-267.

²³⁴ Jonathan Fortin, « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, p. 100-101.

autres fidèles et trois ont spécifié qu'ils voulaient être inhumés dans la paroisse où ils allaient décéder. Les autres catholiques n'ont fait aucune allusion à l'aspect spatial de la sépulture. C'est sans doute parce qu'ils avaient le privilège de trouver des lieux de sépulture de leur religion partout, la religion catholique était la religion de la majorité après tout. Finalement, un seul individu semble avoir changé de foi en cours de vie. En effet, le testament et la sépulture de Johann Kassman laissent penser qu'il a terminé sa vie en tant que catholique, alors que ce dernier s'était marié dans une église protestante. Il s'est fait inhumer dans un cimetière catholique et a demandé l'intercession de la glorieuse Vierge et de tous les Saints du paradis pour le salut de son âme dans son testament²³⁵. Cette formulation était absente des dernières volontés des protestants, car ils ne croyaient pas qu'ils avaient besoin d'intermédiaires entre eux et Dieu²³⁶. Johann fait sans doute partie de ceux qui se sont convertis en fin de vie. L'analyse des lieux de sépulture et des testaments montrent que les Allemands et leurs épouses restent pour la plupart fidèles à leur héritage. Les catholiques demeurent catholiques, pareillement pour la majorité des protestants. Certains couples, comme celui de Johann Christoph Bayer et Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau et celui d'Anton Knapp et Maria Magdalene Hessler, ont même préféré être enterrés dans leur foi plutôt que de se convertir afin de pouvoir se faire mettre en terre près de leur conjoint²³⁷. Sans se convertir, il ne pouvait en être autrement puisque la règle était que « dans le champ des morts, les protestants et les

²³⁵ BAnQ, greffe du notaire Charles Voyer, Québec, testament de Johann Kassman, 30 mars 1805.

²³⁶ Cliche, *op. cit.*, p. 255.

²³⁷ Johann Christoph et Maria Magdalene se font faire enterrer dans un cimetière protestant tandis que Marie Madeleine et Anton ont été enterrés dans un cimetière catholique. Pour voir les actes de sépulture : Registre paroissial de la chapelle anglicane St. Peter, acte de sépulture de Johann Christoph Bayer, 3 décembre 1838. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Registre paroissial de Saint-Gilles, acte de sépulture de Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau, 7 octobre 1838. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Registre paroissial de l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang, acte de sépulture d'Anton Kanpp, 16 janvier 1812. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Registre paroissial de la Metropolitan Anglican Church, acte de sépulture de Maria Magdalene Hessler, 5 avril 1825. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

catholiques ne peuvent pas reposer côte à côte²³⁸. » Même s'ils ont fait baptiser leurs enfants en grand nombre dans la foi catholique, les pratiquants de la foi réformée n'ont pas pris la même décision quant à leur repos éternel.

Conclusion

En définitive, ce chapitre avait pour objectif d'analyser le cycle familial des familles des auxiliaires allemands qui ont colonisé Saint-Gilles pour en faire ressortir leurs comportements démographiques et leurs pratiques sociales. D'abord, les femmes qui ont uni leur vie aux soldats des troupes auxiliaires allemandes ont été mises à l'avant-plan. Elles étaient davantage des Canadiennes, car les soldats étaient nombreux à être célibataires quand ils ont été démobilisés. Ils ont alors pris épouse parmi les habitantes de la province de Québec. Cependant, quelques-unes étaient aussi des Allemandes, qui ont suivi leur mari en Amérique. Outre leur choix de conjoint, les épouses avaient en commun le fait d'appartenir à la paysannerie. Leur confession religieuse les départageait puisque les Allemandes étaient en grande majorité protestantes, contrairement aux Canadiennes qui pratiquaient toutes le catholicisme. Ces dernières étaient célibataires en majorité et résidaient dans les alentours de Québec au moment de convoler. Du côté des Allemandes, ces informations nous échappent en raison du manque de sources. De plus, il a été exposé que les Canadiennes étaient des agentes actives dans leur choix d'époux puisque les mariages avec les étrangers n'étaient pas la norme. Malgré divers facteurs dissuasifs, elles ont tout de même opté d'unir leur destinée à l'élu de leur choix, ce qui illustre leur puissance d'agir. Ensuite, il a été constaté que le chemin vers un mariage

²³⁸ Serge Gagnon, *Mourir hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX^e siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 92.

catholique pour un couple mixte en était un parsemé d'obstacles. Les mariages mixtes dans une église catholique n'étaient pas permis avant la moitié du XIX^e siècle et les hommes devaient suivre une procédure complexe selon leur statut matrimonial et leur confession religieuse (témoignage de liberté au mariage et/ou abjuration) afin de pouvoir se marier dans la foi catholique. La lourdeur du processus poussait plusieurs couples à s'unir devant un pasteur protestant. Toutefois, les lieux de culte réformés étaient encore très peu nombreux sur le territoire au tournant du XIX^e siècle. Après le mariage viennent les enfants pour la plupart des conjoints. Les Allemands ont eu en moyenne moins d'enfants que les Canadiens français et ils les ont fait davantage baptiser dans la foi catholique. Le désir que les enfants puissent bien s'intégrer à la société d'accueil et la présence d'un curé à proximité qui baptisait les enfants sans tenir compte de la confession des parents peuvent expliquer ce choix. Quant au choix des parrains et des marraines de leurs enfants, les familles allemandes ou mixtes se sont davantage tournées vers les Canadiens et des Canadiennes, ce qui montre qu'ils se sont bien intégrés dans leur communauté. À noter que 23 individus d'origine germanique ont néanmoins occupé ce rôle symbolique. Les prénoms des tout petits étaient plus typiquement canadiens-français, mais les prénoms germaniques étaient sans doute plus présents, mais ils ont dû être francisés. Finalement, les couples ont vécu des alliances plus longues que celles des couples canadiens, mais comme ceux-ci, ils ont été plus souvent séparés par la mort du mari. Aucun des veufs ne s'est remarié, mais cinq veuves ont opté pour ce choix, malgré leur âge avancé. Les lieux de sépulture et les testaments ont dépeint que les vétérans allemands et leurs épouses sont restés fidèles à leurs croyances. Les Allemands pratiquant la religion réformée auront choisi de baptiser leurs enfants dans la foi de la majorité, mais

pas de reposer éternellement au sein de celle-ci. Ainsi, il semble que les auxiliaires allemands se soient canadianisés sur certains aspects tout en conservant bel et bien des marqueurs identitaires germaniques. Le fait d'entrer dans l'intimité des familles des vétérans allemands a contribué à exposer certains de ces marqueurs identitaires, mais une question demeure : ont-ils réellement fondé un foyer à Saint-Gilles? Leurs descendants ont-ils pris racine dans la seigneurie de Beaurivage? Les réflexions concernant le succès de leur enracinement prendront place dans le chapitre suivant.

Chapitre 3 : Prendre racine à Saint-Gilles : liens sociaux et enracinement

« Il y a dans cette paroisse une population mixte; il y a des Canadiens, des Anglais, des Irlandais, des Écossais, et les enfants des Allemands qui en partie ont les premiers habité Saint-Gilles. »

BAC, « Saint-Gilles, district de Lotbinière », dans *Recensement de 1831 Bas-Canada*, microfilm C-720.

Les soldats des troupes auxiliaires qui s'installent à Saint-Gilles sont un groupe hétérogène sur plusieurs aspects. Ils proviennent de secteurs géographiques différents dans les länder germaniques, ils n'ont pas servi dans les mêmes troupes lors de la révolution américaine et ils ne partagent pas les mêmes convictions religieuses. Néanmoins, ils ont en commun leur appartenance à la paysannerie et le fait d'être des nouveaux arrivants, qui en prenant pour foyer la province de Québec à la fin du XVIII^e siècle, s'insèrent dans une population fortement agricole¹. Comme tout reste à faire dans la jeune seigneurie de Beaurivage, les auxiliaires allemands ont la possibilité de se positionner avantageusement parmi les premiers habitants, sans doute plus aisément que s'ils avaient tenté leur chance à Québec ou dans une paroisse plus ancienne, où la population est plus hiérarchisée et où les structures et les institutions propres aux sociétés rurales ont eu davantage le temps de se développer². Cependant, même dans cette société « simplifiée », ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas présents en grand nombre que les cultivateurs de Saint-Gilles forment un tout homogène³. Contrairement à ce qu'ont avancé certains historiens jusqu'aux décennies 1960-1970, la société paysanne est

¹ Christian Dessureault, « L'égalitarisme paysan dans l'ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent : éléments pour une réinterprétation », dans *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles. Cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, p. 166.

² Benoît Grenier, « Seigneurs résidants et notabilité dans la vallée du Saint-Laurent (XVII^e-XIX^e siècle) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 110, n° 2 (2003), p. 61.

³ *Ibid.*

hétérogène, et ce, même avant le début du XIX^e siècle⁴. De plus, comme le mentionne Gérard Bouchard : « de nombreux historiens [...] ont [mis] à jour diverses formes de clivages, stratifications et contrastes – économiques et autres – au sein de la société rurale aussi bien qu'urbaine⁵. » Les travaux de Christian Dessureault illustrent tout particulièrement la diversité des conditions de vie des travailleurs de la terre⁶. En effet, les niveaux de richesse peuvent varier de façon notable entre deux agriculteurs et le fait de posséder une censive ne garantit pas l'indépendance et la prospérité des familles de cultivateurs. Après tout, elles ne possèdent pas toutes les mêmes moyens pour la défricher et la mettre en valeur⁷. À leur tour, les auxiliaires allemands ont dû jouer leurs cartes et ont tenté de faire le meilleur établissement possible. Ils ne se sont pas tous positionnés socialement de la même façon, non plus, dans ce terroir de peuplement récent ou à la ville pour ceux qui n'ont pas persisté sur leur terre.

L'objectif de ce chapitre est d'examiner l'enracinement des soldats du corpus du point de vue social et spatial. Il sera donc question de l'impact de leur épouse en ce qui a

⁴ L'historiographie a longtemps entretenu l'idée que paysannerie canadienne-française aurait été homogène. Sur ce sujet voir notamment : François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, Québec, Aubin, 1845, 314 p.; Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, Montréal, L'Action nationale, 1950, 4 volumes; Guy Frégault, *La civilisation de Nouvelle-France, 1713-1744*, Ottawa, Fides, 1969, 2^e éd. (1944), 285 p.; Charles-Henri-Philippe Gauldrée-Boilleau, « Paysan de Saint-Irénée-de-Charlevoix en 1861 et 1862 », dans Pierre Savard, dir., *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les cahiers de l'Institut d'histoire », n° 11, 1968, p. 19-76; Léon Gérin, « L'habitant de Saint-Justin », dans Jean-Charles Falardeau, Philippe Garigue et Léon Gérin, dir., *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968, p. 49-128; Michel Brunet, *Les Canadiens après la conquête, 1759-1775. De la Révolution canadienne à la Révolution américaine*, Montréal, Fides, coll. « Fleur de Lys », 1969, 313 p.; Maurice Séguin, *La nation « canadienne » et l'agriculture (1765-1850)*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1970, 279 p.

⁵ Gérard Bouchard, « Représentations de la population et de la société québécoises : l'apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n°1 (1990), p. 9. L'auteur évoque notamment Fernand Ouellette, Jean Hamelin, Louise Dechêne, Jean-Pierre Wallot, Louis Michel, Normand Séguin, Jacques Mathieu, Allan Greer, Christian Dessureault, Sylvie Dépatie, Mario Lalancette et John I. Little.

⁶ Dessureault, « L'égalitarisme paysan... », *op. cit.*, p. 163. L'hétérogénéité de la paysannerie est analysée aussi dans les autres articles de Dessureault contenus dans la deuxième partie de cet ouvrage, qui porte le titre de « La reproduction sociale dans la différence ».

⁷ Il est question ici des animaux de trait et des outils de production agricole. *Ibid.*, p. 185.

trait à leur intégration et de la réussite de leur enracinement. Dans la même optique, le succès de ces Allemands sur le plan social sera aussi abordé afin d'observer la place qu'ils prennent dans le fief de Beaurivage ou ailleurs au Québec s'ils ont quitté celui-ci, notamment s'ils arrivent à bien se positionner parmi les anciens habitants. Nous terminerons ce chapitre par le parcours de leurs enfants afin de cerner la présence de marqueurs identitaires germaniques et de jeter un coup d'œil à la reproduction sociale de ces familles.

3.1. Partir ou rester : un enracinement à Saint-Gilles?

Trois principaux choix se posent aux immigrants lorsqu'ils s'installent à un endroit : repartir dans le pays de provenance, rester ou tenter sa chance ailleurs tout en restant dans le pays d'accueil, car ce ne sont pas tous les migrants qui se fixent à leur premier établissement⁸. Les soldats des troupes auxiliaires allemandes ont sans aucun doute été confrontés à ces décisions. Bien qu'aucun des Allemands à l'étude ne semble être reparti dans leur mère patrie, les vétérans ne sont pas tous restés dans la seigneurie de Beaurivage et s'ils l'ont fait, ils ne sont pas nécessairement enracinés⁹. Certains facteurs facilitent cette intégration, dont le mariage. En effet, le rôle des épouses quant à l'établissement des Allemands à Saint-Gilles est essentiel à considérer, qu'elles soient Allemandes ou Canadiennes.

⁸ Alain Laberge, « Une terre d'accueil et d'essaimage continental aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans Michel De Waele et Martin Pâquet, dir., *Québec, Champlain, le monde*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 126.

⁹ Nous expliquerons cette hypothèse dans la sous-section 3.1.2 consacrée à l'enracinement. Pour notre définition de l'enracinement voir l'introduction du mémoire.

3.1.1. L'impact des conjointes dans l'enracinement des vétérans allemands

Tel que l'avance Bernard Cottret, le mariage constitue le plus évident des « rites de passage » à la société d'accueil¹⁰. Un immigrant qui prend épouse dans la colonie a bien plus de chances de s'y enraciner et d'y faire souche. Jacques Mathieu, Pauline Therrien-Fortier et Rénald Lessard ont d'ailleurs illustré qu'à l'époque de la Nouvelle-France, les célibataires qui se marient en colonie restent sur place trois fois sur quatre, tandis que la même proportion d'entre eux repartent s'ils n'ont pas trouvé d'épouses¹¹. Les auxiliaires allemands s'installent à la fin du XVIII^e siècle, mais la réalité reste la même puisqu'il s'agit d'un contexte rural et pionnier dans les deux cas. De plus, les femmes, toutes origines confondues, sont un élément stabilisateur, parce qu'elles permettent aux célibataires de s'intégrer dans la communauté locale¹². Il s'avère que le statut de chef de famille permet aux hommes d'acquérir une certaine notabilité dans la collectivité¹³. Également, les principaux habitants, qui sont les censitaires les plus enracinés dans la collectivité et qui font partie des notables des milieux ruraux, sont très rarement des célibataires¹⁴. En plus de gagner en légitimité aux yeux de leurs comparses, ceux qui se

¹⁰ Bernard Cottret, *Terre d'exil. L'Angleterre et ses réfugiés, XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1985, p. 67-68. Sur l'impact du mariage sur l'enracinement des migrants voir aussi Alain Laberge, « L'immigrant migrant ou les chemins de l'enracinement au Canada sous le régime français », dans Philippe Joutard et Thomas Wien, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France : Actes des premières rencontres franco-qubécoises sur les lieux de mémoires communs* (Poitiers et La Rochelle, novembre 2001), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 171 et 176-177; Jacques Mathieu, Pauline Therrien-Fortier et Rénald Lessard, « Mobilité et sédentarité : stratégies familiales en Nouvelle-France », *Recherches sociographiques*, vol. 28, n°2-3 (1987), p. 217-220; Denise Lemieux, « La famille en Nouvelle-France : des cadres de la vie matérielle aux signes de l'affectivité », dans Hubert Watelet et Cornelius J. Jaenen, dir., *De France en Nouvelle-France. Société fondatrice et société nouvelle*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1994, p. 50 et Hélène Grenier, « Les étrangers sous le Régime français », dans André Lachance, dir., *Les marginaux, les exclus et l'Autre au Canada aux 17^e et 18^e siècles*, Québec, Fides, 1996, p. 228-230.

¹¹ Mathieu, Therrien-Fortier et Lessard, *loc. cit.*, p. 218.

¹² *Ibid.*, p. 217.

¹³ Benoît Grenier, « Pouvoir et contre-pouvoir dans le monde rural laurentien aux XVIII^e et XIX^e siècles : sonder les limites de l'arbitraire seigneurial », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n°1 (2009), p. 153.

¹⁴ *Ibid.*

mariant avec des Canadiennes peuvent avoir accès à une parenté, qui est l'alliée naturelle de l'individu dans un contexte où il y a peu ou pas de réseaux communautaires comparativement à ce que l'on retrouve sur l'ancien continent¹⁵. Les belles-familles, elles aussi, jouent un rôle primordial pour l'enracinement des nouveaux arrivants, en particulier lorsqu'elles sont bien établies puisque cela favorise la constitution de nouveaux réseaux d'entraide¹⁶.

Dans notre cas, seulement trois couples résident près de leurs beaux-parents¹⁷. Avec le temps, cette parenté a dû se substituer à la famille naturelle dans des rôles traditionnellement échus à celle-ci¹⁸. Cela permet aux Allemands de reprendre racine dans un milieu familial. Cependant, la mobilité des jeunes mariés fera en sorte qu'ils ne vivront pas à courte distance des parents de la mariée toute leur vie. D'abord, Anton Adam Hoffmann et Marie Josephe Lemelin passent une grande partie de leur existence à Québec, ils vivront seulement près de Reine Félicité Miville avant qu'elle se remarie avec le colon de Saint-Gilles, Konrad Bodenbender, et durant la période où Anton Adam est agriculteur dans le même secteur. Ensuite, Martin Friederich Ewaldt et Marie Thérèse Dubois ne persisteront pas sur leur terre à Saint-Gilles et ils iront vivre à Québec. Nous ne considérons plus qu'ils vivent près des parents de Marie-Thérèse compte tenu de la distance à parcourir et des difficultés pour s'y rendre. Finalement, on pourrait penser que Philipp Gerhard est le chanceux du lot puisque les parents de Magdeleine Audet dit

¹⁵ Laberge, « L'immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 177.

¹⁶ John A. Dickinson, « Réseaux familiaux, itinéraires migratoires et l'installation des Acadiens dans la vallée du Richelieu, 1760-1800 », dans Christian Dessureault, John A. Dickinson et Joseph Goy, dir., *Famille et marché XVI^e-XX^e siècles*, Québec, Septentrion, 2003, p. 226.

¹⁷ Nous n'avons pas vérifié par manque de temps si les épouses, dont les parents ne vivaient pas à proximité, avaient de la parenté plus éloignée telles que des oncles, des tantes, des cousins ou des cousines dans la seigneurie de Beaurivage. Notre attention s'est portée sur les beaux-parents, outre le cas de la sœur d'Élisabeth Couët, Marie-Louise Couët.

¹⁸ Hélène Grenier, *op. cit.*, p. 228.

Lapointe habitent Saint-Gilles depuis le début de sa colonisation. Son beau-père est même le parrain de son fils aîné¹⁹. Toutefois, la mort subite de Magdeleine des suites d'un accouchement à 29 ans brouille les cartes. On ne sait pas comment la relation avec sa belle-famille a évolué après ce décès. Il faut ainsi nuancer l'importance des belles-familles étant donné que la plupart vivent loin du lieu de résidence des couples à l'étude²⁰. À l'occasion, elles peuvent peut-être apporter du soutien, mais définitivement pas au quotidien. Cela est sans compter les beaux-parents qui sont décédés avant même la contraction des unions analysées²¹. Néanmoins, d'autres membres de la famille peuvent soutenir les mariés. Dans le cas d'Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, le soutien familial passe par la sœur aînée de cette dernière, Marie Louise, et son époux anglais, Luc Brown, qui vivent à Saint-Gilles depuis au moins depuis 1783²². Andreas Heinrich devient le tuteur de leurs enfants mineurs après le décès de Luc sans compter qu'il acquiert graduellement des parcelles de terres appartenant jadis à ce dernier²³. Marie Louise lui fait aussi confiance pour prendre soin d'elle et de ses biens par le biais d'une donation entre vifs²⁴. Il n'aurait pu faire cet accaparement foncier sans ses liens avec son épouse. D'ailleurs, les actes de vente révèlent qu'à la base ces deux familles étaient

¹⁹ Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de baptême de Philippe Gerhard, 18 mars 1788. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

²⁰ Voici les lieux en question : Montmagny, Québec, Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy, Saint-François sur l'Île d'Orléans, Cap-St-Ignace et Montréal.

²¹ Trois couples sur vingt sont orphelins de belle-famille au moment où ils se marient.

²² Dans l'acte de mariage, il est indiqué que Luc Brown est originaire de Manchester : voir Registre paroissial de Saint-Joseph-de-la-Pointe-de-Lévy, Acte de mariage de Luc Brown et Marie Louise Couët, 6 novembre 1780. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Au baptême de leur fils Luc en 1783, il est indiqué qu'ils sont des habitants de Saint-Gilles voir PRDH, Baptême de Luc Brown, #476 076.

²³ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Bail à ferme entre Henry Bernhard et Donald Fraser, 27 juin 1807; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente Luc Brown à Élisabeth Couët, épouse de Henry Bernhard, 28 septembre 1815; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente Charles Simoneau et Marie Anne Brown, Jacques Daigle et Euphrosine Brown et Geneviève Brown à Henry Bernhard, 30 mars 1818.

²⁴ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, donation entre vifs entre Marie Louise Couët et Henry Bernhard, 30 mars 1818.

voisines, des liens solides devaient les unir²⁵. De leur côté, les couples dont la belle-famille est éloignée vont compenser avec les liens de sociabilité avec leurs compatriotes et leur voisinage. Les relations avec le voisinage sont en effet essentielles à cette époque puisque cela permet d'avoir des alliés en cas de crises (incendie, accident de travail, accouchement difficile, etc²⁶.)

Les épouses originaires de la colonie permettent également aux anciens soldats de s'intégrer culturellement à la société canadienne. Elles permettent de briser la barrière de la langue et de les familiariser à la mentalité canadienne ainsi qu'aux façons de faire du pays²⁷. Plus que quiconque, elles contribuent au processus de canadianisation des Brunswickers puisque les pratiques culturelles de ces hommes seront progressivement modifiées au contact de ces habitantes. Un pan de la culture des auxiliaires allemand, constitué de traditions, de coutumes et de croyances, s'écroule faute d'assises, de repères, de contexte²⁸. Même entre eux, il est difficile de conserver des traditions parce qu'ils sont peu nombreux à venir du même secteur. La France est une mosaïque de cultures à l'époque moderne et la situation n'est pas différente dans le Saint-Empire romain germanique²⁹. Les vétérans vont graduellement acquérir des caractères ethniques propres à leur environnement physique et social qui les différencient des résidents des principautés germaniques tels que les comportements démographiques et les pratiques

²⁵ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Luc Brown fils à Élisabeth Couët épouse d'Andreas Heinrich Bernhard, 28 septembre 1815, BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Charles Simoneau et son épouse Marie Anne Brown, Jacques Daigle et son épouse Euphrosine Brown et Geneviève Brown à Andreas Heinrich Bernhard, 30 mars 1818.

²⁶ Françoise Noël, *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870 : a View from Diaries and Family Correspondence*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003, p. 246.

²⁷ Jean-Pierre Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*, Québec, Septentrion, 2009, 2^e éd. (1997), p. 74.

²⁸ Jacques Mathieu, « L'identité québécoise : l'approche de l'historien », dans Jacques Mathieu, dir., *Approches de l'identité québécoise*, Sainte-Foy, CELAT, 1985, p. 12.

²⁹ Serge Courville, dir., *Population et territoire*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, coll. « Atlas historique du Québec », p. 35.

alimentaires, architecturales, militaires, linguistiques et autres, qui auraient été influencés par le milieu notamment par le climat et les Amérindiens³⁰. Il en aurait été autrement s'ils avaient épousé des Britanniques ou des réfugiées loyalistes, bien que ces dernières soient peu nombreuses au Canada à cette époque et particulièrement à la campagne puisqu'elles habitent surtout en ville³¹. Leur processus de canadianisation était déjà amorcé puisque la plupart ont servi dans la Province de Québec et ont habité chez les habitants durant la Révolution américaine. Ils avaient effectivement commencé à porter des vêtements en peaux d'animaux et s'étaient accoutumés à se promener en raquette. À titre d'exemple, en 1777, la baronne von Riedesel remarque que son mari est vêtu comme un Canadien : « His clothes were not a uniform, but a tattered jacket made of animal fur that she had seen on so many Quebecois wear³² ». De plus, en 1782, le général Friedrich Adolf von Riedesel ordonne le port des mocassins et des raquettes lors des expéditions puisqu'ils facilitent les déplacements dans la neige³³. À partir de ce moment, ces articles ont fait partie de l'équipement des sous-officiers et des soldats des troupes auxiliaires allemandes³⁴. Durant le conflit, cependant, les auxiliaires devaient encore avoir un regard

³⁰ Christophe Horguelin, « Le XVIII^e siècle des Canadiens : discours public et identité », dans Philippe Joutard, Thomas Wien et Didier Poton, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, coll. « Histoire », p. 210-211.

³¹ Il y a plus d'anglophones qui viennent dans la province de Québec avec la guerre d'Indépendance américaine qu'avec la Conquête. Au début des années 1780, 2000 loyalistes viennent s'y installer surtout dans le sud de la province, à Montréal et à Sorel. C'est surtout à partir de 1791 que leur nombre augmentera de façon fulgurante. Denyse Baillargeon, *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p. 40.

³² Brady J. Crytzer, « Frederika Charlotte Louise von Massow, Baroness von Riedesel », dans *Hessians. Mercenaries, Rebels, and the War for the British North America*, Yardley, Westholme Publishing, 2015, p. 135.

³³ Max von Eelking, *Memoirs and Letters and Journals of Major General Riedesel during his Residence in America*. vol. II, trad. de l'allemand par William L. Stone, Albany, J. Munsell, 1868 (éd. all. 1856), p. 149-150.

³⁴ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, op. cit., p. 117. Cette même année, Creutzbourg rapporte dans sa correspondance que ses chasseurs ont fait des patrouilles en raquette tout l'hiver avec les Autochtones de Chachennaga (Khanawake) voir Claude Crégheur, *Les chasseurs de Hesse-Hanau, un régiment d'élite au Canada, 1777-1783*, Québec, Les Éditions GID, 2017, p. 283.

externe sur les Canadiens puisqu'ils ne devaient pas tous songer à s'établir dans cette contrée lointaine. Les épouses canadiennes vont ainsi contribuer à accélérer cette évolution déjà en cours.

Même si certains des hommes du corpus n'ont pas épousé des Canadiennes, la présence de leur femme est essentielle à leur établissement. Il est difficile d'imaginer la vie de pionnier sans femme et enfants et, sans femme, il n'y a pas d'enfant³⁵. Les difficultés de l'établissement à la campagne sont nombreuses et les tâches sont colossales, surtout en contexte de colonisation. Le mari compte sur sa partenaire ainsi que sur leurs enfants pour l'aider à rendre leur terre cultivable et pour l'exploiter par la suite. Les enfants permettent d'avoir des bras supplémentaires pour effectuer les travaux agricoles, mais aussi de s'assurer qu'il y aura quelqu'un de la famille qui héritera des biens et qui poursuivra l'exploitation de la censive³⁶. D'ailleurs, la mise en valeur de la terre familiale se fait plus rapidement quand la marmaille est nombreuse³⁷. Par exemple, en 1815, Johann Christoph Bayer a cinq enfants âgés de 15 ans et plus, dont quatre sont des garçons. Ses terres ont dû être défrichées plus rapidement que celle de Christoph Hessler, qui n'a qu'une fille et un garçon majeur pour l'aider. Le fait d'avoir une épouse permet aussi de vaincre la solitude, un autre facteur qui pourrait décourager un colon à s'installer durablement³⁸. Le mariage permet sans aucun doute aux vétérans allemands de s'enraciner socialement, c'est-à-dire qu'il les aide à réaliser leur « projet de vie » et à avoir de nouveaux ancrages et référents culturels. Cela n'empêche pas que des individus mariés partent vivre ailleurs après leur union, car les couples n'arrêtent pas

³⁵ Allan Greer, *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*, Montréal, Boréal, 1998 (1997), p. 33.

³⁶ Roch Samson, dir., *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p.125.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Laberge, « Immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 171.

nécessairement d'être mobiles³⁹. Les individus tentent d'avoir les meilleures conditions de vie possible et cela ne change pas parce qu'ils ont trouvé une conjointe. Observons maintenant qui a bien tiré son épingle du jeu et est parvenu à s'enraciner durablement sur le plan spatial, c'est-à-dire à constituer un patrimoine qu'ils ont transmis à leurs enfants.

3.1.2. *Un enracinement réussi? Réflexion sur le succès de l'enracinement*

Tout d'abord, il est possible de dire que plus du tiers des membres du corpus (9 sur 23) s'enracinent à Saint-Gilles, c'est-à-dire qu'eux-mêmes et au moins un de leurs descendants ont pris racine sur ces terres⁴⁰. C'est le cas de Johann Christoph Bayer, Heinrich August Berla, Philipp Gerhard, Christoph Hessler, Anton Knapp, Baltasar Koch⁴¹, Johann Georg Löder, Johann Adam Andreas Raubenheimer et Johannes Wagner. Certaines familles notamment les Payeur, descendants des Bayer, les Caux, descendants des Koch et les Wagner se trouveront toujours dans le territoire de la seigneurie de Beaurivage au XXe siècle, voire jusqu'à nos jours⁴². Pour les autres vétérans, des

³⁹ Laberge, « Immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 172.

⁴⁰ Une panoplie de sources permettent de le déterminer : le recensement de la paroisse de Saint-Gilles de 1825 et de 1831, les actes de l'état civil, les livres commémoratifs de Saint-Gilles et de Saint-Sylvestre, différents documents contenus dans le fond Ross, dont « Remarks made at St Giles and on the Road... 1803 », « Noms des concessionnaires par Walter Davidson en 1816 », les livres des censiers 1 et 3, les livres de comptes de la seigneurie, etc. On peut d'ailleurs voir le nom de certains de ces hommes sur une liste d'habitants voir l'extrait de document 1 : Liste des tenanciers de Saint-Gilles en 1791.

⁴¹ La sépulture de Baltasar Koch n'a pas été retrouvée à ce jour. Néanmoins, nous croyons qu'il est décédé dans la seigneurie de Beaurivage pour deux raisons. D'abord, au remariage de son épouse, il est indiqué que celle-ci demeure déjà à Saint-Gilles. Il serait étrange qu'une veuve avec un enfant s'installe sur un front pionnier aussi reculé. Ensuite, au mariage de son fils Jean George, il est indiqué dans l'acte de mariage qu'il est le « fils majeur de Balthasar Caud et de Libette Paul Michel ses pères et mères de Saint-Gilles ». Baltasar a donc dû vivre à Saint-Gilles et y mourir c'est pourquoi nous considérons qu'il s'y est enraciné : voir Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de mariage de Jean George Koch et d'Élisabeth Dubois dit Lafrance, 6 octobre 1807. Consulté via le site Web Généalogie Québec et Registre paroissial de la cathédrale Holy Trinity, Acte de mariage de Johann Wagner et d'Élisabeth Paul Michel, 19 février 1790. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁴² Pour les références concernant les descendants des Bayer, des Koch et des Wagner voir entre autres Comité du livre du 150^e de Saint-Gilles, *Saint-Gilles se raconte, 1828-1978*, Saint-Gilles, Club Lions, 1978, p. 77, 234 à 236, 240, 246; Julien Bilodeau, dir., *Saint-Sylvestre se raconte : 1828-1978*, Saint-Sylvestre, Le Comité des recherches historiques, 1978, p. 607 et 612; Arthur Caux, « La famille Caux », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 7, n°4, p. 250-251.

descendants ont été répertoriés dans la région jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, mais ensuite ils se sont établis ailleurs au Québec ou aux États-Unis⁴³. Évidemment, il est plus facile de suivre les descendants lorsqu'ils ont le même patronyme. Cependant, ils sont nombreux à être invisibilisés puisque leur ascendance allemande passe par une femme⁴⁴. Par exemple les petits-enfants et arrière-petits-enfants d'Anton Adam Hoffman se sont enracinés à Saint-Gilles sans que lui le fasse puisque sa fille, Marie-Josephte Hoffman, y a laissé une descendance nombreuse, qui porte le nom de Demers. Les porteurs de ce nom de famille se trouvent encore en grand nombre dans ce village et dans le reste du territoire de l'ancien fief de Beaurivage⁴⁵. Outre leur conjointe, les liens entre compatriotes peuvent aussi contribuer à expliquer le succès de l'enracinement d'un nombre considérable de ces Allemands. Au départ, les nouveaux arrivants affichent plus de solidarités de provenance ou de métier, mais avec le temps c'est par les liens familiaux créés sur place que cette solidarité en vient à passer⁴⁶. Les concessionnaires allemands sont nombreux à posséder leurs lots de terre à proximité, ce qui fait en sorte qu'ils sont à même de compter sur des gens qu'ils connaissent en cas de besoin⁴⁷.

⁴³ Arthur Caux, « Les colons allemands de Saint-Gilles et leurs descendants dans Lotbinière », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 57, n° 1 (1951), p. 53-60.

⁴⁴ Alain Laberge et Jacques Mathieu font aussi part de ce biais : « Ces analyses patronymiques ont le malheureux effet de cacher bien souvent le rôle des femmes dans la répartition de la population. » Alain Laberge et Jacques Mathieu, « L'expansion de l'écoumène », dans Serge Courville, dir., *op. cit.*, p. 53.

⁴⁵ Comité du livre du 150^e de Saint-Gilles, *op. cit.*, p. 246-255.

⁴⁶ Mathieu, Therrien-Fortier et Lessard, « Mobilité et sédentarité : stratégies familiales en Nouvelle-France », *loc. cit.*, p. 225.

⁴⁷ Caux, « Les colons allemands... », *loc. cit.*, p. 53-59.

Extrait de document 1 : Liste des tenanciers de Saint-Gilles en 1791

Liste des tenanciers de S. Gilles
 - Pierre Delap^{me} } n. Gs.
 Henry Bernard }
 Thom. Chosy -
 - 8 - Luke Brown
 4 - Jerome Delage dit haruure
 6 - Pierre Gouin
 - 9 - Jean D. ^{re} ~~hays~~ ^{ours} dit hayspoint
 - 3 - Jean Baptiste Drouhet.
 7 - Georg George Letter Sargent
 2. Antoine Gründler
 3. Christophel Shandler -
 3. Philipp Guard
 2. Henry Dollenbender
 3. Guillaume Hardmar
 0. Jean Vagner
 3. Abraham Nanbenbume
 3. Christophel Prager
 2. Antoine Kenagy.
 3. Jean Drouhet dit Drouhet -
 60 -

Source : BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Procès-verbal de visite du moulin et dépendance de Saint-Gilles, 21 septembre 1791.

Quatre autres vétérans, Georg Friedrich Gründler, Georg Konrad Rust, Johann Kassman et Anton Adam Hoffman ont du succès dans leur établissement, mais ailleurs dans la province de Québec. Les trois premiers ont quitté Saint-Gilles et Anton Adam y

vivait par intermittence. Ils occupaient des métiers plus difficilement praticables sur un front pionnier. Pour ces hommes, élire domicile à la ville ou dans des paroisses plus anciennes leur permettait d'avoir plus d'opportunités, bien que dans la colonie l'éventail des débouchés professionnels reste assez restreint⁴⁸. Georg Friedrich vient à Saint-Gilles à titre de « charpentier de moulin [...] pour y constater [l'état du] moulin à farine et le moulin à scie que le Sieur Antoine Fréchet de la paroisse de Saint-Nicolas [a construit] »⁴⁹. Il est déclaré colon en 1791, mais il ne reste pas longtemps dans la seigneurie de Beaurivage⁵⁰. La possibilité de devenir meunier à Sainte-Marie-de-Beauce était sans doute plus attrayante et c'est probablement en vue de mieux se positionner qu'il devient par la suite meunier à Saint-Pierre-les-Becquets⁵¹. Pour Georg Konrad, maître peintre, les chances de gagner sa vie dans la colonie en pratiquant ce métier devaient être très minces⁵². C'est sans doute pourquoi il s'est tourné vers le travail de la terre, qui n'a pas dû lui plaire, car en 1803 sa censive appartient au fils de Johannes Wagner. L'inspecteur indique que la censive « formerly belonged to John Rouche who has not been heard of for a long time⁵³. » La vente d'une terre à Montréal nous informe qu'il est

⁴⁸ Laberge, « L'immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 169.

⁴⁹ BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Procès-verbal de visite du moulin et dépendance de Saint-Gilles, 21 septembre 1791.

⁵⁰ Dominique Ritchot le dit colon de Saint-Gilles en 1791 : voir Dominique Ritchot, *Les troupes allemandes et leur établissement au Canada, 1776-1783*, Longueuil, Éditions historiques et généalogiques Pépin, 2011, p. 62.

⁵¹ Dans son acte de séparation en 1796, Georg Friedrich est déclaré meunier et charpentier de Sainte-Marie-de-Beauce voir BAnQ, greffe du notaire Félix Têtu, Québec, Séparation de Friedrich Gründler et Marie Joseph Risbée dit Lagrandeur, 24 mars 1796. Au mariage de son fils Jean-Baptiste en 1808, il est meunier à Saint-Pierre-les-Becquets voir Registre paroissial de Saint-Pierre-les-Becquets, Acte de mariage de Jean-Baptiste Gründler et Marie Euphrosine Saint-Laurent, 29 février 1808. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁵² Nous ne savons pas s'il était un artiste ou un maître peintre en bâtiment. Toutefois, dans les deux cas, la ville est assurément plus propice pour qu'il puisse exercer son métier qu'un front pionnier.

⁵³ BAnQ-Q, « Remarks made at St-Giles and on the road...1803 », dans P233 — *Fonds de la famille Ross (1738-1967)*, microfilm n° 117/11. On retrouve parfois son patronyme « Rust » écrit sous la forme « Rouche » voir Caux, *loc. cit.*, p. 51 et Société patrimoine et histoire des seigneuries de Lotbinière (s.d.), *Saint-Gilles. Histoire de la municipalité* [site Web]. Consulté le 3 février 2020. <https://www.sphslotbiniere.org/Municipalites/Saint-Gilles.aspx>

retourné dans l'armée à titre de sergent dans le *Royal Canadian Volunteers Regiment*, cantonné dans cette même ville, une position enviable qui témoigne de sa réussite socioprofessionnelle⁵⁴. Il ne faut pas s'étonner de cette orientation puisque Georg Konrad a passé 20 années dans l'armée avant d'être démobilisé. Quant à Johann et Anton Adam, ils sont tous les deux propriétaires d'une auberge. Comme nous ne possédons pas de connaissance précise à propos de leur commerce, il est difficile de savoir s'ils en vivent bien. Cependant, des indices laissent croire que leurs établissements ont un certain succès. Johann ne déclare pas d'autre profession et une somme d'argent monnayé considérable est inventoriée dans son inventaire après décès, ce qui laisse penser qu'il parvient à bien vivre de son métier⁵⁵. Anton Adam, qui passe une grande partie de sa vie à Québec lorsqu'il ne vit pas à Saint-Gilles, réussit définitivement, car il est déclaré bourgeois au cours de sa vie active⁵⁶. Comme ce fut le cas pour les Français au XVII^e siècle, l'immigrant reste un migrant et ce ne sont pas tous les censitaires qui persévèrent sur leur lot⁵⁷. En histoire rurale, il n'est pas considéré que l'enracinement est un échec si les colons quittent un lieu pour s'établir à un endroit où ils peuvent pratiquer un métier plus spécialisé ou pour épouser des filles de familles anciennes, car cela leur permet au final d'être dans une meilleure position sociale qu'ils ne l'étaient au départ⁵⁸. Dans le cas qui nous intéresse, c'est pour la pratique de leur métier que Georg Friedrich, Georg Konrad, Johann ont quitté Saint-Gilles puisqu'ils étaient déjà mariés lorsqu'ils s'établissent ailleurs. Anton Adam, au contraire, y est venu pour des opportunités

⁵⁴ BAnQ, greffe du notaire Peter Lukin, Montréal, Vente de terre George Rust à Patrick Murray, 30 mars 1795.

⁵⁵ La somme d'argent s'élevait à 447 livres, 11 chelins et 2 sols voir BAnQ, greffe du notaire Charles Huot, Montréal, Inventaire après décès de Jean Cassman et Marie Anne Campagna, 11 décembre 1810.

⁵⁶ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre vifs par Adam Hoffman et son épouse à Augustin Demers et Joseph Hoffman, 24 août 1824.

⁵⁷ Laberge, « L'immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 173.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 172.

professionnelles⁵⁹. Il ne s'établit pas à Saint-Gilles, mais il réussit ailleurs son enracinement dans la Province de Québec.

Quant à ceux qui ne se trouvent pas dans les deux premières catégories, il y a des nuances à apporter pour ce qui est de leur enracinement. Nous ne pouvons pas dire qu'ils ont tous échoué leur intégration pour autant. D'abord, trois des auxiliaires allemands, Andreas Heinrich Bernhard, Konrad Bodenbender et Wilhelm Hartmann, n'ont pas eu d'enfant, mais ils ont vécu toute leur vie à Saint-Gilles avec leur conjointe. Ils ont donc pris racine durant le temps qu'ils ont vécu, mais il n'est pas possible de parler d'enracinement dans leur cas. Comme le dirait Alain Laberge : « [ils] quittent bien malgré eux les chemins de l'enracinement⁶⁰. » Ensuite, les sources restent silencieuses malheureusement concernant le destin de quatre des vétérans : Georg Adenstadt, Martin Braun, Anton Grindler et Johann Jacob Tölle. Ce faisant, il est impossible de nous prononcer sur leur enracinement⁶¹. La difficulté à retrouver des individus portant des noms germaniques en est fort probablement responsable. Dans les banques de données, leur nom est souvent écrit d'une façon assez improbable⁶². Il se pourrait qu'avec les années et les recherches des chercheurs et des chercheuses des liens finissent par être établis dans les banques de données entre certains individus et qu'il soit enfin possible de les retracer. Laberge suppose que les célibataires qui reçoivent des terres, mais dont on

⁵⁹ Ces opportunités professionnelles sont décrites dans la sous-partie 3.2.1.

⁶⁰ Laberge, « L'immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 173.

⁶¹ Anton pourrait s'être déplacé à Montréal puisqu'il y est parrain d'un enfant en 1808. Registre paroissial de Notre-Dame de Montréal, Acte de baptême d'Antoine Spiess, 25 juin 1808. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Rien n'est certain puisque nulle source le concernant n'a été trouvée après cette date.

⁶² En cherchant dans le PRDH, nous pouvions concevoir que Bayer se retrouve sous la forme Beyer ou Payer, mais pour certains cas il était difficile de le prévoir. Par exemple, lorsque nous cherchions des informations sur Friedrich Gründler, nous avons trouvé des résultats sous le nom « Clinclair ». Nous avons fait plusieurs tests pour chacun des auxiliaires allemands pour trouver le maximum d'informations, mais il y a des limites à l'imagination.

perd la trace dans les sources suite à leur octroi, sont sans doute repartis dans la mère patrie⁶³. Nous pourrions en arriver au même constat avec Georg Adenstadt, Martin Braun et Anton Grindler, qui sont vraisemblablement restés célibataires⁶⁴. Cependant, nous ne croyons pas qu'ils sont repartis dans les länder germaniques. Nous croyons plutôt que leur trace a été perdue dans les sources, leur nom a sûrement été mal traduit ou leur sépulture a dû être enregistrée sous un nom francisé. Qui plus est, s'ils ne se sont pas mariés il est plus difficile de les retrouver dans les sources⁶⁵.

Finalement, il y a trois individus, qui à notre sens, ont échoué leur enracinement. Il s'agit de Martin Friederich Ewaldt, d'Heinrich Krämer et de Johann Lotz. Le premier était arrimeur⁶⁶ avant d'acquérir une terre à Saint-Gilles en 1811⁶⁷. L'année suivante, il achète une terre à Marie Angélique Hessler, la fille de Christoph Hessler, mais il n'est pas en mesure de s'acquitter de ses paiements⁶⁸. Il vend sa terre à Johann Christoph Bayer qui, lui, s'acquitte du remboursement dû à Marie Angélique⁶⁹. Martin Friederich

⁶³ Laberge, « L'immigrant migrant... », *loc. cit.*, p. 173.

⁶⁴ Marc Tremblay souligne qu'il y a sans doute un nombre important de soldats des troupes auxiliaires qui n'ont pas eu de descendance, car dans sa recherche il a repéré moins de fondateurs (environ une centaine) que les chiffres qui sont normalement avancés (entre 600 et 1400). Marc Tremblay, « La contribution des immigrants d'origine germanique au peuplement des régions de Lanaudière, de la Mauricie, de la Montérégie, de Chaudière-Appalaches et du Bas-Saint-Laurent », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 39, n° 2 (2010), p. 195. Il est donc très plausible que Georg, Martin et Anton n'aient pas eu d'enfant.

⁶⁵ En effet, il est plus évident de retracer des individus qui ont convolé en justes noces et ont eu des enfants puisque leur nom ressortira dans les registres de l'état civil et peut-être même dans un contrat de mariage.

⁶⁶ Le travail de l'arrimeur consistait à charger et fixer la cargaison des navires. Les arrimeurs s'occupaient aussi du déchargement de la marchandise voir Hélène Cajolet-Laganière, *et al.*, « Arrimeur », dans *Usito* [dictionnaire en ligne]. Consulté le 19 juillet 2020. <https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/arrimeur>

⁶⁷ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Martin Friederich Ewaldt, 21 octobre 1811.

⁶⁸ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Marie Angélique Hessler à Martin Friederich Ewaldt, 20 mai 1812.

⁶⁹ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Martin Friederich Ewaldt à Johann Christoph Bayer, 10 février 1813.

retourne à Québec et termine ses vieux jours en tant qu'arrimeur⁷⁰. Les deux autres ont un destin semblable. Ils passent une majeure partie de leur vie comme journalier, une position sociale moins enviable qu'habitant cultivateur⁷¹. Johann chute même davantage dans la hiérarchie sociale puisque le premier métier qu'il déclare est celui de boulanger⁷². Ces trois vétérans ne sont pas restés sur leur terre dans la seigneurie de Beaurivage et ils ne l'ont pas quitté pour pouvoir pratiquer un meilleur métier⁷³. Ce portrait de l'enracinement des colons allemands de Saint-Gilles illustre que ces hommes ont connu des destins différents les uns des autres. Malgré la présence d'une « communauté » germanique, l'intégration à Saint-Gilles n'est pas garante d'un succès social ou financier; il faut creuser plus loin pour avoir un portrait plus complet de ces hommes une fois établis.

3.2. Des habitants notables et prospères?

La mention de la profession d'un individu est suffisante pour pouvoir le classer dans la structure sociale. La fonction exercée ne doit cependant pas être le seul facteur à peser dans la balance lorsqu'il s'agit d'observer la notabilité et la prospérité. Un marchand appartenant à la bourgeoisie pourrait être considéré comme un notable dans sa communauté, mais ce même homme pourrait aussi être criblé de dettes et ce faisant ne pas arborer une situation financière reluisante. C'est pourquoi dans notre analyse nous tenons compte des fonctions exercées par les vétérans des troupes auxiliaires allemandes,

⁷⁰ BAnQ, greffe du notaire René Gabriel Belleau, Québec, Bail entre Ann Dodge et Martin Friederich Ewaldt, 16 mars 1831.

⁷¹ Michel Verrette, *L'alphabétisation au Québec 1660-1900. En marche vers la modernité culturelle*, Québec, Septentrion, 2002, p. 37.

⁷² Registre paroissial de la Metropolitan Anglican Church, Acte de mariage de Johann Lotz et Marie Reine Lemelin, 8 novembre 1785. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁷³ Heinrich Krämer vend sa censive à Saint-Gilles en 1785 voir BAnQ, greffe du notaire Michel Berthelot D'Artigny, Québec, Vente de terre entre Heinrich Krämer et Anton Adam Hoffman, 18 août 1785.

des épithètes d'honneur portées par certains, mais aussi de leur alphabétisation ou de leur capacité à signer. De plus, certains de leurs documents notariés, dont les inventaires après décès, seront mis de l'avant afin d'évaluer leur niveau de fortune et leur culture matérielle.

3.2.1. Les fonctions exercées

Le travail de la terre est le pain quotidien d'une grande part de la population dans le Canada préindustriel et les familles de notre corpus n'échappent pas à cette tendance. Nous avons suivi les mentions de profession des auxiliaires allemands dans le temps à travers les sources, notamment dans les actes notariés et dans les actes de l'état civil. Nous avons compilé les résultats dans le tableau 10 ci-dessous. Nous aurions pu seulement tenir compte de la profession qu'ils ont pratiquée le plus longtemps dans leur vie, mais nous avons opté d'y mettre toutes les fonctions qu'ils ont exercées puisque cela permettait d'illustrer plus réalistement leur parcours.

Ils sont 11 sur 23 à être agriculteurs, toute leur vie. Toutefois, nous remarquons que sept autres de ces hommes ont pratiqué ce métier au cours de leur existence, ce qui fait augmenter le taux à 18/23. C'est donc un nombre important de ces vétérans qui ont été cultivateurs de leur vivant. Leurs parcours ne sont pas linéaires. Certains comme Christopher Hessler et Martin Friederich Ewaldt sont journaliers avant d'obtenir la somme qu'il fallait pour acquérir leur lopin de terre. L'histoire finit mieux pour Christopher, qui conserve sa censive, contrairement à Martin Friederich. Philipp Gerhard a même un parcours complètement opposé au leur. Il est laboureur pratiquement toute sa

vie, mais à sa mort en 1826 il est déclaré cordonnier⁷⁴. Ce métier lui permettait sans doute d'avoir un revenu d'appoint après qu'il ait cédé sa terre à son fils parce qu'il « éta[it] d'un âge trop avancé et incapable de pouvoir travailler⁷⁵ ». Finalement, ce sont six de ces sept individus qui ont fini par occuper une autre fonction.

Tableau 10 : Professions exercées par les colons allemands au cours de leur vie

Professions	Nombre d'Allemands ayant exercé ces professions
Agriculteur	11
Agriculteur → cordonnier	1
Arrimeur → agriculteur → arrimeur	1
Vacher → agriculteur	1
Aubergiste → agent seigneurial et agriculteur → aubergiste et marchand	1
Agriculteur → aubergiste	1
Agriculteur → journalier → aubergiste	1
Maître peintre → agriculteur → soldat	1
Boulangier → journalier	1
Charpentier de moulin → meunier et menuisier	1
Aucune mention	3
Total :	23

Sources : Actes notariés et actes de l'état civil consultés via le site Web Généalogie Québec.

De plus, le tableau montre que deux hommes se démarquent : Georg Friedrich Gründler, le charpentier de moulin qui sera aussi meunier et menuisier et Anton Adam Hoffmann, l'aubergiste, qui deviendra agent seigneurial, agriculteur et marchand tout en conservant son auberge. Pour le premier, sa réputation devait le précéder puisqu'il est

⁷⁴ Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de sépulture de Philipp Gerhard, 29 mai 1826. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

⁷⁵ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre Philipp Gerhard et Philipp Gerhard fils, 16 juillet 1822.

celui qui est envoyé pour inspecter les nouveaux moulins à farine et à scie de Saint-Gilles en 1791, seulement huit ans après sa démobilisation⁷⁶. Il a dû se tailler rapidement une place parmi les meuniers et les charpentiers de la colonie et c'est peut-être sa spécialisation en construction de moulin qui lui a permis de se distinguer. Quant à Anton Adam, il doit son succès à sa pluriactivité, il possède de terres à Saint-Gilles tout en étant aubergiste à Québec⁷⁷. Il a une assise paysanne et c'est sans doute cela qui lui permet de saisir l'opportunité de devenir l'agent seigneurial pour le compte de la famille Davidson. Ce rôle signifie qu'Anton Adam doit s'occuper de l'administration de la seigneurie en l'absence du seigneur et témoigne également du lien de confiance qui existe entre eux⁷⁸. De plus, il est déclaré marchand à quelques reprises entre 1811 et 1818, signe qu'il continue de diversifier ses activités⁷⁹. Il est celui du corpus qui est parvenu à se hisser le plus haut dans la hiérarchie sociale et celui qui devait être le mieux nanti. Il est à noter que ceux qui ont été cultivateurs toute leur vie ne vivront pas ailleurs qu'à Saint-Gilles. Dans leur cas, le fait qu'ils aient apprécié être agriculteurs ou qu'ils se soient accrochés par nécessité les a stabilisés. Il y a ainsi des liens à établir entre la profession et l'enracinement. Ceux qui pratiquaient d'autres métiers ont dû partir vivre ailleurs, notamment à Québec, afin de pouvoir les exercer. Ceux qui n'étaient pas doués pour l'agriculture ou qui ne l'appréciaient pas ont dû faire de même afin de trouver un gagne-pain leur permettant de faire vivre leur famille.

⁷⁶ BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Procès-verbal de visite du moulin et dépendance de Saint-Gilles, 21 septembre 1791.

⁷⁷ Pour voir les terres que possède Anton Adam Hoffmann au cours de sa vie voir la sous-partie 3.2.3.

⁷⁸ Grenier, *Brève histoire du régime seigneurial...*, op. cit., p. 132.

⁷⁹ Voir BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Anton Adam Hoffmann, 31 août 1811; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Anton Adam Hoffmann, 30 août 1811; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Obligation entre Anton Adam Hoffmann et Marguerite Elot dit Julien, 8 mai 1818 et BAnQ, greffe du notaire Charles Dugal, Québec, Obligation entre Anton Adam Hoffmann et François Thibeau dit Labbé, 28 septembre 1818.

Outre la profession des vétérans, parfois certaines appellations permettent de les distinguer de la masse. Sur cet aspect, trois des anciens soldats se démarquent particulièrement. Anton Adam Hoffmann est déclaré bourgeois en 1824 et 1828⁸⁰, Johann Christoph Bayer porte le titre de capitaine de milice entre 1811 et 1820⁸¹ et Johann Georg Löder porte le titre de sergent de milice en 1791⁸². Du côté d'Anton Adam, c'est un signe de notoriété et cela permet de voir qu'il s'est élevé au-dessus de la paysannerie. Quant à Johann Christoph et Johann Georg Löder, cela illustre que les membres de leur communauté les voyaient comme des meneurs. Les capitaines de milice étaient désignés par les autorités coloniales, mais il fallait que ce soit des hommes jouissant d'une certaine popularité et réputés pour leur bravoure⁸³. Les sergents de milice devaient être nommés par les mêmes instances. Ce ne sont pas seulement des fonctions honorifiques, car les hommes avaient l'obligation de participer à la milice⁸⁴. Il ne faut pas penser qu'après la Conquête l'activité militaire est absente, elle est moins intense et continue que sous le Régime français, mais elle reste importante jusqu'en 1815⁸⁵. D'ailleurs, la décennie 1810 est particulièrement significative à cause de la guerre entre la Grande-Bretagne et les

⁸⁰ Pour la déclaration de bourgeois d'Anton Adam : voir BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Quittance entre William Phillips et Adam Hoffmann, 24 août 1824; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation d'Adam Hoffmann et son épouse à Augustin Demers et Joseph Hoffmann, 24 août 1824 et BAnQ, greffe du notaire Louis-Édouard Glackmeyer, Québec, Bail entre Adam Hoffmann et Maurice Souci, 11 septembre 1828.

⁸¹ Pour la déclaration de capitaine de milice de Johann Christoph voir notamment : BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de Martin Ewaldt à Christopher Bayer, 10 février 1813; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de Joseph Gagnon et Marie Boucher à Christopher Bayer, 19 novembre 1814 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de Christopher Bayer à John Rinshaw, 20 septembre 1820.

⁸² Les sergents assistaient les capitaines de milice dans leurs fonctions voir : René Chartrand, « La gouvernance militaire en Nouvelle-France », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 1 (2009), p. 129. Pour la mention de sergent de milice de Johann Georg Löder : voir BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Procès-verbal de visite du moulin et dépendance de Saint-Gilles, 21 septembre 1791.

⁸³ Chartrand, *loc. cit.*, p. 129.

⁸⁴ Grenier, « Seigneurs résidants et notabilité... », *loc. cit.*, p. 62.

⁸⁵ Fernand Ouellet, « Officiers de milice et structure sociale au Québec (1660-1815) », *Histoire sociale*, vol. 12, n° 23 (1979), p. 37.

États-Unis, dans laquelle le Bas-Canada est entraîné, étant une possession britannique⁸⁶. Durant ce conflit, encore plus d'habitants seront amenés à rejoindre la milice, surtout après l'adoption de la loi de milice en 1812, qui permet au gouvernement de procéder à la conscription de miliciens⁸⁷. Johann Christoph et Johann Georg devaient se démarquer, car plusieurs anciens soldats résidaient à Saint-Gilles. Ils auraient pu occuper ces postes, mais l'expérience militaire n'est pas tout, il faut tenir compte aussi de l'influence que le candidat a parmi les habitants, « car il est notoire que les fiers Canadiens n'obéissent qu'à ceux qu'ils respectent⁸⁸. » Comme l'avance Fernand Ouellet : « Quand les individus choisis ne proviennent pas des couches supérieures de la société, ils sont le plus souvent, d'une façon ou d'une autre, des hommes de substance dans la communauté⁸⁹. » Johann Christoph a occupé son poste pendant plusieurs années, cela laisse penser qu'il était estimé de ses concitoyens. D'autres titres ne sont pas aussi symboliques. Dans la plupart des actes notariés et des actes de l'état civil, le nom des auxiliaires allemands était précédé de l'épithète « sieur ». Cela n'indiquait pas pour autant que ces hommes appartenaient à une classe sociale élevée, puisque bon nombre d'entre eux étaient des paysans. C'est signe que l'usage de l'épithète « sieur » s'est généralisé à l'ensemble de la population⁹⁰. C'est ce qui est arrivé aussi à d'autres titres honorifiques, tels qu'« écuyer », « Mr. », « Mrs », qui sont les abréviations de *Master* et *Mistress*⁹¹. Les

⁸⁶ Christian Dessureault, « L'émeute de Lachine en 1812 : la coordination d'une contestation populaire », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 2 (2008), p. 221.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Chartrand, *loc. cit.*, p. 129.

⁸⁹ Ouellet, *loc. cit.*, p. 47.

⁹⁰ Donald Fyson, « Les titres honorifiques au Québec après la Conquête, 1759-1791 : de l'écuyer français à l'esquire britannique? », dans Laurent Turcot et Thierry Nootens, dir., *Une histoire de la politesse au Québec*, Québec, Septentrion, 2015, p. 88.

⁹¹ C'est à cette conclusion qu'arrive Donald Fyson. Il cite l'exemple d'une annonce dans la *Gazette* où un forgeron se dit sieur et un notaire, un écuyer. Un individu n'appartenant pas à la noblesse n'aurait pu porter ce titre sous le Régime français. *Ibid.*, p. 88 et 85.

codes de politesse et les titres honorifiques ont en effet subi de profondes transformations après le Régime français. La fonction exercée et les titres honorifiques portés par les individus laissent entrevoir que certains auxiliaires allemands sont arrivés à atteindre un seuil de respectabilité non négligeable. La capacité à lire et à écrire constitue aussi un critère de distinction sociale⁹².

3.2.2. *L'alphabétisation et la capacité à signer*

Dans les sociétés préindustrielles, les hommes et les femmes sont loin d'être tous lettrés. L'éducation se limite aux connaissances pratiques qui peuvent leur servir au quotidien pour une grande partie de la population en dehors de l'élite⁹³. Certains savent lire et écrire, d'autres savent uniquement écrire ou signer leur nom, la lecture et l'écriture étant deux habiletés différentes à cette époque. Qui plus est, dans la province de Québec, les gens alphabétisés ne sont pas particulièrement nombreux. Le taux d'alphabétisation est plus élevé dans les villes, mais comme la majorité de la population vit à la campagne, elle n'a pas ou peu accès à l'instruction. Sous le Régime français, passé le temps de l'immigration pionnière, il est estimé qu'environ un dixième des habitants de la colonie sait signer son nom⁹⁴. Ce taux chute cependant durant le premier demi-siècle après la Conquête (1760-1809), c'est à cette période que l'on retrouve le plus faible niveau d'alphabétisation⁹⁵. C'est durant ce demi-siècle que s'installent 1300 à 1400 vétérans allemands des troupes auxiliaires allemandes. Le nombre exact d'entre eux qui savaient lire et écrire reste inconnu. Néanmoins, ils étaient sans doute nombreux à posséder ces

⁹² Grenier, « Pouvoir et contre-pouvoir dans le monde rural laurentien... » *loc. cit.*, p. 152.

⁹³ Le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Québec, Édition du club Québec Loisir INC., 1992, 2^e éd. (1982), p. 86.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ Verrette, *op. cit.*, p. 93.

compétences étant donné que l'éducation était davantage répandue dans les länders germaniques, où le protestantisme était plus pratiqué. En effet, les protestants sont habituellement plus alphabétisés, puisqu'il était important que tous les fidèles sachent lire la Bible, puisque la Bible est la seule autorité⁹⁶. Pour que tous les pratiquants puissent être en mesure de le faire, il fallait instaurer des écoles. Martin Luther a d'ailleurs fortement insisté auprès des princes allemands pour que ces lieux de savoir voient le jour, que l'instruction inclue une culture classique et qu'elle soit accessible aux enfants du peuple⁹⁷. Les princes allemands protestants démocratisent ainsi le savoir et l'instruction n'est plus seulement accessible à l'élite⁹⁸. D'autre part, ces immigrants allemands sont qualifiés si on les compare avec la plupart des habitants de la colonie. Ils pratiquent des métiers des plus diversifiés, tels que chirurgiens, musiciens, arpenteurs, marchands, etc⁹⁹. D'ailleurs dès 1783, environ 35 chirurgiens et apprentis chirurgiens s'établissent dans la province de Québec et viennent contribuer à l'avancée de la médecine¹⁰⁰. Cette vague d'immigration a un impact considérable dans une société qui n'est pas particulièrement scripturale.

Le haut taux d'alphabétisation se confirme pour ce qui est de notre corpus : sur 23 auxiliaires allemands, 17 savent signer, 3 ne le savent pas et la capacité à signer de 3 d'entre eux reste inconnue. Rappelons que 13 auxiliaires allemands du corpus étaient protestants, les probabilités qu'ils aient une instruction de base étaient plus élevées.

⁹⁶ Verrette, *op. cit.*, p. 9. Les résultats de l'enquête de Michel Verrette montrent d'ailleurs que deux fois plus de protestants que de catholiques sont alphabétisés entre 1770 et 1899. *Ibid.*, p. 131.

⁹⁷ Patrick Cabanel et André Encrevé, « De Luther à la loi Debré : protestantisme, école et laïcité », *Revue d'Histoire de l'éducation*, vol. 2, n°110 (2006), p. 5-6.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 7.

⁹⁹ Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, *op. cit.*, p. 142.

¹⁰⁰ Herbert Wilhelm Debor, *The Cultural Contributions of the German Ethnic Group to Canada*, Ottawa, [s.e.], rapport n° 9, *Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism*, 1965, p. 36.

Toutefois, certains des Allemands catholiques savaient signer aussi. Nous pensons qu'ils ont pu bénéficier de l'essor de l'éducation en général dans les länders germaniques. Nous avons obtenu les résultats quant à leur capacité à signer grâce au recensement de leurs signatures dans différents documents (testaments, contrats, inventaires, registres de l'état civil, etc¹⁰¹.) Nous avons vérifié tous les documents disponibles, car certains individus ont pu ne pas signer certains actes, mais en signer d'autres c'est pourquoi il faut accumuler les indices d'alphabétisation des individus qui se déploient dans le temps¹⁰². Bien entendu, une signature ne veut pas dire qu'une personne sait écrire. Nous avons choisi de retenir cette capacité comme un critère d'alphabétisation, car pour la période antérieure au XIX^e siècle, les signatures sont parfois les signes tangibles que l'on puisse trouver et qu'il est impossible de retourner dans le passé et d'interroger les gens sur leur capacité à lire et à écrire¹⁰³. Néanmoins, nous avons tout de même appliqué l'échelle de degré d'aisance de la signature de Marie-Madeleine Compère aux signatures des colons allemands de Saint-Gilles afin d'observer lesquels d'entre eux semblaient mieux maîtriser l'écriture¹⁰⁴. Cette échelle comporte quatre catégories de qualité de la calligraphie : 1 — très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire, 2 — appliquée et bien formée, 3 — maladroite, mais bien lisible, les lettres ont été apparemment tracées l'une après l'autre et 4 — mal formée, voire informe, l'auteur a un souvenir vague des lettres. Il s'est avéré que sur les 17 sachant signer 7 se trouvaient dans la première catégorie, 2 dans la deuxième, 3 dans la troisième et 4 dans la quatrième. Nous considérons que les individus

¹⁰¹ Pour voir la compilation de ces résultats, la signature des colons allemands ainsi que leur degré d'aisance à signer consulter l'annexe 8.

¹⁰² Verrette, *op. cit.*, p. 42.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 38 et p. 45.

¹⁰⁴ Marie-Madeleine Compère « École et alphabétisation en Languedoc aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans François Furet et Jacques Ozouf, dir., *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, tome 2, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 91.

qui se trouvaient dans les deux premières catégories étaient davantage alphabétisés. De plus, nous avons aussi vérifié s'il y avait des documents dans lesquels il était attesté que les vétérans du corpus ne savaient pas signer afin de voir si certains faisaient des signatures artificielles, c'est-à-dire des gens qui s'efforcent de signer parce qu'ils sont en public¹⁰⁵. Cet élément combiné avec un degré d'aisance de la calligraphie faible permet de remettre en question le fait que certains individus soient lettrés. Pour 9 des individus qui savent signer, nous retrouvons au moins un document qui énonce le contraire : 2 qui sont dans la catégorie 3, 4 qui sont dans la catégorie 4, 2 qui sont dans la catégorie 1 et 1 qui est dans la catégorie 2. Nous croyons qu'il s'agit d'une erreur pour les cas qui se trouvent les catégories 1 et 2. Parfois, les prêtres qui desservaient plusieurs paroisses n'avaient pas accès immédiatement aux registres. Ils les remplissaient une fois qu'ils les avaient entre les mains et pouvaient indiquer que les parties ne savaient pas signer ou bien ils signaient à leur place comme ils n'avaient pas accès aux signatures originales¹⁰⁶. Michel Verrette mentionne aussi que certains curés ne se formalisaient pas de la capacité à signer, ils écrivaient que les contractants ne savaient pas signer, sauf dans le cas des notables, parce que c'était ce qui était le plus courant¹⁰⁷. Il est possible d'imaginer que c'est le cas pour certains notaires aussi. Pour les colons allemands dont le degré d'aisance à signer est faible (niveau 3 ou 4), nous ne pouvons exclure l'hypothèse qu'ils aient minimisé leurs propres « capacités », peut-être parce qu'ils signaient avec difficultés et qu'ils préféraient ne pas le faire. Avec ces résultats, nous croyons que Konrad Bodenbender, Wilhelm Hartmann, Johann Kassmann, Anton Knapp, Johann Adam Andreas Raubenheimer savaient tout juste comment signer leur nom et qu'ils ont sans

¹⁰⁵ Verrette, *op. cit.*, p. 30.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 38.

¹⁰⁷ *Ibid.*

doute fait des signatures artificielles sur certains documents. Ils n'étaient certainement pas capables d'écrire autre chose.

Le seul pour lequel nous avons une preuve tangible qu'il savait bien écrire est Anton Adam Hoffmann, et qui plus est, il savait écrire en français¹⁰⁸. Le fait qu'il savait écrire a sûrement pesé dans la balance pour sa nomination d'agent seigneurial. Cet exemple vient rejoindre les propos de Benoît Grenier, qui avance que l'accès à l'instruction, même sommaire, permet à certains ruraux de se distinguer de leurs voisins pour occuper des fonctions privilégiées dans la collectivité¹⁰⁹. Arthur Davidson, qui gère la seigneurie, vivait à Montréal loin du fief. Il n'allait pas mettre la gestion de son bien entre les mains d'un homme ne sachant lire et écrire puisqu'il fallait qu'Anton Adam signe de nombreux documents, notamment les concessions de terre. Johann Christoph Bayer, quant à lui, n'est pas devenu capitaine de milice grâce à sa plume. Il fait partie des trois hommes du corpus ne sachant pas signer, ce qui est d'autant plus étonnant puisqu'il était luthérien. Il a dû mettre de l'avant d'autres aptitudes pour mériter la reconnaissance de ses pairs.

¹⁰⁸ Voir l'extrait de document 2 : Calligraphie d'Anton Adam Hoffmann en 1808 ci-dessous. Il fait beaucoup de fautes, mais il écrit quand même dans un français lisible voir entre autres BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à George Hessler, 20 mai 1812; BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de François Gouin et son épouse à Pierre Jourdain, 20 février 1810.

¹⁰⁹ Grenier, « Seigneurs résidants et notabilité... », *loc. cit.*, p. 71.

Extrait de document 2 : Calligraphie d'Anton Adam Hoffmann en 1808

St Giles Le 25 1808 - -
 Monsieur Lelièvre Notaire vous vous
 Donner tous Contra ou een Com vous
 Plaina a Henry Bernhard habitant
 De St Giles a vous montrant le -
 Proverbal Sa terre No 42 & 43 -
 Nor Est joiant Den Coter 41 & 42
 Cot 44 -
 Adam Hoffman Agent - -

Source : BANQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, concession à Andreas Heinrich Bernhard, 24 juin 1808.

Une seule des épouses des soldats des troupes auxiliaires allemandes sait signer. Il s'agit de Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur, une Canadienne¹¹⁰. Son degré d'aisance à signer est de niveau 1. Cela signifie du moins qu'elle signe aisément. Cela ne veut pas dire que les femmes sont moins instruites. Les femmes seraient plus nombreuses à savoir lire¹¹¹. Cela serait parce que ce sont majoritairement elles qui s'occupent de transmettre l'éducation religieuse aux enfants, ce qui les inciterait à apprendre à lire les catéchismes, pour les catholiques¹¹². Quant aux femmes protestantes, elles étaient autant incitées à lire les saintes Écritures que les hommes, il est fort à parier que les Allemandes du corpus savaient lire¹¹³. Cette aptitude laisse cependant peu de traces dans les sources et c'est là l'une des limites de l'association de la capacité à signer avec l'alphabétisation. Il ne faut

¹¹⁰ Pour voir sa signature, les documents qu'elle signe et le degré d'aisance de sa calligraphie consulter la fin de l'annexe 8.

¹¹¹ Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 87.

¹¹² Greer, *op. cit.* p. 87.

¹¹³ Cabanel et Encrevé, *loc. cit.*, p. 7.

pas penser toutefois que toutes les Canadiennes catholiques savaient lire pour autant, car les règles édictées dans les catéchismes peuvent s'acquérir par la répétition orale et la mémorisation¹¹⁴. Somme toute, la capacité à signer est un signe de différenciation sociale important. L'instruction est un enrichissement personnel qui reste souvent incalculable, car ce gain laisse peu de traces dans le niveau de fortune des individus surtout si aucun livre ou d'autres indicateurs qu'ils savaient lire et/ou écrire ne sont recensés dans leur inventaire après décès. D'autres indicateurs de richesse se remarquent bien plus facilement dans ce type d'actes notariés.

3.2.3. *Indice du niveau de vie, culture matérielle et autres indicateurs de richesse*

Pour savoir si un individu s'est bien positionné socialement, il est intéressant de jeter un coup d'œil à son revenu, qui est un indicateur du niveau de fortune. Les choses ne sont pas si simples pour l'époque préindustrielle puisque dans bien des cas cette donnée reste introuvable¹¹⁵. L'accumulation de biens de consommation devient alors un indicateur influent, car elle constitue une mesure indirecte du revenu étant donné que les biens possédés par les ménages devraient refléter leur niveau de vie¹¹⁶.

C'est là que l'analyse des inventaires après décès entre en jeu. L'inventaire après-décès est un recensement, en principe exhaustif, des biens, des meubles, des titres, des papiers et des immeubles d'une personne ou d'un ménage¹¹⁷. Ce dénombrement survient

¹¹⁴ Verrette, *op. cit.*, p. 130.

¹¹⁵ Christian Dessureault et John A. Dickinson, « Culture matérielle et niveau de vie dans l'Amérique du Nord coloniale », dans Christian Dessureault, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles. Cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, p. 233.

¹¹⁶ Lorena S. Walsh, « Questions and Sources for Exploring the Standard of Living », *William & Mary Quarterly*, vol. 45, n° 1 (1988), p. 122.

¹¹⁷ Dominique Bouchard, « La culture matérielle des Canadiens au XVIII^e siècle : analyse du niveau de vie des artisans du fer », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, n° 4 (1994), p. 480 et Gilles Paquet

après la dissolution de la communauté de biens, donc après le décès de l'un des conjoints ou après une séparation de biens, à la réquisition des parties, qui peuvent être le conjoint survivant, l'exécuteur testamentaire ou le tuteur des enfants mineurs¹¹⁸. L'inventaire après décès est effectué par un notaire, qui est assisté d'estimateurs qui évaluent les biens, et de témoins qui sont choisis par la famille¹¹⁹. Ce type d'acte notarié fournit ainsi beaucoup d'informations pertinentes en ce qui a trait à la fortune et au niveau de vie des ménages. Le fait que les biens soient évalués monétairement pose problème cependant, car il est très difficile de savoir combien valaient ces sommes d'argent. Comme l'affirme Dominique Bouchard : « Malheureusement, personne n'est encore capable de calculer les coefficients de déflation qui rendraient ces valeurs comparables, ne serait-ce qu'à 20 ans d'écart¹²⁰. » Cela est dû à différents facteurs. D'abord, jusqu'au début du XIX^e siècle, diverses formes de monnaie, dont des pièces françaises et anglaises, mais aussi des pièces du Portugal et de l'Espagne entre autres, circulent simultanément dans le Bas-Canada, au Haut-Canada, en Nouvelle-Écosse et ailleurs dans le continent américain¹²¹. Il était d'ailleurs possible de faire des transactions avec toutes ces espèces. La comptabilité dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord était tenue en livres, en shillings et en pence, la livre étant l'unité de compte du système monétaire de Grande-Bretagne¹²². Toutefois, ce système monétaire était difficilement viable dans ce qui deviendra le Canada parce que les pièces britanniques étaient rares et que les piastres espagnoles en

et Jean-Pierre Wallot, « Les inventaires après décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle : préliminaires à une analyse », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 30, n° 2 (1976), p. 176.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 480.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 481.

¹²¹ Pierre Duguay, *La recherche de la confiance : 400 ans d'histoire de la monnaie, de la Nouvelle-France au Canada d'aujourd'hui*, Banque du Canada [en ligne], 2008, p. 6. Consulté le 18 mai 2020. <http://www.banqueducanada.ca/wpcontent/uploads/2010/03/sp08-13f.pdf> et James Powell, *Le dollar canadien : une perspective historique*, [s.l.], Banque du Canada, 2005, p. 12.

¹²² Powell, *loc. cit.*, p. 12.

argent les prédominaient nettement¹²³. Ensuite, pour compliquer davantage les choses, chacune des colonies décidait de la valeur des diverses monnaies en circulation en fonction de ses impératifs économiques¹²⁴. Même si elles étaient près géographiquement les unes des autres, l'argent n'y a pas la même valeur. De plus, les différents cours pouvaient être autorisés ailleurs que dans les endroits où ils avaient été établis. C'est le cas notamment des cours d'Halifax et de York qui étaient largement répandus¹²⁵. Ce portrait du système économique montre les défis d'établir la réelle valeur d'une somme d'argent au tournant du XIX^e siècle, c'est pourquoi il faut tenir compte que la valeur monétaire de tous les biens dans les inventaires après décès reste une approximation.

Pour contourner ces embûches, Micheline Baulant a créé un outil qui permet de calculer l'indice du niveau de vie en fonction de la présence ou l'absence de certains objets dans les inventaires après décès¹²⁶. Baulant a établi une liste de 86 items et les a séparés en cinq catégories : le nécessaire, la vie domestique, le confort, la civilisation et le luxe¹²⁷. Les catégories ne comportent pas toutes le même nombre d'objets, toutefois chacune d'entre elles vaut 20 points et selon le nombre d'objets par catégorie on obtient un sous-total. À la fin, la somme de tous les sous-totaux permet d'obtenir l'indice du niveau de vie sur 100. Cette méthode, nommée la méthode indicielle, ne mesure pas la fortune, car il n'est pas question de la valeur monétaire des objets, ce qu'elle permet, par

¹²³ Powell, *loc. cit.*, p. 12. Les piastres espagnoles s'appelaient les pièces de huit en français. Elles étaient les pièces de monnaie les plus utilisées dans le monde jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : voir Carlos Marichal, « La piastre ou le real de huit en Espagne et en Amérique : une monnaie universelle (XVI^e-XVIII^e siècles) », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 45, n° 137 (2007), p. 112.

¹²⁴ Duguay, *loc. cit.*, p. 9.

¹²⁵ Le cours d'Halifax était notamment autorisé au Bas-Canada, au Nouveau-Brunswick et à l'Île-du-Prince-Édouard, puis au Haut-Canada, en plus d'être utilisé en Nouvelle-Écosse. Le cours de York a été appliqué, quant à lui, par les marchands de Montréal et dans le Haut-Canada voir Powell, *loc. cit.*, p. 23-24.

¹²⁶ Pour plus d'informations concernant sa méthode voir Micheline Baulant, « L'appréciation du niveau de vie. Un problème, une solution », *Histoire et mesure*, vol. 4, n° 3-4 (1989), p. 267-302.

¹²⁷ Dessureault et Dickinson, *loc. cit.*, p. 234.

contre, c'est de jeter un regard sur les conditions de vie et le bien-être matériel des ménages¹²⁸. La méthode de Baulant a été reprise par de nombreux chercheurs, dont Christian Dessureault et John A. Dickinson, qui l'ont modifiée légèrement pour qu'elle corresponde davantage au contexte matériel et culturel du Canada¹²⁹. Pour notre part, c'est leur indice que nous avons utilisé pour analyser les inventaires après décès des membres de notre corpus¹³⁰. Les biens de trois familles seulement ont pu être inventoriés¹³¹. Dans le cas de Johann Georg Löder, la comptabilisation a eu lieu suite à son décès, car deux de ses enfants sont mineurs. Dès que des mineurs sont impliqués, l'inventaire doit être fait par des officiers publics et comme sa veuve, Eva Lavina Sophia Mankerin, est la tutrice des enfants, le subrogé tuteur, dans ce cas-ci Philippe Löder, leur fils aîné, doit assister à la procédure¹³². Quant à Johann Kassmann et Marie Anne Campagna, à leur mort ils laissent leur fille unique, Marie Louise, orpheline. Cette dernière est mineure et doit donc être mise sous tutelle, ce faisant, les biens de ses parents doivent être dénombrés afin que ses intérêts soient protégés¹³³. Pour ce qui est d'Anton Adam Hoffmann et Marie Josephte Lemelin, ils ont tous les deux des légataires différents. L'inventaire devait servir à évaluer la valeur des biens pour ensuite pouvoir les répartir.

¹²⁸ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 483.

¹²⁹ Leur indice est très similaire à celui de Baulant. Il comprend le même nombre d'objets et de catégories. Certains objets ont été changés pour tenir compte de la culture matérielle de la société canadienne voir Dessureault et Dickinson, *loc. cit.*, p. 234.

¹³⁰ Nous avons apporté une légère modification à leur indice. Nous avons ajouté l'item « Miroir » à la catégorie des biens de civilisation. Dans notre cas, cette catégorie comporte donc 16 objets au lieu de 15.

¹³¹ Voir l'annexe 9 : Indice du niveau de vie.

¹³² Paquet et Wallot, « Les inventaires après décès à Montréal... », *loc. cit.*, p. 178.

¹³³ *Ibid.*

Tableau 11 : Indice du niveau de vie des individus dont les biens ont été recensés

Nom des individus dont les biens ont été recensés	Johann Georg Löder	Johann Kassmann & Marie Anne Campagna	Anton Adam Hoffmann & Marie Josephe Lemelin
Indice pour les biens nécessaires	14,55	16,36	12,73
Indice pour les biens de la vie quotidienne	6,67	5,33	5,33
Indice pour les biens de confort	2,67	2,67	4
Indice pour les biens de civilisation	5	1,25	7,5
Indice pour les biens de luxe	0	0	0
Indice du niveau de vie	28,89	25,61	29,56

Source : BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Inventaire après décès de Georg Löder, 1^{er} juin 1808; BAnQ, greffe du notaire Charles Huot, Montréal, Inventaire après décès de Jean Cassman et Marie Anne Campagna, 11 décembre 1810; BAnQ, greffe du notaire René Gabriel Belleau, Québec, Inventaire après décès d'Adam Hoffman et Marie Josephe Lemelin, 22 octobre 1832.

Tel qu'il est possible de le voir dans le tableau 11 ci-dessus, les indices du niveau de vie sont très rapprochés. Cela pourrait indiquer que ces familles avaient sensiblement le même niveau de fortune. Néanmoins, c'était loin d'être le cas. Il est en effet étrange qu'Anton Adam et Marie Josephte aient un indice de niveau de vie à peine plus élevé que Johann Georg. Anton Adam occupait la fonction de marchand et d'aubergiste, deux corps de métier qui procurent généralement de meilleures conditions de vie que celles des habitants. C'est particulièrement étonnant compte tenu du fait que la maison de Johann Georg est considérée comme étant en très mauvais état et est « couverte d'écorce et dans l'intérieur de ladite maison il n'y a aucun plancher seulement que des croutes qui servent de plancher¹³⁴ ». Ce dernier n'était pas un habitant des plus prospères. Il n'était pas un habitant autonome, c'est-à-dire capable de s'acquitter des gros travaux des champs sans recourir à l'aide matérielle de ses voisins, selon la définition de Dominique Bouchard,

¹³⁴ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Inventaire après décès de Georg Löder, 1^{er} juin 1808.

puisqu'il ne possédait pas cinq têtes de bœufs, dont deux de labour ni de charrue complète¹³⁵. Johann Georg ne possédait que deux bœufs, une vache, une taure et un veau et comme son outillage agricole est lacunaire, il devait compter sur l'aide des paysans aux alentours¹³⁶. Cette faible différence entre leur indice de niveau de vie est peut-être due au fait que lorsque les biens de la communauté d'Anton Adam et Marie Josephte sont inventoriés ce dernier est décédé et cette dernière vit avec sa fille, Marie-Louise, et son époux¹³⁷. Marie Josephte a dû se départir de nombreux biens en emménageant avec eux. Il est possible que certains de ses biens aient échu à son autre fille, Marie Josephte Hoffmann, et son époux, puisqu'ils étaient les légataires d'Anton Adam et que le couple leur avait fait don de plusieurs biens dans une donation entre vifs quelques années auparavant¹³⁸. L'âge est effectivement un facteur dont il faut tenir compte lorsqu'on analyse les conditions matérielles d'une personne puisqu'il peut influencer la quantité de biens possédés¹³⁹. Pour ce qui est l'indice du niveau de vie de Johann Kassmann et Marie Anne Campagna, il est plus faible que celui du ménage de Johann Georg. Pourtant, les premiers étaient vraiment plus nantis. Dans leur inventaire, une somme de 447 livres, 11 chelins et 2 sols en argent monnayé est recensée. Il fallait être assez riche pour posséder une telle somme au début du XIX^e siècle, une période au Bas-Canada caractérisée par la rareté des espèces en circulation¹⁴⁰. Johann Georg aurait dû avoir l'indice du niveau de

¹³⁵ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 486-487.

¹³⁶ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Inventaire après décès de Georg Löder, 1^{er} juin 1808.

¹³⁷ BAnQ, greffe du notaire René Gabriel Belleau, Québec, Inventaire après décès d'Adam Hoffman et Marie Josephte Lemelin, 22 octobre 1832.

¹³⁸ *Ibid.*, pour la mention des légataires d'Anton Adam Hoffmann. BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre vifs entre Adam Hoffman et Marie Josephte Lemelin et Augustin Demers et Marie Josephte Hoffmann, 24 août 1824.

¹³⁹ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 486; Paquet et Wallot, « Les inventaires après décès à Montréal... », *loc. cit.*, p. 182 et Dessureault et Dickinson, *loc. cit.*, p. 232.

¹⁴⁰ Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, « Le système financier bas-canadien au tournant du XIX^e siècle », *L'Actualité économique*, vol. 59, n° 3 (1983), p. 472.

vie le plus bas. Cette contradiction fait ressortir les lacunes de la méthode indicielle et des inventaires après décès plus largement¹⁴¹.

La recension des items dans ce type d'acte notarié est censée refléter la réalité, mais la précision de la prise des objets dépend des notaires et tous n'ont pas le même souci du détail¹⁴². Les principaux problèmes de l'analyse des inventaires après décès sont les omissions et les regroupements d'objets, qui sont justement liés à la façon dont les notaires effectuent leur travail¹⁴³. Il est possible que les notaires qui se sont occupés de l'inventaire des biens de Johann et Marie Anne et d'Anton Adam et Marie Josephte aient omis de mentionner des biens et qu'au contraire celui qui a comptabilisé ceux de Johann Georg ait eu un excès de zèle. De plus, il faut ajouter que la méthode indicielle ne considère pas dans sa grille d'analyse les biens immeubles, l'outillage agricole, le cheptel et les dettes passives et actives¹⁴⁴. L'étude de nos inventaires après décès a bien démontré que si l'on ne jette pas un coup d'œil à ses éléments, on pourrait penser que des individus sont dans une meilleure position sociale que d'autres. Il faut donc les analyser en dehors de la méthode indicielle pour avoir une vision globale du niveau de fortune des ménages, car pour les habitants, l'outillage et le cheptel constituent leurs principales richesses¹⁴⁵. Finalement, dans les inventaires, le problème des omissions touche aussi les biens immeubles. S'ils sont présents dans l'acte, il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils soient

¹⁴¹ Il faut dire que nous avons très peu d'inventaires après décès. Nous aurions eu un meilleur portrait du niveau de vie des familles de notre corpus si nous en avions eu plus.

¹⁴² Paquet et Wallot, « Les inventaires après décès à Montréal... », *loc. cit.*, p. 181.

¹⁴³ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 480.

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ Christian Dessureault, « Fortune paysanne et cycle de vie. Le cas de la seigneurie de Saint-Hyacinthe (1795-1844) », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 7 (1997), p. 79.

systématiquement évalués ou décrits¹⁴⁶. Il s'avère difficile de connaître la valeur des bâtiments et par le fait même le niveau de fortune des familles. Il est possible de voir que l'examen des inventaires après décès comporte certains défauts, certes, mais joints à d'autres actes notariés, ils peuvent nous éclairer sur la vie économique, sociale et matérielle des Canadiens à l'époque préindustrielle¹⁴⁷. Dans notre cas, pour ce qui est des autres types d'actes, nous avons surtout examiné les achats de terre, les quittances et les donations entre vifs¹⁴⁸. Cela s'avérerait nécessaire pour compléter les informations que nous avons sur les ménages dont les biens ont été inventoriés et pour observer le niveau de fortune des couples composés d'un Allemand pour lesquels nous n'avions pas d'inventaire après décès. Nous avons opté pour ses documents pour diverses raisons. D'abord, les achats de terre permettent de voir si certains choisissaient d'investir dans l'immobilier ou de pratiquer la spéculation, car pouvoir se permettre d'en faire alors que des habitants vivent tout juste avec ce que leur terre peut leur offrir est éloquent. Ensuite, les quittances laissent voir si des vétérans allemands devaient de grosses sommes d'argent ou bien si au contraire des gens leur devaient de l'argent. Cela donne un bon indice de leur niveau de fortune. Puis, les donations entre vifs permettent d'examiner les conditions de vie matérielle lorsqu'elles sont assez détaillées et souvent elles comportent une description des biens immeubles, contrairement aux inventaires après décès. Nous avons sélectionné certains individus qui sortaient du lot.

¹⁴⁶ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 481 et Paquet et Wallot, « Les inventaires après décès à Montréal... », *loc. cit.*, p. 178-179 et 182 et Dessureault, « Fortune paysanne et cycle de vie... », *loc. cit.*, p. 79.

¹⁴⁷ Paquet et Wallot, « Les inventaires après décès à Montréal... », *loc. cit.*, p. 179-180.

¹⁴⁸ Pour Johann Kassmann et Johann Georg Löder on ne retrouve pas ce genre de document cependant. Leur inventaire après décès est le seul acte sur lequel il est possible de se fier pour analyser leur niveau de fortune.

C'est notamment le cas de Johann Christoph Bayer, qui prend possession de trois terres à Saint-Gilles dès qu'il s'y installe¹⁴⁹. C'est le signe qu'il devait être plus nanti que ses compatriotes, qui au départ ont seulement chacun un lot, car il faut penser qu'il devait payer trois fois plus de cens et rentes¹⁵⁰. Il en achète deux autres entre 1813 et 1814, cependant à ce moment-là, ses fils Christoph et Louis sont déjà installés sur deux de ses premières terres¹⁵¹. En 1815, il donne en concession le lopin qu'il a acquis en 1813 à son fils Magloire¹⁵². Il ne fait pas de spéculation, mais il achète des terres pour bien installer ses enfants, il s'agit plutôt d'une « stratégie » de reproduction familiale¹⁵³. De plus, dans leur donation entre vifs, Johann Christoph et son épouse font don de leurs avoirs à leur fille Marguerite Bayer, ce qui lui procure à elle et à son futur époux, qu'elle épousera

¹⁴⁹ Caux, « Les colons allemands... », *loc. cit.*, p. 53.

¹⁵⁰ Les concessions pour ces terres semblent être renouvelées en 1807. Johann Christoph possède le lot 11, son fils Louis le lot 12 et son fils Christoph le lot 13 voir BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Christoph Bayer, 22 mai 1807, BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Christoph Bayer, 25 mai 1807 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Louis Bayer, 19 juin 1807.

1807 correspond à l'année de décès d'Arthur Davidson. Walter Davidson a peut-être eu un désir de régulariser les titres dans sa seigneurie puisque d'autres colons allemands se font concéder une terre cette année-là alors qu'ils sont sur place depuis longtemps. On retrouve le même constat dans le livre généalogique *Saint-Sylvestre se raconte* : voir Bilodeau, *op. cit.*, p. 69. Walter Davidson semble avoir recours à la pratique d'émission de titres nouveaux, « un acte par lequel celui qui le fait reconnaît qu'il est propriétaire d'un fonds affecté et hypothéqué à une telle rente due à untel, et en conséquence, promet de lui payer et continuer les arrérages à l'avenir, ou que cet héritage est chargé de tels droits ou rentes ou autre redevance, pour en empêcher la prescription. » C'est une façon pour les seigneurs de faire signer une reconnaissance de dettes aux censitaires endettés. Une étude foncière approfondie de la seigneurie de Saint-Gilles reste à faire pour éclaircir les pratiques du nouveau seigneur. Pour la définition d'émission de titres nouveaux : voir André Larose, « Un terrier en pièces détachées : les titres nouveaux de la seigneurie de Beauharnois (1834-1842) », dans Benoît Grenier et Michel Morissette, dir., *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec*, Québec, Septentrion, 2016, p. 121 et p. 125.

¹⁵¹ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Martin Friederich Ewaldt à Christoph Bayer, 10 février 1813 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Joseph Gagnon à Marie Boucher à Christoph Bayer, 19 novembre 1814. Pour la mention des fils de Johann Christoph voir Caux, « Les colons allemands... », *loc. cit.*, p. 53-54 et Bibliothèques et Archives nationales du Québec – Québec, « Terrier de la seigneurie de Beaurivage 31 octobre 1811-1812 et 1821-1825 », dans *P233 — Fonds de la famille Ross (1738-1967)*, contenant n° 1960-01-156 \ 30, p. 17 à 19.

¹⁵² BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Cession de terre de Johann Christoph Bayer à Magloire Bayer, 27 février 1815.

¹⁵³ Il en vend une en 1820 à un individu en dehors de sa famille, mais nous ne considérons pas que la vente d'une seule terre soit considérée comme de la spéculation. BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Johann Christoph Bayer à John Rinshaw, 20 septembre 1820.

quelques jours plus tard, un bon établissement. Les biens du couple ont été dénombrés de façon détaillée dans l'acte et il est possible de voir que ce sont des habitants autonomes selon la définition de Dominique Bouchard¹⁵⁴. La donataire devait remettre à ses quatre frères, à ses trois sœurs et aux enfants de son défunt frère la somme de 100 livres de 20 sous et ses sœurs avaient déjà reçu également une vache, un mouton, un lit et un rouet¹⁵⁵. Cela illustre que ce couple avait un bon niveau de fortune pour pouvoir se permettre un tel legs à huit enfants. Ensuite, l'examen des autres actes notariés concernant Anton Adam Hoffmann confirme que lui et sa femme avaient un niveau de vie nettement supérieur aux autres colons allemands de Saint-Gilles, tel que l'indiquait leur inventaire après décès. Au cours de sa vie, Anton Adam a un pied à terre à Saint-Gilles et à Québec. Deux ans après sa démobilisation, il achète la terre d'Andreas Heinrich Krämer à Saint-Gilles et acquiert aussi quelques années plus tard un emplacement assez dispendieux dans le faubourg Saint-Jean à Québec pour la somme de 300 livres de vingt sols, sans compter les cens et les rentes¹⁵⁶. Toutefois, il se départit de ces deux acquisitions¹⁵⁷. Il obtient une autre terre à Saint-Gilles grâce à la donation entre vifs de ses beaux-parents et fera l'acquisition d'un emplacement encore plus cher à Québec, où il vivra dans une maison

¹⁵⁴ Dominique Bouchard, *loc. cit.*, p. 486-487. Leur cheptel bovin compte seulement quatre bœufs et non cinq, cependant, ils possèdent deux chevaux et une charrue bien équipée, leur outillage agricole est assez fourni : voir BAnQ, greffe du notaire Damase-Ernest Larue, Québec, donation entre vifs entre Johann Christoph Bayer et Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau et Marguerite Bayer, 8 janvier 1824.

¹⁵⁵ BAnQ, *loc. cit.*, Donation entre vifs entre Johann Christoph Bayer et Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau et Marguerite Bayer.

¹⁵⁶ BAnQ, greffe du notaire Michel-Amable Berthelot d'Artigny, Québec, Vente de terre d'Henrich Krämer à Anton Adam Hoffmann, 12 août 1785 et BAnQ, greffe du notaire Charles Voyer, Québec, Vente et concession des dames religieuses de l'Hôtel-Dieu, 16 décembre 1790.

¹⁵⁷ Nous n'avons pas trouvé l'acte prouvant qu'Anton Adam ait vendu sa terre à Gilles. Cependant, nous ne trouvons nulle mention de ce lopin dans les actes notariés le concernant après cette date. Pour la vente de l'emplacement à Québec voir BAnQ, greffe du notaire Charles Voyer, Québec, Vente d'Anton Adam Hoffmann à Pierre Drouin, 16 juin 1796.

en pierre de 30 pieds par 40 pieds¹⁵⁸. Il semble vendre cet emplacement à Québec pour devenir propriétaire d'un autre emplacement à Québec qui comprend entre autres une maison d'habitation qu'il gardera jusqu'à la fin de sa vie, mais qu'il louera souvent, probablement le temps qu'il réside dans la seigneurie de Beaurivage¹⁵⁹. Il achète aussi entre temps le lopin de terre voisin de celui qu'il possède à Saint-Gilles¹⁶⁰. Il laisse ses deux censives dans une donation entre vifs à sa fille Marie Josephte Hoffmann et son époux Augustin Demers¹⁶¹. S'il ne pratique pas la spéculation, il semble flairer les bonnes occasions. Il achète des emplacements à Québec que les autres vétérans allemands du corpus n'auraient pas pu se payer et les baux de son logement à Québec lui rapportent des sommes intéressantes également¹⁶². Quant à Andreas Heinrich Bernhard, bien qu'il ne fasse pas de spéculation, il pratique l'accaparement foncier puisqu'il acquiert plusieurs terres au cours de sa vie. Il se fait céder deux terres en 1808 et en

¹⁵⁸ Pour la donation voir BAnQ, greffe du notaire Jacques Voyer, Québec, Donation entre vifs entre Konrad Bodenbender et Reine Félicité Miville et Anton Adam Hoffmann, 5 septembre 1801. Pour l'achat à Québec voir BAnQ, greffe du notaire Michel Berthelot, Québec, Vente par François Duval au nom qu'il agit à Anton Adam Hoffmann, 19 novembre 1802.

¹⁵⁹ L'emplacement qu'il loue n'est pas le même que celui qu'il avait acheté en 1802. Nous ne possédons pas les actes de vente et d'achat, mais c'est fort probablement ce qui s'est passé. Pour les baux, voir BAnQ, greffe du notaire Laughlan Thomas McPherson, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et John Maloney, 14 janvier 1822; BAnQ, greffe du notaire Laughlan Thomas McPherson, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et Joseph Dauntton, 22 mars 1823; BAnQ, greffe du notaire Edward Glackemeyer, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et Maurice Souci, 11 septembre 1828 et BAnQ, greffe du notaire Edward Glackemeyer, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et George Campbell Aird, 17 janvier 1829.

¹⁶⁰ BAnQ, greffe du notaire Jacques Voyer, Québec, Transport d'Amable Poirier et de Magdelaine Girard dit Lafleur à Anton Adam Hoffmann, 12 septembre 1804. Il se fait reconcéder ce lot en 1811 par le seigneur Walter Davidson voir BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession de terre à Anton Adam Hoffmann, 30 août 1811. Ce sont possiblement d'autres indices de la pratique d'émission de titres nouveaux que nous avons remarquée avec les concessions des terres de Johann Christoph Bayer.

¹⁶¹ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre vifs entre Anton Adam Hoffmann et Marie Josephte Lemelin et Marie Josephte Hoffmann et Augustin Demers, 24 août 1824.

¹⁶² Il loue son emplacement et la maison d'habitation pour une somme variant entre 100 livres du cours actuel et 250 livres du cours actuel par année : voir BAnQ, greffe du notaire Laughlan Thomas McPherson, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et John Maloney, 14 janvier 1822; BAnQ, greffe du notaire Laughlan Thomas McPherson, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et Joseph Dauntton, 22 mars 1823; BAnQ, greffe du notaire Edward Glackemeyer, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et Maurice Souci, 11 septembre 1828 et BAnQ, greffe du notaire Edward Glackemeyer, Québec, Bail entre Anton Adam Hoffmann et George Campbell Aird, 17 janvier 1829.

obtient une autre grâce à sa femme, Élisabeth Couët, qui l'a reçue en héritage de ses parents¹⁶³. Andreas Heinrich et Élisabeth achèteront aussi aux héritiers de Luke Brown et à l'épouse de celui-ci, Marie-Louise Couët, qui est aussi la sœur d'Élisabeth Couët, deux autres censives¹⁶⁴. D'ailleurs pendant longtemps, il était responsable de ces deux terres, car il était le tuteur des enfants de Luke et de Marie Louise. Ils les baillaient parce qu'il n'était pas en mesure de faire fructifier cinq lopins en plus de ne pas avoir d'enfant qui aurait pu l'aider¹⁶⁵. Il loue deux de ses terres tout en continuant d'y habiter¹⁶⁶. Le faire-valoir indirect de ses lopins est sa façon de les exploiter et de s'enrichir¹⁶⁷. Son cas démontre qu'il devait être assez nanti pour pouvoir payer des censives alors qu'ils en possèdent déjà quelques-unes et pour pouvoir ensuite payer tous les frais associés à cinq lopins, sauf pendant les locations, car les locataires devaient s'en charger. Il ne l'était pas assez toutefois pour toutes les mettre en valeur par lui-même, mais le fait qu'il n'ait pas d'enfant pour prendre la relève y est aussi pour quelque chose. Le cas de Georg Friedrich

¹⁶³ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Concession à Andreas Heinrich Bernhard, 24 juin 1808. Il est étrange que ces terres lui soient seulement concédées en 1808 comme lui et son épouse habitent à Saint-Gilles depuis 1786 selon leur contrat de mariage voir BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, Contrat de mariage entre Andreas Heinrich Bernhard et Élisabeth Couët, 9 février 1786. C'est peut-être un autre cas d'émission de titre nouvel. Pour la terre reçue d'André Couët et Marie Louise Aubert voir Bibliothèques et Archives nationales du Québec – Québec, « Livre de compte terrien », dans *P233 — Fonds de la famille Ross (1738-1967)*, contenant n° 1960-01-156 \ 30, microfilm M117/8.

¹⁶⁴ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Luc Brown fils à Élisabeth Couët épouse d'Andreas Heinrich Bernhard, 28 septembre 1815, BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Vente de terre de Charles Simoneau et son épouse Marie Anne Brown, Jacques Daigle et son épouse Euphrosine Brown et Geneviève Brown à Andreas Heinrich Bernhard, 30 mars 1818 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre vifs de Marie Louise Couët à Andreas Heinrich Bernhard, 30 mars 1818.

¹⁶⁵ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Bail à ferme d'Andreas Heinrich Bernhard à Donald Fraser, 27 juin 1806 et BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Bail à ferme d'Andreas Heinrich Bernhard à Charles Carrier, 26 novembre 1814.

¹⁶⁶ BAnQ, greffe du notaire Damase Ernest Larue, Québec, Bail à ferme d'Andreas Heinrich Bernhard à Jean-Baptiste Marchand, 24 mars 1825.

¹⁶⁷ Le faire-valoir indirect est une autre façon d'exploiter une terre. Moins connu que le faire-valoir direct, soit l'exploitation directe par le propriétaire, il n'en reste pas moins que c'était une stratégie de mise en valeur des terres qui avait cours notamment dans la vallée laurentienne à partir du XVIII^e siècle : voir Sylvie Dépatie, « Le faire-valoir indirect au Canada au XVIII^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 72, n° 2 (2018), p. 6 et p. 38.

Gründler, meunier, est intéressant également. Une quittance nous informe qu'une vente de farine à un boulanger de Québec lui a permis d'amasser la somme de 87 louis, 13 chelins et 4 pences¹⁶⁸. Il s'agit de la seule de ses transactions que nous possédions, mais il faut penser qu'il en a fait plus qu'une dans sa carrière de meunier. Il devait relativement bien gagner sa vie, en dehors de la seigneurie de Beaurivage toutefois, étant donné qu'il n'y est pas resté longtemps. Après tout, les meuniers étaient des acteurs clés dans le régime seigneurial, leur savoir-faire et leur relation privilégiée avec les seigneurs les plaçaient souvent dans une position sociale avantageuse¹⁶⁹. Pour finir, la donation entre vifs très détaillée de Johannes Wagner et son épouse Élisabeth Jacob nous informe qu'ils étaient des habitants autonomes¹⁷⁰. Avec les biens que Johannes et Élisabeth rapportent, il est possible de voir qu'ils sont mieux nantis que Johann Georg et Eva Lavina Sophia. Pour ce qui est des autres vétérans allemands dont nous n'avons pas parlé dans cette section, tout porte à croire qu'ils étaient des propriétaires exploitants « ordinaires »¹⁷¹. Ils n'avaient pas un statut social privilégié ni des conditions de vie matérielles très avantageuses, car rien ne laisse croire qu'ils s'élèvent au-dessus de la plupart des familles paysannes¹⁷². Il faut ajouter qu'ils sont tout de même en mesure de conserver leur

¹⁶⁸ BAnQ, greffe du notaire Pierre Laforce, Québec, Quittance pour une vente de farine de Georg Friedrich Gründler à Michel Débelotte dit Dostie, 21 juillet 1806.

¹⁶⁹ Grenier, *Brève histoire du régime seigneurial*, op. cit., p. 86 et p. 135.

¹⁷⁰ Dominique Bouchard, loc. cit., p. 486-487. Le couple possède une charrue complète, trois paires de bœufs en plus d'avoir deux chevaux voir BAnQ, greffe du notaire Louis Guay, Québec, Donation entre vifs par mariage de Johannes Wagner et Élisabeth Jacob à Jean Baptiste Wagner et Monique Martineau, 21 juin 1814.

¹⁷¹ Louis Michel, « Varennes et Verchères des origines au milieu du XIX^e siècle », dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural. Structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises XVII^e-XX^e siècles*, Paris et Montréal, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales et Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 335.

¹⁷² Dessureault, « Fortune paysanne et cycle de vie... », loc. cit., p. 94. Notons aussi que les sources ne sont pas également réparties entre les individus. Pour certains vétérans nous avons beaucoup plus d'informations que pour d'autres. C'est une limite qu'il faut considérer dans notre analyse. Néanmoins, s'ils avaient acheté plusieurs terres ou faits de nombreuses transactions nous aurions dû en trouver des traces dans les archives notariales.

censive, car s'ils n'en avaient pas les moyens ils seraient devenus journaliers. Ils vivent sur leur petit coin de la seigneurie de Beaurivage et transmettent leurs biens à leurs enfants pour leur procurer, comme le dit Philipp Gerhard dans sa donation entre vifs, un « établissement honnête¹⁷³ ». Par contre, cette seconde génération perpétuera-t-elle son héritage, autant du point de vue culturel que foncier?

3.3. La reproduction familiale : la seconde génération

Les 74 descendants de notre corpus, issus des 15 colons allemands qui ont eu des enfants, n'atteignent pas tous l'âge de la majorité¹⁷⁴. Il faut dire que la mortalité infantile est encore très élevée au tournant du XIX^e siècle¹⁷⁵. Certaines familles sont même durement touchées par le deuil, telles que celle d'Eva Lavina Sophia et de Johann Georg, qui perd les trois enfants qu'ils avaient, âgés d'entre 10 mois à 6 ans, en l'espace de quatre ans. Ils en auront d'autres quelques années plus tard, mais ils passeront quand même trois ans sans enfant après avoir eu une maisonnée bien remplie. Seulement 40 enfants, 20 garçons et 20 filles, se rendent pour sûr à l'âge adulte¹⁷⁶. Nous avons trouvé la confirmation que 28 enfants étaient morts avant l'âge de la majorité, mais il n'a pas été possible d'avoir cette assurance pour 6 des descendants allemands¹⁷⁷. Nous pensons qu'ils sont probablement décédés en bas âge également sinon leur nom aurait fini par apparaître quelque part dans les registres. Il n'est pas impossible que les couples formés de deux

¹⁷³ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre vifs de Philipp Gerhard père à Philippe Gerhard fils, 17 février 1813.

¹⁷⁴ Nous rappelons que l'âge de la majorité à l'époque qui nous intéresse est de 21 ans. Gagnon, *op. cit.*, p. 93.

¹⁷⁵ Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 110.

¹⁷⁶ Nous disons pour sûr parce que nous avons trouvé des traces de ces descendants dans différentes sources (registres paroissiaux, actes notariés, etc.) Voir la figure 1 pour voir la moyenne des enfants du corpus qui atteignent l'âge adulte, la moyenne de ceux qui décèdent avant l'âge de la majorité et la moyenne de ceux pour lesquels le destin reste inconnu.

¹⁷⁷ Voir la figure 2 pour constater ce qui est advenu des enfants de chaque famille du corpus.

parents allemands aient eu des enfants avant de venir au Canada et que ceux-ci soient décédés avant leur venue, faute de source nous ne pouvons le savoir. C'est donc le destin d'un peu plus de la moitié des enfants que nous tentons de suivre. Un groupe aussi hétérogène, sinon plus, que l'était celui de leurs parents, car certains ont deux parents d'origine germanique, d'autres un seul, certains grandissent dans la seigneurie de Beaurivage, d'autres à Québec et finalement certains vivent dans des familles plus nanties. Ces éléments sont à considérer autant pour la question des traces de la germanité qu'ils conservent, que pour la profession qu'ils exerceront ou que pour leur choix de conjoints et de conjointes.

Figure 1 : Le devenir des enfants – Moyenne du corpus

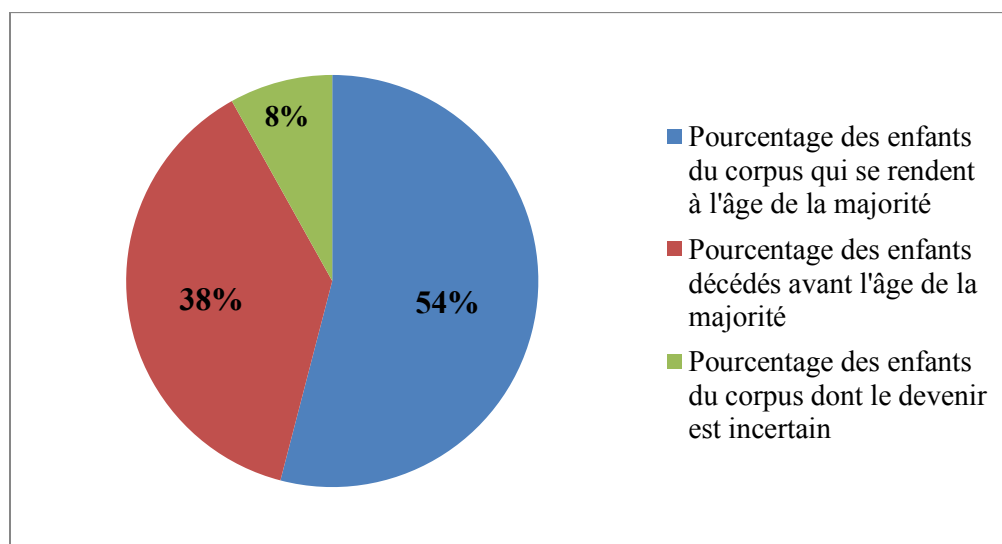
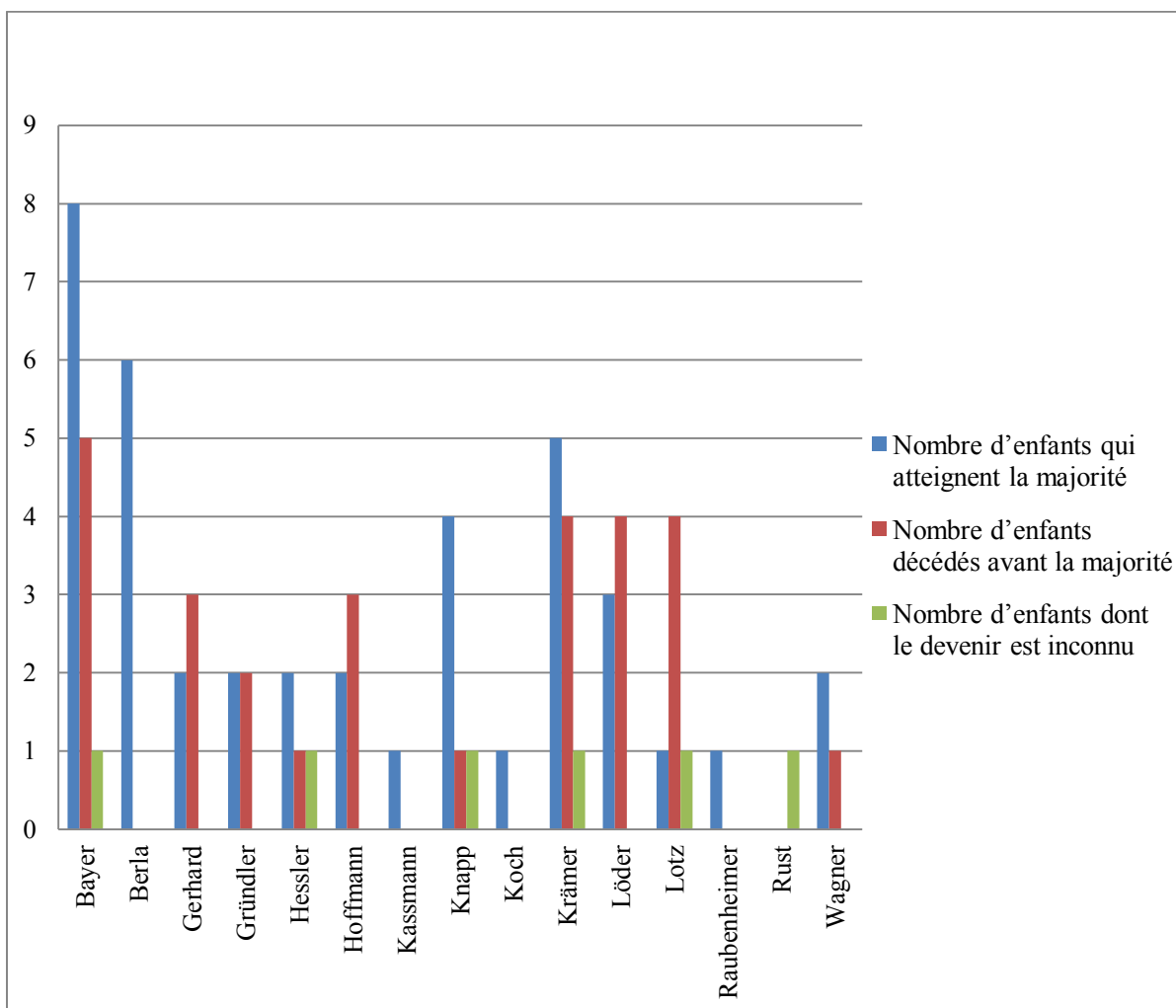


Figure 2 : Le devenir des enfants du corpus par famille



3.3.1. Un héritage germanique chez ces enfants?

Si leurs pères et même leurs mères pour certains ont amorcé leur canadianisation de leur vivant, les descendants allemands, qui sont tous nés au Canada, seront encore davantage intégrés dans la société canadienne. Toutefois, il est difficile de déterminer à quel point ils se sont canadianisés et ont conservé des marqueurs identitaires germaniques tels que la langue et la religion, faute de témoignages écrits de leur part. Nous avançons l'hypothèse

que les enfants dont les deux parents étaient Allemands ont davantage été influencés par la culture germanique, d'abord parce qu'ils ont pu garder leur langue plus vivante et ensuite à cause de l'influence de leur mère allemande sur leur éducation. En effet, plusieurs facteurs peuvent influencer le fait de conserver une langue d'une génération à une autre, mais le plus important est l'exposition au langage au sein du foyer familial¹⁷⁸. Les parents d'origine germanique devaient parler davantage l'allemand à la maison, comme c'était leur langue maternelle. Les mères allemandes devaient donner l'éducation aux enfants dans cette langue également en plus de transmettre certaines coutumes et histoires issues de leur pays d'origine, voire même des recettes. Il est possible qu'elles leur aient transmis la tradition d'illuminer un sapin à Noël, une coutume typiquement germanique¹⁷⁹. Ces enfants ont sans doute eu une éducation qui ressemblait à celle reçue par les petits Allemands dans le Saint-Empire romain germanique, sans occulter l'apprentissage des façons de faire au Canada que les parents ont acquis depuis leur arrivée dans la colonie. Au contraire, les parents qui n'étaient pas de la même origine devaient communiquer en français, étant donné que c'était la langue qu'ils avaient en commun. Un parent allemand ayant un désir important de transmettre ses racines aurait pu s'assurer quand même que ses enfants parlent l'allemand. Cependant, nous continuons de croire que les enfants issus d'une famille complètement germanique devaient avoir une meilleure maîtrise de cette langue. Ce constat nous amène à penser que le niveau de connaissance de l'allemand possédé par les enfants était différent d'une famille à l'autre.

¹⁷⁸ René Houle, « Évolution récente de la transmission des langues immigrantes au Canada », *Tendances sociales canadiennes* catalogue de *Statistique Canada*, n° 11-008 (2011), p. 3.

¹⁷⁹ Faute de source, cette idée reste une hypothèse. C'est à la veille de Noël en 1781 qu'aurait été allumé le premier sapin de Noël au Canada dans la demeure des Riedesel à Sorel. Cette tradition est devenue l'une des coutumes les plus enracinées dans la société canadienne. Wilhelmy, *Les mercenaires allemands au Québec...*, op. cit., p. 160-161.

Le fait que le village de Saint-Gilles soit habité par plusieurs vétérans des troupes auxiliaires allemandes a pu favoriser l'acquisition des rudiments de l'allemand pour ceux qui le parlaient moins à leur domicile. Le fait d'entendre cette langue en dehors du foyer a forcément aidé à maintenir ce marqueur d'ethnicité¹⁸⁰. D'ailleurs, nous savons que deux des descendants parlaient l'allemand. Pierre Löder, le fils de deux Allemands, a servi d'interprète à Johann Adam Andreas Raubenheimer, son beau-père, lorsque ce dernier fait rédiger ses dernières volontés. Le testament lui a en effet « été interprété et réinterprété par Pierre Löder en la langue allemande, langue naturelle du testateur¹⁸¹ ». Pour ce qui est du deuxième c'est par l'histoire orale qu'a été transmise cette information. Un médecin férù d'histoire et de généalogie, Arthur Caux, descendant des Koch, a révélé dans un discours en 1956 que l'une de ses tantes avait connu son grand-père Jean George Koch, le fils de Baltasar Koch et d'Élizabeth Jacob, et que celui-ci parlait allemand de façon courante¹⁸². Elle avait elle-même retenu deux mots en allemand sans se souvenir de leur signification : « prout » et « cartouffe ». Caux avait découvert plus tard que ces mots, qui s'écrivaient « prôte » et « kartofen », voulaient dire « pain » et « patate », deux mots qui devaient être prononcés souvent dans la vie courante¹⁸³. Pour les autres enfants, en l'absence de preuve ou d'indice, nous ne pouvons qu'imaginer qu'ils maîtrisaient un certain niveau d'allemand, encore plus ceux qui avaient des parents germaniques.

Pour ce qui est de la religion protestante, c'est un marqueur identitaire germanique qui s'est presque entièrement éteint avec les auxiliaires allemands. Certains

¹⁸⁰ Houle, *loc. cit.*, p. 3.

¹⁸¹ BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Testament de Johann Adam Andreas Raubenheimer, 3 décembre 1812.

¹⁸² Caux, « La famille Caux », *loc. cit.*, p. 244.

¹⁸³ *Ibid.* À noter que Caux s'est trompé dans la façon d'écrire « pain » et « patate » en allemand dans son article. Ces mots s'écrivent respectivement de cette façon : « brot » et « kartoffel ».

des enfants ont convolé en justes noces dans une église protestante, mais c'était parce que leur conjoint ou leur conjointe était d'origine britannique ou américaine¹⁸⁴. Ils ne se sont pas fait enterrer dans un cimetière protestant pour autant et leurs enfants ont eu des baptêmes catholiques pour la plupart. Nous avons trouvé deux exceptions. Pour la première, il s'agit encore de Pierre Löder. Il est le seul descendant allemand à s'être marié avec des personnes d'origine canadienne dans des églises protestantes. Il a d'abord contracté une union avec Charlotte Dubois, la cousine de sa défunte épouse, à l'église Saint-Andrew à Québec¹⁸⁵. Une telle alliance n'aurait pu avoir eu lieu dans une église catholique, à moins d'une dispense, puisque le droit canonique interdisait à quiconque d'épouser la parenté de son conjoint précédent, et ce jusqu'au quatrième degré¹⁸⁶. Ce mariage semble avoir été annulé parce que Pierre et Charlotte se sont remariés tous les deux à un autre conjoint ultérieurement¹⁸⁷. Une union alors que le conjoint précédent est toujours en vie est tout simplement interdite et le divorce n'est pas permis chez les catholiques¹⁸⁸. L'écart de conduite de Pierre et Charlotte leur a peut-être été pardonné à condition qu'ils se séparent et qu'ils retournent sur le droit chemin. Ce que Pierre n'a pas fait puisqu'il s'est remarié dans un lieu de culte protestant, à l'Église d'Angleterre de Saint-Gilles plus précisément. Nous pensons que Pierre a eu l'idée de contracter des mariages protestants à cause de l'influence de son entourage protestant, dont son beau-père et les amis de son père. Ses parents étant catholiques, ce n'est pas d'eux qu'il s'est

¹⁸⁴ Ces mariages seront exposés dans la section 3.3.3.

¹⁸⁵ Registre paroissial de l'église Saint-Andrew, Acte de mariage de Pierre Löder et Charlotte Dubois, 16 février 1824. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Sa première épouse, qu'il avait mariée dans une église catholique, se nommait Marie Anne Dubois.

¹⁸⁶ Gagnon, *op. cit.*, p. 10-11.

¹⁸⁷ Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de mariage de Louis Hamel et Charlotte Dubois, 2 mars 1829. Consulté via le site Web Généalogie Québec et Registre paroissial de l'église d'Angleterre de Saint-Gilles, Acte de mariage de Pierre Löder et Marguerite Therrien, 8 février 1831. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁸⁸ Gagnon, *op. cit.*, p. 111 et p. 253.

inspiré. Son allégeance au protestantisme semble être plutôt le fait d'un pragmatisme, cela lui permet après tout de contracter deux mariages interdits dans la foi catholique, car les baptêmes de ses enfants et sa sépulture ne se sont pas produits dans des lieux protestants. L'autre cas d'exception est le mariage de Marie Louise Hoffmann. Celle-ci a contracté une union protestante avec George Campbell Aird, le fils d'un immigrant écossais, et presque tous leurs enfants ont été baptisés dans la religion du père¹⁸⁹. Marie Louise ne s'est pas convertie pour autant, elle se fait enterrer dans un cimetière catholique¹⁹⁰. N'eût été son conjoint, elle aurait sans doute fait baptiser ses enfants dans la foi catholique. Étant donné la religion de l'époux de Marie-Louise, nous ne pouvons affirmer que c'est l'héritage culturel d'Anton Adam Hoffmann, qui était protestant, qui s'est transmis ici.

Les descendants allemands ont encore bien conscience de leur héritage allemand, comme en témoigne le commentaire du recenseur de la population de Saint-Gilles en 1831¹⁹¹. Cependant, en adoptant la langue, la religion et les coutumes des Canadiens, ils se sont graduellement enracinés dans la culture de leur société d'accueil. Il est possible de le constater aussi dans l'attribution des prénoms de leurs enfants. Sur les 258 enfants que nous avons recensés, seulement 23 portaient des prénoms typiquement germaniques tels

¹⁸⁹ Registre paroissial de l'église Saint-Andrew, Acte de mariage de Marie Louise Hoffmann et George Campbell Aird, 7 janvier 1815. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Nous avons trouvé sur un site de généalogie que le père de George Campbell Aird, George Aird, était un Écossais né à Ayrshire en 1759 voir Geni (2018), *George Aird* [site Web]. Consulté le 27 juin 2020. <https://www.geni.com/people/George-Aird/6000000024821412344>. Dans l'acte de baptême de George Campbell Aird, il est indiqué de son père était un marchand de fourrure, mais son origine n'était pas indiquée voir Registre paroissial de la Christ Church de Montréal, Acte de baptême de George Campbell Aird, 21 janvier 1810. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Mentionnons que George Campbell est probablement né avant cette date, mais comme ses parents vivaient à Michilimakinac, ils n'ont pas pu le faire baptiser avant.

¹⁹⁰ Registre paroissial de Saint-Roch, Acte de sépulture de Marie Louise Hoffmann, 25 juillet 1834. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁹¹ Le commentaire est cité sous le titre de ce chapitre. BAC, « Saint-Gilles, district de Lotbinière », *op. cit.*

que George, Henri, Adam, Frederic, Guillaume, Adélaïde et Adèle¹⁹². Certains de ceux-ci avaient hérité leur prénom de leur père ou de leur oncle. Il est peut-être question ici d'une culture familiale plutôt qu'un désir de transmettre la culture germanique. Outre quelques enfants portant des prénoms anglais, la très forte majorité avait des prénoms canadiens ou français. Il est quand même possible que les descendants aient conservé d'autres marqueurs d'ethnicité comme la cuisine et des savoirs ancestraux, toutefois ces informations n'ont pas franchi la barrière du temps. La génération suivante se canadianisera encore davantage jusqu'à ce que plus rien ne distingue les arrière-petits-enfants et les arrière-arrière-petits-enfants des soldats des troupes auxiliaires allemandes des autres Canadiens. C'est un processus fréquent chez les immigrants qu'il est possible d'observer en analysant l'érosion des langues immigrantes. Des sociologues ont constaté que c'est à la troisième génération surtout que survient l'acculturation au niveau de la langue¹⁹³. Selon ces chercheurs ce processus se passe de la manière suivante : les immigrants apprennent l'anglais, mais préfèrent parler leur langue maternelle, surtout en famille. Leurs enfants, qui sont la première génération à naître sur place, sont bilingues, mais préfèrent parler en anglais. La deuxième génération parle en anglais à la maison, ce qui fait qu'à la troisième génération, les individus parlent uniquement cette langue. À ce stade, les descendants conservent des connaissances fragmentaires de leur langue maternelle tout au plus¹⁹⁴. Nous croyons que ce processus s'est aussi produit avec

¹⁹² Indiquer dans cette énumération les prénoms Guillaume et George est discutable pour cette génération. Guillaume pourrait être la traduction de Wilhelm, mais les parents auraient pu aussi vraiment vouloir transmettre le prénom francophone Guillaume. Pour ce qui est de George, c'était aussi le prénom porté par le roi de Grande-Bretagne, George III. Les parents auraient pu attribuer ce prénom en son honneur.

¹⁹³ Leur étude porte sur l'immigration contemporaine, mais pouvons établir des parallèles intéressants avec l'intégration des descendants des auxiliaires allemands voir Richard Alba, *et al.*, « Only English by the Third Generation? Loss and Preservation of the Mother Tongue among the Grandchildren of Contemporary Immigrants », *Demography*, vol. 39, n° 3 (2002), p. 467.

¹⁹⁴ *Ibid.*

l'allemand pour les descendants des auxiliaires allemands, d'autant plus que la « part » de germanité se dissout à chaque génération s'il n'y a pas de renchaînements d'alliances avec d'autres familles de souche allemande. L'exemple de la tante d'Arthur Caux, descendante de troisième génération qui n'a retenu que deux mots en allemand, semble corroborer cette hypothèse. Il est possible de faire le parallèle avec d'autres marqueurs identitaires germaniques. Ils sont disparus graduellement de génération en génération. Néanmoins, tout ne finit pas par s'amoindrir. Contrairement aux marqueurs identitaires, les mentions de profession laissent davantage de traces dans les sources. Le métier exercé fait aussi partie de la culture familiale et de ce que les parents veulent laisser comme héritage à leurs enfants.

3.3.2. Les fonctions exercées par les enfants : de soldats à agriculteurs/agricultrices

La pomme ne tombe jamais bien loin de l'arbre, c'est ce que nous avons noté en observant les professions qu'ont pratiquées les descendants des colons allemands à l'étude, qui ont été compilées dans le tableau 12 ci-dessous. Les recherches menées dans les actes notariés et les registres de l'état civil nous ont permis de constater que la majorité des fils d'agriculteurs ont pratiqué également ce métier. Nous avons observé que 11 des vétérans des troupes auxiliaires allemandes avaient été cultivateurs toute leur vie. De ceux-ci, seulement 7 ont eu des enfants. Nous avons considéré un huitième individu, Christoph Hessler, dans la catégorie des agriculteurs, même si celui-ci a aussi été vacher pendant sa vie. Sur leurs enfants de sexe masculin, 16 se rendent à l'âge adulte. De ces 16 fils, 12 étaient agriculteurs, 1 était journalier et 3 n'avaient pas de mention de profession. Il faut ajouter qu'un fils dont l'occupation du père reste inconnue a aussi été cultivateur. Les fils d'agriculteurs sont parvenus pour la majorité à conserver

un statut social équivalent à celui de leur père. Jean Christophe Bayer est parvenu à avoir davantage de fonctions que son père, qui était agriculteur. En effet, Jean Christoph a été sous-voyer et syndic en plus d'être agriculteur¹⁹⁵. Un constat semblable peut être établi avec les fils dont les pères pratiquaient d'autres métiers. Le seul autre fils qui était journalier était fils de journalier et les deux fils qui étaient meuniers sont les fils de Georg Friedrich Gründler, qui était meunier. Joseph, le fils de Georg Friedrich, parviendra à s'élever davantage que son père sur le plan social puisqu'il est déclaré capitaine de milice et juge de la cour des commissaires à Gentilly à sa mort en 1848¹⁹⁶.

Tableau 12 : Professions exercées par les descendant(e)s et par leurs conjoint(e)s

Professions	Nombre de descendant(e)s qui ont exercé ces professions	Nombre de conjoint(e)s qui ont exercé ces professions	Total :
Agriculteur/agricultrice	19 (13 fils et 6 filles)	24 (6 conjoints et 18 conjointes)	43
Meunier	2	1	3
Journalier	2	6	8
Soldat	0	1	1
Agent de la paix	0	1	1
Aubergiste	0	2	2
Manchonier	0	1	1
Boucher	0	1	1
Marin	0	1	1
Sans mention	3	0	3

*L'une des descendantes ne s'est pas mariée, mais une autre s'est mariée deux fois. Alors le nombre de conjoints est égal au nombre de filles qui a atteint l'âge adulte (20).

**Comme trois des fils pratiquant le métier d'agriculteur se sont mariés deux fois et que l'un d'entre eux l'a fait à trois reprises, le nombre de conjointes est plus élevé (18 au lieu de 13).

Sources : Actes notariés et actes de l'état civil consultés via le site Web Généalogie Québec.

Le portrait des filles d'agriculteurs est semblable, mais il est un peu plus hétérogène. Sur les 12 filles de cultivateurs qui se rendent à l'âge adulte, 5 ont épousé des hommes qui pratiquaient aussi le travail de la terre. Pour ce qui est des autres filles de

¹⁹⁵ Jean Christophe était aussi capitaine de milice et il signait les requêtes au temps de l'organisation de la paroisse de Saint-Gilles. Caux, « Les colons allemands de Saint-Gilles... », *loc. cit.*, p. 53.

¹⁹⁶ Registre paroissial de Gentilly, Acte de sépulture de Joseph Gründler, 20 juillet 1848. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

cette catégorie, l'une d'entre elles restera célibataire, l'une s'est unie à un meunier, une autre a épousé un marin et les quatre autres ont fait de même avec des journaliers. Seul le mariage avec le meunier nous semble avantageux ici. Quant aux 8 filles dont les pères n'étaient pas des habitants et qui vivaient à l'extérieur de la seigneurie, elles ont épousé des hommes de corps de métier très variés (canonnier, boucher, aubergiste, etc.) Bien que deux d'entre elles aient épousé un journalier et une autre un agriculteur, on pourrait dire que leurs conjoints occupent un emploi plus qualifié que les époux des filles d'agriculteurs. Cela s'explique par le fait que la plupart résident à Québec, ou tout près, au moment de convoler en justes noces¹⁹⁷. À la ville, elles ont plus d'options de conjoints et les gens ont la possibilité d'occuper toutes sortes de professions. Certaines filles, dont pratiquement toutes les filles d'Andreas Heinrich Krämer, qui a été journalier une grande partie de sa vie, ont bien tiré leur épingle du jeu et se sont élevées socialement grâce à leur époux¹⁹⁸. D'autres ont conservé une position équivalente. Citons l'exemple de Marie Louise Hoffmann qui choisit comme conjoint un aubergiste, comme son père. Son mari sera d'ailleurs aussi déclaré bourgeois comme ce fut le cas pour Anton Adam¹⁹⁹.

Dans le tableau 12, le nombre d'agriculteurs et d'agricultrices peut paraître surprenant. Il est élevé parce que nous avons choisi de considérer les filles, dont les pères étaient des habitants et qui ont épousé des agriculteurs, comme étant elles-mêmes des agricultrices. Elles n'avaient pas de mention de profession qui le disait explicitement,

¹⁹⁷ Marie Louise Kassmann habitait à Charlesbourg à son mariage : voir Registre paroissial de Charlesbourg, Acte de mariage de Marie Louise Kassmann et de François Collet dit Picard, 15 février 1814. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

¹⁹⁸ Marie Anne épouse en premières noces un canonnier de l'Artillerie royale et en secondes noces un agent de la paix. Harriet se marie avec un aubergiste, Marie Louise avec un manchonnier et Marie Ursule avec un boucher. Seule Marie Catherine fait une union avec un journalier. Son mari était marin au début de leur mariage, puis il déclare la profession d'arrimeur.

¹⁹⁹ Registre paroissial de Saint-Roch, Acte de sépulture de Marie Louise Hoffmann, 25 juillet 1834. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

mais elles ont participé toute leur vie aux travaux agricoles. Nous avons eu le même raisonnement pour ce qui est des épouses des fils de cultivateurs. Prenons l'exemple d'un boulanger, il serait difficile de dire si sa femme est boulangère, car il serait possible qu'elle ne participe pas au travail de son mari, même s'il y a de fortes chances pour qu'elle l'ait fait²⁰⁰. Pour ce qui est des agricultrices, les historiens et les historiennes s'entendent déjà pour dire qu'elles sont essentielles au bon fonctionnement de l'exploitation familiale, notamment sur un front pionnier²⁰¹. Les femmes participent même à des tâches dites « masculines », par exemple, le travail au champ pendant les moissons. Nous considérons donc que ces chiffres donnent un portrait plus fidèle de la réalité. Ce nombre élevé d'agriculteurs et d'agricultrices signifie aussi que de nombreux parents ont réussi à se reproduire à l'identique, c'est-à-dire à établir le plus grand nombre possible d'enfants comme travailleurs de la terre, comme eux-mêmes l'étaient²⁰².

Finalement, bien que leurs pères aient été militaires une partie de leur vie, cette facette de leur identité n'a pas eu d'impact sur le choix de métier des enfants. Aucun d'entre eux n'est devenu soldat de carrière. Étant en grande majorité des cultivateurs, même s'ils avaient voulu intégrer l'armée britannique cela aurait été presque impossible à une époque où, même les Canadiens appartenant à la noblesse avaient de la difficulté à y obtenir des postes satisfaisants²⁰³. Les descendants des auxiliaires allemands ne pouvaient pas non plus intégrer des troupes de mercenaires, la colonie britannique n'avait pas la

²⁰⁰ Marie-France Prévost, « Le recensement de Québec de 1744 : une fenêtre sur le travail des femmes au Canada sous le régime français », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2019, p. 152.

²⁰¹ Voir entre autres Baillargeon, *op. cit.*, p. 20-22 et p. 40; Greer, *op. cit.*, p. 43 et p. 88; Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 122-123.

²⁰² Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique. Population, économie, famille au Saguenay 1838-1971*, Montréal, Boréal, 1996, p. 160.

²⁰³ Roch Legault, *Une élite en déroute. Les militaires canadiens après la Conquête*, Montréal, Athéna Éditions, 2002, p. 111 à 116.

même culture militaire que les principautés du Saint-Empire romain germanique; cette pratique « culturelle » ne pouvait donc pas se transmettre. La participation des Canadiens aux conflits armés du début du XIX^e siècle (guerre de 1812 et rébellions de 1837-1838) passait par la milice²⁰⁴. Il est à noter que trois fils sont devenus capitaine de milice, le fils de Georg Friedrich Gründler, Joseph, qui habitait à Gentilly et Jean Christophe et Louis Bayer, les fils de Johann Christoph, qui avait lui-même été capitaine de milice²⁰⁵. Joseph était meunier dans sa vie active et occupait, à la fin de sa vie, le poste de juge de la cour des commissaires. Louis et Jean Christophe étaient agriculteurs, mais ce dernier a aussi été sous-voyer et syndic²⁰⁶. L'impact des parents ne se remarque pas seulement dans les choix professionnels des enfants. Leurs décisions personnelles, telles que le lieu de leur établissement ou leur choix de conjoints, sont aussi teintées par une certaine culture familiale et influencées par les opportunités que leur offrent ou non leurs parents.

3.3.3. *Les choix de la seconde génération : le mariage et l'établissement*

Le mariage est encore le destin qui attend presque tous les fils et les filles des soldats des troupes auxiliaires allemandes. C'est le signe que le célibat n'est toujours pas un mode de vie privilégié au début du XIX^e siècle et qu'il peut encore signifier la précarité, surtout

²⁰⁴ Les garnisons au Canada sont britanniques et même après la Confédération elles seront présentes sur le territoire canadien. Après le départ des troupes britanniques en 1871, l'armée sera « canadienne », mais ce sera encore difficile pour les francophones d'y accéder puisque l'armée est une institution qui fonctionne en anglais. Il faut attendre 1914 et la formation du 22^e bataillon canadien-français pour qu'ils puissent s'enrôler, initiative qui n'attira pas beaucoup de recrues. Voir Serge Durflinger (s.d.), « Le recrutement au Canada français durant la Première Guerre mondiale », dans *Musée canadien de la guerre* [site Web]. Consulté le 1^{er} août 2020. <https://www.museedelaguerre.ca/apprendre/depeches/le-recrutement-au-canada-francais-durant-la-premiere-guerre-mondiale/#tabs> et James Wood (2015), « Armée canadienne », dans *L'Encyclopédie canadienne* [en ligne]. Consulté le 1^{er} août 2020. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/armee-canadienne>

²⁰⁵ Pour la mention de Joseph Gründler à titre de capitaine de milice voir Registre paroissial de Gentilly, acte de sépulture de Joseph Gründler, 20 juillet 1848. Consulté via le site Web Généalogie Québec. Pour celles de Jean Christophe et Louis Bayer voir Caux, « Les colons allemands... », *loc. cit.*, p. 53 et p. 58.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 53.

pour les femmes²⁰⁷. Une seule fille, Marie Angélique Gerhard, ne s'est jamais mariée. Elle n'est pas entrée chez les religieuses, bien que prendre le voile était une pratique commune pour les femmes célibataires dans beaucoup de sociétés d'Ancien régime²⁰⁸. Elle vécut à la charge de son frère, Philippe, si l'on en croit la donation entre vifs de leur père²⁰⁹. Du côté des garçons, seuls Pierre Knapp et Jean Henri Wagner ne semblent jamais convoler en justes noces²¹⁰. Les unions des enfants des vétérans allemands du corpus sont au nombre de 42, car certains en ont contracté plus d'une²¹¹. La grande majorité des descendants ont épousé des Canadiens et des Canadiennes. Près du quart des conjoints (11 sur 40) étaient cependant d'une autre origine. Deux conjoints étaient des enfants d'immigrants anglais, une épouse et un époux étaient Irlandais, un époux était Anglais, une épouse était Américaine et finalement deux maris venaient des länder germaniques, dont l'un de Prusse²¹². L'origine de trois maris reste inconnue²¹³. Du point de vue géographique, ces unions mixtes étaient davantage endogames (7 sur 11), c'est-à-

²⁰⁷ Jonathan Fortin, « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, p. 19.

²⁰⁸ Le Collectif Clio, *op. cit.*, p. 57. Au Québec, ce sera le cas jusqu'à la fin de la décennie 1960, période durant laquelle le nombre de religieuses diminue de façon notable dans chaque congrégation : voir *Ibid.*, p. 604.

²⁰⁹ La date de son décès est inconnue étant donné que son acte de sépulture reste introuvable, mais elle doit avoir passé toute sa vie auprès de son frère et de sa famille. BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Donation entre vifs entre Philipp Gerhard et Philippe Gerhard fils, 16 juillet 1822.

²¹⁰ Jean Henri est passé tout près de se marier. Il a même passé un contrat de mariage en 1812 avec Marie Angélique Bayer. Cette union ne s'est jamais concrétisée et en 1819 Marie Angélique Bayer a épousé Augustin Simoneau. BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Contrat de mariage entre Jean Henri Wagner et Marie Angélique Bayer, 24 août 1812 et Registre paroissial de Saint-Nicolas, Acte de mariage de Marie Angélique Bayer et Augustin Simoneau, 7 juillet 1819. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

²¹¹ Voir l'annexe 10 : Liste des unions des enfants des vétérans allemands du corpus.

²¹² Voici le nom des conjoints étrangers et le nom du descendant avec lequel ils se sont mariés. Daniel Edward White époux de Marie Rose Bayer, Paul Gardner époux de Geneviève Bayer, Lucy Ricker épouse d'Henri Berla, Marie Bridget O'Neil épouse de Louis Joseph Marie Berla, George Campbell Aird époux de Marie Louise Hoffmann, Thomas Holdsworth 1^{er} époux de Marie Anne Krämer, Johann Reinhardt 2^e époux de Marie Anne Krämer et Johann Christian Gönner époux de Marie Catherine Krämer.

²¹³ Il s'agit de John Hamman l'époux de Harriet Krämer, de William Colman l'époux de Marie Catherine Knapp et de Philippe Cown l'époux de Madeleine Löder. Nous avons fait des recherches dans le PRDH, sur Ancestry et dans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec* et rien ne nous permet de confirmer hors de tout doute leur origine.

dire que les deux conjoints provenaient du même espace²¹⁴. Elles s’observent plus à Québec (6 sur 11) que dans les milieux ruraux comme Saint-Gilles (6 sur 11)²¹⁵. Deux familles, les Bayer et les Krämer, comptent plus d’un mariage avec un individu qui n’est pas Canadien. Nous croyons que le fait de contracter des unions mixtes est une pratique qui est insérée dans leur « culture familiale ». Karine Pépin a avancé dans son mémoire que la culture familiale est un facteur pouvant favoriser les unions mixtes et qu’elle est très liée aux enjeux d’identité familiale. Selon elle, « En perpétuant ce type d’alliance au sein d’une famille et de sa génération subséquente, ces individus s’inscrivent dans une volonté de continuité familiale²¹⁶. » D’ailleurs, Marie Rose et Geneviève Bayer épousent deux anciens frères d’armes. Avant leur mariage, Daniel Edward White et Paul Gardner ont tous les deux servi dans le 104^e régiment d’infanterie, aussi connu sous le nom de *New Brunswick Regiment*, plus précisément dans la brigade des grenadiers²¹⁷. Daniel Edward habite à Saint-Gilles avant son mariage, c’est là qu’il a pu rencontrer Marie Rose et qu’il a pu présenter Geneviève et Paul. Les deux mariages ont lieu la même journée, dans la même église, à Québec, avec les mêmes témoins et avec l’accord des parents²¹⁸.

²¹⁴ Deux mariages sont exogames, les conjoints n’habitaient donc pas la même paroisse lorsqu’ils se sont unis. Le statut exogame/endogame des unions de Philippe Cown et Madeleine Löder et de Marie Bridget O’Neil et Louis Joseph Marie Berla reste indéterminé puisque les actes de mariage n’ont pas été retrouvés. Pour la définition d’endogamie et d’exogamie : voir Benoît Grenier, *Seigneurs campagnards de la Nouvelle France : présence seigneuriale et sociabilité rurale dans la vallée du Saint-Laurent à l’époque préindustrielle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 107.

²¹⁵ Encore une fois, nous ne pouvons nous prononcer sur les unions de Philippe Cown et Madeleine Löder et de Marie Bridget O’Neil et Louis Joseph Marie Berla. Trois couples résidaient, en partie du moins, à l’extérieur de Québec : un couple était originaire de Saint-Gilles, une épouse était de Saint-Gilles et son mari était de Québec et un mari venait du Canton d’Halifax et son épouse résidait au Canton d’Irlande.

²¹⁶ Karine Pépin, « Mariage et altérité : les alliances mixtes chez la noblesse canadienne après la Conquête (1760-1800) », mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, p. 17.

²¹⁷ Benoît Laroche (s.d.), *Les descendants de Paul Gardner* [site Web]. Consulté le 28 juin 2020. <http://freepages.rootsweb.com/~laroche/genealogy/frameset5.html>. En 1818, Paul, Daniel Edward et d’autres compagnons d’armes vendent leurs droits à des terres qui allaient leur être accordées pour leur service pendant la guerre de 1812 voir BAnQ, greffe du notaire Michel Berthelot, Québec, Vente de droits à des terres, 7 octobre 1818.

²¹⁸ Registre paroissial de l’église Saint-Andrew, Acte de mariage de Geneviève Bayer et Paul Gardner, 19 octobre 1818. Consulté via le site Web Généalogie Québec et Registre paroissial de l’église Saint-Andrew,

Tous les autres enfants des Bayer ont épousé des Canadiens, mais nous croyons tout de même que la culture familiale a fait en sorte de favoriser ces deux unions mixtes. En effet, Marie Madeleine, leur mère, a elle-même épousé un ancien militaire. Alors pourquoi refuserait-elle une telle union pour ses filles? De plus, la culture militaire de leur père, Johann Christoph, qui est aussi capitaine de milice, a pu favoriser ces unions. Il faut ajouter aussi que les Bayer étaient des habitants autonomes et relativement prospères, leurs filles représentaient certainement de « bons partis » pour ces « migrants » qui cherchaient à leur tour à s'enraciner. La même logique devait s'appliquer pour les filles d'Andreas Heinrich Krämer. Le fait de choisir un conjoint étranger ne devait pas poser de problème étant donné qu'elles étaient nombreuses dans la famille à l'avoir fait. Nous ne pouvons pas dire cependant si elles avaient un désir de se canadianiser, de se britanniser ou de conserver leurs racines germaniques puisqu'il y a presque autant d'unions au sein de leur famille avec des hommes de chacune de ces origines (deux mariages avec des Canadiens, deux mariages des Allemands, un mariage avec un Anglais et un mariage avec un homme dont l'origine est incertaine). Cela montre plutôt, selon nous, que ces femmes ont choisi leur conjoint sans égard à leur origine, attestant d'une forme d'agentivité et plus globalement de la diversification ethnique grandissante dans le XIX^e siècle bas-canadien.

En observant les mariages des enfants, il est possible de constater qu'il y a plusieurs renchaînements d'alliance, c'est-à-dire des alliances unissant des familles qui

ont déjà échangé des conjoints²¹⁹. Ces six unions, exposées à l'annexe 11, ont eu lieu dans la seigneurie de Beaurivage. En plus de ces mariages, certaines familles de Saint-Gilles ont fourni plusieurs conjoints aux enfants des auxiliaires allemands sans qu'ils soient de la même famille. C'est le cas notamment de Michel Dubois dit Lafrance et Marie Simoneau dit Sanschagrin, dont deux de leurs filles, Madeleine et Marie Anne, ont épousé des fils de colons allemands et une autre, Marie Thérèse, s'est unie avec Martin Friederich Ewaldt, un Allemand venu en immigration libre²²⁰. Le couple Joseph Marie Demers dit Dumais et Marguerite Demers compte aussi trois enfants qui ont scellé une alliance avec un descendant allemand²²¹. Cela montre que les soldats des troupes auxiliaires allemandes se sont bien intégrés dans la seigneurie de Beaurivage, assez pour que leurs voisins canadiens acceptent d'unir leur famille avec les leurs. En effet, les renchaînements d'alliance ont pour effet de renforcer les solidarités familiales, les familles deviennent alors parentes et voisines²²². Il faut rappeler que les colons allemands sont aussi des pionniers de Saint-Gilles et que certains sont devenus des acteurs influents de leur terroir d'accueil. Leurs enfants étaient donc des partis intéressants pour cette raison.

²¹⁹ Gérard Bouchard, « Sur les structures et les stratégies de l'alliance dans le Québec rural (XVII^e-XX^e siècle). Plaidoyer pour un champ de recherche », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, n° 3, 1994, p. 352.

Liste des renchaînements d'alliance : Louis et Magloire Bayer épousent Marguerite et Clothilde Demers dit Dumais, Marie Angélique et Charles épousent Augustin et Marie Solange Simoneau dit Sanschagrin, George et Marie Angélique Hessler épousent Marie Geneviève et Charles Gouin.

²²⁰ Madeleine a épousé Philippe Gerhard fils et Marie Anne a épousé Pierre Löder. D'autres descendants des auxiliaires allemands ont des conjointes qui portent le nom de famille Dubois dit Lafrance. Cependant, elles sont issues d'autres familles (Étienne Dubois dit Lafrance et Marie Madeleine Simoneau dit Sanschagrin et Étienne Dubois dit Lafrance et Marie Scholastique Chantal).

²²¹ Leur fils, Louis Augustin, s'est marié avec Marie Josephthe Hoffmann, leur fille Marguerite s'est mariée avec Louis Bayer et une autre de leur fille Clotilde a épousé Magloire Bayer.

²²² Tiphaine Barthelemy de Saizieu, « Les alliances matrimoniales à Neuville à la fin du XVIII^e siècle », dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural. Structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises XVII^e-XX^e siècles*, Paris et Montréal, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales et Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 318.

L'apparement favorise l'enracinement à l'époque de la Nouvelle-France, mais c'est toujours le cas à la fin du XIX^e siècle au Saguenay, où les individus intégrés à un réseau de parenté avaient deux fois plus tendance à se sédentariser²²³. Il n'en est pas autrement dans la seigneurie de Beaurivage au début du XIX^e siècle. Ces unions permettent aux enfants de colons allemands de prendre racine à Saint-Gilles, mais cela contribue aussi à l'enracinement de leur conjoint canadien, qui faute de trouver un partenaire aurait peut-être dû aller en chercher un ailleurs. Le cycle des alliances à Saint-Gilles correspond à ce que Jacques Mathieu et son groupe de recherche avaient analysé : « la [seigneurie] attire l'étranger grâce à [l]es terres disponibles et, plus tard, [la population locale] l'accepte pour placer ses filles²²⁴ ». Le nombre élevé de mariages avec des Canadiennes fait en sorte que les descendants allemands poursuivent leur canadianisation, notamment s'ils avaient moins été en contact avec la culture canadienne dans leur foyer dans le cas où leurs deux parents étaient allemands, mais cela veut dire également que la grande majorité des petits-enfants sera aussi élevée au sein de celle-ci. Les mariages fournissent des occasions de prendre racine à Saint-Gilles, mais certains fils partent avec une longueur d'avance et sont déjà bien lotis²²⁵. Tous n'ont pas la chance d'hériter du « vieux bien » ou même d'une terre tout court.

En observant les familles du corpus, il est possible de voir que les types de reproduction familiale sont différents d'une famille à l'autre, comme l'avait remarqué

²²³ Lessard, Mathieu et Therrien-Fortier, *loc. cit.*, p. 217 et Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique...*, *op.cit.*, p. 45.

²²⁴ Jacques Mathieu, et *al.*, « Les alliances exogames dans le gouvernement de Québec – 1700-1760 », *Revue de l'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n° 1 (1981), p. 16.

²²⁵ Michel, *op. cit.*, p. 334.

Louis Michel dans son étude des familles paysannes de Varennes et Verchères²²⁶. Quelques-uns ont réussi à faire une reproduction élargie parfaite et à établir tous leurs enfants sur des terres, dont Johann Christoph Bayer. Tous ses fils (Jean Christophe, Louis, Magloire et Charles) sont établis sur une terre dans la seigneurie de Beaurivage²²⁷. Johann Christoph lègue même la terre familiale à sa plus jeune fille Marguerite²²⁸. D'ailleurs, les fils de ceux qui ont fait une reproduction élargie parfaite auront tendance à rester davantage dans la seigneurie de Beaurivage. Toutefois, il n'est pas certain que la situation aurait été la même s'ils avaient eu plus de fils. Philipp Gerhard, Christoph Hessler et Johann Adam Andreas Raubenheimer ont eu un seul fils et vu leur situation financière, ils n'auraient sûrement pas réussi à fournir un lopin de terre à tous leurs fils s'ils en avaient eu plus²²⁹. Anton Adam Hoffmann, quant à lui, a légué l'ensemble de ses biens à ses filles. Ses terres à Marie Josephte et son époux et ses biens ainsi que son habitation à Québec à Marie Louise et son époux. Comme quoi, la reproduction familiale ne passe pas seulement par les garçons²³⁰. Notons que trois vétérans allemands ont été fauchés par mort trop tôt pour pouvoir laisser à leurs enfants ce qu'ils auraient peut-être voulu, leur reproduction familiale est donc considérée comme interrompue. Cela fait quand même en sorte que leurs enfants se retrouvent sans bien foncier, comme c'est le

²²⁶ Nous avons d'ailleurs utilisé les catégories de reproduction familiale développées par Louis Michel dans notre analyse voir Michel, *op. cit.*, p. 332-333. Pour voir le type de reproduction familiale effectué par les ménages du corpus voir le tableau 13.

²²⁷ Caux, « Les colons allemands de Saint-Gilles... », *loc. cit.*, p. 53-55 et Roland-J. Auger, « L'ancêtre Conrad-Christophe Payeur », *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 5, n° 1 (1952), p. 34-35.

²²⁸ BAnQ, greffe du notaire Damase Ernest Larue, Québec, Donation entre vifs Christoph Bayer et Marie Madeleine Gendreau à Marguerite Bayer, 8 janvier 1824.

²²⁹ Ils auraient sûrement fait une reproduction familiale simple ou partielle, c'est-à-dire qu'ils auraient établi un fils ou quelques fils, mais pas la totalité. Les autres auraient tous été exclus de la transmission du patrimoine. Michel, *op. cit.*, p. 332.

²³⁰ Les fils d'Anton Adam sont morts en bas âge. La transmission de ses biens aurait peut-être été différente s'ils avaient survécu. Son cas nuance toutefois les conclusions habituelles selon lesquelles les filles sont les perdantes de la reproduction familiale voir notamment Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique...*, *op. cit.*, p. 199 et p. 204-205.

cas pour les exclus de la reproduction familiale partielle et simple ainsi que pour ceux dont les parents ne sont pas parvenus à les établir. Tous ces jeunes gens ont dû se débrouiller et acheter une terre par leurs propres moyens. Certains restent dans la seigneurie de Beaurivage, mais d'autres la quittent pour essayer de se positionner mieux ailleurs. Ceux qui ne sont pas assez nantis pour devenir propriétaires exploitants deviennent alors journaliers.

Tableau 13 : Type de reproduction familiale effectué par les familles du corpus²³¹

Nom des pères de famille	Type de reproduction familiale					
	Reproduction élargie parfaite	Reproduction élargie partielle	Reproduction simple	Reproduction interrompue	Absence de reproduction	Inconnu
Johann Christoph Bayer	X					
Heinrich August Berla						X
Philipp Gerhard	X					
Georg Friedrich Gründler						X
Christoph Hessler	X					
Anton Adam Hoffmann	X					
Johann Kassmann				X		
Anton Knapp					X	
Baltasar Koch				X		
Heinrich Krämer					X	
Johann Georg Löder				X		
Johann Lotz					X	
Johann Adam Andreas Raubenheimer	X					
Georg Konrad Rust						X
Johannes Wagner		X				
Total :	5	1	0	3	3	3

Source : Testaments et donations entre vifs

D'une part, certains descendants ont pris la décision de quitter Saint-Gilles et de s'installer plus loin dans la seigneurie, plus précisément à Saint-Sylvestre, notamment

²³¹ Dans le tableau 13, nous avons séparé l'absence de reproduction et de la reproduction familiale interrompue comme il y avait quelques pères qui étaient décédés avant que leurs enfants atteignent l'âge adulte. Leur reproduction familiale aurait sans doute été différente s'ils avaient vécu plus longtemps.

Adam Raubenheimer fils, Philippe Gerhard fils, Pierre et Jean Philippe Löder et Charles Bayer pour n'en nommer que quelques-uns²³². Il faut dire que la seigneurie de Beaurivage au début du XIX^e siècle est davantage mise en valeur qu'à l'arrivée des vétérans allemands. Le taux de croissance y est en effet fulgurant. Là où l'on trouvait seulement quelques familles en 1790, se trouve vers 1850, près du quart de la population du comté de Lévis-Lotbinière²³³. Cela est dû au taux de fécondité important, mais aussi à la construction du chemin Craig en 1810, qui a accéléré la colonisation et a permis le développement autour de Saint-Sylvestre et Saint-Patrice²³⁴. À partir de 1815, il faut aussi tenir compte des immigrants britanniques qui commencent à occuper le territoire, bien qu'ils soient plus nombreux à y vivre à la fin des années 1840²³⁵. Les terres sont ainsi moins disponibles à Saint-Gilles. Ces descendants ne sont pas restés dans le village de leur père, mais ils se sont quand même enracinés dans la seigneurie de Beaurivage. Au final, ils se retrouvent dans une meilleure position puisque les terres sont vraiment plus fertiles à Saint-Sylvestre²³⁶. C'est probablement pour cette raison d'ailleurs qu'ils se sont dirigés plus au sud dans le fief.

D'autre part, une partie des enfants des soldats des troupes auxiliaires allemands continue d'être mobile. Ces descendants s'installent dans la seigneurie de Beaurivage, mais la quittent quelques années plus tard. Prenons l'exemple ici de Geneviève Bayer et Paul Gardner pour illustrer cette mobilité. Les conjoints commencent leur vie conjugale à Québec puis ils déménagent à Saint-Sylvestre. Ils vivent là-bas pendant au moins 15 ans et ils changent de terre trois fois avant de déménager dans le canton d'Irlande. Ils

²³² Bilodeau, *Saint-Sylvestre se raconte : 1828-1978, op. cit.*, p. 76-81, p. 607, p. 612-613.

²³³ Samson, *op. cit.*, p. 113.

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ *Ibid.*, p. 114.

²³⁶ Bilodeau, *Saint-Sylvestre se raconte : 1828-1978, op. cit.*, p. 69.

changeront encore d'emplacement avant de s'établir durablement à Saint-Ferdinand d'Halifax²³⁷. Nous croyons que c'est l'appel de terres plus fertiles ailleurs qui s'est fait entendre dans la plupart des cas puisqu'ils ont quand même pris la décision de quitter leur famille qui vivait aux alentours dans certains cas, dont celui de Geneviève et Paul²³⁸. Ces individus moins ancrés dans des lieux spécifiques sont plus difficiles à suivre dans les sources, notamment en raison de l'impossibilité d'obtenir des résultats via la banque de données Parchemin, qui s'arrête au début du XIX^e siècle. Il faudrait consulter les greffes des notaires locaux, les écrits des généalogistes et les terriers des seigneuries où nous pensons que les enfants des vétérans allemands se sont installés²³⁹. Pour ce qui est de l'ensemble des descendants, il faudrait suivre leur famille plus loin dans le temps afin de savoir si leurs petits-enfants se sont enracinés dans le fief de Beaurivage et sinon de déterminer où ils ont posé leurs bagages. Pour finir, d'autres descendants d'auxiliaires allemands, dont les pères ne faisaient pas partie du corpus, ont choisi de s'installer dans le fief de Beaurivage, dont Thomas Nappert, le fils de Johann Franz Nopper et John Blumhardt, le fils de Johann Georg Blumhardt²⁴⁰. Nous ne croyons pas que c'était parce qu'ils avaient entendu dire qu'il y avait beaucoup de personnes d'origine germanique là-bas. Après tout, certains des soldats des troupes auxiliaires allemandes avaient déjà quitté le secteur et les Allemands et leurs enfants étaient peu nombreux par rapport aux Canadiens, aux Anglais et aux Irlandais. Ils le savaient peut-être, mais ce n'était

²³⁷ Laroche, *loc. cit.*

²³⁸ Lorsque Geneviève et Paul habitaient sur le chemin Craig leurs voisins étaient des membres de la famille de Geneviève, soit Charles Bayer et Monique Boucher et Marie Angélique Bayer et Augustin Simoneau dit Sanschagrin : voir *Ibid.*

²³⁹ Dans le cadre de notre mémoire, nous n'avons pas eu le temps d'effectuer des recherches aussi approfondies.

²⁴⁰ Bilodeau, *Saint-Sylvestre se raconte : 1828-1978, op. cit.*, p. 76. D'ailleurs, la veuve de Johann Franz, Françoise Destroismaisons dit Picard, a terminé sa vie à Saint-Sylvestre et s'y est fait enterrer voir Registre paroissial de Saint-Sylvestre, Acte de sépulture de Françoise Destroismaisons dit Picard, 13 octobre 1846. Consulté via le site Web Généalogie Québec.

certainement pas le principal motif de leur déménagement. Cela fait tout de même en sorte d'augmenter le nombre d'individus ayant des origines germaniques à avoir vécu dans la seigneurie de Beaurivage²⁴¹.

Conclusion

Ce chapitre fait ressortir l'importance de la terre et surtout l'intérêt de posséder sa petite parcelle. En effet, le fait d'être ou non un propriétaire-exploitant a eu un impact considérable quant au destin des soldats des troupes auxiliaires allemandes et de leurs descendants. Les vétérans allemands qui sont cultivateurs ont plus tendance que les autres à s'enraciner à Saint-Gilles. Ce sont 9 des 23 hommes du corpus ont pris racine dans la seigneurie de Beaurivage. Toutefois, être habitant n'est pas du goût de tous, mais même ceux qui quittent la seigneurie l'auront été pendant une période de leur vie. Au tournant du XIX^e siècle, il est difficile d'y échapper. La plupart des agriculteurs seront en mesure de transmettre dans leurs vieux jours leur exploitation à au moins un de leurs enfants, ce qui perpétue la stabilité plutôt que la mobilité. Le travail agricole est le destin qui attend de très nombreux descendants et de très nombreuses descendantes, même pour ceux qui n'héritent pas d'une terre. Il est d'ailleurs plus évident de voir cette transmission que la transmission culturelle. En effet, l'héritage culturel germanique, qui se perpétue chez les enfants, est difficile à cerner, faute d'écrits du for privé. La langue allemande a eu un meilleur succès que la religion protestante, mais il nous est impossible de nous prononcer sur la perpétuation d'autres traditions germaniques étant donné l'absence de preuve dans les sources. La propriété terrienne n'est pas le seul élément à jouer un rôle important en

²⁴¹ Marc Tremblay a d'ailleurs sélectionné la région de Chaudière-Appalaches, qui comprend le territoire qui faisait partie auparavant de la seigneurie de Beaurivage, dans son étude visant à retracer la contribution des immigrants germaniques au peuplement de cinq régions du Québec, parce qu'un grand nombre d'Allemands s'y étaient installés. Tremblay, *loc. cit.*, p.179-200.

ce qui a trait à l'intégration spatiale et sociale. Les femmes, qu'elles soient les épouses des auxiliaires allemands ou qu'elles soient les conjointes de leurs enfants, contribuent à ancrer les hommes dans la seigneurie de Beaurivage. Elles sont leur compagne dans la solitude, leurs bras supplémentaires, les mères de leurs enfants, leur porte d'entrée vers un réseau de solidarité et bien plus encore. Cela est sans compter leur impact dans la canadianisation de ces anciens soldats. Même les Allemandes favorisent ce processus puisqu'un homme marié a plus de facilité à s'intégrer dans la communauté locale qu'un célibataire. Les Allemands continueront donc de leur vivant à se canadianiser et ce sera aussi le cas de leurs enfants. Ces derniers seront d'ailleurs encore plus influencés par la culture canadienne puisqu'ils y sont nés et qu'ils n'ont pas connu la contrée de leurs parents et tout ce qui vient avec.

Pour ce qui est du succès sur le plan social des vétérans allemands, nous pouvons dire qu'ils se sont bien intégrés parmi les anciens habitants de Saint-Gilles. Les alliances entre les enfants des familles canadiennes et les descendants germaniques témoignent de cette bonne entente. Le fait que Johann Christoph Bayer ait été capitaine de milice montre que la population locale n'était pas hésitante à se retrouver sous le commandement d'un « étranger ». Certains auxiliaires allemands ont réussi à bien tirer leur épingle du jeu dans le fief de Beaurivage tels que Johann Christoph, Andreas Heinrich Berhard et Adam Hoffmann, mais sinon la plupart de ceux qui sont restés dans la seigneurie ont vécu une vie d'habitant « ordinaire », mais de souche allemande. À l'extérieur de ce secteur, les situations sont plus diversifiées. Anton Adam Hoffmann et Johann Kassmann, tous les deux aubergistes, sont très bien nantis, mais ce n'est pas le cas de tous leurs compatriotes. Martin Friederich Ewaldt, Heinrich Krämer et Johann Lotz

ont vécu après tout une vie de journalier. Les familles des vétérans allemands auront tout de même réussi pour la plupart à se reproduire à l'identique, donc à créer de nombreuses cellules familiales paysannes « ordinaires ». Elles ont posé leur pierre à l'édifice de la société rurale canadienne préindustrielle et finiront de génération en génération par ne faire qu'un avec elle.

Conclusion

Les soldats des troupes auxiliaires allemands sont encore très méconnus au Québec et très peu d'historiens ou d'historiennes y ont consacré des travaux. Cette recherche, bien qu'elle ne concerne qu'un petit groupe de ces militaires, aura permis de les faire connaître davantage. Ce mémoire avait pour objectif d'apporter une nouvelle compréhension à l'enracinement des auxiliaires allemands et de leurs descendants dans la seigneurie de Beaurivage, plus particulièrement à Saint-Gilles, dans une perspective d'histoire rurale axée sur la famille et de mieux comprendre le processus d'intégration d'une minorité ethnique au sein de la société canadienne rurale préindustrielle. Nous avons d'abord présenté le contexte géographique et le développement pionnier de la seigneurie afin d'exposer dans quel milieu s'insèrent les vétérans allemands. Ensuite, nous avons dressé leur portrait et celui de leurs épouses afin de faire ressortir leurs principales caractéristiques sociodémographiques.

Cette étude a montré que le groupe des soldats allemands qui s'installe à Saint-Gilles est assez hétérogène. Ils n'ont pas occupé les mêmes postes dans l'armée ni servi dans les mêmes régiments, ils provenaient de secteurs différents dans les länder germaniques et ils n'avaient pas tous un degré équivalent de maîtrise des langues française et anglaise. En grande majorité, ils provenaient des couches sociales inférieures ou moyennes et pratiquaient la religion protestante (13 sur 23). Leurs épouses, quant à elles, étaient Allemandes, mais surtout Canadiennes. Elles avaient en commun leur appartenance à la paysannerie, mais aussi d'avoir fait preuve d'agentivité dans le choix de leur époux. En effet, il fallait être assez courageuse pour traverser l'océan et suivre son

époux à la guerre et il fallait l'être aussi pour choisir un mari « étranger » dans une société culturellement homogène.

L'origine des conjointes a un impact sur la culture des Allemands. En effet, ils conservent davantage leur culture germanique si leur épouse est allemande et au contraire si leur épouse est canadienne, ils s'intègrent davantage et plus rapidement à la société canadienne. Néanmoins, qu'ils aient marié ou non une Canadienne, ils avaient déjà commencé leur canadianisation durant la guerre en vivant chez les habitants et en côtoyant des Autochtones. Ils avaient effectivement déjà commencé à s'habiller différemment, à adopter les modes de transport locaux et à parler en français pour communiquer avec les habitants. Le processus a seulement été plus rapide avec une épouse née sur place. L'origine de leur épouse ne semble pas avoir eu d'effet cependant quant à leur intégration dans la communauté. Les actes de baptêmes montrent que les colons canadiens les ont bien acceptés en leur sein, que les femmes des vétérans aient été Allemandes ou Canadiennes, puisqu'ils ont accepté d'être parrains et marraines de leurs enfants. Les habitants de Saint-Gilles n'ont pas été non plus contre l'idée que leurs enfants s'unissent avec des descendants allemands, ce qui montre que les vétérans et leurs épouses faisaient partie intégrante de la collectivité.

Le fait d'avoir une épouse, toutes origines confondues, aide les soldats des troupes auxiliaires allemandes à s'enraciner dans la Province de Québec. Ils ne s'installent pas tous de façon durable dans la seigneurie de Beaurivage, puisque certains la quittent pour pratiquer un autre métier ou pour ne plus vivre sur le front pionnier, mais ils ne repartent pas dans les länders germaniques. Le proverbe « Qui prend mari prend pays » se transforme plutôt dans le cas de notre étude en : « Qui prend femme prend pays ». Ce qui

semble favoriser le plus leur enracinement à Saint-Gilles est le métier qu'ils pratiquent. Les agriculteurs sont plus nombreux à s'enraciner à Saint-Gilles. Neuf des onze agriculteurs s'y sont installés durablement et les trois autres y ont passé toute leur vie, mais comme ils n'ont pas eu d'enfant on ne parle pas d'enracinement dans leur cas. Le désir de continuer à vivre dans une communauté germanique a sans doute aussi motivé leur envie de rester sur place, bien qu'il ne soit pas possible de l'attester. Notre hypothèse relative à l'impact des épouses dans l'enracinement des soldats allemands était donc juste, mais elle est à nuancer puisqu'il faut aussi considérer d'autres facteurs.

De plus, vivre au sein d'une communauté allemande leur a certainement permis de conserver davantage de marqueurs identitaires germaniques comme la langue et d'autres pratiques culturelles, auxquelles nous n'avons pas accès faute de sources. Ils devaient communiquer plus en allemand qu'un Allemand vivant seul dans son village, gardant ainsi la langue plus vivante, ce qui rend la transmission plus facile à la génération suivante. Pour ce qui est de la religion, ils ont été nombreux à rester fidèles à leur foi d'origine. Les catholiques sont restés catholiques et c'est la même chose pour les protestants, outre le cas de Johann Kassmann qui semble s'être converti au catholicisme en fin de vie¹. Certains des vétérans allemands ont même préféré être mis en terre loin de leurs épouses afin de respecter leurs convictions. Leur choix aurait sans doute été le même s'ils avaient vécu ailleurs, mais nous croyons que pour les mêmes raisons que la langue, le fait d'être plus nombreux à partager une foi a aidé à la garder plus active.

D'autre part, l'analyse des enfants a montré que les parents allemands se sont canadianisés sur certains aspects. Ils ont fait baptiser leurs enfants dans la religion

¹ Ce dernier vivait en dehors de Saint-Gilles, à Lévis, et donc en dehors de la communauté germanique.

catholique, leur ont donné en grande majorité des prénoms à consonance française et leur ont choisi des parrains et des marraines canadiens et catholiques à de nombreuses reprises. Qu'ils aient opté pour ces choix par obligation (pas de lieu de culte protestant à proximité) ou par désir de mieux s'intégrer dans la société canadienne, cela a quand même eu pour effet de faire baigner leurs enfants encore plus rapidement dans la culture dominante. Les auxiliaires allemands ont tout de même conservé des marqueurs identitaires germaniques en transmettant des prénoms germaniques à leurs enfants et en leur choisissant des parrains et des marraines allemands, même si ceux-ci étaient moins nombreux que les Canadiens à occuper ces rôles symboliques. Il faut dire que la francisation des prénoms camoufle fort probablement un grand nombre de prénoms germaniques. L'étude des descendants a également exposé que ceux-ci se sont canadianisés rapidement. Ils ont adopté la coutume de faire des contrats de mariage, contrairement à leurs parents, ils se marient à l'Église catholique, se font enterrer au sein de cette religion et ils donnent de moins en moins de prénoms germaniques. La reproduction familiale est surtout passée par la transmission des professions. Bien sûr, nous affirmons cela en regard des sources que nous avons pu trouver. Il aurait pu en être autrement si des témoignages ou des journaux personnels avaient subsisté jusqu'à nos jours.

Ce mémoire aura permis de remédier à certaines lacunes concernant l'histoire des soldats des troupes auxiliaires allemandes au Québec. Aucune étude à ce jour n'a analysé aussi attentivement un groupe de ces vétérans après leur carrière militaire. C'est l'ensemble de leurs comportements démographiques et leurs pratiques sociales qui ont été révélés par cette recherche très approfondie dans les actes de l'état civil, les actes

notariés et le fonds d'archives de la seigneurie de Beaurivage. Il faut ajouter que ce mémoire aura aussi permis plus largement d'éclairer l'histoire de la famille au tournant du XIX^e siècle, une période négligée en ce qui a trait à la vie des masses paysannes. Le groupe de soldat que nous avons étudié est en effet majoritairement rural, bien que nous ayons vu que certains individus se sont installés à la ville. Il serait intéressant de mener une étude semblable sur les soldats des troupes auxiliaires allemandes qui se sont établis à Québec. Les registres paroissiaux et surtout les baptêmes ont montré qu'il y avait bel et bien une présence allemande dans la capitale coloniale à la fin du XVIII^e siècle. Il serait intéressant de constater si de leur côté ils se sont davantage britannisés en tentant de se rapprocher du pouvoir colonial, notamment en épousant des Britanniques plutôt que des Canadiennes, en contractant plus d'actes notariés en anglais, en nommant des parrains et des marraines britanniques, etc.

De nos jours, il reste peu de traces du passage des auxiliaires allemands à Saint-Gilles. Certaines familles savent qu'elles ont des ancêtres allemands. D'ailleurs, dans un témoignage oral, Jean-Maurice Demers, un résidant de Saint-Gilles, mentionne qu'il sait qu'il est de descendance allemande et que c'est l'épouse de Louis Augustin Demers, Marie Josephte Hoffmann, qui était la fille d'un Allemand². Cependant, celui-ci croyait que son ancêtre avait combattu sur les plaines d'Abraham lors de la guerre de la Conquête plutôt que durant la Révolution américaine. Les éléments historiques se confondent avec le temps dans la mémoire collective. Il est aussi difficile de déterminer si les familles savent qu'elles ont des ancêtres allemands parce que quelqu'un a fait des

² Musée de la Mémoire vivante, « Jean-Maurice Demers (1933 -) – 2016-0055 » (5 août 2016) [enregistrement audio], entrevue avec Jean-Maurice Demers, propos recueillis par Florence Demers.

recherches généalogiques³ et leur a partagé ses découvertes ou bien si c'est un savoir qui s'est transmis dans la famille de génération en génération⁴. L'un des slogans de la région de Lotbinière est : « Lotbinière – de nature accueillante »; on peut penser que cette appellation est due en partie à son histoire⁵. Des immigrants français de la fin du XVII^e siècle à la vague d'immigration en provenance des îles britanniques, le secteur a accueilli de nombreux immigrants, dont les soldats allemands qui font office de pionniers dans la seigneurie de Beaurivage. Pour conclure, ce mémoire aura « visibilisé » la vie d'hommes et de femmes; Johann Christoph Bayer, Johann Georg Löder, Anton Knapp, Konrad Bodenbender, Eva Lavina Sophia Mankerin, Elisabetha Louise Krusie, Magdeleine Audet dit Lapointe, Marie Anne Perreault et bien d'autres, qui ont apporté leur pierre à l'édifice en ce qui a trait au développement de Saint-Gilles.

³ Citons par exemple Gérard Payer, qui a fait des recherches généalogiques et a fait connaître les résultats de celle-ci à sa famille élargie : voir Gérard Payer, « Johann Christoph Bayer ancêtre des Payer et Payeur », *Mémoire de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 39, n° 3 (1988), p. 175-176.

⁴ Il a été porté à notre attention par Maurice Demers, l'un des lecteurs de ce mémoire, que Nazaire Demers, l'arrière-petit-fils d'Anton Adam Hoffmann, avait aussi été aubergiste et qu'il avait fondé l'auberge de Saint-Gilles en 1904. C'est un bel exemple de reproduction familiale et nous trouvions intéressant de le partager même si la présente étude ne se rend pas aussi loin dans le temps.

⁵ Il y a quelques années, on pouvait voir un panneau où figurait ce slogan sur l'autoroute 20. Voir aussi Vivre en Lotbinière (2019), « 18 municipalités à découvrir » [site Web]. Consulté le 16 septembre 2020. <https://www.vivrelenlotbiniere.com/nouvelles/a-consulter/>

Bibliographie

I. Sources :

a) Sources manuscrites

Archives de l'Archidiocèse de Québec. 940 CD, État de liberté au mariage, vol. 1.

Bibliothèque et Archives Canada. MG17, Série A25, vol. 2, f° 51-60, pièce 230.

Bibliothèque et Archives Canada. « Saint-Gilles (seigneurie), district de Buckinghamshire ». Dans *Recensement de 1825 Bas-Canada*. Microfilm C-717.

Bibliothèque et Archives Canada. « Saint-Gilles, district de Lotbinière ». Dans *Recensement de 1831 Bas-Canada*. Microfilm C-720.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Centre de Québec, Greffes de notaire :

BELLEAU, René Gabriel (Québec), 1827-1866.

BERTHELOT, Michel (Québec), 1797-1837.

BERTHELOT D'ARTIGNY, Michel-Amable (Québec), 1773-1786.

CONSCIENT DE SAINT-AUBIN, Louis-Charles (Kamouraska), 1767-1788.

DESCHENEAUX, Pierre-Louis (Québec), 1781-1794.

DUGAL, Charles (Québec), 1816-1855.

DUMAS, Alexandre (Québec), 1783-1802.

GLACKMEYER, Edward (Québec), 1815-1880.

HUOT, Charles (Montréal), 1808-1858.

LAFORCE, Pierre (Québec), 1801-1836.

LARUE, Damase Ernest (Québec), 1819-1841.

LELIÈVRE, Roger (Québec), 1793-1847.

LUKIN, Peter (Montréal), 1790-1814.

MCPHERSON, Laughlan Thomas (Québec), 1816-1870.

PANET, Jean Antoine (Québec), 1772-1786.

ROUSSEAU, François Dominique (Québec), 1768-1788.

TÊTU, Félix (Québec), 1795-1852.

VOYER, Charles (Québec), 1787-1820.

VOYER, Jacques (Québec), 1798-1842.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec – Québec. P233 — *Fonds de la famille Ross (1738-1967)*.

b) Outils de recherche, sources imprimées et orales

DE CATALOGNE, Gédéon (1921). « Carte du gouvernement de Québec : levée en l'année 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain, commandeur des ordres du roy, ministre et secrétaire d'état par le S. Catalogne, lieutenant des troupes, et dressée par Jean Bt. Decouagne ». Sur le site de BAnQ. Consulté le 12 septembre 2020. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2244521>

DE MARCE, Virginia Easley. *The Settlement of Former German Auxiliary Troops in Canada after the American Revolution*. Sparta, Wisconsin, Joy Reisinger, 1984, 350 p.

Généalogie Québec (2020). « Le LAFRANCE (baptêmes 1621-1861, mariages 1621-1918, sépultures 1621-1861) ». Sur le site Web de *Généalogie Québec*. Consulté le 18 septembre 2020. <https://www.genealogiequebec.com/fr/lafrance>

JETTÉ, René. *Dictionnaire généalogique des familles du Québec : des origines à 1730*. Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 2003, 2^e éd. (1983), 1176 p.

KAUFHOLTZ-COUTURE, Claude et Claude CRÉGHEUR. *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec*. Québec, Septentrion, 2013, 550 p.

LAFORTUNE, Hélène et Normand ROBERT, dir. Société de recherche historique Archiv-Histo. *Parchemin*. Banque de données notariales, 1626-1801 [en ligne]. Consulté le 11 avril 2019. <https://www-archiv-histo-com.ezproxy.usherbrooke.ca/recherche.php>

Musée de la Mémoire vivante. « Jean-Maurice Demers (1933 —) – 2016-0055 » (5 août 2016) [enregistrement audio]. Entrevue avec Jean-Maurice Demers. Propos recueillis par Florence Demers.

Parliamentary Register. 1^{re} série, vol. III.

RITCHOT, Dominique. *Les troupes allemandes et leur établissement au Canada, 1776-1783*. Longueuil, Éditions historiques et généalogiques Pépin, 2011, 315 p.

ROY, Pierre-George. *Inventaire des ordonnances des intendants de la Nouvelle-France conservées aux archives provinciales de Québec*. Vol. 2. Beauceville, « L'éclaireur », 1919, 304 p.

ROY, Pierre-George. *Inventaire des concessions en fief et en seigneurie, foies et hommages, aveux et dénombrements conservés aux Archives de la province de Québec*. Vol. 5. Beauceville, « L'éclaireur », 1929, 320 p.

Université de Montréal (s.d.). *Programme de recherche en démographie historique* [en ligne]. Consulté le 4 décembre 2016. <http://www.genealogie.umontreal.ca/fr/>

II. Ouvrages généraux :

BAILLARGERON, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*. Montréal, Boréal, 2012, 281 p.

BEAUVALET-BOUTOUYRIE, Scarlett et Emmanuelle BERTHIAUD. *Le Rose et le Bleu. La fabrique du féminin et du masculin*. Paris, Belin, 2016, 352 p.

BROWN, Craig, dir. *Histoire générale du Canada*. Trad. de l'anglais par Paul-André Linteau, dir. Montréal, Boréal, 1990 (éd. anglaise 1987), coll. « Boréal compact », 694 p.

COURVILLE, Serge, dir. *Population et territoire*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, coll. « Atlas historique du Québec », 200 p.

COURVILLE, Serge. *Le Québec : genèses et mutations du territoire : synthèse de géographie historique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000, 508 p.

DES RUISSEAUX, Pierre. *Le livre des proverbes québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 2^e éd. (1974), 219 p.

DORTIER, Jean-François, dir. « Identité ». Dans *Le dictionnaire des sciences humaines*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, 2004, 875 p.

DROZ, Jacques. *L'histoire de l'Allemagne*. Paris, Presses universitaires de France, 2003, 14^e éd. (1945), coll. « Que sais-je », 128 p.

DUMONT, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Québec, Boréal, 1996, 2^e éd. (1993), 393 p.

EISENSTADT, Shmuel. « Assimilation ». Dans *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Armand Colin, 2011, 4^e édition (1991), 329 p.

FERRETTI, Lucia. *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*. Montréal, Boréal, 1999, 208 p.

GARNEAU, François-Xavier. *Histoire du Canada*. Québec, Aubin, 1845, 314 p.

GREER, Allan. *Brève histoire des peuples de la Nouvelle-France*. Trad. de l'anglais par Nicole Daigneault. Québec, Boréal, 1998 (éd. anglaise 1997), 165 p.

GRENIER, Benoît. *Brève histoire du régime seigneurial*. Montréal, Boréal, 2012, 245 p.

- GROULX, Lionel. *Histoire du Canada français depuis la découverte*. Montréal, L'Action nationale, 1950, 4 volumes.
- LARIN, Robert. *Brève histoire du peuplement européen en Nouvelle-France*. Québec, Septentrion, 2000, 226 p.
- LE COLLECTIF CLIO. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Québec, Édition du club Québec Loisir INC., 1992, 2^e éd. (1982), 646 p.
- MATHIEU, Jacques. *La Nouvelle-France. Les Français en Amérique du Nord, XVI^e-XVIII^e*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001, 2^e éd. (1991), 271 p.
- MORTON, Desmond. *A Military History of Canada*. Edmonton, Hurtig Publishers, 1985, 305 p.
- NEATBY, Hilda. *Quebec: The Revolutionary Age, 1760-1791*. Toronto, McClelland and Stewart, 1966, 300 p.
- PERROT, Michelle. *Les femmes ou les silences de l'Histoire*. Paris, Flammarion, 1998, 704 p.
- SAMSON, Roch, dir., *Histoire de Lévis-Lotbinière*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Les régions du Québec », 1996, 812 p.
- SCHULZE, Hagen. *Germany : A New History*. Traduit de l'allemand par Deborah Lucas Schneider. Cambridge, Harvard University Press, 1998, 356 p.

III. Études :

a) Monographies :

- ALFANI, Guido, Vincent GOURDON et Isabelle ROBIN, dir., *Le parrainage en Europe et en Amérique. Pratiques de longue durée (XVI^e-XXI^e siècle)*. Bruxelles, Peter Lang, 2015, coll. « Histoire des mondes modernes », 487 p.
- ARIÈS, Philippe. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paris, Points, 2014, 3^e éd. (1960), coll. « Histoire », 320 p.
- BÉDARD, Marc-André. *Les protestants en Nouvelle-France*. Québec, Société historique de Québec, 1978, coll. « Cahiers d'Histoire », n°31, 141 p.
- BILODEAU, Julien, dir. *Saint-Sylvestre se raconte : 1828-1978*. Saint-Sylvestre, Le Comité des recherches historiques, 1978, 822 p.
- BOUCHARD, Gérard. *Quelques arpents d'Amérique : population, économie, famille au Saguenay, 1838-1971*. Montréal, Boréal, 1996, 635 p.
- BOUCHETTE, Joseph. *A Topographical Description of the Province of Lower Canada*. Saint-Lambert, Canada East Reprints, 1973 (1815), 640 p.

- BROWN, Marvin L. *Baroness von Riedesel and the American Revolution*. Chapel Hill, University of Carolina Press, 1965, 270 p.
- BRUN, Josette. *Vie et mort du couple en Nouvelle-France : Québec et Louisbourg au XVIII^e siècle*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2006, 185 p.
- BRUNET, Michel. *Les Canadiens après la conquête, 1759-1775. De la Révolution canadienne à la Révolution américaine*. Montréal, Fides, coll. « Fleur de Lys », 1969, 313 p.
- CAILLOT, Bernard. *La guerre d'indépendance américaine. Prototype des guerres de libération nationale?* Paris, Harmattan, 2009, coll. « Harmathèque », 287 p.
- CARPIN, Gervais. *Étude du mode migratoire de la France vers la Nouvelle-France (1628-1662)*. Paris et Sillery, Septentrion et Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001, 555 p.
- CHARBONNEAU, Hubert. *Vie et mort de nos ancêtres. Étude démographique*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Démographie canadienne », 1975, 267 p.
- CHARBONNEAU, Hubert, et al. *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*. Paris et Montréal, Institut national d'Études démographiques et Presses de l'Université de Montréal, coll. « Travaux et Documents », n°118, 1987, 232 p.
- CHOQUETTE, Leslie. *De Français à paysans : modernité et tradition dans le peuplement du Canada français*. Trad. de l'anglais par Gervais Carpin. Québec, Septentrion, 2001, 323 p.
- CLICHE, Marie-Aimée. *Les pratiques de dévotion en Nouvelle-France. Comportements populaires et encadrement ecclésial dans le gouvernement de Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 358 p.
- Comité du livre du 150^e de Saint-Gilles. *Saint-Gilles se raconte, 1828-1978*. Saint-Gilles, Club Lions, 1978, 360 p.
- COTTRET, Bernard. *Terre d'exil. L'Angleterre et ses réfugiés, XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1985, 339 p.
- CRÉGHEUR, Claude. *Les chasseurs de Hesse-Hanau, un régiment d'élite au Canada, 1777-1783*. Québec, Les Éditions GID, 2017, 360 p.
- CRYTZER, Brady J. *Hessians. Mercenaries, Rebels, and the War for British North America*. Yardley, Westholme Publishing, 2015, 296 p.
- DEBOR, Herbert Wilhelm. *The Cultural Contributions of the German Ethnic Group to Canada*. Ottawa, [s.e.], rapport n°9, *Royal Commission on Bilingualism and Biculturalism*, 1965, 76 p.

- DECHÊNE, Louise. *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Montréal, Boréal compact, 1988, 2^e éd. (1974), 532 p.
- DECHÊNE, Louise. *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le Régime français*. Montréal, Boréal, 2008, 664 p.
- DESSUREAULT, Christian. *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Montréal, Fides, 2018, 440 p.
- DUGUAY, Pierre. *La recherche de la confiance : 400 ans d'histoire de la monnaie, de la Nouvelle-France au Canada d'aujourd'hui*. Banque du Canada [en ligne], 2008, 29 p. Consulté le 18 mai 2020. <http://www.banqueducanada.ca/wpcontent/uploads/2010/03/sp08-13f.pdf>
- DUMONT, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Québec, Boréal, 1996, 2^e éd. (1993), 394 p.
- FINE, Agnès. *Parrains et marraines. La parenté spirituelle en Europe*. Paris, Fayard, 1994, 389 p.
- FOURNIER, Marcel. *Les Français au Québec, 1765-1785, un mouvement migratoire méconnu*. Québec et Paris, Septentrion et Éditions Christian, 1995, 388 p.
- FRÉGAULT, Guy. *La civilisation de Nouvelle-France, 1713-1744*. Ottawa, Fides, 1969, 2^e éd. (1944), 285 p.
- GADOURY, Lorraine. *La noblesse de Nouvelle-France : familles et alliances*. Montréal, Éditions Hurtubise, 1991, 208 p.
- GAGNON, Serge. *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les cahiers d'histoire de l'Université Laval », n°23, 1978, 474 p.
- GAGNON, Serge. *Mourir hier et aujourd'hui. De la mort chrétienne dans la campagne québécoise au XIX^e siècle à la mort technicisée dans la cité sans Dieu*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 202 p.
- GAGNON, Serge. *Mariage et famille au temps de Papineau*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1990, 300 p.
- GAGNON, Serge. *Quand le Québec manquait de prêtres. La charge pastorale au Bas-Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 428 p.
- GAUDEMET, Jean. *Le mariage en Occident. Les mœurs et le droit*. Paris, Éditions du Cerf, 1987, 250 p.
- GAUVREAU, Danielle. *Québec, une ville et sa population au temps de la Nouvelle-France*. Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1991, 258 p.

- GINGRAS, Raymond. *Liste annotée de patronymes d'origine allemande au Québec et notes diverses*. Québec, Bibliothèque nationale, 1975, 266 p.
- GRENIER, Benoît. *Seigneurs campagnards de la Nouvelle France : présence seigneuriale et sociabilité rurale dans la vallée du Saint-Laurent à l'époque préindustrielle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, coll. « Histoire », 409 p.
- GRENIER, Benoît et Michel MORISSETTE. *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec*. Québec, Septentrion, 2016, 483 p.
- GROUX, Dominique et Louis PORCHER. *L'altérité*. Paris, L'Harmattan, 2003, 210 p.
- HÉBERT, Pierre-Maurice. *Les Acadiens du Québec*. Montréal, Éditions de L'Écho, 1994, 478 p.
- HELMUT MERZ, Johannes. *The Hessians of Quebec: German Auxiliary Soldiers of the American Revolution Remaining in Canada*. Hamilton, J.H. Merz, 2001, 245 p.
- HENRIPIN, Jacques. *La population canadienne au début du XVIII^e siècle*. Paris, INED et Les Presses universitaires de France (PUF), 1954, 129 p.
- HITSMAN, J. Mackay. *Safeguarding the Canada, 1763-1871*. Toronto, University of Toronto Press, 1968, 240 p.
- KAPP, Friedrich. *Der Soldatenhandel deutscher Fürsten nach Amerika*. Berlin, Julius Springer, 1874, 326 p.
- KLEN, Michel. *L'Odyssée des mercenaires*. Paris, Ellipses, 2009, 335 p.
- LACHANCE, André. *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France : la vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Montréal, Libre expression, 2000, 221 p.
- LANDRY, Yves, et al. *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*. Paris et Montréal, Presses universitaires de France et Presses de l'Université de Montréal, 1987, 232 p.
- LARIN, Robert. *Brève histoire des protestants en Nouvelle-France et au Québec (XVI^e – XIX^e siècles)*. Québec, Éditions de la Paix, 1998, 206 p.
- LEGAULT, Roch. *Une élite en déroute. Les militaires canadiens après la Conquête*. Montréal, Athéna Éditions, 2002, 202 p.
- LEHMANN, Heinz. *The German Canadians 1750-1937. Immigration, Settlement and Culture*. Nouvelle édition par Gerhard P. Bassler. St-John's, Jespersen Press, 1986, 541 p.
- LEMARCHAND, Guy. *Paysans et seigneurs en Europe. Une histoire comparée XVI^e – XIX^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 371 p.

- LITTLE, Jack. *Crofters and Habitants : Settler Society, Economy and Culture in a Quebec Township, 1848-1881*. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1991, 368 p.
- LOWELL, Edward J. *The Hessians and Other German Auxiliaries of Great Britain in the Revolutionary War*. Westminster, Heritage Books, 2008 (1884), 328 p.
- MATHIEU, Jacques et Sophie IMBEAULT. *La guerre des Canadiens 1756-1763*. Québec, Septentrion, 2013, 280 p.
- MCLAUGHLIN, K.M. *Les groupes ethniques du Canada*. Vol. 11 : *Les Allemands au Canada*. Ottawa, Société historique du Canada, 1985, 26 p.
- NOËL, Françoise. *Family Life and Sociability in Upper and Lower Canada, 1780-1870 : a View from Diaries and Family Correspondence*. Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003, 372 p.
- POWELL, James. *Le dollar canadien : une perspective historique*. [s.l.], Banque du Canada, 2005, 131 p.
- RIBORDY, Geneviève. *Les prénoms de nos ancêtres*. Québec, Septentrion, 1995, 181 p.
- ROY, Joseph-Edmond. *Histoire de la seigneurie de Lauzon*. Tome 3. Québec, s.n., 1900, 442 p.
- SÉGUIN, Maurice. *La nation « canadienne » et l'agriculture (1765-1850)*. Trois-Rivières, Boréal Express, 1970, 279 p.
- UHLENDORF, Bernhard A. *Revolution in America - Confidential Letters and Journals 1776-1784 of Adjutant General Major Baurmeister of the Hessian Forces*. New Brunswick (New Jersey), Rutgers University Press, 1957, 640 p.
- TRUDEL, Marcel. *Histoire de la Nouvelle-France, vol 3 : La seigneurie des Cent-Associés (1627-1663), tome 2 : La société*. Montréal, Fides, 1983, 2^e éd. (1979), 698 p.
- VACHON, André-Carl. *Les déportations des Acadiens et leur arrivée à Québec, 1755-1775*. Tracadie-Sheila, La Grande marée, 2014, 220 p.
- VAUGEOIS, Denis. *Les premiers Juifs d'Amérique, 1760-1860 : l'extraordinaire histoire de la famille Hart*. Québec, Septentrion, 2011, 378 p.
- VERRETTE, Michel. *L'alphabétisation au Québec 1660-1900. En marche vers la modernité culturelle*. Québec, Septentrion, 2002, 192 p.
- VON EELKING, Max. *The German Allied Troops in the North American War of Independance, 1776-1783*. Albany, Joel Munsell's Sons Publishers, 1893 (éd. allemande 1863), Réimpr., Londres, Forgotten Books, 2015, 360 p.

VON EELKING, Max. *Memoirs and Letters and Journals of Major General Riedesel during his Residence in America*, vol. II. Trad. de l'allemand par William L. Stone. Albany, J. Munsell, 1868 (éd. all. 1856), 296 p.

WILHELMY, Jean-Pierre. *Les mercenaires allemands au Québec 1776-1783*. Québec, Septentrion, 2009 (1997), p. 133.

b) Articles ou contribution à des ouvrages collectifs :

ALBA, Richard, *et al.* « Only English by the Third Generation? Loss and Preservation of the Mother Tongue among the Grandchildren of Contemporary Immigrants ». *Demography*, vol. 39, n° 3 (2002), p. 467-484.

ARGOUSE, Aude (2005). « Archives notariales et témoignages de soi : sens et raison d'être du testament dans Les Andes au XVII^e siècle ». *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [revue électronique], n°5. Consulté le 27 novembre 2019. <https://journals.openedition.org/acr/1500?lang=fr>

AUGER, Roland-J. « L'ancêtre Conrad-Christophe Payeur ». *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 5, n°1 (1952), p. 30-35.

BARTHELEMY DE SAIZIEU, Tiphaine. « Les alliances matrimoniales à Neuville à la fin du XVIII^e siècle ». Dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural. Structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises XVII^e-XX^e siècles*, Paris et Montréal, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales et Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 315-323.

BASSLER, Gerhard P. « Silent or Silenced Co-founders of Canada? Reflections on the History of German Canadians ». *Canadian Ethnic Studies*, vol. 22, n°1 (1990), p. 38-47.

BAULANT, Micheline. « L'appréciation du niveau de vie. Un problème, une solution ». *Histoire et mesure*, vol. 4, n° 3-4 (1989), p. 267-302.

BEAUREGARD, Yves, Serge GOUDREAU, Andrée HÉROUX, *et al.* « Famille, parenté et colonisation en Nouvelle-France ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, n°3 (1986), p. 391-405.

BLAIN, Jean. « Économie et société en Nouvelle-France : le cheminement historiographique dans la première moitié du XX^e siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 26, n°1 (1972), p. 3-31.

BOLEDA, Mario. « Trente mille Français à la conquête du Saint-Laurent ». *Histoire Sociale/Social History*, vol. 23, n°45 (1990), p. 153-160.

- BOUCHARD, Dominique. « La culture matérielle des Canadiens au XVIII^e siècle : analyse du niveau de vie des artisans du fer ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, n° 4 (1994), p. 479-498.
- BOUCHARD, Gérard. « Sur la reproduction familiale en milieu rural : systèmes ouverts et systèmes clos ». *Recherches sociographiques*, vol. 28, n°2-3 (1987), p. 229-251.
- BOUCHARD, Gérard. « Représentations de la population et de la société québécoise : l'apprentissage de la diversité ». *Cahiers québécois de démographie*, vol. 19, n°1 (1990), p. 7-28.
- BOUCHARD, Gérard. « Sur les structures et les stratégies de l'alliance dans le Québec rural (XVII^e-XX^e siècle). Plaidoyer pour un champ de recherche ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, n°3 (1994), p. 349-375.
- BOUCHARD, Gérard. « Un vieux pays neuf? Formation et transformations de la culture et de la nation au Québec ». Dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde. Essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2000, p. 77-182.
- BOURDIEU, Pierre. « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 27, n°4 (1972), p. 1105-1127.
- CABANEL, Patrick et André ENCREVÉ. « De Luther à la loi Debré : protestantisme, école et laïcité ». *Revue d'Histoire de l'éducation*, vol. 2, n°110 (2006), p. 5-21.
- CAUX, Arthur. « La famille Caux ». *Mémoires de la société généalogique canadienne-française*, vol. 7, n°4 (1956), p. 244-251.
- CAUX, Arthur. « Les colons allemands de Saint-Gilles et leurs descendants dans Lotbinière ». *Bulletin des recherches historiques*, vol. 57, n°1 (1951), p. 50-60.
- CHARTRAND, René. « La gouvernance militaire en Nouvelle-France ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 1 (2009), p. 125-136.
- CLICHE, Marie-Aimé. « Les limbes : Opinions théologiques et croyances populaires au Québec au XVII^e et au XX^e siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n°3-4 (2009), p. 351-376.
- COLIN, Patrick. « Identité et altérité ». *Cahiers de Gestalt-thérapie*, vol. 1, n°9 (2001), p. 52-62.
- COMPÈRE, Marie-Madeleine. « École et alphabétisation en Languedoc aux XVII^e et XVIII^e siècles ». Dans François Furet et Jacques Ozouf, dir., *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, tome 2, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 43-99.

- COUSTEAU SERDONGS, Francine. « Le Québec, paradis de la généalogie et “re-père” du patriarcat : où sont les féministes? : De l’importance d’aborder la généalogie avec les outils de la réflexion féministe ». *Recherches féministes*, vol. 21, n°1 (2008), p. 131-147.
- DEBOR, Herbert Wilhelm. « German Soldiers of the American War of Independence as Settlers in Canada ». Trad. de l’allemand par Udo Sautter. Dans Hartmut Fröschle, éd., *German Canadian Yearbook*, vol. 3, Toronto, 1976, p. 71-93.
- DE CATALOGNE, Gédéon. « Mémoire de Gédéon de Catalogne sur les plans des seigneuries et habitations des gouvernements de Québec, les Trois-Rivières et Montréal ». *Bulletin des recherches historiques*, vol. 21, n°1 (1915), p. 323-335.
- DECHÊNE, Louise. « Quelques aspects de la ville de Québec au XVIII^e siècle d’après les dénombrements paroissiaux ». *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 28, n°7 (1984), p. 485-505.
- DE MARCE, Virginia Easley. « Les aumôniers des régiments allemands au Canada pendant la guerre de l’Indépendance américaine ». *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 34 (1983), p. 213-216.
- DÉPATIE, Sylvie. « Le faire-valoir indirect au Canada au XVIII^e siècle ». *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 72, n°2 (2018), p. 5-39.
- DESSUREAULT, Christian. « Fortune paysanne et cycle de vie. Le cas de la seigneurie de Saint-Hyacinthe (1795-1844) ». *Histoire et Sociétés Rurales*, n°7 (1997), p. 73-96.
- DESSUREAULT, Christian. « L’émeute de Lachine en 1812 : la coordination d’une contestation populaire ». *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 62, n°2 (2008), p. 215-251.
- DESSUREAULT, Christian. « L’égalitarisme paysan dans l’ancienne société rurale de la vallée du Saint-Laurent : éléments pour une réinterprétation ». Dans *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles. Cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, p. 165-198.
- DESSUREAULT, Christian et John A. DICKINSON. « Culture matérielle et niveau de vie dans l’Amérique du Nord coloniale ». Dans Christian Dessureault, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles. Cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, p. 231-264.
- DICKINSON, John A. « Réseaux familiaux, itinéraires migratoires et l’installation des Acadiens dans la vallée du Richelieu, 1760-1800 ». Dans Christian Dessureault, John A. Dickinson et Joseph Goy, dir., *Famille et marché XVI^e-XX^e siècles*, Québec, Septentrion, 2003, p. 217-229.

- DORAIS, Louis-Jacques. « La construction de l'identité ». Dans Denise Deshaies et Diane Vincent, éd., *Discours et constructions identitaires*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 1-11.
- DROUIN, Christian. « Le patrimoine génétique germanique des Québécois ». *Cap-aux-Diamants*, n°109 (2012), p. 25-28.
- FELLOWS BAILEY, Rosalie. « Dutch Systems in Family Naming : New York and New Jersey Part II ». *The National Genealogical Society*, vol. 41, n°4 (1953), p. 109-118.
- FORTIN, Paul. « Les mercenaires allemands chez nous ». *Québecensia*, vol. 20, n°1 (2001), p. 7-11.
- FYSON, Donald. « Les titres honorifiques au Québec après la Conquête, 1759-1791 : de l'écuyer français à l'esquire britannique? ». Dans Laurent Turcot et Thierry Nootens, dir., *Une histoire de la politesse au Québec*, Québec, Septentrion, 2015, p. 69-91.
- GALLAND, Caroline. « In tempore tribulationis. L'Église canadienne de la capitulation de Québec (1759) à la proclamation royale (1763) ». Dans Laurent Veyssière, dir., *La Nouvelle-France en héritage*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 45-67.
- GAULDRÉE-BOILLEAU, Charles-Henri-Philippe. « Paysan de Saint-Irénée-de-Charlevoix en 1861 et 1862 ». Dans Pierre Savard, dir., *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les cahiers de l'Institut d'histoire », n° 11, 1968, p. 19-76.
- GÉRIN, Léon. « L'habitant de Saint-Justin ». Dans Jean-Charles Falardeau, Philippe Garigue et Léon Gérin, dir., *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968, p. 49-128.
- GRENIER, Benoît. « Seigneurs résidants et notabilité dans la vallée du Saint-Laurent (XVII^e-XIX^e siècle) ». *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, vol. 110, n°2 (2003), p. 59-75.
- GRENIER, Benoît. « Pouvoir et contre-pouvoir dans le monde rural laurentien aux XVIII^e et XIX^e siècles : sonder les limites de l'arbitraire seigneurial ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n°1 (2009), p. 143-163.
- GRENIER, Benoît. « “Le dernier endroit dans l'univers”. À propos de l'extinction des rentes seigneuriales au Québec, 1854-1974 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 64, n°2 (2010), p. 75-98.
- GRENIER, Benoît. « Femmes et propriété seigneuriale au Canada (XVII^e — XIX^e siècles) : les formes de l'autorité des « seigneuresse » ». *Histoire, Économie et Société*, n°4 (2019), p. 5-27.

- GRENIER, Hélène. « Les étrangers sous le Régime français ». Dans André Lachance, dir., *Les marginaux, les exclus et l'autre au Canada aux 17^e et 18^e siècles*, Québec, Fides, 1996, p. 209-244.
- GUERRY, Linda (2009). « Femmes et genre dans l'histoire de l'immigration. Naissance et cheminement d'un sujet de recherche ». *Genre et Histoire* [en ligne], n°5. Consulté le 26 septembre 2018. <https://journals.openedition.org/genrehistoire/808>
- GUILHAUMOU, Jacques. « Autour du concept d'agentivité ». *Rives méditerranéennes*, n°41 (2012), p. 25-34.
- HORGUELIN, Christophe. « Le XVIII^e siècle des Canadiens : discours public et identité ». Dans Philippe Joutard, Thomas Wien et Didier Poton, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, coll. « Histoire », p. 209-219.
- HOULE, René. « Évolution récente de la transmission des langues immigrantes au Canada ». *Tendances sociales canadiennes* catalogue de *Statistique Canada*, n° 11-008 (2011), p. 1-13.
- LABERGE, Alain. « La famille en Nouvelle-France : mythes et réalités ». *Cap-aux-Diamants*, n°39 (1994), p. 10-13.
- LABERGE, Alain. « L'immigrant migrant ou les chemins de l'enracinement au Canada sous le régime français ». Dans Philippe Joutard et Thomas Wien, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France : Actes des premières rencontres franco-québécoises sur les lieux de mémoires communs* (Poitiers et La Rochelle, novembre 2001), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 167-178.
- LABERGE, Alain. « Une terre d'accueil et d'essaimage continental aux XVII^e et XVIII^e siècles ». Dans Michel De Waele et Martin Pâquet, dir., *Québec, Champlain, le monde*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 119-132.
- LABERGE, Alain et Jacques MATHIEU. « L'expansion de l'écoumène ». Dans Serge Courville, dir., *Population et territoire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, coll. « Atlas historique du Québec », p. 45-64.
- LANDRY, Yves. « L'émigration française au Canada avant 1760 : premiers résultats d'une microanalyse ». Dans Martin Pâquet et Andrée Courtemanche (dir.), *Prendre la route. L'expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XIV^e au XX^e siècle*, Hull, Éditions Vents d'Ouest inc., 2001, p. 81-105.

- LANDRY, Yves. « Les immigrants en Nouvelle-France : bilan historiographique et perspectives de recherche ». Dans Philippe Joutard et Thomas Wien, dir., *Mémoires de Nouvelle-France. De France en Nouvelle-France : Actes des Premières Rencontres Franco-Québécoises sur les lieux de mémoires communs* (Poitiers et La Rochelle, novembre 2001), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p. 65-80.
- LANDRY, Yves. « Les Français passés au Canada avant 1760 : le regard de l'émigrant ». *Revue d'histoire d'Amérique française*, vol. 59, n°4 (2006), p. 481-500.
- LANDRY, Yves et Jacques LÉGARÉ. « Le cycle de vie familiale en Nouvelle-France : méthodologie et application à un échantillon ». *Histoire sociale*, vol.17, n°33 (1984), p. 7-20.
- LAROSE, André. « Un terrier en pièces détachées : les titres nouveaux de la seigneurie de Beauharnois (1834-1842) ». Dans Benoît Grenier et Michel Morissette, dir., *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec*, Québec, Septentrion, 2016, p. 118-154.
- LE CONTE, René. « Colonisation et émigration allemandes en Amérique ». *Journal de la Société des Américanistes*, n°14-15 (1922), p. 83-105.
- LEMIEUX, Denise. « La famille en Nouvelle-France : des cadres de la vie matérielle aux signes de l'affectivité ». Dans Hubert Watelet et Cornelius J. Jaenen, dir., *De France en Nouvelle-France. Société fondatrice et société nouvelle*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1994, p. 45-70.
- LESSARD, Rénald, *et al.* « Famille, parenté et colonisation en Nouvelle-France ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, n°3 (1986), p. 391-405.
- LESSARD, Rénald, Jacques MATHIEU et Lina GOUGER. « Peuplement colonisateur au pays des Illinois ». Dans Philip P. Boucher et Serge Courville, dir., *Actes du douzième colloque de la Société d'histoire coloniale française* (Sainte-Genève, mai 1986), Lanham, University Press of America, 1988, p. 57-68.
- MARICHAL, Carlos. « La piastre ou le real de huit en Espagne et en Amérique : une monnaie universelle (XVI^e-XVIII^e siècles) ». *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 45, n° 137 (2007), p. 107-121.
- MASSÉ, Jean-Claude. « L'intégration des soldats britanniques au Canada : le cas des Écossais ». Dans Laurent Veyssière, dir., *La Nouvelle-France en héritage*, Paris, Armand Colin/Ministère de la Défense, 2013, p. 175-198.
- MASSE, Marcel. « La seigneurie de Saint-Gilles de Beaurivage ». *L'Ancêtre*, vol. 8, n°2 (1981), p. 37-43.
- MATHIEU, Jacques. « L'identité québécoise : l'approche de l'historien ». Dans Jacques Mathieu, dir., *Approches de l'identité québécoise*, Sainte-Foy, CELAT, 1985, p. 1-31.

- MATHIEU, Jacques, *et al.* « Les alliances matrimoniales exogames dans le gouvernement de Québec, 1700-1760 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 35, n°1, 1981, p. 3-32.
- MATHIEU, Jacques, *et al.* « Mobilité et mariage dans le gouvernement de Québec au XVIII^e siècle ». Dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural : structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises, XVII^e-XX^e siècles* (Rochefort-sur-Mer, 1982), Montréal et Paris, Presses de l'Université de Montréal et Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1986, coll. « Hommes et la terre », n°19, p. 305-313.
- MATHIEU, Jacques, Pauline THERRIEN-FORTIER et Rénald LESSARD. « Mobilité et sédentarité : stratégies familiales en Nouvelle-France ». *Recherches sociographiques*, vol. 28, n°2-3 (1987), p. 211-227.
- MATHIEU, Jacques et Sophie IMBEAULT. « Le deuxième drame acadien ». Dans *La guerre des Canadiens 1756-1763*, Québec, Septentrion, 2013, p. 235-253.
- MCKENNA, Ilene. « La culture musicale militaire au Canada au temps de la Guerre de 1812 ». *Bulletin d'histoire politique*, vol. 25, n°2 (2017), p. 85-100.
- MICHEL, Louis. « Varennes et Verchères des origines au milieu du XIX^e siècle ». Dans Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural. Structures, fonctionnement et évolution différentielle des sociétés rurales françaises et québécoises XVII^e-XX^e siècles*, Paris et Montréal, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales et Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 325-340.
- MOOGK, Peter N. « Reluctant Exiles : The Problems of Colonization in French North America ». *The William and Mary Quarterly*, vol. 46, n°3 (1989), p. 153-177.
- NADEAU, Gabriel. « L'apport germanique dans la formation du Canada français ». *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 1, n°4 (1944), p. 274-280.
- NOIRIEL, Gérard. « L'histoire des femmes immigrées ». Dans Groupement de recherches et d'échanges et de communication, *Cahier du GREC*, n°9, Vincennes, 1991, p. 11-19.
- OUELLET, Fernand. « Officiers de milice et structure sociale au Québec (1660-1815) ». *Histoire sociale*, vol. 12, n° 23 (1979), p. 37-65.
- OUELLET, Réal. « Français canadiens ou Canadiens? Construction et mutation d'une identité originale au XVIII^e siècle ». *Lumen : travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 21 (2002), p. 21-43.

- PAQUET, Gilles et Jean-Pierre WALLOT. « Les inventaires après décès à Montréal au tournant du XIX^e siècle : préliminaires à une analyse ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 30, n°2 (1976), p. 163–221.
- PAQUET, Gilles et Jean-Pierre WALLOT. « Le système financier bas-canadien au tournant du XIX^e siècle ». *L'Actualité économique*, vol. 59, n°3 (1983), p. 456-513.
- PAQUET, Gilles et Jean-Pierre WALLOT. « Nouvelle-France/Québec/Canada ». Dans Nicolas Canny et Anthony Pagden, dir., *Colonial Identity in the Atlantic World, 1500-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1987, 290 p.
- PAQUÊT, Martin. « Une aire de passage. Immigration et émigration aux XIX^e et XX^e siècles ». Dans Michel De Waele et Martin Pâquet, dir., *Québec, Champlain, le monde*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, p. 133-152.
- PAYER, Gérard. « Johann Christoph Bayer ancêtre des Payer et Payeur ». *Mémoire de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 39, n°3 (1988), p. 174-180.
- PROTTI, Tiziana. « Stratégies d'enracinement dans le pays “d’immigration” et de ré-enracinement dans le pays “d’origine” de familles italiennes de Suisse romande ». *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 1, n°9 (2016), p. 151-175.
- RICHER, Jean-Paul. « Apport des Allemands, des Écossais et des Irlandais dans la formation du Canada français ». *Le Louperivois*, n°3-2 (1992), p. 5-6.
- RIDEAU, Gaël. « Pratiques testamentaires à Orléans, 1667-1787 ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 4, n°57 (2010), p. 97-123.
- ROY, Pierre-Georges. « Les *Brunswickers* au Canada ». *Bulletin de recherches historiques*, vol. 21 (1915), p. 146-147.
- SANFAÇON, Roland. « La construction du premier chemin Québec-Montréal et le problème des corvées (1706-1737) ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 12, n°1 (1958), p. 3-29.
- STEWART, Alan M. et Bettina BRADBURY. « Marriage Contracts as a Source for Historians ». Dans Donald Fyson, Colin M. Coates et Kathryn Harvey, dir. *Class, Gender and the Law in Eighteenth and Nineteenth-Century Quebec : Sources and Perspectives*, Montréal, Montreal History Group, 1993, p. 99-126.
- TREMBLAY, Marc. « La contribution des immigrants d'origine germanique au peuplement des régions de Lanaudière, de la Mauricie, de la Montérégie, de Chaudière-Appalaches et du Bas-Saint-Laurent ». *Cahiers québécois de démographie*, vol. 39, n°2 (2010), p. 179-200.

- TREMBLAY, Sylvie. « L'apport démographique des soldats sous le régime anglais, 1759-1871 ». *L'Ancêtre, Bulletin de la Société de généalogie de Québec*, vol. 13, n°7 (1987), p. 243-247.
- TURCOT, Laurent. « Pratiques culturelles et sociabilité au Québec de la Conquête au début du XIX^e siècle ». Dans Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssière, dir., *1763. Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*, Québec, Septentrion, 2013, p. 332-348.
- VAUGEOIS, Denis. « De Français à Canadiens ». Dans Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssière, dir., *1763, Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*, Québec, Septentrion, 2013, p. 32-46.
- VAUGEOIS, Denis. « Pour les Français, les Canadiens de 1763 ne sont plus des Français ». Dans Sophie Imbeault, Denis Vaugeois et Laurent Veyssière, dir., *1763, Le traité de Paris bouleverse l'Amérique*, Québec, Septentrion, 2013, p. 206-219.
- VOGLER, Bernard. « Attitudes devant la mort et cérémonies funèbres dans les Églises protestantes rhénanes vers 1600 ». *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 20, n°39 (1975), p. 139-146.
- VON NELL, Adelheid. « Les noms de famille et les prénoms en Allemagne ». Dans Louis Henry, dir., *Noms et prénoms. Aperçu historique sur la dénomination des personnes en divers pays*, Dolhain, Ordina éditions, 1974, p. 5-13.
- WALSH, Lorena S. « Questions and Sources for Exploring the Standard of Living ». *William & Mary Quarterly*, vol. 45, n°1 (1988), p. 116-123.
- WILHELMY, Jean-Pierre. « Les mercenaires allemands au Québec au XVIII^e siècle et leur apport à la population ». *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, vol. 33 (1982), p. 275-288.
- ZOLTVANY, Yves F. « Esquisse de la Coutume de Paris ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 25, n°3 (1971), p. 365-384.

c) *Mémoires et thèses* :

- FORTIN, Jonathan. « Le célibat féminin à Québec et Montréal au XVIII^e siècle : travail, famille et sociabilité ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, 176 p.
- GRADISH, Stephen Francis. « The German Mercenaries in Canada, 1776-1783 ». Mémoire de maîtrise, University of Western Ontario, (histoire) 1963, 174 p.
- GAUTHIER, Josée. « Évolution des pratiques coutumières entourant la naissance au Saguenay et dans Charlevoix (1900-1950) ». Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, (histoire) 1991, 288 p.

PÉPIN, Karine. « Mariage et altérité : les alliances mixtes chez la noblesse canadienne après la Conquête (1760-1800) ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2016, 203 p.

PRÉVOST, Marie-France. « Le recensement de Québec de 1744 : une fenêtre sur le travail des femmes au Canada sous le régime français ». Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, (histoire) 2019, 188 p.

ROMPILLON, Samantha. « Portrait et itinéraire de l'immigrant dans la vallée du Saint-Laurent au XVIII^e siècle ». Thèse de doctorat, Université Laval, (histoire) 2013, 756 p.

IV. Sites Web :

Assemblée nationale du Québec (2008). « Thomas Boutillier ». Dans *Assemblée nationale du Québec* [site Web]. Consulté le 1^{er} novembre 2019. <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/boutillier-thomas-2253/biographie.html>

CAJOLET-LAGANIÈRE, Hélène, *et al.* « Arrimeur ». Dans *Usito* [dictionnaire en ligne]. Consulté le 19 juillet 2020. <https://usito.usherbrooke.ca/d%C3%A9finitions/arrimeur>

Dictionnaire Larousse (s.d.). « Bas-officier, bas-officiers ». Dans *Dictionnaire Larousse* [en ligne]. Consulté le 9 août 2020. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bas-officier/8236>

DURFLINGER, Serge (s.d.). « Le recrutement au Canada français durant la Première Guerre mondiale ». Dans *Musée canadien de la guerre* [site Web]. Consulté le 1^{er} août 2020. <https://www.museedelaguerre.ca/apprendre/depeches/le-recrutement-au-canada-francais-durant-la-premiere-guerre-mondiale/#tabs>

Geni (2018). *George Aird* [site Web]. Consulté le 27 juin 2020. <https://www.geni.com/people/George-Aird/6000000024821412344>

GODFREY, William G. (1980). « Fraser, Alexander ». Dans *Dictionnaire biographique du Canada* [en ligne]. Consulté le 8 août 2020. http://www.biographi.ca/fr/bio/fraser_alexander_1799_4E.html

KELLY, Frances (2011). « L'église presbytérienne St. Andrew de Québec, lieu de culte des presbytériens depuis 1810 ». Sur le site Web du *Patrimoine immatériel religieux du Québec*. Consulté le 27 août 2019. <http://www.ipir.ulaval.ca/fiche.php?id=961>

KENIG, Matthias et Sabine TRITTLER (2012). « Allemagne : géographie religieuse ». Sur le site Web d'*Eurel*. Consulté le 11 avril 2019. <http://www.eurel.info/spip.php?rubrique90>

- LAROCHE, Benoît (s.d.). *Les descendants de Paul Gardner* [site Web]. Consulté le 28 juin 2020. <http://freepages.rootsweb.com/~laroche/genealogy/frameset5.html>.
- Larousse (s.d.). « Fourrier ». Dans *Dictionnaire Larousse* [en ligne]. Consulté le 1^{er} avril 2019. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/fourrier/34890>
- LE CAIN, Blandine (s.d.). « De Marie à Daenerys, comment les prénoms racontent notre société ». Dans *Fig Data* [en ligne], sur le site de *Le Figaro.fr*. Consulté le 21 novembre 2019. <https://www.lefigaro.fr/fig-data/prenoms/>
- MCMULLEN, Lorraine. « Massow, Friederike Charlotte Louise von ». Dans *Dictionnaire biographique du Canada*. Québec et Toronto, Université Laval et Université de Toronto, vol. 5, 1983. Consulté le 26 septembre 2018. http://www.biographi.ca/fr/bio/massow_friederike_charlotte_louise_von_5E.html
- MOIR, John S. (2013). « Calvinisme ». Dans *l'Encyclopédie canadienne* [en ligne]. Consulté le 23 août 2020. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/calvinisme>
- Musée virtuel du Protestantisme (2016). *Le protestantisme en Allemagne* [en ligne]. Consulté le 15 décembre 2016. <http://www.museeprotestant.org/notice/le-protestantisme-en-allemande/>
- PACAUT, Marcel (s.d.). « Saint Empire romain germanique ». Dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Consulté le 1^{er} avril 2019. <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/saint-empire-romain-germanique/>
- Société patrimoine et histoire des seigneuries de Lotbinière (s.d.). *Les premières seigneuries* [site Web]. Consulté le 4 février 2019. <http://www.sphslotbiniere.org/Seigneuries/Default.aspx>
- Société patrimoine et histoire des seigneuries de Lotbinière (s.d.). *Saint-Gilles. Histoire de la municipalité* [site Web]. Consulté le 3 février 2020. <https://www.sphslotbiniere.org/Municipalites/Saint-Gilles.aspx>
- Vivre en Lotbinière (2019). « 18 municipalités à découvrir » [site Web]. Consulté le 16 septembre 2020. <https://www.vivreenlotbiniere.com/nouvelles/a-consulter/>
- WOOD, James (2015). « Armée canadienne ». Dans *L'Encyclopédie canadienne* [en ligne]. Consulté le 1^{er} août 2020. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/armee-canadienne>

**Annexe 1 : Liste d'Allemands s'étant installés à Saint-Gilles à la fin du XVIII^e
siècle¹**

1. Georg Adenstadt
2. Johann Christoph Bayer
3. Heinrich August Berla
4. Andreas Heinrich Bernhard
5. Konrad Bodenbender
6. Martin Braun
7. Martin Friederich Ewaldt
8. Philipp Gerhard
9. Anton Grindler
10. Georg Friedrich Gründler
11. Wilhelm Hartmann
12. Christoph Hessler
13. Anton Adam Hoffmann
14. Johann Kassmann
15. Anton Knapp
16. Baltasar Koch
17. Heinrich Krämer
18. Johann Georg Löder
19. Johann Lotz
20. Johann Adam Andreas Raubenheimer
21. Georg Konrad Rust
22. Johann Jacob Tölle
23. Johannes Wagner

¹ Nous avons choisi l'appellation Allemands plutôt que soldats des troupes auxiliaires allemandes dans le titre de l'annexe afin de pouvoir incorporer dans la liste deux individus provenant des länder germaniques, mais qui n'ont pas fait partie des troupes auxiliaires.

Notez bien que les prénoms et les noms ont été écrits sous leur forme germanique. Nous avons choisi de les présenter tel qu'ils sont inscrits dans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec* : Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*

Annexe 2 : Lieux d'origine dans les länder germaniques des Allemands de l'échantillon

Noms des Allemands (en ordre alphabétique)	Lieux d'origine dans les länder germaniques
Georg Adenstadt	Elbingerode, Basse-Saxe
Johann Christoph Bayer	Rückingen, Hesse
Heinrich August Berla	Inconnu
Andreas Heinrich Bernhard	*Hausen ¹
Konrad Bodenbender	Gisselberg, Hesse
Martin Braun	Adern (Athira), Saxe
Martin Friederich Ewaldt	Inconnu
Philipp Gerhard	Sarrebourg, Moselle (généralité de Metz), Lorraine, France ²
Anton Grindler	Neuschloß, Bohême
Georg Friedrich Gründler	Sebexen?, Basse-Saxe
Wilhelm Hartmann	Harreshausen ou Harleshausen ou Herrenhausen ou Bortshausen, Hesse ³
Christoph Hessler	Francfort-sur-le-Main, Hesse
Anton Adam Hoffmann	Windecken, Hesse
Johann Kassmann	Afentra, Rhénanie-Palatinat
Anton Knapp	Hildburghausen, Aschaffenburg, Bavière
Baltasar Koch	*Stockheim
Heinrich Krämer	Francfort-sur-le-Main, Hesse
Johann Georg Löder	Schäftersheim, Bade-Wurtemberg
Johann Lotz	*Weisskirchen
Johann Adam Andreas Raubenheimer	Ober Ingelheim, Rhénanie-Palatinat
Georg Konrad Rust	Goslar, Basse-Saxe
Johann Jacob Tölle	Ramingen, Brandebourg
Johannes Wagner	Büdingen, Hesse

*Ces lieux existent dans plusieurs länder, il est donc difficile de les établir avec certitude

Source : Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*

¹ À noter que selon son contrat de mariage, il serait originaire de Malhum en Allemagne voir BAnQ, greffe du notaire Alexandre Dumas, Québec, contrat de mariage d'Andreas Heinrich Bernhard et d'Élisabeth Couët, 9 février 1786.

² Ce lieu est son lieu d'origine selon son témoignage de liberté au mariage et son contrat de mariage voir AAQ, Témoignage de liberté au mariage de Philipp Gerhard, Québec, 28 mai 1787, 940 CD, vol. 1, p. 149-150 et BAnQ, greffe du notaire Pierre-Louis Descheneaux, Québec, contrat de mariage de Philipp Gerhard et de Magdeleine Audet dit Lapointe, 12 juin 1787. C'est pourquoi nous n'avons pas retenu le lieu mentionné dans le *Dictionnaire des souches allemandes et scandinaves au Québec* voir Kaufholtz-Couture et Crégheur, *op. cit.*, p. 200.

³ AAQ, Témoignage de liberté au mariage de Wilhelm Hartmann, Québec, 13 juin 1787, 940 CD, vol. 1, p. 151.

Annexe 3 : Liste des unions du corpus

Numéro de l'union	Nom de l'époux	Nom de l'épouse	Date de l'union	Lieu de l'union
1	Johann Christoph Bayer	Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau	24/07/1786	Metropolitan Anglican Church, Québec
2	Heinrich August Berla	Marguerite Bois	24/04/1805	St Andrew's Presbyterian Church, Québec
3	Andreas Heinrich Bernhard	Élisabeth Couët	19/02/1786	Saint-Nicolas
4	Konrad Bodenbender	Reine Félicité Miville	Inconnue ¹	Inconnu au Québec
5	Martin Friederich Ewaldt	Marie Thérèse Dubois	22/04/1814	St Andrew's Presbyterian Church, Québec
6	Philipp Gerhard	Magdeleine Audet dit Lapointe	12/06/1787	Saint-Nicolas
7	Georg Friedrich Gründler	Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur	19/02/1785	Metropolitan Anglican Church, Québec
8	Wilhelm Hartmann	Marie Anne Perreault	04/07/1787	Notre-Dame-de-Québec, Québec
9	Christoph Hessler	Elisabetha Louise Krusie	Inconnue	Länder germaniques
10	Anton Adam Hoffmann	Marie Josephe Lemelin	06/02/1786	Metropolitan Anglican Church, Québec
11	Johann Kassmann	Marie Anne Campagna	16/07/1797	Cathedral of the Holy Trinity, Québec
12	Anton Knapp	Maria Magdalene Hessler	Inconnue	Länder germaniques
13	Baltasar Koch	Elizabeth Jacob / Paul Michel	Inconnue	Länder germaniques
14	Heinrich Krämer	Mary Ann Hill	Inconnue	Länder germaniques
15	Johann Georg Löder	Eva Lavina Sophia Mankerin	Inconnue	Länder germaniques
16	Johann Lotz	Marie Reine Lemelin	08/11/1785	Metropolitan Anglican Church, Québec
17	Johann Adam Andreas Raubenheimer	Eva Lavina Sophia Manker	22/02/1797	Holy Trinity Anglican Church, Québec
18	Georg Konrad Rust	Marie Thérèse Dasylva dit Portugais	13/06/1785	Metropolitan Anglican Church, Québec
19	Johann Jacob Tölle	Elizabeth?	Inconnue	Länder germaniques
20	Johannes Wagner	Elizabeth Jacob / Paul Michel	19/02/1790	Metropolitan Anglican Church, Québec

¹ L'acte de mariage a été perdu. Nous ne sommes donc pas en mesure de dire quand et où l'union s'est produite. Nous savons seulement que le mariage a eu lieu après le 31/03/1789, date qui correspond à la mort de Laurent Lemelin, le premier époux de Reine Félicité Miville.

Annexe 4 : Indices pour déterminer la religion d'origine des Allemands

Noms des individus	Religion pratiquée : catholicisme	Religion pratiquée : protestantisme	Inconnue ou incertaine	Mariage catholique	Mariage Protestant	Sépulture catholique	Sépulture protestante	Baptêmes enfants catholiques
Georg Adenstadt			X					
Johann Christoph Bayer		X			X		X	X
Heinrich August Berla		X			X		X	X
Andreas Heinrich Bernhard	X			X				
Konrad Bodenbender		X					X	
Martin Braun			X					
Martin Friederich Ewaldt		X			X		X	
Philipp Gerhard	X			X		X		X
Anton Grindler	X							
Georg Friedrich Gründler		X			X	X		X sauf le 1 ^{er}
Wilhelm Hartmann	X			X		X		
Christoph Hessler		X		Mariage dans les länder germaniques			X	X
Anton Adam Hoffmann		X			X		X	X

Noms des individus	Religion pratiquée : catholicisme	Religion pratiquée : protestantisme	Inconnue ou incertaine	Mariage catholique	Mariage Protestant	Sépulture catholique	Sépulture protestante	Baptêmes enfants catholiques
Johann Kassmann		X			X	X		X
Anton Knapp	X			Mariage dans les länder germaniques		X		X
Baltasar Koch			X	Mariage dans les länder germaniques				X
Heinrich Krämer	X			Mariage dans les länder germaniques		X		X
Johann Georg Löder	X			Mariage dans les länder germaniques		X		X
Johann Lotz		X				X		
Johann Adam Andreas Raubenheimer		X			X		X	X
Georg Konrad Rust		X			X			X
Johann Jacob Tölle		X		Mariage dans les länder germaniques				
Johannes Wagner		X			X		X	
Sous-total :	7	13	3					
Total :	23							

Annexe 5 : Liste des femmes ayant épousé un Allemand du corpus¹

1. Liste des Allemandes

1. Maria Magdalene Hessler
2. Mary Ann Hill / Gely / Hille / Trelle / Veille
3. Elizabeth Jacob / Paul Michel
4. Elisabetha Louise Krusie
5. Eva Lavina Sophia Mankerin
6. Elizabeth ?

2. Liste des Canadiennes

1. Marguerite Bois
2. Marie Anne Campagna
3. Élisabeth Couët
4. Marie Thérèse Dasylya dit Portugais
5. Marie Thérèse Dubois
6. Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau
7. Magdeleine Audet dit Lapointe
8. Marie Josephe Lemelin
9. Marie Reine Lemelin
10. Reine Félicité Miville
11. Marie Anne Perreault
12. Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur

¹ La liste comprend les épouses des deux Allemands qui n'étaient pas des soldats des troupes auxiliaires allemandes.

Annexe 6 : Lieux d'origine et lieux de résidence au mariage des Canadiennes du corpus

Noms des femmes	Lieux d'origine	Lieux où elles résident au moment de leur mariage
Marguerite Bois	Québec	Saint-Nicolas
Marie Anne Campagna	Saint-François, Île-d'Orléans	Saint-François, Île-d'Orléans
Élisabeth Couët	Québec	Saint-Gilles
Marie Thérèse Dasylva dit Portugais	Québec	Québec
Marie Thérèse Dubois	Saint-Nicolas	Saint-Gilles
Marie Madeleine Gendreau dit Jeandreau	Montmagny	Saint-Thomas, Montmagny
Magdeleine Audet dit Lapointe	Saint-Gilles	Saint-Gilles
Marie Josephe Lemelin	Cap-St-Ignace	Québec
Marie Reine Lemelin	Cap-St-Ignace	Québec
Reine Félicité Miville	Cap-St-Ignace	Québec ¹
Marie Anne Perreault	Québec	Québec
Marie Josephe Risbé dit Lagrandeur	Fort Michilimackinac, Michigan (Pays d'en haut)	Québec

¹ Nous ne pouvons pas confirmer où Reine Félicité Miville habitait au moment de son mariage puisque l'acte de mariage a été perdu. Toutefois, étant donné que ses deux filles résidaient à Québec, nous avons déduit qu'elle y habitait aussi.

Annexe 7 : Récurrence des prénoms selon le sexe des enfants et l'origine des parents

Tableau 7 : Récurrence des prénoms des filles en fonction de l'origine de leurs parents

Prénoms des filles (en ordre alphabétique)	Nombre de fois que le prénom est porté	Nombre de filles portant ce prénom issues d'un couple mixte	Nombre de filles portant ce prénom dont les parents sont Allemands
Agnès	1	-	1
Euphrosine Théotiste	1	1	-
Geneviève	1	1	-
Harriet	1	-	1
Louise	1	1	-
Madeleine	1	-	1
Marguerite	2	2	-
Marguerite Françoise	1	1	-
Marie	3	1	2
Marie Angélique	3	2	1
Marie Anne	2	1	1
Marie Catherine	2	-	2
Marie Joseph	1	1	-
Marie Josephite	1	1	-
Marie Louise	3	2	1
Marie Madeleine	2	1	1
Marie Reine	2	2	-
Marie Rose	2	1	1
Ursule	1	-	1
Sous-total :		18	13
Total :		31	


Source : Actes de baptême consultés via le site du Programme de recherche en démographie historique et le site Web *Généalogie Québec*.

Tableau 8 : Récurrence des prénoms des garçons en fonction de l'origine de leurs parents

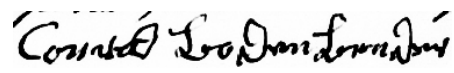

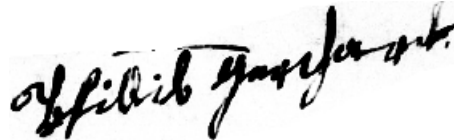
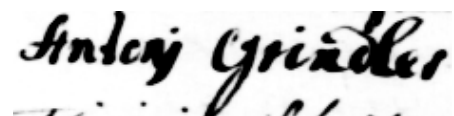
Prénoms portés par les garçons (en ordre alphabétique)	Nombre de fois que le prénom est porté	Nombre de garçons portant ce prénom issu d'un couple mixte	Nombre de garçons portant ce prénom dont les parents sont Allemands
Adam	1	-	1
Charles	1	1	-
Christophe	1	1	-
George	2	1	1
George Miller	1	-	1
Guillaume	1	1	-
Henri	1	1	-
Henri Philippe	1	1	-
Ignace	1	1	-
Jacques	1	-	1
Jean Baptiste/Joan Baptiste	5	2	3
Jean Baptiste Michel	1	1	-
Jean Christophe/John Christopher	3	2	1
Jean George	3	1	2
Jean Henri	1	-	1
Jean Nicolas	1	-	1
Jean Philippe	2	-	2
Joseph	1	1	-
Joseph Toussaint	1	1	-
Louis	2	2	-
Louis Joseph Marie	1	1	-
Luc	1	1	-
Magloire	1	1	-
Mathias Joseph	1	-	1
Philippe	3	1	2
Pierre	2		2
Sous-total :		21	19
Total :		40	

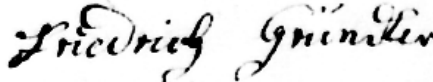

Source : Actes de baptême consultés via le site du Programme de recherche en démographie historique et le site Web *Généalogie Québec*.


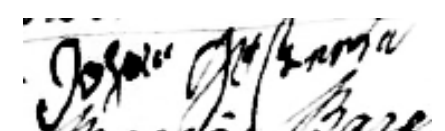
Annexe 8 : Signature des Allemands de Saint-Gilles


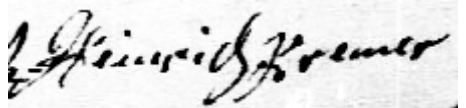
Prénoms et noms des Allemands	Signent-ils?	Où se trouve leur signature?	Existence de documents qui indiquent que la personne ne sait pas signer même si elle le sait	Degré d'aisance de la signature ¹	Signature
Georg Adenstadt	Pas de réponse	-	-	-	-
Johann Christoph Bayer	Non	-	-	-	-
Heinrich August Berla	Non	-	-	-	-
Andreas Heinrich Bernhard	Oui	Contrat de mariage en 1786, acte de mariage en 1786, obligation en 1803, testament en 1817, donation en 1818 et vente 1818	Testament en 1810, bail à ferme en 1814, testament 1815, testament en 1822 et révocation de testament en 1824	3. Maladroite, mais bien lisible, les lettres ont été apparemment tracées l'une après l'autre	

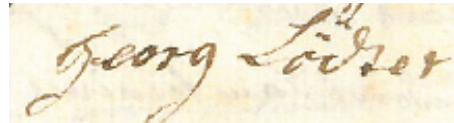
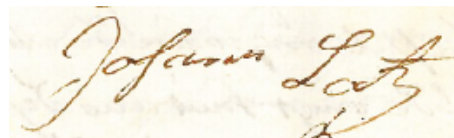
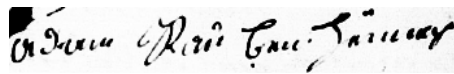
¹ Nous avons choisi l'échelle de degré d'aisance de la signature, qui comprend quatre catégories, développée par Marie-Madeleine Compère voir Marie-Madeleine Compère, « École et alphabétisation en Languedoc aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans François Furet et Jacques Ozouf, dir., *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, tome 2, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 91.

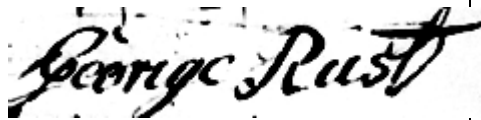
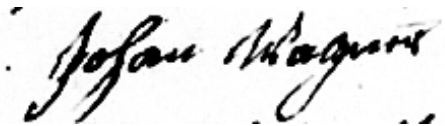
Konrad Bodenbender	Oui	Testament en 1801, donation entre vifs en 1801	-	3. Maladroite, mais bien lisible, les lettres ont été apparemment tracées l'une après l'autre	
Martin Braun	Pas de réponse	-	-	-	-
Martin Friederich Ewaldt	Oui	Concession de terre en 1811, vente en 1812, testament de Johann Adam Andreas Raubenheimer en 1812, vente en 1813, acte de mariage en 1814, bail à loyer en 1815 et bail en 1831	-	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	
Philipp Gerhard	Oui	Baptême de Jean Philippe Löder en 1786, contrat de mariage en 1787, quittance en 1800, concession en 1811, testament en 1813, donation en 1813, vente en 1822 et donation en 1822	Acte de mariage en 1787	4. Mal formée, voire informe, l'auteur a un souvenir vague des lettres	
Anton Grindler	Oui	Baptême Marie Madeleine Knapp en 1793 et baptême Antoine Spiess en 1808	-	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	

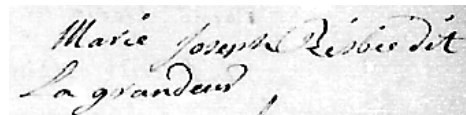
Georg Friedrich Gründler	Oui	Acte de mariage en 1785, procès-verbal de visite du moulin et dépendance de Saint-Gilles en 1791, séparation de corps en 1796, vente en 1796, vente de farine en 1806, acte de mariage de l'un de ses fils en 1808 et acte de mariage de son autre fils en 1813	-	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	
Wilhelm Hartmann	Oui	Donation en 1802	Acte de mariage en 1787 et donation en 1803	4. Mal formée, voire informe, l'auteur a un souvenir vague des lettres	
Christoph Hessler	Non	-	-	-	-

Anton Adam Hoffmann	Oui	<p>Mariage de Johann Christoph Bayer en 1786, acte de mariage en 1786, baptême de son fils Guillaume en 1790, baptême de sa fille Josephine en 1791, baptême de sa fille Marie Reine en 1796, vente en 1796, baptême de sa fille Louise en 1798, sépulture de son fils Louis en 1800, donation en 1801, vente en 1802, transport en 1804, mariage de Heinrich August Berla en 1805, contrat de mariage de l'une de ses filles en 1807, acte de mariage de sa fille en 1807, contrat de mariage de Philippe Gerhard fils en 1813, obligation en 1818, quittance en 1824, donation en 1824 et bail en 1829. De nombreux actes notariés à titre d'agent seigneurial entre 1804 et 1811</p>	Vente en 1790	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	
Johann Kassmann	Oui	<p>Acte de mariage en 1797 et baptême de sa fille Marie-Louise en 1797</p>	Testament en 1805	4. Mal formée, voire informe, l'auteur a un souvenir vague des lettres	

Anton Knapp	Oui	Baptême de son fils George Miller en 1785, baptême Jean Henri Wagner en 1790, baptême de sa fille Marie en 1792, testament en 1808 et donation en 1808	Vente en 1803	4. Mal formée, voire informe, l'auteur a un souvenir vague des lettres	
Baltasar Koch	Pas de réponse	-	-	-	-
Heinrich Krämer	Oui	Tous les actes de baptême de ses enfants sauf celui de sa fille Marie Rose en 1783, vente d'une terre en 1785, témoignage de liberté au mariage de Wilhelm Hartmann en 1787 et testament en 1807	-	2. Appliquée, bien formée	

Johann Georg Löder	Oui	Baptême de son fils Jean George en 1781, baptême de Jean George Bayer en 1787, témoignage de liberté au mariage de Philipp Gerhard en 1787, contrat de mariage de Philipp Gerhard en 1787, mariage de Philipp Gerhard en 1787, baptême de Philippe Wagner en 1791 et baptême de sa fille Marie en 1792	-	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	
Johann Lotz	Oui	Acte de mariage en 1785, témoignage de liberté au mariage de Wilhelm Hartmann en 1787, baptême de Jean Baptiste Michel en 1787, baptême de sa fille Marie Reine en 1789, baptême de Jean Baptiste en 1790, baptême de son fils Ignace en 1792, baptême de Marie Reine Hoffman en 1796 et vente en 1804	Vente en 1796	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	
Johann Adam Andreas Raubenheimer	Oui	Donation en 1789, testament en 1805 et testament en 1812	Acte de mariage en 1797 et séparation de corps en 1803	3. Maladroite, mais bien lisible, les lettres ont été apparemment tracées l'une après l'autre	

Georg Konrad Rust	Oui	Concession en 1784, acte de mariage en 1785 et vente en 1795	-	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	
Johann Jacob Tölle	Oui	Baptême d'Anna Elizabeth Hoffman en 1789. Le document est une reproduction, donc pas accès à la signature originale	-	-	-
Johannes Wagner	Oui	Baptême de son fils Jean Henri en 1790, baptême de son fils Philippe, testament de Johann Adam Andreas Raubenheimer en 1812, testament en 1812, donation en 1812 et contrat de mariage de son fils Henri en 1812	Mariage de son fils Jean Baptiste en 1814	2. Appliquée, bien formée	

Prénom et nom de l'épouse	Signent-elles?	Où se trouve leur signature?	Existence de documents qui indiquent que la personne ne sait pas signer même si elle le sait	Degré d'aisance de la signature	Signature
Marie Josephthe Risbée dit Lagrandeur	Oui	Acte de mariage en 1785, séparation de corps en 1796, testament en 1796 et acte de mariage en 1818	-	1. Très aisée, ce qui implique une habitude d'écrire	

Annexe 9 : Indice du niveau de vie¹

Nom des individus dont les biens ont été recensés	Johann Georg Löder	Johann Kassmann & Marie Anne Campagna	Anton Adam Hoffmann & Marie Josephe Lemelin
Nécessaire (20 points)			
1. Lit	X	X	X
2. Linge de lit	X	X	X
3. Table		X	X
4. Chaise			X
5. Meuble de rangement	X	X	X
6. Conserver la nourriture		X	
7. Cuisson – bouillir	X	X	X
8. Autres types de cuisson	X	X	
9. Vaisselle	X	X	
10. Ustensile de cuisine	X	X	
11. Éclairage	X		
Vie domestique (20 points)			
1. Crémaillère			
2. Pelle à feu			
3. Chenets			
4. Fer à repasser (à flasquer)			X
5. Fanal ou lampe	X		
6. Chandelier			
7. Marmite	X	X	X
8. Poêle à frir	X		
9. Saloir			
10. Seau	X	X	
11. Coffre		X	X
12. Huche			
13. Drap	X	X	X
14. Nappe			
15. Bassin			
Confort (20 points)			
1. Au moins une chambre	X	X	
2. Armoire			
3. Buffet ou dressoir			
4. Commode			X
5. Fauteuil			
6. Bergère			
7. Oreiller			X
8. Courtepointe			
9. Écran ou paravent			

¹ Nous avons utilisé l'indice Baulant modifié par Christian Dessureault et John A. Dickinson pour calculer l'indice du niveau de vie voir Christian Dessureault et John A. Dickinson, « Culture matérielle et niveau de vie dans l'Amérique du Nord coloniale », dans Christian Dessureault, *Le monde rural québécois aux XVIII^e et XIX^e siècles. Cultures, hiérarchies, pouvoirs*, Montréal, Fides, 2018, p. 250-251. Nous avons cependant ajouté l'objet « Miroir » à la catégorie des biens de civilisation.

10. Parapluie			
11. Rideau de fenêtre			
12. Bassinoire			
13. Soufflet			
14. Fontaine			
15. Poêle de chauffage en fer	X	X	X
Civilisation (20 points)			
1. Couteau de table			
2. Fourchette	X	X	
3. Verre à boire	X		
4. Épices	X		X
5. Condiments			
6. Boisson excitante (café ou thé)	X		X
7. Tabac			
8. Lecture			
9. Écriture			
10. Mesure			
11. Mesure du temps			X
12. Décoration intérieure			X
13. Musique			X
14. Ouverture sur le monde			
15. Jeu			
16. Miroir			X
Luxe (20 points)			
1. Trois chambres et plus			
2. Tapisserie			
3. Bureau de travail			
4. Montre			
5. Tournebroche			
6. Poissonnière			
7. Calèche			
8. Porcelaine			
9. Cristal			
10. Acajou			
11. Argenterie			
Hors indice			
Fusil			
Épée			

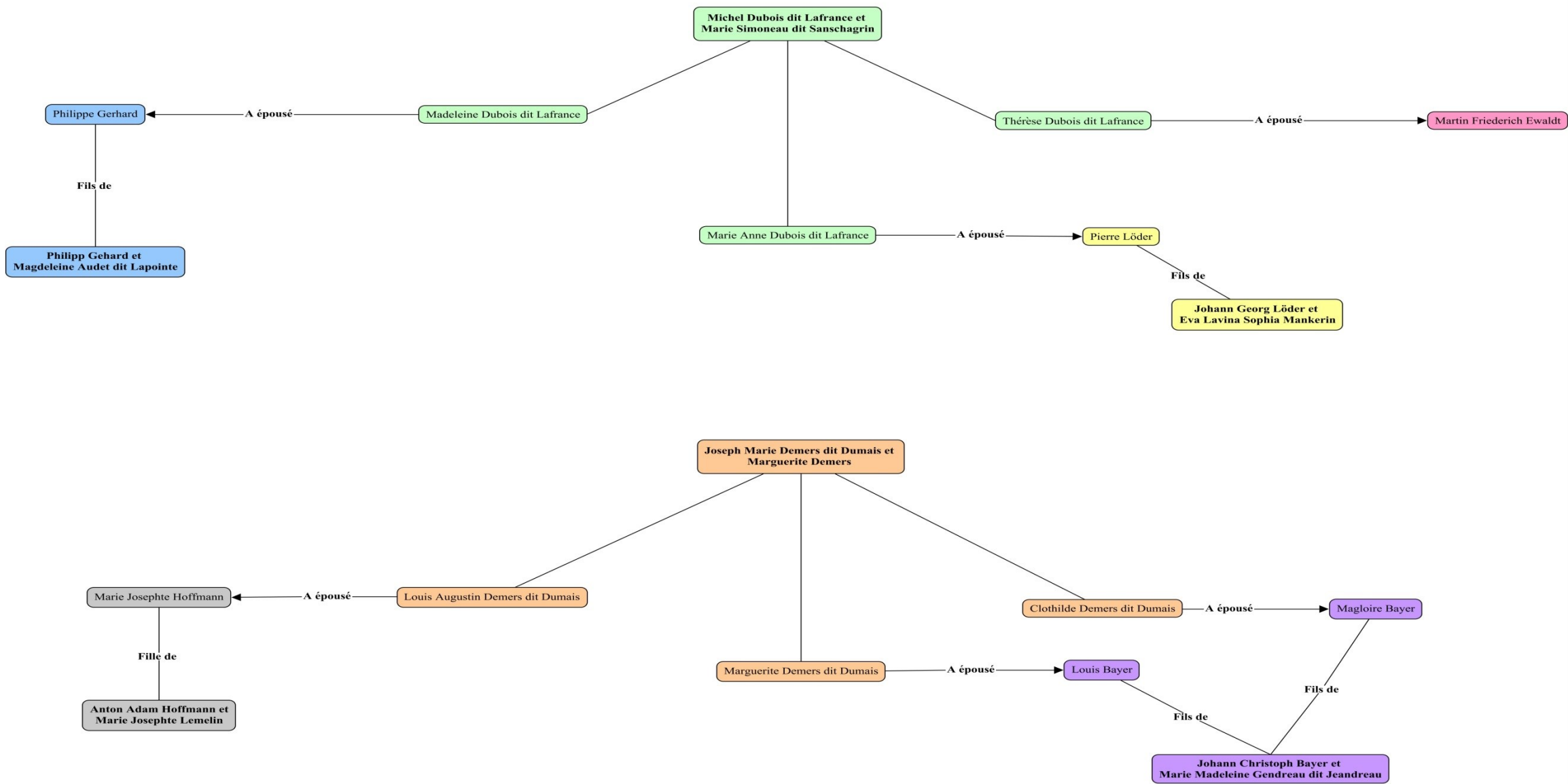
Source : BAnQ, greffe du notaire Roger Lelièvre, Québec, Inventaire après décès de Georg Löder, 1^{er} juin 1808; BAnQ, greffe du notaire Charles Huot, Montréal, Inventaire après décès de Jean Cassman et Marie Anne Campagna, 11 décembre 1810; BAnQ, greffe du notaire René Gabriel Belleau, Québec, Inventaire après décès d'Adam Hoffman et Marie Joseph Lemelin, 22 octobre 1832.

Annexe 10 : Liste des unions des enfants des vétérans allemands du corps

Numéro de l'union	Nom de l'enfant	Nom de la conjointe ou du conjoint	Date de l'union	Lieu de l'union
1	Jean Christophe Bayer	Marguerite Couture	17/02/1817	Saint-Nicolas
2	Louis Bayer	Marguerite Demers dit Dumais	30/07/1811	Saint-Nicolas
3	Louis Bayer	Sophie Aubin	11/02/1840	Saint-Antoine-de-Tilly
4	Magloire Bayer	Clothilde Demers dit Dumais	30/08/1814	Saint-Nicolas
5	Marie Angélique Bayer	Augustin Simoneau dit Sanschagrin	27/07/1818	Saint-Nicolas
6	Charles Bayer	Marie Solange Simoneau dit Sanschagrin	07/11/1823	Saint-Nicolas
7	Charles Bayer	Monique Boucher	14/02/1825	Saint-Nicolas
8	Marie Rose Bayer	Edward Daniel White	19/10/1818	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
9	Geneviève Bayer	Paul Gardner	19/10/1818	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
10	Marguerite Bayer	Ignace Lambert	13/01/1824	Saint-Nicolas
11	Henri Berla	Lucy Ricker	18/01/1831	Aubigny Anglican Church, Lévis
12	Louis Joseph Marie Berla	Marie Bridget O'Neil	17/06/1833	Saint-Sylvestre
13	Jean Baptiste Berla	Marie Angelle Agathe Larrivée	24/11/1840	Beauport
14	Marguerite Françoise Berla	Olivier Daigle	20/08/1838	Saint-Sylvestre
15	Marie Honorine Berla	Jean-Baptiste Fournier	05/02/1839	Québec
16	Marie Louise Berla	Joseph Duval	20/02/1844	Montréal
17	Philippe Gerhard	Madeleine Dubois	19/07/1813	Saint-Nicolas
18	John Christopher Gründler	Marie Euphrosine Laurent dit Lassonde	29/02/1808	Saint-Pierre-les-Becquets
19	Joseph Gründler	Marie Esther Ducharme dit Provencher	14/06/1813	Bécancour
20	George Hessler	Marie Geneviève Gouin	12/08/1806	Saint-Nicolas
21	Marie Angélique Hessler	Charles Gouin	02/05/1809	Saint-Nicolas
22	Marie Josephte Hoffmann	Louis Augustin Demers dit Dumais	28/07/1809	Saint-Nicolas
23	Marie Louise Hoffmann	George Campbell Aird	07/01/1815	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
24	Marie Louise Kassmann	François Collet dit Picard	15/02/1814	Charlesbourg

25	Marie Catherine Knapp	William Coleman	12/08/1797	Cathédrale Holy Trinity, Québec
26	George Miller Knapp	Marguerite Jalbert	14/01/1817	Québec
27	Marie Madeleine Knapp	Pierre Paradis	25/10/1808	Saint-Nicolas
28	Jean George Koch	Élisabeth Dubois	06/10/1807	Saint-Nicolas
29		Marie Louise Reine Boucher	10/09/1832	Saint-Nicolas
30	Marie Anne Krämer	Thomas Holdsworth	22/08/1801	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
31	Marie Anne Krämer	Johann Reinhardt	24/09/1812	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
32	Marie Catherine Krämer	Johann Christoph Gönner	24/11/1809	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
33	Harriet Krämer	John Hamman	20/08/1812	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
34	Marie Louise Krämer	François Claude Thibault dit Labbé	25/02/1811	Québec
35	Marie Ursule Krämer	Louis Thatoux dit Brindamour	12/01/1819	Québec
36	Jean Philippe Löder	Geneviève Destroismaisons dit Picard	10/04/1815	L'Acadie
37	Pierre Löder	Marie Anne Dubois	28/11/1809	Saint-Nicolas
38	Pierre Löder	Charlotte Dubois	16/02/1824	Saint Andrew's Presbyterian Church, Québec
39	Pierre Löder	Marguerite Therrien	08/02/1831	Church of England, Saint- Gilles
40	Madeleine Löder	Philippe Cown	Inconnue	Inconnu
41	Jean Baptiste Michel Lotz	Catherine Chevrette	25/06/1811	Québec
42	Adam Raubenheimer	Clothilde Bacquet dit Lamontagne	06/10/1818	Saint-Nicolas
43	Jean Baptiste Wagner	Marie Monique Martineau dit Lormière	27/06/1814	Saint-Antoine-de-Tilly

Annexe 11: Rençhâinements d'alliance entre les familles canadiennes et allemandes de Saint-Gilles



Annexe 12 : Fiche de famille de la famille Berla et Bois

Fiche de famille Berla & Bois											# de fiche:	261818			
	NOM de l'époux/prénom(s)			Heinrich Augusta Berla		Fils de <u>OU</u> veuf de				Mentions de profession		Agriculteur, fermier, charretier			
	NOM de l'épouse/prénom(s)			Marguerite Bois		Fille de <u>OU</u> veuve de		Joseph Marie Bois et Catherine Rancourt		Contrat de mariage (référence)					
		Date du mariage		24/04/1805		Fin d'observation		Saint-Andrew's Presbyterian		Prénoms/NOM nouveau conjoint		Édouard Cardinal dit Leroux			
		Lieu du mariage		Québec		Durée du mariage		19 ans et 11 mois							
		Lieu de naissance		Résidence au mariage		Statut matrimonial		Âge au mariage	Date de naissance	Date de décès	Âge au décès	Lieu du décès	Durée du veuvage	Date du remariage	
		H	Inconnu		Saint-Nicolas		C		Circa 40 ans	Circa 1764	04/04/1825	Circa 61 ans	St-Gilles		
		F	Québec		Saint-Nicolas		C		18 ans et 9 mois	17/07/1786	13/10/1858	72 ans	St-Roch	2 ans et 10 mois	18/02/1828
		Sexe	Rang	Lieu de naissance	Date de naissance	Lieu du décès	Date du décès	Âge au décès	Lieu du mariage	Date du mariage	Âge au mariage	Prénom(s) enfant	Prénom(s)/NOM conjoint		
Intervalle entre les naissances	9 mois	M	1	B: Saint-Nicolas	03/02/1806	Tingwick, Québec	10/06/1875	69 ans	Lévis (Aubigny Anglican Church)	18/01/1831	24 ans et 11 mois	Henri	Lucy Ricker		
	24 mois	M	2	B: Saint-Nicolas	21/02/1808	S: St-Ferdinand, Halifax	04/03/1874	66 ans	Saint-Sylvestre	17/06/1833	25 ans et 3 mois	Louis Joseph Marie	Marie Bridget O'Neil		
	25 mois	M	3	B: Saint-Nicolas	13/04/1810	S: Ste-Brigitte de Laval	13/11/1875	65 ans et 7 mois	Beauport	24/11/1840	30 ans et 7 mois	Jean Baptiste	Marie Angelle Agathe Larrivée		
	30 mois	F	4	B : Québec	20/10/1812	S: Paroisse Saint-Sauveur, Québec	13/12/1893	81 ans et 1 mois	Saint-Sylvestre	20/08/1838	25 ans et 10 mois	Marguerite Françoise	Olivier Daigle		
	37 mois	F	5	B: Saint-Nicolas	14/11/1815	Hôpital général, Québec	26/03/1888	72 ans et 4 mois	Québec	05/02/1839	23 ans et 2 mois	Marie Honorine	Jean-Baptiste Fournier		
	10 ans	F	6	B: Saint-Nicolas	16/02/1826				Montréal	20/02/1844	18 ans	Marie Louise	Joseph Duval		